







~~47=7~~ 62=8

In 213
m 20

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME TRENTE-CINQUIEME.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOTAGES

TOUR DE FRANCE



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
O U

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES,
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET
*d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHIE

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

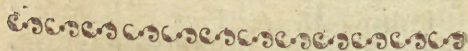


HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV^e Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.



VOYAGES

DE FERNAND

MENDEZ PINTO.



AVANT que de quitter les
Indes Orientales, c'est-à-di-
re, les Isles & les pays mari-
times des Indes qui ont fait
l'objet de la navigation des Européens
& la matiere d'un si grand nombre de Re-

INTRODUCT.

Tome XXXV.

A

INTRODUCT. lations, je dois au Public un article détaché qui n'a pû trouver place dans le plan des Anglois, parce qu'il ne regarde particulièrement aucun lieu ; qui ne peut être rejeté non plus entre les voyages autour du monde, parce qu'il n'a pas cette étendue, ni même entre ceux que j'ai nommés *voyages errans*, parce qu'il n'embrasse point d'autres pays que ceux des Indes ; mais qui les embrassant presque tous, & remettant sous les yeux ce qu'on a vû jusqu'à présent dans une infinité d'articles séparés, appartient justement à la conclusion de cette partie, & n'y promet pas moins d'utilité que d'agrément.

Caractere
de Pinto.

Fernand *Mendez Pinto*, dont j'entreprends de donner un simple extrait, passe en Portugal pour le plus admirable & le plus curieux de tous les Voyageurs. Sa reputation, qui n'a pas laissé d'être attaquée, a toujours trouvé d'excellens défenseurs. Il est connu en France par une ancienne traduction (1) ; mais si rare aujourd'hui, que c'est une nouvelle raison pour lui rendre un peu

(1) Publiée en 1628, à Paris, chez Mathurin Henault, in 4°. & dédiée au Cardinal de-Richelieu. Elle contient un abrégé de la vie de Saint François Xavier, avec lequel Pinto avoit fait divers voyages. Il seroit inutile de rendre compte des Editions Portugaises, qui sont en fort grand nombre.

de lustre, & pour le sauver de l'oubli INTRODUCT.
dont il est menacé.

On a porté le zèle pour sa défense, Objections
& réponses.
jusqu'à rechercher, dans un prodigieux
nombre d'Ecrivains, des preuves de sa
bonne foi, en montrant que ce qu'il
raconte de plus singulier, n'est pas
tiré de son imagination, puisqu'on
trouve les mêmes recits dans d'autres
sources; argument d'autant plus fort,
qu'un homme qui avoit passé toute sa
vie aux Indes, ne pouvant être soup-
çonné d'avoir lû tant d'Auteurs diffé-
rens, cette conformité, sur des choses
extraordinaires qui ne se devinent
point, devient comme une démonstra-
tion en sa faveur. Un Gentilhomme
Portugais, nommé *Bernard Figuero*,
qui a rendu ce service à Pinto, se fait
une autre objection (2). » Est-il possi-
» ble, dit-il, qu'il eût retenu les cir-
» constances de tant d'étranges avantu-
» res? « Il répond » qu'avec de l'esprit
» & de la mémoire, on n'oublie jamais
» les prosperités & les disgraces qu'on
» peut avoir essuyées: que les idées des
» grands biens & des grands maux sont
» à l'épreuve du temps, & qu'il seroit
» bien plus surprenant qu'on en pût

(2) Défense Apologétique de l'Histoire orientale de
Bernard Mendez Pinto.

INTRODUCT.

» perdre le souvenir, parce que ce seroit
 » s'oublier soi-même. D'ailleurs, la
 » mémoire étoit une qualité qui dis-
 » tinguoit particulièrement Pinto. *La*
Boulaie remarque avec étonnement,
 que dans un si grand nombre de Pays
 & de Villes qu'il avoit eû l'occasion de
 visiter, on ne trouve pas (3) une faute
 de Géographie. Le Roi Philippe II,
 Prince assez éclairé pour discerner
 l'histoire d'avec la fable, estimoit sin-
 gulièrement Pinto, & ne se bornant
 point au plaisir qu'il trouvoit dans son
 entretien, il marquoit une déférence
 extraordinaire pour son jugement. *Fi-*
guero qui rend ce témoignage, ajoute
 que d'autres grands Princes le comble-
 rent de faveurs, & lui donnoient sou-
 vent audience pour le seul plaisir de
 lui entendre raconter ses voyages (4).
 Enfin ceux qui ont lû les premières
 conquêtes des Portugais & des Espa-
 gnols doivent être accoutumés aux
 événemens merveilleux. Il suffit de se
 rappeler l'état des Indes, à l'arrivée
 des premiers Européens, & combien
 la différence des loix, des usages, des
 habits, des armes; en un mot, des

(3) Sentiment de *La-Boulaie Le-Goulx*, sur les livres
 de Voyages qu'il a lûs.

(4) *Figuro*, *ubi sup.*

principes & des habitudes , dut faire INTRODUCT.
 naître d'avantures bisarres & singulieres. Celles de Pinto n'ont commencé à devenir suspectes , que long-temps après la publication de son ouvrage ; c'est-à-dire , lorsque les Indiens , agueris par notre commerce , sont devenus fort differens de ce qu'ils avoient paru d'abord à leurs vainqueurs. Quoiqu'il en soit , un Voyageur constamment estimé dans sa Nation , auquel on ne reproche aucune fausseté connue , soigneusement justifié sur les choses douteuses par quantité de bons Ecrivains , & cité avec éloge dans un grand nombre d'excellentes relations , ne doit pas être exclu de ce Recueil , pour quelques accusations vagues , qui ne portent que sur la multitude de ses aventures , & sur la fidélité extraordinaire de sa mémoire.

L'unique difference qu'on croit devoir mettre entre cet extrait & celui des voyages précédens , c'est de laisser la narration dans la bouche de l'Auteur , parce qu'il seroit moins agreable & plus difficile de suivre autrement l'Histoire de sa vie. N'en derobons pas l'exorde , qui forme une préparation interessante. Après quelques plaines de la fortune , » Pinto remercie le Ciel

INTRODUCT. » de l'avoir delivré d'une infinité de
 » perils, entre lesquels il a marché
 » toute sa vie. Pendant vingt & un ans
 » de courses, il s'est vû treize fois ca-
 » ptif, & dix sept fois vendu. Sa con-
 » solation, dans un âge avancé, est de
 » pouvoir laisser à ses enfans, *pour me-*
 » *moire & pour heritage*, l'exemple de
 » ses peines & de sa constance, qui
 » doit exciter leur confiance au secours
 » du Ciel.

§ I.

*Premiere fortune de Pinto, & son départ
 pour les Indes.*

MENDEZ
 PINTO.
 Il quitte le
 lieu de sa
 naissance.

J'AVOIS éprouvé, pendant dix ou
 douze ans, la misere & la pau-
 vreté dans la maison de mon pere (5),
 lorsqu'un de mes oncles, formant quel-
 que esperance de mes qualités natu-
 relles, me conduisit à Lisbonne, où il
 me mit au service d'une très illustre
 Maison. Ce fut la même année que se
 fit la pompe funebre du Roi Dom Em-
 manuel, le 13 Decembre 1521, & je
 ne trouve rien de plus ancien dans ma
 memoire. Cependant le succès repondit
 si mal aux intentions de mon oncle,

(5) Il étoit né à Montemor-Oyelho.

qu'après un an & demi de service , je me trouvai engagé dans une malheureuse aventure , qui exposa ma vie au dernier danger (6). Je pris la fuite avec une si vive épouvante , qu'étant arrivé , sans aucun autre dessein que d'éviter la mort , au *gué de Pedra* , petit Port où je trouvai une caravelle qui partoît chargée de chevaux pour *Setuval* , je m'y embarquai le lendemain. Mais à peine fumes-nous éloignés du rivage , qu'un Corsaire François , nous ayant abordés , se rendit maître de notre bâtiment sans la moindre résistance , nous fit passer dans le sien avec toutes nos marchandises , qui montoient à plus de six mille ducats , & coula notre caravelle à fond. Nous reconnûmes bientôt que nous étions destinés à la servitude , & que l'intention de nos maîtres étoit de nous aller vendre à *la Rache* en Barbarie. Ils y portoient des armes dont ils faisoient commerce avec les Mahometans. Pendant treize jours entiers qu'ils conserverent ce dessein , ils nous traiterent avec beaucoup de rigueur. Mais le soir du treizieme jour , ils découvrirent un Navire auquel ils donnerent la chasse pendant toute la

MENDES
PINTO.

Sa fuite de
Lisbonne.

Il est pris par
des Corsaires
François.

(6) Les ennemis n'ont pas donné une explication honorable à cette aventure.

MENDEZ
PINTO.

nuît, & qu'ils joignirent à la pointe du jour. L'ayant attaqué avec beaucoup de courage, ils le forcerent de se rendre, après avoir tué six Portugais & dix ou douze Esclaves. Ce bâtiment, que plusieurs Marchands de Lisbonne avoient chargé de sucre & d'Esclaves, fit passer entre les mains des Corsaires un butin de quarante mille ducats. Ils abandonnerent le dessein d'aller à la Rache; & ne pensant qu'à faire voile en France avec une partie de leurs Prisonniers, qu'ils jugerent propres à les servir dans leur navigation, ils laisserent les autres pendant la nuit, dans une rade nommée *Melides*. J'étois de ce dernier nombre, nud comme tous mes compagnons, & couvert de plaies, qui nous restoient des coups de fouet que nous avions reçus les jours précédens. Dans ce triste état, nous arrivâmes le lendemain à Saint-Jacques de Caçen, où nos miseres furent soulagées par les Habitans. Après y avoir retabli mes forces, je pris le chemin de Setuval. Ma bonne fortune m'y fit trouver presque en arrivant, l'occasion de m'employer pendant plusieurs années. Mais l'essai que j'avois fait de la mer, ne m'avoit pas degouté de cet élément. Je considèrai qu'en Portugal,

Mais qui
le conduisent
aux Indes.

mes

mes plus hautes esperances se reduisoient à me mettre à couvert de la pauvreté. J'entendois parler sans cesse des thrésors qui venoient des Indes, & je voyois souvent arriver des Vaisseaux chargés d'or ou de précieuses marchandises. Le desir de mener une vie aisée, plutôt que le courage ou l'ambition, me fit tourner les yeux vers la source de tant de richesses ; & je pris la résolution de m'embarquer sur ce seul principe, qu'à quelque fortune que je fusse réservé, je ne devois pas craindre de perdre beaucoup au changement.

Ce fut l'onzieme jour de Mars, de son départ. l'année 1537, que je partis avec une Flotte de cinq Navires, qui n'avoit aucun General, c'est-à-dire, dont chaque Vaisseau étoit commandé par un Capitaine indépendant. Le plus considerable étoit sous les ordres de Dom *Pedro De-Sylva*, fils du fameux Amiral Dom Vasco De-Gama. C'étoit dans ce même Navire que Dom Pedro avoit apporté les os de son pere, qui étoit mort aux Indes ; & le Roi, qui se trouvoit alors à Lisbonne, les avoit fait recevoir avec une pompe dont le Portugal n'avoit jamais vû d'exemple. Le second Vaisseau, nommé le *Saint-Roch*, étoit commandé par Dom Fer-

MENDIZ
PINTO. *mand De-Lima*, qui perdit genereusement la vie en défendant la Forteresse d'Ormuz, dont il fut nommé Gouverneur en 1538. La *Sainte-Barbe*, troisième Vaisseau, avoit pour Capitaine Dom George *De-Lima*, cousin de Dom Fernand, & nommé Gouverneur de la Ville de Chaul. La *Fleur-de-Mer* reconnoissoit pour chef Dom Lope *Vaz Vagado*. Enfin, le Commandant du cinquieme Vaisseau, nommé *Galega*, étoit Dom Martin *De-Freitas*, qui fut tué la même année à Daman; tous Guerriers d'une valeur reconnue, dont la gloire est consacrée dans les Annales Portugaises.

Il se rend à
Diu.

En arrivant au Port de Mozambique, nous y trouvames un ordre de Nugno D'Acunha, Viceroi des Indes, par lequel tous les Vaisseaux Portugais qui devoient arriver en cette année, étoient obligés de se rendre à Diu, où la Forteresse étoit menacée de l'attaque des Turcs (7). Trois des cinq Navires de la Flotte prirent aussi-tôt cette route. J'étois sur le *Saint-Roch*, qui mit le premier à la voile; & je fus nommé entre ceux qui demeurèrent à Diu pour la defense du Fort. Cependant, dix

(7) Voyez au second Tome de ce Recueil, tous les événemens qui ne sont ici qu'annoncés.

Sept jours après mon arrivée, deux flutes partant pour la Mer-rouge, dans la vûe d'y prendre des informations sur le dessein des Turcs, je ne pus résister aux instances de l'un des deux Capitaines, avec lequel je m'étois lié d'amitié, & qui me proposa de l'accompagner dans ce voyage. Il étoit chargé aussi d'une Lettre de Dom *Silveira*, Gouverneur du Fort, pour *Henri Barbosa*, Facteur Portugais, qui résidoit depuis trois ans, par l'ordre du Viceroy, au Port d'*Arquico*, dans les Terres de l'Empereur d'Ethiopie.

MENDEZ
PINTO.

Nous partîmes d'un temps fort orageux, qui ne nous empêcha point d'arriver heureusement à la hauteur de Mazua. Là, vers la fin du jour, nous découvrîmes, en pleine mer, un Navire auquel nous donnâmes si vivement la chasse, que nous l'abordâmes d'assez près. Nous l'avions pris pour un Indien; & ne pensant qu'à remplir notre commission, nous nous étions avancés jusqu'à la portée de la voix, pour demander civilement au Capitaine si l'armée Turque étoit partie de Suez. Mais, pour unique réponse, on nous tira douze volées de petits canons & de pierriers, qui n'incommodèrent que nos voiles; & nous entendîmes reten-

Un ami
l'engage à faire le voyage
d'Arquico en
Ethiopie.

MENDEZ
PINTO.

Son premier
combat.

Vaisseau
Turc qui se
rend.

La Capitai-
ne est mis à la
question.
ses aveus.

tir l'air de cris confus, que cette hosti-
lité nous fit regarder comme des brava-
des. Bien-tôt, elles furent accompagnées
d'un grand cliqueris d'armes, & de
menaces distinctes, avec lesquelles on
nous pressoit d'approcher & de nous
rendre. Cet accueuil nous causa moins
d'effroi que d'étonnement. Il étoit trop
tard pour s'abandonner à la vengeance.
On tint conseil; & l'on s'attacha au
parti le plus sûr, qui étoit de les bat-
tre à grands coups d'artillerie, jusqu'au
lendemain matin, qu'à l'arrivée du
jour on pourroit les investir & les com-
battre plus facilement. Ainsi toute la
nuit fut employée à leur donner la chasse,
en les foudroyant de notre canon; &
leur Navire se trouva si maltraité à la
pointe du jour, qu'il prit pour lui-
même le conseil qu'il nous avoit donné
de se rendre. Il avoit perdu soixante
quatre hommes dans cette rude attaque.
La plupart des autres se voyant réduits
à l'extrémité, se jetterent dans la mer;
de sorte, que de quatre-vingt qu'ils
étoient, il n'en échappa que cinq fort
blessés, entre lesquels étoit leur Capi-
taine. La force des tourmens, auxquels
il fut exposé aussi-tôt par l'ordre de nos
deux Commandans, lui fit confesser
qu'il venoit de Gedda, & que l'armée

Turque étoit déjà partie de Suez, dans le dessein de prendre Adem, avant que de porter la guerre aux Portugais dans les Indes. Il ajouta, dans le redoublement des peines, qu'il étoit Chretien renegat, Majorquin de naissance, fils de Paul Andrez, Marchand de la même Isle; & qu'étant devenu amoureux depuis quatre ans d'une fort belle Mahometane, Greque de Nation, il avoit embrassé la Loi de Mahomet pour l'obtenir en mariage. Nous lui proposâmes avec douceur de quitter cette Secte, pour rentrer dans les engagements de son baptême. Il repondit, avec autant de brutalité que de courage, qu'il vouloit mourir dans la religion de sa femme. Nos Capitaines irrités de son obstination, *n'écouterent plus que leur zele*. Ils lui firent lier les pieds & les mains; & lui ayant attaché de leurs propres mains une grosse pierre au cou, ils le précipiterent dans la mer. Après cette exécution, nous fîmes passer les prisonniers dans une de nos Fustes, & leur Vaisseau fut coulé à fond. Il ne portoit que des balles de teinture, qui nous étoient alors inutiles, & quelques pieces de camelot, dont nos soldats se firent des habits (8).

MÉNDEZ
PINTO.

Comment
il reçoit la
mort.

(8) Voyage de Pinto, pages 14 & précédentes.

14 HISTOIRE GENERALE

MENDEZ

PINTO.

Pinto relâ-
che à Gortor.

Il ne nous restoit qu'à nous rendre au Port d'Arquico, pour la seconde partie de notre commission. Mais nos Commandans resolurent de descendre auparavant à *Gortor*, une lieue [au-dessous de Mazua, dans l'esperance d'y prendre de nouvelles informations. Nous y reçumes des Habitans un accueil fort civil. Un Portugais, nommé *Vasco Martinez De-Seixas*, y sejournoit depuis trois semaines par l'ordre de *Henri Barbosa*, pour y attendre l'arrivée de quelque Navire Portugais, & lui remettre une Lettre d'avis sur l'état de l'armée Turque. *Barbosa* prioit, dans cette Lettre, qu'on lui envoyât du Vaisseau quelques hommes de confiance jusqu'à la Forteresse de *Gileytor*, où il étoit employé, avec quarante autres Portugais, à la garde de la Princesse *Tigremahon*, mere de l'Empereur. Les deux Commandans des Fustes, voulant donner cette satisfaction à *Barbosa*, me nommerent avec trois autres, pour lui porter la Lettre du Gouverneur de *Diu*. Nous partimes dès le lendemain, sous la conduite de *Seixas*, montés sur de fort bonnes mules, que les *Abyssins* nous fournirent par l'ordre de l'Imperatrice (9).

Nouvelles
de *Henri Bar-*
bosa,

(9) *Ibidem*, pages 18.

Le même jour, nous allâmes passer la nuit dans un riche Monastere, nommé *Satilgaon* (10). Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étant mis en marche le long d'une riviere, nous fîmes cinq lieues jusqu'à *Bitoute*, où nous fûmes logés dans un autre Monastere, dédié à Saint Michel. Nous y reçûmes avant le soir, la visite d'un jeune Seigneur, fils de *Bernaguez*, Gouverneur de cette partie de l'Ethiopie, qui parut sur un cheval équipé à la Portugaise, d'un harnois de velours violet, frangé d'or, avec une suite de trente hommes montés sur des mulets. Sa selle étoit un present que le Viceroy des Indes lui avoit envoyé depuis deux ans, par un Portugais nommé *Lope Chenoca*, qui fut enlevé à son retour & fait esclave au grand Caire. Le jeune Seigneur *Abyssin*, informé de sa disgrâce, avoit envoyé un Juif au Caire pour le racheter. Mais il étoit déjà mort de chagrin & de misere. Cette nouvelle avoit été si sensible au jeune *Bernaguez*, qu'il avoit fait faire à *Chenoca*, dans le même Monastere où nous étions, de magnifiques funerailles, auxquelles plus de quatre mille

MENDEZ
PINTO.
Pinto est en-
voyé par terre
à Gileyor.

Générosité
d'un jeune
Abyssin.

(20) On ne néglige jamais les détails géographiques.

MENDEZ
PINTO.

Marche de
Pinto jusqu'à
Aleytor.

Prêtres du pays avoient assisté ; & pou-
sant encore plus loin la reconnoissan-
ce , après avoir appris que le mort avoit
à Goa trois petites filles , jeunes & fort
pauvres , il leur avoit fait une aumône
de trois cens *oqueas* d'or, qui valent cha-
cune douze croisades de Portugal (11).
Nous continuâmes le lendemain no-
tre marche , sur d'excellens chevaux
qu'il nous fit donner. Pour la rendre
plus agreable , il nous fit accompagner
de quatre personnes de sa suite , qui
nous firent un traitement magnifique
pendant tout le reste du voyage. Notre
premier logement fut dans un Château
nommé *Betenigus* , où de quelque côté
qu'on jette les yeux , on ne découvre
que de charmantes futaies de cedres ,
de cyprès & de palmiers. Le lendemain ,
nous traversâmes une grande plaine ,
extrêmement fertile en bled. Nos jour-
nées étoient réglées à cinq lieues. Le
soir , nous logeâmes sur un montagne ,
nommée *Vaugaleu* , habitée par des
Juifs blancs & de belle taille , mais qui
nous parurent fort pauvres. Deux jours
après , nous passâmes la nuit à *Funeau* ,
Bourg considérable , où nous trouva-
mes Barbosa & ses quarante Portugais ,

qui nous reçurent avec de grands témoignages de joie. Il ne restoit que deux lieues jusqu'à Gileytor, où nous arrivâmes le Dimanche 4 d'Octobre.

MENDEZ
PINTO.

Après avoir pris un peu de repos, nous nous rendîmes avec Barbosa, au Palais de la Princesse, que nous trouvâmes à la Messe, dans sa Chapelle. Lorsqu'elle fut rentrée dans son appartement, Barbosa nous fit mettre à genoux devant elle. Nous baisâmes l'éventail qu'elle tenoit à la main, avec d'autres cérémonies dont on avoit eu soin de nous instruire. Elle prit beaucoup de plaisir à nous voir ; & parmi quantité de questions sur le Pape & les Rois Chrétiens, elle nous demanda pourquoi ces Princes étoient devenus si indifférens pour la Terre - Sainte, qu'ils la laissoient au pouvoir du Turc, l'ennemi de notre foi (12).

Il voit la
Princesse Ti-
gremahon ,
mere de l'Em-
pereur d'E-
thiopie.

Pendant neuf jours que nous passâmes à Gileytor, nous eûmes souvent l'honneur d'entretenir cette Princesse. En nous congédiant, elle nous dit avec beaucoup de bonté, » qu'elle » souhaitoit qu'à notre arrivée aux In- » des, nous fussions aussi bien reçus de » nos amis, que la Reine de Saba l'a-

(12) Page 20.

MENDEZ
PINTO,

» voir été de Salomon dans l'admirable
» Palais de sa grandeur. Elle nous fit
donner quatre-vingt oqueas d'or, c'est-à-dire, la valeur de 240 ducats, & vingt Abyssins, pour nous conduire jusqu'au Port d'Arquico, où nos Fustes nous attendoient.

Second com-
bat de l'Au-
teur.

Nous remimes à la voile, le 6 de Novembre 1537, avec Martinez De-Seixas que la Princesse avoit chargé d'une Lettre & d'un present considerable pour le Viceroy des Indes. Un Evêque Abyssin, qui se proposoit de faire le voyage de Portugal & de Rome, avoit demandé passage à nos deux Commandans jusqu'à Diu. Il étoit une heure avant le jour, lorsque nous quittâmes le Port; & suivant la côte, avec le vent en poupe, nous avions doublé vers midi la pointe de Goçam, lorsqu'en approchant de l'Isle des Ecueils, nous découvrîmes trois Vaisseaux, que nous primes dans l'éloignement pour des *Gelves* ou des *Terrades*, noms des bâtimens ordinaires du Pays. Le seul desir de recevoir quelques nouvelles informations, nous fit gouverner vers eux. Un calme, qui survint tout d'un coup, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui vouloit nous dérober au danger. Mais nous nous obstinâmes à

fort à suivre la même route , qu'ayant joint la rame à nos voiles , nous fumes bien-tôt assez près des trois Navires , pour reconnoître que c'étoient des Galiotes Turques. Nous primes aussitôt la fuite , avec un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers la terre. C'étoit avancer notre malheur , en donnant à nos ennemis l'avantage d'un vent soudain , dont nous avions cru pouvoir profiter. Ils nous poursuivirent à toutes voiles , jusqu'à la portée du fusil ; & lâchant toutes leurs bordées à cette distance , ils mirent nos Flustes dans un état déplorable. Cette décharge nous tua neuf hommes , & nous en blessa vingt six. Ensuite , ils nous joignirent de si près , que de leur poupe ils nous bleffoient aisément avec le fer de leurs lances. Cependant quarante deux bons soldats , qui nous restoient encore sans blessures , reconnoissant que notre conservation dépendoit de leur valeur , résolurent de combattre jusqu'au dernier soupir. Ils attaquèrent courageusement la principale des trois Galiotes , sur laquelle étoit *Solyman Dragut*. Leur premier effort fut si furieux de poupe à proue , qu'ils tuèrent vingt sept Janissaires. Mais cette Galiote recevant aussitôt le secours des deux autres , nos deux

MENDEZ
FINTO.

Il est pris
par les Turcs.

MENDEZ
PINTO.Traitemens
qu'il reçoit.

Fustes furent remplies en un instant d'un si grand nombre de Turcs, & le carnage s'échauffa si vivement, que de cinquante quatre que nous étions encore, nous ne restâmes qu'onze vivans. Encore nous en mourut-il deux le lendemain, que les Turcs couperent par quartiers, & qu'ils pendirent pour trophée au bout de leurs vergues (13). Ils nous conduisirent à Mocka, dont le Gouverneur étoit pere du même Dragut qui nous avoit pris. Tous les Habitans reçurent les vainqueurs avec des cris de joie. Nous fumes présentés à cette multitude emportée, chargés de chaînes, & si couverts de blessures, que l'Evêque Abyssin mourut le jour suivant des siennes. Nos souffrances furent beaucoup augmentées par les outrages que nous reçumes dans toutes les rues de la Ville, où nous fumes menés comme en triomphe. Le soir, lorsque nous eumes perdu la force de marcher, on nous précipita dans un noir cachot. Nous y passâmes dix sept jours entiers, sans autre secours qu'un peu de farine d'avoine, qui nous étoit distribué le matin pour le reste du jour. Nous perdîmes, dans cet intervalle,

(13) *Ibid.* pages 25 & précédentes.

deux autres de nos Compagnons, qui furent trouvés morts le matin; tous deux, gens de naissance & de courage. Le Geolier, qui nous apportoit notre nourriture, n'ayant osé toucher à leurs corps, se hâta d'avertir la Justice, qui les vint prendre, avec beaucoup d'appareil, pour les faire traîner par toutes les rues. Après y avoir été déchirés par toutes sortes de violences, ils furent jettés en pieces dans la mer. Enfin la crainte de nous voir perir successivement, dans notre horrible prison, porta nos Maîtres à nous faire conduire sur la Place publique, pour y être vendus. Là, tout le peuple s'y étant assemblé, ma jeunesse apparemment m'attira l'honneur d'être le premier qu'on mit en vente. Tandis qu'il se présentoit des Marchands, un Cacis de l'ordre supérieur, qui passoit pour un saint parce qu'il étoit nouvellement arrivé de la Mecque, demanda que nous lui fussions donnés par aumône, & fit valoir en sa faveur l'intérêt même de la Ville, à laquelle il promettoit la protection du Prophete. Les gens de guerre, au profit desquels nous devions être vendus, s'opposèrent si brusquement à cette prétention, que le peuple prenant parti pour le Cacis, il s'éleva

MENDEZ
PINTO.

Il est exposé
en vente.

Massacre
affreux dans
Mocka.

MENDEZ
PINTO.

un affreux désordre qui ne finit que par le massacre du Cacis même, & par la mort d'environ six cens hommes. Nous ne trouvâmes point d'autre expédient, pour sauver notre vie dans ce tumulte, que de retourner volontairement à notre cachot, où nous regardâmes comme une grande faveur d'être reçus du Geolier.

Dragut ayant moins réussi par l'autorité que par la douceur à calmer la sédition, nous fûmes reconduits sur la même Place, & vendus avec notre artillerie & le reste du butin. Le malheur de mon sort me fit tomber entre les mains d'un renegat Grec, dont je détesterais toujours le souvenir. Pendant trois mois que je fus son esclave, il me traita si cruellement, qu'étant réduit comme au désespoir, je pris plusieurs fois la résolution de m'empoisonner. Je n'eus l'obligation de ma délivrance qu'au soupçon qu'il eut de mon dessein. La crainte de perdre l'argent que je lui avois coûté, si j'abregois volontairement mes jours, lui fit prendre le parti de me vendre à un Juif de Toro. Je partis, avec ce nouveau Maître, pour Cassan, où son commerce l'appelloit. Mon esclavage n'auroit pas été plus doux entre les mains

d'un Chrétien. De-là, il me conduisit à Ormus, où j'appris avec des transports de joie que Dom Fernand De-Lima, dont j'étois connu, étoit Gouverneur du Fort Portugais. J'obtins de mon Maître la permission de me présenter à lui. Ce genereux Seigneur, & Dom Pedro Fernandez, Commissaire General des Indes, qui se trouvoit alors dans l'Isle d'Ormus, firent les frais de ma liberté. Elle leur couta deux cens pardos, c'est-à-dire, environ, cent vingt écus de notre monnoie.

Ils ajouterent, à cette faveur, celle de me laisser suivre mon penchant, dans l'occasion que j'eus bien-tôt de partir pour les Indes, sur un Vaisseau qui menoit des chevaux à Goa. Le vent nous fut si favorable, qu'en dix sept jours nous arrivames à la côte de Diu. Nous y serions tombés entre les mains des Turcs, qui faisoient le siege de cette Forteresse, si la vûe de quelques Galeres, qui nous donnerent la chasse jusqu'à la nuit, ne nous eût fait tourner vers Chaul, où nous relâchames deux jours après. Diu étoit assiégé, depuis vingt jours, par le Bacha Solymah, Viceroy du Caire, avec une Flotte de cinquante huit Galeres (14).

(14) Voyez l'Histoire de ce siege au second Tome.

MENDEZ
PINTO.

(*Pinto continue de s'étendre, dans plus de vingt Chapitres, sur quantité d'avantures qui n'auroient rien aujourd'hui d'intéressant, à la distance où nous sommes des temps & des lieux. On aura soin, dans la suite de cet extrait, de passer de même sur tout ce qui n'offre rien d'utile ou d'agréable. Ici, après une seconde captivité, qui l'avoit jetté dans une longue & dangereuse maladie, il se trouve à Malaca, où le Gouverneur, nommé Dom Pedro De-Faria, s'affectionne à sa fortune*).

Pinto est
envoyé au
Royaume
de Pan.

Dom Pedro Faria, cherchant l'occasion de m'avancer, m'envoya, dans une *Lanchare* (15), au Royaume de Pan, avec dix mille ducats qu'il me chargea de remettre à Thomé Lobo, son Facteur dans cette contrée. De-là, ses ordres devoient me conduire à Patane, qui est cent lieues plus loin. Il me donna une lettre & un present pour le Roi de Patane, avec une ample commission pour traiter, avec lui, de la liberté de cinq Portugais, qui étoient esclaves de son beaufrere. Je partis dans les plus douces esperances. Le septieme jour de notre navigation, étant à la vûe de l'Isle de Timan, qui

est à la distance d'environ quatre-vingt dix lieues de Malaca, & dix ou douze lieues de l'embouchure du Pan, nous entendimes, sur mer, avant le lever du soleil, de grandes plaintes, dont l'obscurité ne nous permit pas de reconnoître la cause. J'en fus assez touché, pour faire mettre la voile, & pour tourner avec le secours de la rame vers le lieu d'où elles paroïssent partir, en baissant la vûe, dans l'esperance de voir & d'entendre plus facilement. Après avoir continué long-temps nos observations, nous découvrimes, fort loin de nous, quelque chose de noir qui flotloit sur l'eau. Il nous étoit impossible de distinguer ce qui commençoit à frapper nos yeux. Nous n'étions que quatre Portugais dans la Lanchare, & les avis n'en furent pas moins partagés. On me representoit qu'au lieu de m'arrêter à des recherches dangereuses, je ne devois penser qu'à suivre les ordres du Gouverneur. Mais n'ayant pû me rendre à ces timides conseils, & me croyant autorisé par ma commission à faire respecter mes ordres, je persistai dans la resolution d'approfondir un événement si singulier. Enfin les premiers rayons du jour nous firent appercevoir plusieurs personnes, qui flottoient sur

MENDEZ
PINTO.

Rencontre
extraordinaire
qu'il fait
dans sa route.

MENDEZ
PINTO.

Histoire
d'un triste
nauffrage.

des planches. L'effroi de mes Compagnons faisant place à la pitié, ils furent les premiers à faire tourner la proue vers ces misérables, que nous entendîmes crier six ou sept fois, Seigneur Dieu, Misericorde ! Je pressai nos Matelots de les secourir. Ils tirent successivement, du milieu des flots, quatorze Portugais & neuf esclaves ; tous si défigurés que leur visage nous fit peur, & si foibles qu'ils ne pouvoient se soutenir. On se hâta de leur donner des secours qui rappellerent leurs forces. Lorsqu'ils furent en état de parler, un d'entr'eux nous dit qu'il se nommoit Fernand Gil Porcalho ; qu'ayant été dangereusement blessé à la tranchée de Malaca, dans la seconde attaque que les Portugais avoient soutenue contre les Achemois, Dom Etienne De Gama, qui commandoit alors dans cette Ville, & qui avoit cru devoir quelque récompense à son courage, l'avoit envoyé aux Moluques avec divers encouragemens pour sa fortune ; que le Ciel avoit benî ses entreprises, jusqu'à le mettre en état de partir de Ternate dans une Jonque chargée de mille barres de poivre, qui valoient plus de cent mille ducats ; mais qu'à la hauteur de Sutabaya, dans l'Isle de

Joa, il avoit eu le malheur d'essuyer une furieuse tempête, qui avoit abîmé sa Jonque & tout son bien; que de cent quarante sept personnes, qu'il avoit à bord, il ne s'en étoit sauvé que les vingt trois qui se trouvoient sur le nôtre; qu'ils avoient déjà passé quatorze jours sur leurs planches, sans autre nourriture que la chair d'un esclave Caffre qui leur étoit mort, & qui avoit servi pendant huit jours à soutenir leurs forces (16).

MENDES
PINTO.

La satisfaction d'avoir sauvé la vie à tant de malheureux me rendit la suite du voyage fort agreable, jusqu'à la ville de Pan, où je remis à Thomé Lobo les marchandises dont j'étois chargé. Mais lorsque je me dispois à continuer mon voyage vers Patane, un accident fort tragique fit perdre au Gouverneur de Malaca toutes les richesses qu'il avoit entre les mains de Lobo. Coja Geinal, Ambassadeur du Roi de Borneo, qui résidoit depuis trois ou quatre ans à la Cour de Pan, tua le Roi, qu'il trouva couché avec sa femme. Le Peuple s'étant soulevé à cette occasion commit d'affreuses violences, entre lesquelles il pillà le Comptoir

Pinto arriva
à Pan. Le Roi
est tué, &
les Portugais
sont pillés.

MENDEZ
PINTO.

Portugais, qui perdirent onze hommes dans leur défense. Thomé Lobo n'échappa au massacre qu'avec six coups d'épée; & n'eut pas d'autre ressource que de se retirer dans sa Lanchare, sans avoir pu sauver la moindre partie de ses marchandises. Elles montoient à cinquante mille ducats, en or & en pierreries seulement. Cette sedition, qui avoit coûté la vie à plus de quatre mille personnes dans l'espace d'une seule nuit, se ralluma le lendemain si furieusement, que pour éviter le danger d'y perir, nous mîmes à la voile pour Patane, où la faveur du vent nous fit arriver dans six jours.

Représailles
des Portugais
de Patane.

Les Portugais, dont le nombre étoit assez grand dans cette Cour, prirent d'autant plus de part à l'infortune de Lobo, qu'un si terrible exemple de la perfidie des Indiens leur remettoit vivement devant les yeux ce qu'ils avoient à redouter pour eux-mêmes. Ils se rendirent tous au Palais du Roi; & lui ayant fait leurs plaintes, au nom du Gouverneur de Malaca, ils lui demanderent, avec beaucoup de fermeté, la permission d'user de représailles sur toutes les marchandises du Royaume de Pan, qui se trouvoient dans ses Etats. Cette proposition lui parut juste.

Neuf jours après, on reçut avis qu'il étoit entré dans la riviere de Calantan trois Jonques fort riches, qui revenoient de la Chine, pour divers Marchands Panois. Aussi-tôt, quatre-vingt Portugais s'étant joints à ceux de ma Lanchare, nous équipames deux Fustes & un Navire rond, de tout ce qui nous parut nécessaire à notre entreprise, & nous partimes avec assez de diligence pour prévenir les informations que nos Ennemis pouvoient recevoir des Mahometans du Pays. Notre chef fut Jean Fernandez *D'Abren*, fils du pere nourricier de Dom Juan Roi de Portugal. Il montoit le Vaisseau rond, avec quarante soldats. Les deux Fustes étoient commandées par Laurent De-Goez & Vasco Sermento, tous deux d'une valeur & d'une experience reconnues.

Nous arrivames le lendemain dans la riviere de Calantan, où les trois Jonques étoient à l'ancre. Leur resistance fut d'abord aussi vive que l'attaque : mais en moins d'une heure, nous leur tuames soixante quatorze hommes, sans avoir perdu plus de trois des nôtres. Nos blessés, quoiqu'en grand nombre, ne laissant pas d'agir, ou de se montrer les armes à la main, l'Ennemi consterné de sa perte, tandis

MENDEZ
PINTO.

Victoire &
butin qu'ils
rempoient,

MENDEZ
PINTO.

qu'il croyoit nous voir encore toutes nos forces, se rendit, en demandant la vie pour unique grace. Nous retournâmes triomphans, à Patane, avec un butin qui ne passa que pour le juste dédommagement des cinquante mille ducats de Dom Pedro, mais qui montoit à plus de deux cens mille tael, c'est à-dire, à trois cens mille ducats de notre monnoie. Le Roi de Patane exigea seulement que les trois Jonques fussent rendues à leurs Capitaines, & nous lui donnâmes volontiers cette marque de reconnoissance & de soumission (17).

Premier
voyage d'An-
tonio De-Fa-
ria Soufa.

Peu de temps après, on vit arriver, à Patane, une Fuste commandée par Antonio *De-Faria Soufa*, parent du Gouverneur de Malaca, qui venoit de sa part avec une lettre & des presens considérables, sous prétexte de remercier le Roi de la protection qu'il accordoit à la Nation Portugaise, mais au fond pour achever dans ses Etats l'établissement de notre Commerce. Antonio De-Faria, dont le nom est devenu celebre par ses fureurs autant que par ses exploits, étoit un gentilhomme sans fortune, qui étoit venu la chercher aux

Etat de sa
fortune.

Indes sous la protection d'un homme de son sang & de son nom. Il apportoit , à Patane , pour dix ou douze mille écus de draps & de toiles des Indes, qu'il avoit prises à credit de quelques Marchands de Malaca. Cette espece de marchandises ne lui promettant pas beaucoup de profit dans cette Cour , on lui conseilla de l'envoyer à Lugor , grande ville de la dependance du Royaume de Siam , où l'on publioit qu'à l'occasion de l'hommage que quatorze Rois y devoient rendre à celui de Siam , il s'étoit assemblé une prodigieuse quantité de Jonques & de Marchands. Faria choisit , pour son Facteur , un Portugais nommé *Christophe Borralho* , qui entendoit parfaitement le Commerce , & lui confia ses marchandises dans un petit Vaisseau qu'il loua au Port de Patane. Seize autres Portugais , Soldats & Marchands , s'embarquerent avec Borralho , dans l'esperance qu'un écu leur en rapporteroit six ou sept. Je me laissai vaincre aussi par de si magnifiques promesses , & je m'engageai dans ce fatal voyage. Nous partimes avec un vent favorable ; & trois jours nous

MENDEZ
PINTO.

Dans quelle
esperance il
envoie Bor-
ralho à Lu-
gor.

Pinto est du
voyage.

nous rendus dans la Rade de Lugor , nous mouillames à l'entrée de la riviere , pour y prendre des informations.

MENDEZ
PINTO.

On nous assura qu'en effet il se trouvoit déjà , dans le Port de cette ville , plus de quinze cens Bâtimens , tous chargés de précieuses marchandises.

Nous étions à diner , dans la joie d'une si bonne nouvelle , & prêts à faire voile avant la fin du jour , lorsque nous vîmes sortir de la riviere une grande Jonque , qui nous ayant reconnus pour des Portugais , se laissa dériver sur nous sans aucune apparence d'hostilité , & nous jeta aussi-tôt des grapins attachés à deux longues chaînes de fer. A peine fûmes-nous accrochés , que nous vîmes sortir , de dessous le tillac de la Jonque , soixante dix ou quatre-vingt Mores , qui poussant de grands cris firent sur nous un feu prodigieux. De dix huit Portugais que nous étions , quatorze furent tués en un instant , avec trente six Indiens de l'équipage. Mes trois compagnons & moi , nous prîmes de concert l'unique voie de salut que sembloit-nous rester. Ce fut de nous jeter dans la mer , pour gagner la terre , dont nous n'étions pas éloignés. Un des trois n'en eut pas moins le malheur de se noyer. J'arrivai sur la rive avec les deux autres. Tout blessés que nous étions , nous traversâmes heureusement la vase , où nous enfoncions jusqu'au milieu

Funeste
aventure.

Comment
Pinto évite
la mort.

milieu du corps. Enfin nous nous approchâmes d'un bois, qui nous promit quelque sûreté, & d'où nous eûmes le spectacle de la barbarie des Mores. Ils acheverent de tuer six ou sept Matelots déjà blessés, qui restoient de notre équipage; après quoi s'étant hâtés de transporter toutes nos marchandises dans leur Jonque, ils firent une grande ouverture à notre Vaisseau, qui le fit couler à fond devant nos yeux; & dans la crainte d'être reconnus, ils mirent aussitôt à la voile (18).

Dans la douleur profonde où je demeurai avec deux Compagnons blessés, sans esperance de remède, l'imagination troublée de tout ce qui s'étoit passé à notre vue dans l'espace d'une demi-heure, nous ne pûmes retenir nos larmes, & tournant notre fureur contre nous mêmes, nous commençâmes à nous outrager le visage. Cependant après avoir considéré notre situation, la crainte des bêtes farouches qui pouvoient nous attaquer dans le bois, & la difficulté de sortir, avant les ténèbres, des marécages dont nous étions environnés, nous firent prendre le parti de rentrer dans la fange, & d'y passer

Tristes extrémités auxquelles il est réduit.

(18) Page 159.

Tome XXXV.

G

MÉNDEZ
PINTO.

Rencontre
qui lui sauve
la vie.

la nuit, enfoncés jusqu'à l'estomac. Le lendemain, à la pointe du jour, nous suivîmes le bord de la rivière, jusqu'à un petit canal que sa profondeur & la vue de quantité de grands lézards nous ôtèrent la hardiesse de passer. Il fallut demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour suivant ne changea rien à notre misère, parce que l'herbe étoit si haute & la terre si molle dans les marais, que le courage nous manqua pour tenter le passage. Nous vîmes expirer ce jour-là un de nos Compagnons, nommé Sébastien Enriquez, homme riche, qui avoit perdu huit mille écus dans le Vaisseau. Il ne restoit que Christophe Borralho & moi, qui nous mîmes à pleurer au bord de la rivière, sur le corps à demi enterré; car nous étions si foibles qu'à peine avions-nous la force de parler, & nous comptions déjà d'achever dans ce lieu notre misérable vie. Le troisième jour vers le soir, nous apperçûmes une grande Barque chargée de sel, qui remontoit à la rame. Notre premier mouvement fut de nous prosterner; & l'espérance nous rendant la voix, nous supplîames les Rameurs, qui nous regardoient avec étonnement, de nous prendre avec eux. Mais ils paroissoient disposés à passer sans

nous répondre; ce qui nous fit redoubler nos cris & gémissemens. Alors une vieille femme, sortie du fond de la Barque, fut si touchée de notre douleur & des plaies que nous lui montrions, qu'elle prit un bâton, dont elle frappa quelques Matelots; & les faisant approcher de la rive, elles les força de nous prendre sur leurs épaules, & de nous apporter à ses pieds. Sa figure n'étoit distinguée que par un air de gravité, qui faisoit reconnoître le pouvoir qu'elle avoit sur eux. Elle nous fit donner tous les secours qui convenoient à notre misère: tandis que nous mangions avidement ce qu'elle nous presentoit de sa propre main, elle nous consolait par ses exhortations. Je sçavois assez de Malai pour l'entendre. Elle nous dit que notre desastre lui rappelloit tous les siens; que son âge n'étant que de cinquante ans, il n'y en avoit pas six qu'elle s'étoit vue esclave & volée de cent mille ducats de son bien; que cette infortune avoit été suivie du supplice de son mari & de ses trois fils, que le Roi de Siam avoit fait mettre en piéces par les trompes des éléphans; & que depuis des pertes si cruelles, elle n'avoit mené qu'une vie triste & languissante. Après nous avoir fait le récit de

MENDEZ
PINTO.

Il apprend
la haine que
Coja - Acem
portoit aux
Portugais.

ses peines , elle voulut être informée des nôtres. Ses gens, qui écouterent aussi notre malheureuse histoire, nous dirent que la grande Jonque dont nous leur fimes la peinture, ne pouvoit être que celle de *Coja-Acem*, Guzarate de nation, qui étoit sorti le matin du Port, pour faire voile à l'Isle d'Ainan. La Dame Indienne, confirmant leur idée, ajouta qu'elle avoit vû, à Lugor, ce redoutable Mahométan; qu'il se vantoit d'avoir donné la mort à quantité de Portugais, & d'avoir promis à son Prophète de les traiter sans pitié, parce qu'il accusoit un Capitaine de leur Nation, nommé Hector De - Sylveira, d'avoir tué son pere & deux de ses freres, dans un Navire qu'il leur avoit pris au détroit de la Mecque.

Charité qu'il
trouve dans
une Dame de
Lugor.

Nous apprîmes ensuite que cette Dame étoit veuve d'un Capitaine général, qui s'étoit attiré la disgrâce du Roi, & le châtiment qu'elle déplorait. Sa fortune, qu'elle avoit réparée par une sage conduite, la mettoit en état de faire un riche commerce de sel. Elle venoit d'une Jonque, qui lui étoit arrivée dans la Rade, mais qui étoit trop grande pour passer à la Barre; ce qui l'obligeoit d'employer une Barque pour transporter son sel dans ses Magasins. Elle s'arrêta

le soir dans un petit village, où elle fit prendre soin de nous pendant la nuit. Le lendemain, elle nous conduisit à Lugor, qui est cinq lieues plus loin dans les terres. Nous lui étions redevables de la vie : mais ne se bornant point à cette faveur, elle nous donna une retraite dans sa maison. Nous y passâmes vingt trois jours, pendant lesquels nos blessures furent pansées, avec des témoignages d'affection dignes de la charité Chrétienne. Lorsqu'elle nous vit en état de retourner à Patane, elle mit le comble à ses bienfaits, en nous recommandant au Patron d'un Navire Indien, qui nous y conduisit en sept jours & qui ne nous traita pas avec moins d'humanité.

MENDES
PINTO.

§ II.

Courses & aventures de Pinto, avec Antonio De-Faria.

NOTRE retour étoit attendu avec d'autant plus d'impatience par tous les Portugais de Patane, que la plupart avoient profité d'une si belle occasion pour envoyer quelques marchandises à Lugor. Aussi la perte de notre Vaisseau fut-elle estimée soixante dix

Grandes
aventures de
l'Auteur.

MENDEZ
PINTO.

mille ducats, qui suivant les espérances communes devoient produire six ou sept fois la même somme. Antonio De-Faria, plus ardent que les autres, par son caractère naturel, & parce qu'il avoit regardé le succès de notre voyage comme le fondement de sa fortune, tomba dans une consternation inexprimable en apprenant de notre bouche le sort de son Vaisseau. Il garda un profond silence, pendant plus d'une demi-heure. Ensuite, comme s'il eût employé ce temps à former ses résolutions, il répondit à ceux qui entreprirent de le consoler, qu'il n'avoit pas la force de retourner à Malaca, pour paroître aux yeux de ses créanciers; & qu'ayant le malheur de se trouver insolvable, il lui sembloit plus juste de poursuivre ceux qui lui avoient enlevé ses marchandises, que de porter de frivoles excuses à d'honnêtes Négocians, dont il avoit trahi la confiance. Là-dessus, s'étant levé d'un air furieux, il jura sur l'Evangile de chercher par mer & terre celui qui lui avoit ravi son bien, & de se le faire restituer au centuple. Tous ceux qui furent témoins de son serment louèrent cette généreuse résolution. Il trouva, parmi eux, quantité de jeunes gens, qui s'engagerent à l'accompagner. D'au-

tres lui offrirent de l'argent. Il accepta leurs offres ; & ses préparatifs se firent avec tant de diligence , que dans l'espace de dix huit jours il équipa un Vaisseau , & s'associa cinquante cinq hommes qui jurèrent à leur tour de vaincre ou de périr avec lui. Je fus de ce nombre ; car j'étois sans un sou , & je ne connoissois personne qui fût disposé à me prêter. Je devois , à Malaca , plus de cinq cens ducats , que j'avois empruntés de plusieurs amis. Enfin , je ne possédois que mon corps , qui avoit même été blessé de trois coups de javelot , & d'un coup de pierre à la tête , pour lequel j'avois souffert deux opérations , qui avoient exposé ma vie au dernier danger.

Après avoir fini ses préparatifs , Faria mit à la voile , un Samedi , 9 de Mai 1540 , vers le Royaume de Champa , dans le dessein de visiter les Ports de cette Côte , où son esperance étoit d'enlever des vivres & des munitions de guerre. Quelques jours de navigation nous firent arriver à la vue de Pulo-Condor , Isle située vers huit degrés vingt minutes du Nord , vers l'embouchure de la riviere de Camboia. Nous y découvrîmes à l'Est , un bon Havre nommé *Bralapisan* , à six lieues de la

Départ de
Faria.

MENDEZ
PINTO.

Sa générosité.

Rivière qui
divise Cam-
boia & Cham-
pa.

terre ferme, où se trouvoit à l'ancre une jonque de Lequios, qui menoit à Siam un Ambassadeur du *Nautakin de Lindau*, Prince de l'Isle de Tosa (19). Ce bâtiment ne nous eut pas plutôt aperçus, qu'il fit voile vers nous. L'Ambassadeur nous dépêchant sa chaloupe, envoya complimenter Faria, & lui fit offrir un coutelas de grand prix, dont la poignée & le fourreau étoient d'or, avec vingt six perles, dans une petite boete du même métal. Quoique ce présent même nous fit prendre une haute idée des richesses de la jonque, & que notre premier dessein eût été de l'attaquer, la générosité prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta de ne pouvoir répondre aux civilités de l'Ambassadeur, par d'autres marques de reconnaissance que la liberté qu'il lui laissa de continuer sa route. Nous descendîmes au rivage, où nous employâmes trois jours à nous pourvoir d'eau & de poisson. De-là nous étant approchés de la terre ferme, nous entrâmes le Dimanche, dernier jour de Mai, dans la rivière (20), qui divise les Royaumes

(19) A trente degrés du Nord. Le témoignage que les critiques ont rendu aux lumières géographiques de l'Auteur, nous oblige de

remarquer toutes ces positions.

(20) A neuf degrés du Nord,

de Camboia & de Champa. L'ancre fut jettée vis-à-vis d'un grand bourg, nommé Catimparu, à trois lieues dans les terres. Pendant douze jours, que nous y passâmes à faire des provisions, Faria, naturellement curieux, prit des informations sur le pays & ses Habitans. On lui apprit que la riviere naissoit d'un Lac nommé *Pinator*, à deux cens cinquante lieues de la mer, dans le Royaume de Quirivan; que ce Lac étoit environné de hautes mantagnes, au pied desquelles on trouvoit sur le bord de l'eau, trente huit villages; que près d'un des plus grands, qui se nommoit *Chincaleu*, il y avoit une mine d'or très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt deux millions de notre monnoie; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé Raja *Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa maison, six cens bahars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces villages nommé *Buaquirim*, on tiroit d'une carriere quantité de diamans fins, plus précieux que ceux de Lave & de Tajampure (21). Faria conçut après

M EN D E Z
P I N T O.

Mines d'or
& de dia-
mans.

(21) Page 171 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

avoir observé la situation & les forces du pays, qu'avec un peu de courage, trois cens Portugais lui auroient suffi pour se rendre maître de toutes ces richesses. Mais ses forces présentes ne lui permettoient pas d'entreprendre une si belle expédition.

Port de Sa-
ley-Jacan.

Nous reprîmes la Côte du Royaume de Champa, jusqu'au Port de *Saley-Jacan* qui est à dix sept lieues de la rivière. La fortune ne nous offrit rien dans cette route. Nous comptâmes, dans la rade de *Saley-Jacan*, six Bourgs, dans l'un desquels on découvroit plus de mille maisons, environnées d'arbres fort hauts, & d'un grand nombre de ruisseaux, qui descendoient d'une montagne du côté du Sud. Le jour suivant, nous arrivâmes à la rivière de *Toobasoy*, où le Pilote n'osa s'engager, parce qu'il n'en connoissoit pas l'entrée; mais ayant jetté l'ancre à l'embouchure, nous découvrîmes une grande Jonque qui venoit de la haute mer vers ce Port. *Faria* résolut de l'attendre sur l'ancre; & pour se donner le temps de la reconnoître, il arbora le pavillon du Pays, qui est un signe d'amitié dans ces mers.

Premier ex-
ploit de *Faria*.

Mais les Indiens, au lieu de répondre par le même signe, ne nous eurent pas plutôt reconnus pour des Portugais,

que faisant un grand bruit de tambours , de trompettes & de cloches , ils poussèrent les marques de mépris jusqu'à nous faire voir sur leur poupe le derriere d'un esclave Negre. Faria , vivement offensé , n'attendit pas plus d'éclaircissement pour leur faire tirer une volée de canons. Ils y répondirent de cinq petites pieces , qui composoient toute leur artillerie. Cette audace nous faisant juger de leurs forces , Faria , qui voyoit la nuit fort proche , prit la résolution d'attendre le lendemain , pour ne rien donner au hazard dans l'obscurité. Les Indiens , sans rien perdre de leur confiance , jetterent l'ancre à l'entrée de la riviere.

Vers les deux heures après minuit , nous vîmes flotter sur la mer , quelque chose qu'il nous fut impossible de distinguer. Faria dormoit sur le tillac. Il fut éveillé , & ses yeux plus perçans que les nôtres , lui firent découvrir trois barques à rames qui s'avançoient vers nous. Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour précédent , qui faisoit plus de fond sur la perfidie que sur la valeur. Il ordonna de prendre les armes & de préparer les pots à feu. Il recommanda de cacher les meches pour faire croire que nous étions endor-

Comment il se saisit d'une Jonque indienne.

MENDEZ mis. Les trois barques s'approchèrent
 PINTO. à la portée de l'arquebuse, & s'étant
 séparées, pour nous environner, deux
 s'attachèrent à notre poupe, & l'autre à la proue. Les Indiens monterent
 si légèrement à bord, que dans l'espace de quelques minutes, ils y étoient
 au nombre de quarante. Alors Faria,
 sortant de dessous le demi-pont avec
 une troupe d'élite, fondit si furieusement
 sur eux (22), qu'il en tua d'abord
 un grand nombre. Ensuite les
 pots à feu, qui furent jettés fort adroitement,
 acheverent de les défaire, & forcèrent
 le reste de se précipiter dans les flots.
 Nous sautâmes dans les trois barques,
 où il restoit peu de monde. Elles furent
 prises sans résistance. Entre les prisonniers
 qui tombèrent vivans entre nos mains
 étoient quelques Negres, un Turc, deux
 Achemois, & le Capitaine de la Jonque
 nommé *Similau*, grand Corsaire & mortel
 ennemi des Portugais. Faria donna ordre
 que la plupart fussent mis à la torture,
 pour en tirer des connoissances qu'il
 croyoit importantes à nos entreprises.
 Un Negre qu'on se dispoisoit à

Similau.
 grand Corsaire.

(22) Pages 174 & suivantes. Remarquez que dans
 ses combats, Faria invoquoit toujours Jesus-Christ ou
 Saint Jaques.

tourmenter , demanda grace , & déclara qu'il étoit Chrétien. Il nous apprit volontairement qu'il se nommoit Sebastien , qu'il avoit été Captif de Dom Gaspard De - Mello , Capitaine Portugais , que Similau avoit massacré depuis deux ans à Liampo , sans avoir épargné un seul Portugais de l'équipage ; que ce Corsaire s'étoit flatté de nous faire subir le même sort ; & qu'ayant pris tous ses hommes de guerre dans les trois barques , il n'avoit laissé dans sa Jonque que trente Matelots Chinois. Faria , qui n'ignoroit pas le malheur de Mello , remercia le Ciel de l'avoir choisi pour le venger. Il fit sauter sur le champ la cervelle à Similau , avec un *frontail* de corde , supplice qui avoit été celui de Mello. Ensuite , s'étant mis avec trente soldats dans les mêmes barques où l'ennemi étoit venu , il se rendit à bord de la Jonque , dont il n'eut pas de peine à se saisir. Quelques pots à feu , qu'il fit jeter sur le tillac , firent sauter tous les Matelots dans la mer. Mais le besoin qu'il avoit d'eux , pour la manœuvre de la Jonque , l'obligea d'en sauver une partie. Dans l'inventaire de cette prise , qu'il fit faire le matin , il se trouva trente six mille taelis d'argent du Japon , qui

MENDEZ
PINTO.

Faria venge la mort de Gaspard De-Mello.

Butin de Faria.

MENDEZ
PINTO.

valent cinquante quatre mille ducats de monnoie Portugaise, avec plusieurs sortes de Marchandises. Quantité de feux, qui s'étoient allumés sur la côte, nous faisant juger que les Habitans se dispoient peut-être à nous attaquer, nous ne pensâmes qu'à faire voile en diligence (23).

Rivière de
Tinacoreu ou
de Verella.

La côte de Champa, que nous continuâmes de ranger, dans la crainte d'être portés en pleine mer par le vent de l'Est, qui est fort impétueux dans cette mer aux conjonctions des nouvelles & pleines Lunes, nous présenta deux jours après une rivière qui porte le nom de *Tinacoreu* dans le pays, quoique les Portugais l'aient nommée *Verella*. C'est un lieu fréquenté par les Jonques de Siam & de toute la côte Malaie, qui font le voyage de la Chine. Faria s'y promettoit d'y apprendre quelques nouvelles de Coja - Acem, objet continuel de son entreprise & de son ressentiment. Il fit mouiller un peu au-delà de l'embouchure, devant un petit village nommé *Taiguillen* d'où quantité de barques & de paires lui apportèrent aussi-tôt des rafraîchissemens. Il se fit passer à l'aide de sa Jon-

que, pour un Marchand de Tanallé-
rim, qui alloit trafiquer dans l'Isle de
Lequios, & qui ne s'arrêtoit dans ce
lieu que pour chercher un ami, nom-
mé Coja-Acem, dont le mauvais temps
l'avoit séparé. On lui conseilla de re-
monter la riviere, jusqu'à *Pilxucacem*,
qui est le séjour ordinaire du Roi;
mais esperant peu de soutenir son dé-
guisement à la Cour, où les Portugais
étoient connus, il se reduisit à quel-
ques informations qui regardoient le
Pays. On lui dit que la riviere de Ti-
nacoreu, nommée aussi *Taraulachine*,
s'étend avec la même profondeur & la
même largeur, jusqu'à *Moncalor*,
grande montagne qui est à quatre-vingt
lieues de la mer; que plus loin, elle
s'élargit beaucoup, mais qu'elle devient
moins profonde; qu'elle y est coupée
d'ailleurs par quantité de bancs de sa-
ble & par des terres noyées d'eau; que
les lieux voisins étoient remplis d'un
si prodigieux nombre d'oiseaux, que
la terre en étoit couverte, & que cette
raison avoit forcé, depuis quarante
deux ans, les Habitans de *Chintal-*
cuhos, Royaume de huit journées d'é-
tendue, d'abandonner leur Pays: qu'au
de-là de cette contrée d'oiseaux, on
trouve des montagnes & des rochers,

M E N D E Z
P I N T O.

Faria cher-
che Coja-
Acem.

Cours de la
riviere de Ti-
nacoreu.

M E N D E Z
P I N T O .

où les Elephans, les Rhinoceros, les Lions, les Sangliers & les Bufles sont en si grand nombre, qu'on y a renoncé à la culture des terres : mais qu'au milieu du Pays la nature a placé un grand Lac, connu sous les deux noms de *Cunebeté* & de *Chiamnay* (24), d'où sortent la riviere de Tinacoreu, & trois autres rivieres, qui arrosent une grande partie de cette Region : que les bords de ce Lac offrent quantité de mines d'argent, de cuivre, d'étain & plomb, d'où l'on transporte ces métaux sur des elephans aux Royaumes de Sornau, que les Européens nomment Siam; Passiloco, Savadi, Tangu, Prom, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des côtes maritimes de deux ou trois mois de chemin : que ces Pays montagneux étoient divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux ils recevoient volontiers de l'or, des diamans & des rubis (25).

(24) Peut-être ce Lac est-il le même dont on a parlé dans les Relations de Siam, & d'où vient le Menam.

(25) Pages 181 & précédentes. L'Auteur regrette

que les Portugais n'aient pas tourné leurs conquêtes de ce côté-là. Ils y auroient trouvé, dit-il, plus de profit & moins de peine.

Le seul fruit que nous emportames de Taiquillen pour la vengeance de Faria, fut d'y avoir appris que si Coja-Acem exerçoit le commerce, c'étoit dans l'Isle d'Aynan qu'il le falloit chercher, parce que tous les Vaisseaux Marchands s'y assembloient dans cette saison. Nous sortimes de la riviere ; & suivant l'avis du Pilote, nous allames chercher Pulo-*Champeilou*, Isle inhabitée, qui borde l'anse de la Cochinchine, pour y employer quelques jours à disposer notre artillerie. De-là, nous fîmes voile droit à l'Isle d'Aynan, où passant l'écueil de Pulo-*Capas*, nous commençames à ranger la terre, dans la seule vûe de reconnoître les Ports & les rivières de cette côte. Quelques soldats, qui furent envoyés à terre, sous la conduite de *Boralho*, rapportèrent qu'ayant pénétré jusqu'à la Ville, qui leur avoit paru composée de plus de dix mille maisons, & revêtue de murs & de tours avec un fossé plein d'eau, ils avoient vû dans le Port un si grand nombre de Navires, qu'ils en avoient compté jusqu'à deux mille. A leur retour, ils découvrirent, à l'embouchure de la riviere, une grosse Jonque à l'ancre, qu'ils crurent reconnoître pour celle de Coja-Acem. Cette

MENDEZ
PINTO.
Faria se rend
à l'Isle d'Aynan.

MENDEZ
PINTO.

conjecture, qu'ils se hâterent d'apporter à Faria, lui causa tant de satisfaction que sans perdre un moment, & laissant son ancre en mer, il donna ordre de faire voile, en repetant que son cœur l'avertissoit qu'il touchoit à l'heure de la vengeance.

Il attaque un
Vaisseau qu'il
prend pour
celui de Coja-
Acem.

Nous nous approchâmes de la Journée, avec une tranquillité qui nous fit passer pour des Marchands. Outre le dessein de tromper notre ennemi par les apparences, nous apprehendions d'être entendus de la Ville, & de voir tomber, sur nous, tous les Navires qui étoient dans le Port. Aussi-tôt que nous fumes près du bord Indien: vingt de nos soldats, qui n'attendoient que cet instant, y sauterent avec une impetuosité qui leur épargna la peine de combattre. La plûpart de nos ennemis, effrayés de ce premier mouvement, se jetterent dans les flots. Cependant quelques-uns des plus braves se rassemblèrent pour faire tête. Mais Faria suivant aussi-tôt, avec vingt autres soldats, fit un furieux carnage de ceux qui avoient entrepris de résister. Il en tua plus de trente; & d'un équipage assez nombreux, le feu n'épargna que ceux qui s'étoient jettés dans la mer, & qu'on en fit retirer; autant pour

Carnage
qu'il y fait.



servir à la navigation de nos propres Vaisseaux, que pour déclarer quel étoit leur chef. On en mit quatre à la torture ; mais ils souffrirent la mort avec une brutale constance. On alloit exposer aux mêmes tourmens un petit garçon qu'on esperoit de faire parler plus facilement ; lorsqu'un vieillard, qui étoit couché sur le tillac, s'écria, la larme à l'œil, que c'étoit son fils, & qu'il demandoit d'être entendu, avant que ce malheureux enfant fût livré aux supplices. Faria fit arrêter l'exécuteur.

Mais, après avoir promis au pere la vie & la liberté, s'il s'expliquoit de bonne foi, avec la restitution de toutes les marchandises qui seroient à lui, il jura que pour le punir de la moindre imposture il le feroit jeter dans la mer avec son fils. Ce vieillard que nous prenions encore pour un Mahometan, répondit qu'il acceptoit cette condition ; que s'il remercioit Faria de la vie qu'il accordoit à son fils, il lui offroit la sienne, dont il faisoit peu de cas à son âge ; mais qu'il ne s'en fieroit pas moins à sa parole, quoique la profession qu'il lui voyoit exercer fût peu conforme à la Loi Chrétienne dans laquelle ils étoient nés tous deux.

MENDEZ
PINTO.

Histoire d'un
vieux Chrétien
qu'il trouve.

Une réponse si peu attendue parut

MENDEZ
PINTO.

causer un peu de confusion à Faria. Il fit approcher le vieillard ; & le voyant aussi blanc que nous , il lui demanda s'il étoit Turc ou Persan. La curiosité nous avoit rassemblé tous au-tour de lui , pour écouter son histoire. Il nous dit qu'il étoit Armenien d'origine , & né au Mont Sinai , d'une fort bonne famille ; que son nom étoit Thomas Mostangen , que se trouvant , en 1538 , au Port de Gedda , avec un Vaisseau qui lui appartenoit , Solyman Bacha , Viceroi du Caire , qui alloit faire le siège de Diu , l'avoit faire prendre , avec d'autres Vaisseaux Marchands , pour servir au transport de ses vivres & de ses munitions : qu'après avoir rendu ce service aux Turcs , & lorsqu'il leur avoit demandé le salaire qu'on lui avoit promis , non seulement ils lui avoient manqué de parole , mais qu'ils lui avoient pris sa femme & sa fille , qu'ils avoient forcées devant lui , & qu'ils avoient jetté son fils dans la mer , pour leur avoir reproché cette injure : qu'ensuite s'étant vû enlever son Vaisseau , & la valeur de six mille ducats qui faisoient la meilleure partie de son bien , le desespoir l'avoit conduit par terre à Surate , avec le fils qui étoit à bord , & le seul qui lui restoit :

que de-là ils s'étoient rendus à Malacca, dans le Navire de Dom Garcie De-Saa, Gouverneur de Bacaim ; d'où il étoit parti pour la Chine avec Christophe De - *Sardinha*, qui avoit été Facteur aux Moluques : mais qu'étant à l'ancre, dans le détroit de Sincapur, *Quiay-Tajano*, Maître de la Jonque dont nous venions de nous saisir, avoit surpris le Vaisseau Portugais pendant la nuit ; qu'il s'en étoit rendu maître par la mort du Capitaine & de tout l'équipage, & que de vingt sept Chrétiens, il étoit le seul à qui la vie eût été conservée avec celle de son fils, parce que le Corsaire avoit reconnu qu'il n'étoit pas mauvais canonier.

Faria ne put entendre ce recit sans se frapper le front d'étonnement : „ Mon Dieu, mon Dieu, dit-il, il „ me semble que ce que j'entends est „ un songe. Ensuite, se tournant vers ses soldats, il leur raconta l'histoire du Corsaire, qu'il avoit apprise en arrivant aux Indes. C'étoit un des plus cruels ennemis du nom Portugais. Il en avoit tué de sa propre main, plus de cent ; & le butin qu'il avoit fait sur eux montoit à plus de cent mille ducats. Quoique son nom fut *Quiay-Tajano*, sa vanité lui avoit fait pren-

A qui étoit
le Vaisseau
dont Faria
s'étoit saisi.

M ENDEZ
PINTO.

dre celui de Capitaine Sardinha, de puis qu'il avoit massacré cet Officier. Nous demandames à l'Armenien o qu'il étoit devenu. Il nous dit qu'étoit fort blessé, il s'étoit caché dans le foute, entre les cables, avec six ou sept de ses gens. Faria s'y rendit aussi-tôt & nous ouvrimes l'écouille des cables. Alors ce brigand desesperé sortit, par un autre écouille, à la tête de ses Compagnons, & se jetta si furieusement sur nous, que malgré l'extrême inégalité du nombre le combat dura près d'un quart d'heure. Ils ne quitterent les armes qu'en expirant. Nous ne perdimes que deux Portugais & sept Indiens de l'équipage : mais vingt furent blessés ; & Faria reçut lui-même deux coups de sabre sur la tête, & un troisieme sur le bras. Après cette sanglante victoire, il fit mettre à la voile, dans la crainte d'être poursuivi.

Butin qu'il y trouve. Nous allames mouiller le soir sous une petite Isle deserte, où le partage du butin se fit tranquillement. On trouva dans la Jonque (26) cinq cens bahars de poivre (27) ; soixante de sandal ; quarante de noix muscades & de naccis ; quatre-vingt d'étain, trente d'y-

(26) On abregé ce détail.

(27) Chaque Bahar, de cinquante quintaux.

voire ; & d'autres marchandises , qui montoient , suivant le cours du commerce , à la valeur de soixante dix mille ducats. La plus grande partie de l'artillerie étoit Portugaise. Entre quantité de meubles & d'habits de notre nation , nous fumes surpris de voir des coupes , des chandeliers , des cuillères , & de grands bassins d'argent doré. C'étoit la dépouille de Sardinha , de Juan Oliveyra , & de Barthelemi de Mazos , trois de nos plus braves Officiers , dont les Vaisseaux avoient été la proie du Corsaire. Mais la vûe de tant de richesses ne diminua point notre compassion pour neuf petits enfans , âgés de six à huit ans , qui furent trouvés dans un coin , enchaînés par les mains & par les pieds.

Le lendemain , Faria prenant plus de confiance que jamais à sa fortune , ne fit pas difficulté de retourner vers la côte d'Aynan , où il ne desespéroit pas encore de rencontrer Coja-Acem. Cependant quelques pêcheurs de perles , dont il reçut des rafraîchissemens dans la Baye de Camoy , lui annoncèrent l'approche d'une Flotte Chinoise ; & le prenant d'ailleurs pour un Négociant , malgré quelques soupçons qu'ils ne purent cacher à la vûe des étoffes &

MENDEZ
PINTO.

Faria cher-
che à vendre
son butin.

MENDEZ
PINTO.

des meubles précieux qu'ils voyoient entre les mains de ses soldats, ils lui firent une peinture si rebutante des obstacles qu'il trouveroit à la Chine, où son dessein étoit d'aller vendre effectivement ses marchandises, qu'il résolut de chercher quelque autre Port. Ses Vaisseaux étoient déjà si chargés, qu'il leur arrivoit souvent d'échouer sur les bancs de sable dont cette mer est remplie. Cependant il étoit attendu par de nouveaux obstacles, à l'embouchure de la riviere de Tanauquir.

Autre victoire qu'il remporte à l'embouchure du Tanauquir.

Pendant qu'il s'efforçoit d'y entrer, sur l'esperance que les pêcheurs de Camoy lui avoient donnée d'y trouver un bon Port, il fut attaqué par deux grandes Jonques, qui descendoient cette riviere, avec la faveur du vent & de la marée. Leur premiere salve fut de vingt six pieces d'artillerie, & se trouvant presque sur nous, avant que nous eussions pû les découvrir, elles nous aborderent avec une redoutable nuée de dards & de fleches. Nous n'évitâmes cette tempête qu'en nous retirant sous le demi-pont, d'où Faria nous fit amuser les Ennemis à coups d'arquebuses, pendant l'espace d'une demi-heure, pour leur donner le temps d'épuiser toutes leurs munitions. Mais quarante de

de leurs plus braves gens sautèrent enfin sur notre bord, & nous mirent dans la nécessité de les recevoir. Le combat devint si furieux, que le tillac fut bientôt couvert de morts. Faria fit des prodiges de valeur. Les Indiens commençant à se refroidir par leur perte, qui étoit déjà de vingt six hommes, vingt Portugais prirent ce moment pour se jeter dans la Jonque de leurs Ennemis, où cette attaque imprévûe leur fit trouver peu de résistance. Ainsi, la victoire se déclarant pour eux sur l'un & l'autre bord, ils pensèrent à secourir Boralho, qui étoit aux prises avec la seconde Jonque. Faria lui porta sa fortune, avec l'exemple de son courage. Enfin les Jonques tombèrent sous son pouvoir. Il en avoit coûté la vie à quatre-vingt Indiens; & par une faveur extraordinaire du Ciel (28), il ne se trouva parmi les morts qu'un seul Portugais, & quatorze hommes d'équipage, quoique les blessés fussent en très grand nombre.

Tandis qu'on tiroit des flots tous les ennemis qui s'y étoient précipités, & qui demandoient d'être secourus, on

Ce qu'il
trouve dans
une Jonque

(28) L'Auteur a la pitié de rapporter tout au secours du Ciel, quoiqu'il reconnoisse que Faria faisoit le métier d'un vrai Corsaire.

MENDEZ
PINTO.

Histoire du
Corsaire.

entendit, dans la Jonque dont Boralho s'étoit rendu maître, des cris & des plaintes, qui sembloient venir de dessous la proue. Quelques Matelots, qu'on y fit descendre, amenerent dix sept Chrétiens, c'est-à-dire, deux Portugais, cinq petits enfans, deux filles & huit garçons, dans un état qui inspiroit de la pitié; chargés de chaînes, & la plupart nuds. L'un des deux Portugais étant à demi mort, on apprit de l'autre, que le Corsaire avoit deux noms, l'un Européen, & l'autre Chinois; que son nom Chinois qu'il portoit alors, étoit *Nicoda Xicaulem*; qu'ayant embrassé le Christianisme à Malaca, il y avoit pris le nom de *Francesco Saa*, de celui du Gouverneur de cette Ville, *Dom Garcie Saa*, qui avoit été son Parrain; qu'après sa conversion, ce Seigneur lui avoit fait épouser une jeune orpheline Portugaise, d'une famille honorable; mais qu'ayant fait voile ensuite à la Chine, sur une Jonque qui lui appartenoit, accompagné de sa femme & de vingt Portugais, il avoit relâché dans l'Isle de *Catan*, sous prétexte d'y faire de l'eau, & que de concert avec son équipage, il avoit massacré les Portugais pendant leur sommeil, pour se saisir de toutes leurs

marchandises ; qu'après cette horrible perfidie , il avoit proposé à sa femme d'adorer les Idoles , & que sur son refus , il lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de hache ; que l'année suivante , il s'étoit emparé d'une petite Jonque , dans laquelle il avoit tué dix autres Portugais ; qu'ayant embrassé ouvertement le métier de Corsaire , il avoit pris , depuis trois ans , cette rivière pour sa retraite , parce qu'il s'y croyoit à couvert de la vengeance de notre Nation , qui n'avoit aucun commerce sur cette côte ; que les cinq petits enfans , les huit garçons , & les deux filles étoient les malheureux restes d'une Jonque Portugaise qu'il avoit prise à l'embouchure de la rivière de Siam , & dans laquelle il avoit tué leurs Pères ; que de seize Portugais qu'il y avoit trouvés , il n'avoit accordé la vie qu'à deux , parce que l'un étoit Charpentier & l'autre Calfateur , & que depuis près de quatre ans qu'il les menoit dans ses courses , il les faisoit mourir de faim & de coups ; qu'en nous attaquant , il nous avoit pris pour des Marchands Chinois , qu'il n'épargnoit pas plus que les Portugais , lorsqu'il pouvoit les surprendre avec avantage.

On demanda au malheureux , qui

MENDEZ
PINTO.

faisoit ce récit , s'il reconnoîtroit le Corsaire parmi les morts. Il entreprit de le trouver , quoique les Cadavres eussent été jettés dans la mer ; & s'étant mis dans une petite barque , il le découvrit enfin parmi plusieurs corps qui flottoient sur l'eau. On lui trouva un grand coup d'épée sur la tête , & un coup de pique qui lui traversoit l'estomach. Il lui étoit resté une chaîne d'or autour du cou , de laquelle pendoit une espece d'idole , en forme de lézard à deux têtes , avec la queue & les pattes émaillées de verd & de noir. Faria l'ayant fait trainer vers la proue , lui coupa la tête & fit tailler le corps en pieces , qui furent jettés dans les flots (29).

Faria se rend
à Mutipinam.

Le butin fut estimé environ quarante mille Tael. On trouva , dans les deux Jonques , dix sept pieces d'artillerie de bronze , aux armes de Portugal. Quoique ces deux bâtimens fussent très bons , Faria se vit obligé d'en faire brûler un , faute de Matelots pour le gouverner. Le lendemain , il voulut tenter encore une fois d'entrer dans la riviere ; mais quelques pêcheurs , qu'il avoit pris pendant la nuit , l'avertirent que le Gouverneur de cette Province

(29) Pages 204 & précédentes. C'étoit la Cochinchine , qui dépendoit alors du Tonquin.

avoit toujours été d'intelligence avec le Corfaire, qui lui cedoit le tiers de ses prises pour obtenir sa protection dont il jouissoit depuis long-temps. Cette nouvelle nous fit prendre le parti de chercher un autre Port. On se déterminna pour *Mutipinam*, qui est plus éloigné de quarante lieues à l'Est, & fréquenté par les Marchands de Laos, de Pafnas & de Gueos.

Nous fîmes voile avec trois Jonques, & le premier vaisseau dans lequel nous étions partis de Patane, jusqu'à *Til-lannmera*, où la force des courans nous obligea de mouiller. Après nous y être ennuyés trois jours à l'ancre, la fortune nous y amena vers le soir quatre *Lanteas*, espece de barques à rames, dont l'une portoit la fille du Gouverneur de *Colem*, mariée depuis peu au fils d'un Seigneur de *Pandurée*. Elle alloit joindre pour la première fois son mari, qui devoit venir au devant d'elle avec un cortège digne de leur rang. Mais ceux qui la conduisoient ayant pris nos Jonques pour celles qu'ils esperoient de rencontrer, vinrent tomber entre nos mains. Faria fit cacher tous les Portugais. La jeune mariée paroissant elle-même, demandoit déjà son mari, lorsque pour réponse une troupe de nos

MENDE
PINTO.

Il prend une
jeune mariée.

MENDES
PINTO.

gens sauterent dans les lantées, & se rendirent les maîtres. Nous fîmes passer aussi-tôt notre prise à bord. Faria contenta de retenir la jeune mariée & deux de ses freres qui étoient jeunes blancs, & de fort bonne mine, avec vingt Matelots, qui nous devinrent utiles pour la manœuvre de nos Joliques. Sept ou huit hommes, qui faisoient le cortège & plusieurs femmes âgées, de celles qui se louent pour chanter & jouer des instrumens, furent laissées sur la Côte. Le lendemain, étant partis de ce lieu, nous rencontrâmes la petite flotte du Seigneur de Pandorée, qui passa près de nous avec de nombreuses bannieres de soie, & faisant retentir l'air du bruit des instrumens, sans se dédire que nous enlevions sa femme. Dans le dessein où nous étions de nous rendre à Mutipinam, Faria ne jugea point à propos d'arrêter cette troupe joyeuse, il n'avoit même été déterminé que par l'occasion à troubler la joie qui regnoit aussi dans les lantées.

Il vend ses
marchandises
à Mutipinam.

Trois jours après, étant arrivés à la vue de ce Port, nous mouillâmes sans bruit dans une anse, à l'embouchure de la rivière, pour nous donner le temps d'en faire sonder l'entrée, & de prendre des informations pendant la nuit.

Douze soldats, qui furent envoyés dans une barque, sous la conduite de Martin Dalpoem, nous amenerent deux hommes du pays, qu'ils avoient enlevés avec beaucoup de précaution. Faria défendit d'employer les tourmens pour tirer d'eux les éclaircissemens qui convenoient à notre sûreté. Ils nous apprirent naturellement que tout étoit tranquille dans le port, & que depuis neuf jours il y étoit arrivé quantité de Marchands des Royaumes voisins. Une si belle occasion de nous défaire de nos marchandises nous fit tourner notre reconnaissance vers le Ciel. » Nous récitâmes, avec beaucoup de dévotion, les Litanies de la Vierge, & nous prîmes de riches présens à *Notre-Dame du Mont*, qui est proche de Malaca, pour l'embellissement de son Eglise. « A la pointe du jour, Faria rendit la liberté aux Indiens, & leur fit quelques présens. Ensuite, ayant fait orner les hunes de nos Vaisseaux & déployer nos banieres & nos flammes, avec pavillon de marchandise, suivant l'usage du pays, il alla jeter l'ancre dans le Port, sous le quai de la ville (30).

(30) Pages 214 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

Nous fumes reçus comme des Marchands de Siam, dont nous avions pris le nom ; & sans autre difficulté que celle des droits, qui furent enfin réglés à cent pour mille, nous nous défilâmes en peu de jours, de tout le butin que nous avions acquis au prix de notre sang. On en fit la somme de cent trente mille tael, en lingots d'argent. Malgré toute la diligence qu'on y avoit apportée, les Habitans furent informés, avant le départ de Faria, du traitement qu'il avoit fait au Corsaire, dans la rivière de Tanauquir. Ils commencerent alors à nous regarder d'un œil si différent, que n'osant plus nous fier à leurs intentions, nous nous hâtaâmes de remettre à la voile (31).

Faria s'étoit mis dans la plus grande de nos Jonques, avec le titre & le pavillon de Général ; mais on s'aperçut qu'elle puisoit beaucoup d'eau. Diverses informations nous faisoient regarder la rivière de Madel, dans l'île d'Aynan, comme un lieu convenable à nos besoins, par la facilité que nous y devions trouver pour échanger cette Jonque ou pour la radoubler. Nous n'eussions arrêtés que par l'éclat de nos ex-

péditions , qui devoient nous y avoir fait beaucoup d'ennemis. Cependant , deux confiderations nous firent passer fur cette crainte : l'une fut celle de nos forces , qui nous mettoient à couvert de la surprise , & qui nous rendoient capables de nous mefurer avec toutes les Puiffances qui ne feroient pas celles des Rois & des Mandarins ; l'autre , une juste confiance aux motifs de notre Général autant qu'à fa valeur : car son intention n'étoit que de rendre le change aux Corfaires , qui avoient ôté les biens & la vie à quantité de Chrétiens ; & jusqu'alors toutes nos richesses nous paroiffoient bien acquifes (32). Après avoir lutté pendant douze jours contre les vents , nous arrivames au Cap de Pulo-*Hindor* , nom Indien de l'Ifle des Cocos. De - là étant retournés vers la Côte du Sud , où nous fimes quelques nouvelles prises , nous revinmes vers le Port de Madel , & nous entrames dans la riviere le 8 de Septembre. Le Ciel , chargé de nuages depuis trois ou quatre jours annonçoit une de ces tempêtes , qui portent le nom de typhons , & qui font fréquentes dans ces mers aux nouvelles Lunes. Nous vimes plu-

MENDEZ sieurs Jonques qui cherchoient une re-
PINTO. traite, & qui mouilloient dans les anes-
 voisines.

Histoire du
 Corsaire Hi-
 similan.

Un, fameux Corsaire Chinois, re-
 douté des Marchands sous le nom d'Hi-
 nimilau, entra dans la riviere après
 nous. Sa Jonque étoit grande & fort
 élevée. En s'approchant du lieu où nous
 étions à l'ancre, il nous salua, suivant
 l'usage du pays, sans nous avoir re-
 connus pour des Portugais. Nous le
 prenions aussi pour un Marchand Chi-
 nois, qui redoutoit l'approche du ty-
 phon. Mais tandis qu'il passoit, à la
 portée de la voix, nous entendimes
 crier distinctement dans notre langue,
 Seigneur Dieu, miséricorde. Ce cri,
 répété plusieurs fois, nous fit juger qu'il
 venoit de quelques malheureux esclaves
 de notre Nation. Faria, qui pou-
 voit se faire entendre des Matelots Chi-
 nois, leur ordonna d'amener leurs voi-
 les. Ils passèrent sans lui répondre; &
 jettant l'ancre un quart de lieue plus
 loin, ils commencerent alors à jouer
 du tambour & faire briller leurs cime-
 terres. Quoique ces bravades semblas-
 sent marquer du courage, & de la con-
 fiance dans quelque secours que nous
 ignorions, Faria dépêcha vers eux une
 barque bien équipée; elle revint bien-

tôt avec un grand nombre de blessés , qui n'avoient pû se défendre contre une nuée de dards & de pierres qu'on leur avoit lancés du bord. Ce spectacle irrita si vivement Faria , que faisant lever aussi-tôt les ancres , il s'approcha de l'ennemi jusqu'à la portée de l'arquebuse. A cette distance , il le salua de trente six pieces de canon , entre lesquelles il y en avoit quelques-unes de batterie , qui tiroient des balles de fonte. Toute la résolution des Corsaires ne les empêcha point de couper leurs cables pour se faire échouer sur la rive ; mais Faria n'eut pas plutôt reconnu leur dessein , qu'il les aborda furieusement. Le combat devint terrible. Ils étoient en si grand nombre , que pendant plus d'une demi-heure les forces se soutinrent de part & d'autre avec beaucoup d'égalité. Mais enfin les Corsaires , las , blessés ou brûlés , se jetterent tous dans les flots ; tandis que poussant des cris de joie , nous continuâmes de presser une si belle victoire. Notre Général voyant périr un grand nombre de ces misérables , qui ne pouvoient résister à l'impétuosité du courant , fit passer quelques soldats dans deux barques , avec ordre de sauver ceux qui voudroient accepter leur se-

MENDEZ
PINTO.

cours. On en sauva seize, entre lesquels étoit Hinimilau, Capitaine de la Jonque.

Sort cruel de
huit Esclaves
Portugais.

Il fut amené devant Faria, qui lui fit d'abord panser ses plaies. Ensuite il lui demanda ce qu'étoient devenus les Portugais que nous avions entendus sur son bord. Le Corsaire répondit fièrement qu'il n'en sçavoit rien; mais la vue des tourmens le fit changer de langage. Il demanda un verre d'eau, parce que la secheresse de son gosier lui ôtoit l'usage de la voix, en promettant de voir ce qu'il auroit à répondre. On lui apporta de l'eau, dont il but avidement une excessive quantité. Alors, paroissant reprendre sa fierté avec ses forces, il dit à Faria qu'on trouveroit les Portugais dans la chambre de proue. Ils y étoient effectivement, mais égorés. Ceux qui s'y étoient rendus, pour finir leur captivité, apportèrent huit corps sur le tillac; une femme avec deux enfans de six ou sept ans, à qui l'on avoit coupé brutalement la gorge & cinq hommes fendus de haut en bas, & les boyaux hors du corps. Faria, touché jusqu'aux larmes d'un si triste spectacle, demanda au Corsaire ce qui l'avoit pû porter à cette cruauté. Il répondit que c'étoit une juste punition pour

des traîtres, qui lui avoient attiré sa disgrâce en se montrant à nous; & que pour les enfans, il suffisoit qu'ils fussent de race Portugaise pour avoir mérité la mort. Ses reponses, à d'autres questions, ne furent pas moins remplies d'extravagance & de fureur. Il se vanta d'avoir massacré un grand nombre de Portugais, avec des circonstances si barbares, qu'elles nous firent lever les mains d'étonnement & d'horreur. L'indignation saisit Faria, qui sans l'honneur du moindre reproche, le fit tuer à ses yeux. Il trouva, dans la Jonque, en soyes, en étoffes, en musc, en porcelaines, &c. la valeur de quarante mille taels, dont nous nous vîmes forcés de brûler une partie avec le corps même de la Jonque, parce qu'ayant perdu quantité de braves Matelots, il nous en restoit trop peu pour la gouverner (33).

Tant d'exploits commençoient à rendre le nom de Faria si terrible, que les Capitaines des Jonques qui se trouvoient dans le Port de Madel, apprenant bien-tôt cette dernière victoire, & se croyant menacés de la visite du Vainqueur, lui firent offrir vingt mille

MENDEZ
PINTO.

Reputation
de Faria. Il
donne des Pas-
seports aux
Marchands.

MENDEZ
PINTO.

Taels pour obtenir sa protection. Il reçut fort civilement leurs Députés ; & s'engageant par un serment redoutable , non seulement à les épargner , mais à les défendre , dans l'occasion , contre les Corsaires, dont ces mers étoient remplies , il leur accorda des Passeports réguliers , qu'il signa de son nom (34). Outre la somme qui lui avoit été proposée , & qui fut payée fidèlement , un de ses gens , nommé *Costa* , qu'il revêtit de la qualité de son Secrétaire , acquit plus de quatre mille Taels pour la simple expedition des Patentes. Après avoir passé quatorze jours dans le Port de Madel , nous achevâmes de parcourir toute cette contrée , dans la seule vûe de découvrir les traces de Coja-Acem. Nuit & jour , Faria n'étoit rempli que de cette idée. Il employa six mois entiers à prendre des informations , dont il ne tira pas d'autre fruit que d'avoir visité un grand nombre de havres & de ports. Une ombre d'espérance le fit pénétrer en plein jour dans une grande Ville nommée *Quangiparu* , dont les Temples & les Edifices nous parurent magnifiques. Mais , se voyant

(34) Le Viceroy de l'Isle d'Aynan lui fit offrir un emploi distingué dans la Marine Chinoise , & d'autres faveurs qu'il refusa.

trompé par de faux avis, il ne passa que vingt quatre heures dans un lieu si dangereux pour le nombre de ses Habitans. Toutes ces Côtes étoient remplies de Bourgs & de Villages; quelques-uns revêtus d'un mur de brique. Le Pays est extrêmement fertile; & divers Marchands nous assurerent qu'il s'y trouve des mines de cuivre, d'argent, d'étain, de salpêtre & de soufre (35).

M E N D I E
P I N T O.

Nous tenions la mer depuis si longtemps, que les soldats ennuyés du travail prièrent Faria de faire un partage exact du butin, comme il s'y étoit engagé à Patane; chacun dans le dessein de quitter le metier des armes, & d'aller jouir tranquillement de sa fortune. Cette proposition fit naître de fâcheux differends. Cependant on convint de choisir Siam, pour y passer l'hiver, & pour y vendre les Marchandises qui restoit à partager. Après avoir juré cet accord, on alla mouiller dans une Isle assez éloignée de l'anse qu'on abandonnoit; & pendant douze jours, on y attendit le vent qui devoit nous conduire au repos. Il se leva, aussi favorable que nous l'avions désiré : mais la nou-

Naufrage
de Faria dans
l'Isle des Lar-
rons.

MENDEZ
PINTO.

La nouvelle lune d'Octobre le fit changer, pour notre malheur, dans une si furieuse tempête, que nous fumes repoussés avec une violence incroyable contre l'Isle que nous avions quittée. Nous manquions de cables ; & ceux que nous avions encore étoient à demi pourris. Aussi-tôt que la mer avoit commencé à s'enfler, & que le vent du Sud nous eut pris à découvert en traversant la côte, l'idée du peril qui nous menaçoit nous avoit fait couper les mâts & jeter dans les flots quantité de Marchandises. Mais la nuit devint si obscure, le temps si froid, & l'orage si violent, que n'espérant plus rien de nos propres efforts, nous fumes réduits à tout attendre de la miséricorde du Ciel. Elle n'étoit pas dûe sans doute à nos pechés (; 6). Vers deux heures après minuit, un épouvantable tourbillon jeta nos quatre Vaisseaux contre la Côte, & les brisa sans y laisser une planche entiere.

Nombre
de ceux qui
échappent à
la mort.

Il y perit cent quatre-vingt six hommes. A la pointe du jour, nous nous trouvâmes sur le rivage au nombre de cinquante trois, entre lesquels nous n'étions que vingt trois Portugais ; moins étonnés de notre naufrage, que

de nous voir à terre, sans sçavoir à quel hasard nous avions l'obligation de notre salut. Heureusement Faria fut un de ceux à qui le Ciel avoit conservé la vie. Nous vîmes, avec autant d'effroi que de pitié, les cadavres de nos compagnons & de nos amis, dont le bord de la mer étoit couvert. Faria, déguisant sa douleur, nous exhorta par une courte harangue à ne pas perdre l'esperance. Quoique l'Isle fût deserte, il nous promit que les bois & le rivage nous fourniroient de quoi nous défendre contre la faim; & loin de renoncer à la fortune, il nous représenta que la misere même devant être un aiguillon pour le courage, nous ne pouvions trop attendre de l'avenir, en proportionnant cette attente à notre situation (37).

MENDEZ
PINTO.

Courage de
Faria, & sa
harangue.

Nous employâmes deux jours à donner la sepulture aux morts. Quelques provisions mouillées, que nous tirâmes des flots, servirent à nous soutenir pendant ce triste office. Mais comme ces vivres étoient trempées, la pourriture, qui s'y mit bientôt, ne nous

Extrémities
où les Portu-
gais sont ré-
duits.

(37) Leur perte montoit à cinq cens mille écus. La harangue de Faria est un plaisant mélange de Religion & d'idées profanes. La Foi, l'Esperance, & la Charité Chrétienne, y font un grand rôle.

MENDEZ
PINTO.

Faria les
console.

Comment
ils trouvent
des vivres.

permit pas d'en faire un long usage. En moins de cinq jours, il nous devint impossible d'en supporter l'odeur & le goût. Nous nous vîmes forcés d'entrer dans les bois, où nous trouvant sans armes, il nous servit peu de voir passer quantité de bêtes sauvages, que nous ne pouvions espérer de prendre à la course. Le froid & la faim nous avoient déjà si fort affoiblis, que plusieurs de nos compagnons tomboient morts en nous parlant. Faria continuoît de nous ranimer par ses exhortations ; mais un sombre silence dans lequel il tomboit souvent malgré lui, nous apprenoit assez qu'il ne jugeoit pas mieux que nous de notre sort. Un jour qu'il s'étoit assis, pour nous faire manger, à son exemple, quelques plantes sauvages, que nous connoissions peu, un oiseau de proie, qui s'étoit élevé derrière la pointe que l'Isle forme au Sud, laissa tomber près de lui un poisson de la longueur d'un pied. Il le prit, & l'ayant fait rôtir aussi-tôt, il nous penetra de tendresse & d'admiration, lorsqu'au lieu de le manger lui-même, il le distribua de ses propres mains entre les plus foibles & les plus malades.

Ensuite, jettant les yeux vers la pointe d'où l'oiseau étoit parti, il en dé-

couvrit plusieurs autres , qui s'élevoient & se baïsoient dans leur vol ; ce qui lui fit juger qu'il y avoit peut-être , dans ce lieu , quelque proie dont ces animaux se repaïssoient. Nous y marchames *en procession* , pour attendrir le Ciel par nos prieres & par nos larmes. En arrivant au sommet de la colline, nous découvrîmes, sous nos pieds, une vallée fort basse , qui nous parut remplie d'arbres chargés de fruits, & traversée par une rivière d'eau douce. La joie nous avoit déjà fait rompre notre procession pour y descendre, lorsque nous apperçûmes un cerf fraîchement égorgé, qu'un Tigre commençoit à devorer. Nos cris firent aussitôt fuir le Tigre, qui nous abandonna sa proie (38). Etant descendus dans la vallée, nous y fîmes un grand festin, de la chair du cerf, & des fruits qui s'y offroient en abondance. Nous y primes aussi quantité de poissons, soit par notre industrie, soit avec le secours des oiseaux de proie, qui s'abbaissant sur l'eau, & se relevant avec un poisson dans leur bec ou dans leurs serres, le laissoient souvent tomber lorsqu'ils étoient épouvantés par nos cris (39).

(38) Pages 239 & précédentes.

(39) Page 240.

MENDEZ

PINTO.

Occasion
que la fortune leur offre
pour se sauver.

Ces rafraîchissemens retablirent un peu nos forces; & pendant plusieurs jours, l'expérience augmenta notre habileté pour la pêche. Le Samedi suivant, à la pointe du jour, nous crûmes découvrir une voile, qui s'avançoit vers l'Isle. Mais, l'air étant fort tranquille, il y avoit peu d'apparence qu'elle y dût aborder. Cependant Faria nous fit retourner au rivage où nos Vaisseaux étoient brisés; & nous n'y fumes pas une demi-heure, sans reconnoître que c'étoit un véritable Bâtiment. Après avoir délibéré sur nos espérances, nous primes le parti d'entrer dans un bois voisin, pour nous dérober à la vûe de ceux qui paroïssoient approcher. Ils arriverent sans défiance, & nous les reconnûmes pour des Chinois. Leur Bâtiment étoit une belle Lantée à rames, qu'ils amarrèrent avec deux cables de poupe & de proue, pour descendre plus facilement par une planche. Environ trente personnes, qui sauterent aussi-tôt sur le sable, s'employèrent à faire leur provision d'eau & de bois. Quelques-uns s'occupèrent aussi à préparer les alimens, à lutter & à d'autres exercices. Faria, les voyant sans crainte & sans ordre, jugea qu'il n'étoit resté personne, dans le Vais-

Faria s'em-
pare adroitement
d'un
Vaisseau.

seau, qui fût capable de nous résister. MENDEZ
PINTO.
Il nous donna ses ordres, après nous avoir expliqué son dessein (40); & sur le signe dont il nous avoit avertis, nous prîmes notre course ensemble vers la Lantée, où nous entrâmes sans aucune opposition. Les deux cables furent aussi-tôt lâchés; & tandis que les Chinois accouroient au rivage, dans la surprise de cet événement, nous eûmes le temps de nous éloigner à la portée de l'arbalète. Quoiqu'il nous restât peu de crainte à cette distance, nous tirâmes sur eux un Fauconneau qui se trouvoit dans la Lantée. Ils prirent tous

(40) Donnons une idée de la bisarrerie piété des Portugais, par l'exhortation que Pinto met dans la bouche de Faria. « Mes-
« seurs mes freres, nous
« dit-il, vous voyez le
« triste état où notre mal-
« heur nous a jettés. Je
« confesse que mes pêchés
« en sont la cause. Mais
« la miséricorde de Dieu
« est infinie. J'y mets toute
« ma confiance. Elle ne
« permettra pas que nous
« périssions misérablement.
« Quoiqu'il soit inutile de
« vous représenter combien
« il importe de prendre ce
« Vaisseau, que notre Dieu
« nous amène un miracle
« sensible, je ne laisse pas de
« vous le dire, afin que
« dans l'état où vous êtes,
« avec son saint nom à la
« bouche & au cœur, nous
« nous jettions ensemble
« dans l'instrument de notre
« délivrance, & que
« nous soyions dedans
« avant que de pouvoir
« être entendus. Et, je
« vous prie, que personne
« ne ne pense qu'à se faire
« d'abord des armes
« que nous y trouverons,
« pour nous mettre en état
« de nous bien défendre,
« & demeurer possesseurs
« du seul moyen de salut
« qui nous reste après
« Dieu. Je dirai trois fois,
« *Jesus*. Faites aussi-tôt ce
« que vous me verrez faire.
« Page 231.

MENDEZ
PINTO.

la fuite vers les bois, pour y déplorer sans doute leur infortune, comme nous y avions passé quinze jours à pleurer le nôtre.

A qui ce Bâ-
timent appar-
s: noit.

Ils n'avoient laissé à bord qu'un vieillard, avec un enfant de douze ou treize ans. Notre premier soin fut de visiter les provisions, qui étoient en abondance. Après avoir satisfait notre faim, nous fîmes l'inventaire des marchandises; elles consistoient en soye torse, en damas & en satins, dont la valeur montoit à quatre mille écus. Mais le riz, le sucre, les jambons & les poules nous parurent la plus précieuse partie du butin, pour le retablissement de nos malades qui étoient en fort grand nombre. Nous apprîmes du vieillard que le Bâtiment & sa charge appartenoit au pere de l'enfant, qui venoit d'acheter ces marchandises à *Quouaman*, pour les aller vendre à *Combay*; & qu'ayant eu besoin d'eau son malheur l'avoit amené pour en faire dans l'Isle des Larrons. Faria s'efforça par ses caresses, de consoler le jeune Chinois, en lui promettant de le traiter comme son propre fils. Mais il n'en pût tirer que des larmes, & des marques de mépris pour ses offres (41).

Dans un conseil auquel tout le monde fut appelé, nous primes la résolution de nous rendre à Liampo. Ce Port de la Chine étoit éloigné de deux cens soixante lieues vers le Nord; mais nous esperions, en suivant la côte, de nous emparer d'un Vaisseau plus commode & plus grand que le nôtre; ou si la fortune s'obstinoit à nous maltraiter, Liampo nous offroit une ressource dans quelque un des Navires Portugais qui s'y rassembloient dans cette saison. Le lendemain, nous découvrîmes une petite Ile nommée *Quintou*, où nous enlevâmes dans une barque de pêcheurs, quantité de poisson frais, & huit hommes pour le service de notre Lantée. De-là, nous étant avancés vers la riviere de Chamoy, Faria, qui se désoit de notre Lantée pour un long voyage, résolut de se saisir d'une petite Jonque qu'il vit seule à l'ancre. Ce dessein ne lui couta que la peine d'y passer avec vingt hommes, qui trouverent sept ou huit Matelots Chinois endormis. Il leur fit lier les mains, avec menace de les tuer s'ils jettoient le moindre cri; & sortant de la riviere, il conduisit sa prise à Pulo - Quirim, qui n'est qu'à neuf lieues de Chamoy. Trois jours après, il se rendit à *Luxitay*, dont on

M E N D I

P I N T O

Esperance &
route de la
tie.

MENDES Z. lui avoit vanté l'air pour le retablisse-
 PINTO. ment de ses malades, & les commo-
 dités pour calfater les deux Bâtimens.
 Quinze jours ayant suffi pour l'exécu-
 tion de ses vûes, il gouverna vers
 Liampo.

Il rencon- Le vent & les marées sembloient
 tre Quiay Pan- s'accorder en sa faveur, lorsqu'il ren-
 jam. contra une Jonque de Patane, comman-
 dée par un Chinois nommé *Quiay-
 Panjam*, si devoué à la Nation Portu-
 gaise, qu'il avoit à sa solde trente
 Portugais choisis, dont il s'étoit fait
 autant d'amis par ses caresses & ses
 bienfaits. C'étoit d'ailleurs un vieux
 Corsaire, exercé depuis long-temps
 au brigandage. La vûe de deux Bâti-
 mens plus foibles que le sien, le dis-
 posa à les attaquer. Son habileté lui fit
 gagner le dessus du vent; & s'étant ap-
 proché à la portée du mousquet, il les
 salua de quinze pieces d'artillerie. Mal-
 gré l'extrême inégalité des forces, Fa-
 ria ne put se résoudre à la soumission.
 Mais lorsqu'il se préparoit au combat,
 un de ses gens apperçut une croix dans
 la baniere des ennemis; & sur le cha-
 piteau de leur poupe, quantité de ces
 bonnets rouges, que les Portugais por-
 toient alors dans leurs expéditions mi-
 litaires. Après cette découverte, quel-
 ques

ques signes furent bien-tôt entendus. MENDEZ
PINTO.
Comment
ils se lient
d'amitié.
 De part & d'autre, on ne pensa plus
 qu'à se prévenir par des témoignages
 de joie & d'amitié. Quiay - Panjam,
 qui aimoit le faste, passa sur le bord de
 Faria, dont il connoissoit le mérite par
 l'éclat de ses actions, avec un cortège
 de vingt Portugais richement vêtus,
 & des présens qui furent estimés deux
 mille ducats. Faria, dans l'abaissement
 où le sort l'avoit réduit, ne put repon-
 dre à cette ostentation de richesses;
 mais son nom faisant toute sa grandeur
 présente, il raconta tous ses malheurs
 avec une simplicité noble, qui lui at-
 tira plus d'admiration que le souvenir
 de sa fortune. Le Corsaire, après avoir Ils s'as-
sient pour
leurs entre-
prises.
 entendu ses nouveaux projets, lui offrit
 de l'accompagner dans toutes ses en-
 treprises, avec cent hommes qu'il avoit
 dans sa Jonque, quinze pieces d'artil-
 lerie, & les trente Portugais qui s'é-
 toient attachés à son service; sans au-
 tre condition que d'entrer en partage
 du butin pour un tiers. Cette offre fut
 acceptée. Faria ne fit pas difficulté de
 s'engager par une promesse de sa main,
 qu'il confirma sur les Saints Evangiles,
 & qui fut signée par les principaux Por-
 tugais en qualité de temoins (42).

(42) Page 252.

MENDEZ
PINTO.

Aussi-tôt, les deux chefs prirent la résolution d'entrer dans la rivière d'Anay, dont ils n'étoient éloignés que de cinq lieues, pour s'y pourvoir de vivres & de munitions. Panjam s'étoit ménagé, par un tribut, la protection du Gouverneur. De-là, leur projet n'étoit pas moins de se rendre à Liampo; mais Faria se procura, près d'Anay, une partie des avantages qu'il s'étoit proposés dans cette route, en s'attachant par ses promesses trente six soldats qui prirent confiance à sa fortune. Ils remirent à la voile, malgré le vent contraire, qu'ils eurent à combattre pendant cinq jours. Le sixieme au soir, ils rencontrèrent une barque de Pêcheurs, dans laquelle ils furent extrêmement surpris de trouver huit Portugais, tous fort blessés, & dans le plus triste état. Faria les fit passer sur son bord, où se jetant à ses pieds, ils lui racontèrent qu'ils étoient partis de Liampo, depuis dix sept jours, pour se rendre à Malaca; que s'étant avancés jusqu'à l'Isle de Sumbor, ils avoient eu le malheur d'être attaqués par un Corsaire Guzarate, nommé Coja-Acem, qui avoit, sur trois Jonques & quatre Lanteas, environ cent hommes, Mahométans comme lui; qu'après un combat de

Premieres nouvelles
qu'ils apprennent
de Coja-Acem.

trois heures, dans lequel ils lui avoient brûlé une de ses Jonques, ils avoient enfin perdu leur vaisseau, & la valeur de cent mille taels en marchandises, avec dix huit Portugais de leurs parens ou de leurs amis, dont la captivité leur faisoit compter pour rien le reste de leur infortune, & la perte même de quatre-vingt deux hommes qui composoient leur équipage; que par un miracle du Ciel, ils s'étoient sauvés au nombre de dix, dans la même barque où nous les avions rencontrés; & que de ce nombre, deux étoient déjà morts de leurs blessures.

Après avoir écouté ce récit avec admiration, Faria, plein de ses idées, leur demanda si le Corsaire avoit été fort maltraité dans le combat; parce qu'il lui sembloit qu'ayant perdu une de ses Jonques, & celle des Portugais devant être dans un grand desordre, il étoit impossible que ses forces ne fussent pas beaucoup diminuées. Ils l'assurèrent que la victoire avoit coûté cher à leur ennemi; que dans l'incendie de sa Jonque, la plûpart des soldats qui montoient ce bâtiment, avoient trouvé la mort dans les flots, & qu'il n'étoit entré dans une rivière voisine que pour y réparer ses pertes. Alors Faria

MENDIZ
PINTO.

Effet qu'elles
produisent
sur Faria.

se mit à genoux, tête nue & les mains levées vers le Ciel, qu'il regardoit fixement : il le remercia, les larmes aux yeux, d'avoir amené son ennemi entre ses mains ; & sa prière fut si vive & si touchante, que le même transport se communiquant à ceux qui l'entendirent, ils se mirent à crier, Aux armes, aux armes, comme si le Corsaire eût été présent (43). Dans cette noble ardeur, ils mirent aussi-tôt la voile au vent de poupe, pour retourner dans un Port qu'ils avoient laissé huit lieues en arrière, & s'y équiper, sans ménager les frais, de tout ce qui leur étoit nécessaire pour un mortel combat. Un présent de mille ducats leur fit obtenir du Gouverneur, non seulement la liberté d'acheter toutes sortes de munitions, mais celle même de se procurer

(43) N'oublions pas sa prière : » Seigneur Jesus-
» Christ, mon Dieu, qui
» es la véritable esperance
» de ceux qui mettent
» leur confiance en toi,
» moi qui suis le plus
» grand de tous les pé-
» cheurs, je te prie hum-
» blement, au nom de
» tes serviteurs qui sont
» ici présents, les ames
» desquels tu as racheté
» de ton précieux sang,

» que tu nous donne
» ce & victoire contre
» ce cruel ennemi, meur-
» d'un si grand nombre
» Portugais. C'est avec
» ta faveur & ton aide,
» pour l'honneur de
» ton saint Nom, que j'ai
» solû de le chercher
» qu'à l'extrémité d'un
» de, pour lui faire
» ce qu'il doit à tes solus
» & tes fidelles serviteurs
Page 255.

deux grandes Jonques qui furent échaînées contre celles de Faria, & d'engager cent soixante hommes pour le gouvernement des voiles. Tous les volontaires, à qui l'espérance du butin fit offrir leurs services, furent reçus & payés libéralement. Quiaï Panjam n'épargna point ses trésors. Ainsi, dans la revue générale, qui se fit avant que de lever l'ancre, nous nous trouvâmes au nombre de cinq cens hommes, Soldats ou Matelots, entre lesquels on compta quatre-vingt quinze Portugais.

Treize jours nous avoient suffi pour ce redoutable armement. Nous partîmes dans le meilleur ordre. Trois jours après, nous arrivâmes aux Pêcheries, où le Corsaire avoit enlevé la Jonque de notre Nation. Quelques espions, qu'on envoya sur la rivière, nous rapportèrent qu'il étoit à deux lieues de-là, dans une autre rivière nommée *Tinlau*, & qu'il y faisoit reparer la Jonque Portugaise. Faria fit vêtir à la Chinoise un de ses plus braves & de ses plus sages soldats, avec ordre de s'avancer dans une barque de Pêcheurs, pour observer la contenance & la situation des ennemis. On apprit bien-tôt qu'ils étoient sans défiance, & dans un désordre qui nous feroit trouver peu de

MENDEZ
PINTO.

peine à les aborder. Nos deux chefs résolurent d'aller mouiller le soir à l'embouchure de la rivière, & de commencer l'attaque à la pointe du jour.

Il attaque
Coja-Aceni.

La mer fut si calme & le vent si favorable, que Faria crut devoir profiter de l'obscurité pour s'avancer presque à la hauteur du Corsaire. Cette manœuvre eut le succès qu'il s'en étoit promis; & dans l'espace d'une heure, nous arrivâmes à la portée de l'arquebuse, sans avoir été découverts. Mais les premiers rayons du jour ne tarderent point à nous trahir. Plusieurs sentinelles, qui étoient dispersés sur les bords de la rivière, sonnerent l'alarme avec des cloches; & quoique la lumière ne permit point encore de distinguer les objets, il s'éleva un si furieux bruit, parmi les Corsaires qui étoient au rivage, & ceux qu'ils avoient laissés à la garde de leur Flotte, qu'il nous devint presque impossible de nous entendre. Faria saisit ce moment pour les saluer de toute notre artillerie, qui augmenta le tumulte. Ensuite le jour étant devenu plus clair, pendant qu'on rechargeoit les pieces & que les Corsaires nous observoient sur leurs ponts, il fit faire une seconde décharge, qui en fit tomber un grand nombre. Cent soixante Mousques-

taires, qu'il tenoit prêts à tirer, ne firent pas feu moins heureusement sur ceux qui s'étoient mis dans des barques pour retourner à leurs Jonques. Ce prélude parut leur causer tant d'épouvante, qu'on n'en vit plus paroître un sur les tillacs.

MENDEZ
PINTO.

Alors nos deux Jonques les abordèrent avec la même vigueur. La mêlée fut effroyable, & se soutint pendant plus d'un quart d'heure, jusqu'au départ de quatre Lantées, qui se détachèrent du rivage, pour venir secourir les Corsaires avec des gens frais. A cette vue, un Portugais, nommé Diego Meyrelez qui étoit dans la Jonque de Quiay - Panjam, poussa rudement un Canonier, dont il avoit remarqué l'ignorance; & pointant lui-même la piece, qui étoit chargée à cartouche, il y mit le feu avec tant d'habileté ou de bonheur, qu'il coula la première Lantée à fond. Du même coup, plusieurs balles, qui passèrent par dessus la première, tuèrent le Capitaine de la seconde & six ou sept soldats qui étoient proche de lui. Les deux autres demeurèrent si effrayées de ce spectacle, qu'elles s'efforçoient de retourner à terre; lorsque deux barques Portugaises, chargées de pots à feu, s'avancèrent à pro-

Combat
sanglant.

Evenement
qui décide de
la victoire.

MENDEZ
PINTO.

pos pour y en jeter un fort grand nombre. Elles y mirent le feu, avec une violence, qui les fit brûler en un instant jusqu'à fleur d'eau. En vain les Corsaires se jetterent dans l'eau pour éviter les flammes. Ils y trouverent la mort, par les mains de nos gens, qui les tuoient à coups de piques. Il n'en périt pas moins de deux cens dans les quatre Lantées ; car celle qui avoit perdu son Capitaine étant tombée sous la Jonque de Quiay-Panjam, il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui se jetterent dans les flots (44).

Coja-Acem
ranime les
gens.

Ceux qui combattoient sur ces Jonques ne se furent pas plutôt aperçus de la ruine des Lantées, qu'ils commencerent à s'affoiblir ; & plusieurs ne penserent qu'à chercher leur salut à la nage. Mais Coja-Acem, qui ne s'étoit pas encore fait reconnoître, accourut alors pour les encourager. Il portoit une cotte d'armes, écaillée de lames de fer, doublée de satin cramoisi & bordée d'une frange d'or. Sa voix, qui se fit entendre avec une invocation de son Prophete & des imprécations contre nous, ranima si vivement les plus ti-

(44) Pages 266 & précédentes. On ne s'arrête point à cette circonstance, parce

qu'elle fut décisive. Mais le combat est raconté avec plus d'étendue.

mides, que s'étant ralliés, ils nous firent tête avec une valeur surprenante. Faria, dont cette résistance ne fit qu'échauffer le courage, excita le notre par quelques mots *pleins de foi* (45); & se précipitant vers le chef des Corsaires, qu'il regatdoit comme le principal objet de sa haine, il lui déchargea sur la tête un si grand coup de sabre, qu'il fendit son bonnet de maille. Ce coup l'abatit à ses pieds. Aussi-tôt, lui en portant un autre sur les jambes, il le mit hors d'état de se relever. Nos ennemis, qui virent tomber leur chef, poussèrent un grand cri. Ils fondirent si impétueusement sur Faria qu'ils faillirent de l'abattre à son tour; tandis que nous serrant autour de lui, nous redoublâmes nos efforts, pour sauver une vie à laquelle chacun de nous attachoit la sienne. Le combat devint si furieux, que dans l'espace d'un demi-quart d'heure, nous vîmes tomber sur le corps de Coja-Acem quarante huit de ces désespérés, & nous perdîmes nous mêmes

MENDEZ
PINTO.

Coja Acem.
est tué de la
main de Faria.

Carnage affreux.

(45) Voici son discours :
 » Valeureux Chrétiens !
 » Pendant que ces méchans
 » se reposent sur leur
 » maudite secte du Diable,
 » fions-nous à Notre
 » Seigneur Jesus
 » Christ, mis en croix
 » pour nous, qui ne nous
 » abandonnera point,
 » quelque grands pé-
 » cheurs que nous puis-
 » sions être : car, après
 » tout, nous sommes à
 » lui ; ce que ces chiens
 » ne sont point. Page 267.

MENDEZ
PINTO.

Père des
Ennemis.

Celle des
Portugais.

quatorze Chrétiens, entre lesquels nous eumes la douleur de compter cinq Portugais. Alors, nos ennemis commençant à perdre courage se retirèrent en desordre vers la proue, dans l'intention de s'y fortifier. Mais Quiay - Panjam, qui venoit de ruiner les Lantées, se présenta devant eux pour leur couper cette retraite. Ainsi, pressés des deux côtés avec la même furie, il ne leur resta plus d'autre ressource que de se jeter dans les flots. Les nôtres, encouragés par la victoire, & par le nom de *Jesus-Christ*, qui retentissoit sur toutes les Jonques, acheverent de les exterminer, à mesure qu'ils se précipitoient les uns sur les autres. Il en perit cent cinquante par le fer ou par le feu. La plupart des autres se noyèrent dans leur fuite; ou furent assommés à coups d'avirons. On ne fit que cinq prisonniers, qui furent jettés au fond de calle, piés & poings liés, dans le dessein d'en tirer diverses lumieres par la force des tourmens. Mais ils se rendirent entr'eux le service de s'égorger à belles dents. Le nombre de nos morts ne monta qu'à cinquante deux, dont huit étoient de notre Nation (46).

Après avoir employé une partie du jour à leur rendre les honneurs de la sepulture, Faria fit le tour de l'Isle, pour y chercher ce qui pouvoit avoir appartenu au Corsaire. Il découvrit, dans une vallée fort agréable, un village d'environ quarante maisons; & plus loin, sur le bord d'un ruisseau, une Pagode où Coja-Acem avoit mis ses malades. C'étoit dans le même lieu, que ceux qui étoient échappés aux flots avoient pris le parti de se retirer. A la vûe de Faria, qu'ils apperçurent de loin, ils lui députerent quelques-uns d'entr'eux, pour implorer sa miséricorde. Mais, fermant l'oreille à leurs prieres, il repondit qu'il ne pouvoit faire grace à ceux qui avoient massacré tant de Chrétiens. Ces misérables étoient au nombre de quatre-vingt seize. Nous mimes le feu à six ou sept endroits de la Pagode, qui n'étant composée que de bois sec & couverte de feuilles de palmier, fut bien-tôt reduite en cendre. Les Corsaires, attaqués par la flamme & la fumée, jetterent des cris pitoyables, & quelques-uns se précipiterent du haut des fenêtres. Mais ils furent reçus sur les pointes de nos piques & de nos dards, & nous eumes la satisfaction de ras-

MENDEZ
PINTO.

Rigoureux
se justice de
Faria.

MENDEZ ² *safer* notre vengeance (47).

PINTO.

La Jonque que le Corsaire avoit enlevée depuis peu de jours aux Portugais de Liampo, leur fut restituée, avec toutes leurs marchandises (48) : ce qui n'empêcha point que le reste du butin ne montât à plus de cent trente mille Tael. Nous passâmes vingt quatre jours dans la riviere de Tinlau, pour y guerir nos blessés. Faria même avoit besoin de ce repos. Il avoit reçu trois coups dangereux, dont il avoit négligé de se faire panser, dans les premiers soins qu'il avoit donnés au bien commun, & dont il eut beaucoup de peine à se retablir. Mais son courage infatigable, s'occupâ, dans cet inter-

(47) Page 271. L'auteur observe que le Corps de Coja-Acem fut coupé en quartiers, pour être jeté dans la mer : au lieu d'oraison, dit-il, il fut dévoué aux enfers. Page 273.

(48) Le mélange de pitié, de vengeance, & d'avidité pour le pillage, que l'Auteur met dans ses récits, a toujours quelque chose de jouissant. Il fait ici parler Faria : » Mes amis, » dit-il aux Portugais de » Liampo, pour l'amour » de nos freres & compa- » gnons, tant vivans que » morts, à qui votre Jon-

» que a coûté tant de » sang, je vous fais un » don de tout cela, com- » me Chrétien que je suis, » afin que Notre-Seigneur » nous reçoive en son » saint Royaume, & qu'il » lui plaise nous accor- » der en cette vie, l'abo- » lition de tous nos pé- » chés & la vie éternelle » en l'autre, comme j'ai » confiance qu'il l'a déjà » donnée à ceux qui sont » morts aujourd'hui en » bons & fidèles Chré- » tiens, pour la sainte foi » Catholique. Page 271.

valle, du projet d'une autre expédition qu'il avoit communiquée à Quiay-Panjam, & qu'il ne remettoit pas plus loin qu'à l'entrée du Printemps. Il se proposoit de retourner dans l'anse de la Cochinchine, pour s'approcher des mines de *Quanjaparu*, où nous avions appris qu'on tiroit quantité d'argent, & qu'il y avoit actuellement, sur le bord de la rivière, six maisons remplies de lingots.

Nous levâmes l'ancre, pour nous avancer vers la pointe de Micuy (49), d'où notre premier dessein étoit toujours de nous rendre à Liampo. Un orage du Nord-Ouest, qui nous surprit à cette hauteur, exposa toute la Flotte au danger. La plus petite de nos Jonques, commandée par Nunno-Prêto, perit avec sept Portugais & cinquante autres Chrétiens. Celle de Faria, qui étoit la plus grande & dans laquelle nous avions rassemblé nos plus précieuses marchandises, n'évita le même sort, qu'en abandonnant aux flots quantité de richesses; & ceux qui furent chargés de ce triste sacrifice apportèrent si peu d'attention au choix, qu'ils jetèrent dans la mer deux grosses caisses,

MENDEZ
PINTO.

Tempête qui
lui fait perdre
une partie de
son butin.

(49) A vingt six degrés de latitude du Nord,

MENDEZ
PINTO.

pleines de lingots d'argent. Mais rien ne causa plus d'affliction à Faria que la perte d'une Lantée qui s'étoit brisée sur la côte, & dans laquelle il y avoit cinq Portugais, qui furent enlevés pour l'esclavage par les Habitans d'une Ville voisine. Tandis qu'il paroissoit insensible à la ruine de sa fortune (50), il ne pouvoit se consoler de voir cinq hommes de sa Nation dans la misère. Tous ses soins, après la tempête, se tournerent à les secourir; & lorsqu'il eut appris que la Ville où ils avoient été conduits se nommoit Nouday, & qu'elle n'étoit pas éloignée du rivage, il promit au Ciel d'employer sa vie pour leur rendre la liberté.

Il entre-
prend de déli-
vrer cinq Por-
tugais, esclaves à Nou-
day.

Le reste de ses forces consistoit en trois Jonques, avec une seule Lantée. Il ne balançoit point à s'engager dans la rivière de Nouday, où il mouilla vers le soir. Deux petites barques, qui portent sur cette côte le nom de Baloes, furent employées à sonder le fond, avec ordre de prendre des informations sur la situation de la Ville. Elles lui ame-

(50) Cette disgrâce, qui est décrite fort au long, coura la vie à plus de cent personnes, entre lesquelles étoient onze Portugais; & la perte en argent, en marchandises, en joyaux, en artillerie, vivres & munitions, fut estimée à plus de deux cens mille ducats. Page 281.

nerent huit hommes & deux femmes, dont elles s'étoient saisies, & qui furent regardés aussi-tôt, comme des ôtages suffisans pour la sûreté des cinq Portugais : mais la confiance diminua beaucoup, lorsque ces dix Prisonniers eurent déclaré que les Portugais captifs passaient dans la Ville pour des voleurs, qui avoient causé divers ravages sur les côtes, & qu'ils étoient destinés au supplice. Faria, plein d'une vive inquiétude, se hâta d'écrire au Mandarin (51). Sa Lettre étoit civile. Il y joignit un présent de deux cens ducats, qui lui parut une honnête rançon; & chargeant de ses ordres deux des Prisonniers, il retint à bord les neuf autres.

MENDEZ
PINTO.

Il écrit au
Mandarin.

La réponse qu'il reçut le lendemain sur le dos de sa Lettre, étoit courte & fière : » Que ta bouche vienne se présenter à mes pieds. Après t'avoir entendu, je te ferai justice. Il comprit que le succès de son entreprise étoit fort incertain; & rejetant toute idée de violence avant que d'avoir tenté les voies de la douceur & les motifs de l'intérêt, il offrit, par une députation, jusqu'à la somme de deux mille Taela. Dans sa seconde Lettre, il pre-

Reponses
qu'il reçoit.

(51) C'est-à-dire au Gouverneur.

MENDEZ
PINTO.

noit la qualité de Marchand Etranger ; Portugais de Nation , qui alloit exercer le commerce à Liampo , & qui étoit résolu de payer fidèlement les droits. Il ajoutoit : » que le Roi de Portugal , » son Maître , étant lié *d'une amitié de* » *frere* avec le Roi de la Chine , il es- » roit la même faveur & la même justice » que les Chinois recevoient constam- » ment dans les Villes Portugaises des » Indes. Cette comparaison des deux Rois parut si choquante au Mandarin , que sans aucun égard pour le droit des gens , il fit cruellement fouetter ceux qui lui avoient apporté la Lettre. Les termes de sa réponse n'ayant pas été moins insultans (52), Faria poussé par

(52) Cette réponse orientale ne doit pas être supprimée : » Puante cha- » rogne , née de monches » croupies dans quelque » infâme cloaque qui n'a » jamais été nettoyé ; qui » peut avoir donné , à » ta bassesse , l'audace de » toucher aux choses du » Ciel ? Je me suis fait li- » re ta Requête , par la- » quelle tu me prie , » comme ton Seigneur , » d'avoir pitié de toi , qui » n'est qu'un misérable. » Ma générosité & ma » grandeur étoient déjà » presque satisfaites du » vil présent que tu m'of- » frois , & j'avois quel- » que penchant à t'accor- » der ta demande ; mais » mon oreille a été tou- » chée par l'horrible blas- » phème de ton arrogant » ce qui te fait nom- » mer ton Roi , frere du » fils du Soleil & du Lion » couronné au trône du » monde , sous les pieds » duquel sont toutes les » couronnes de ceux qui » gouvernent la terre , & » dont les très riches fan- » dales ont des sceptres » pour agraphes. Apprends » donc que j'ai fait brûler

la colere autant que par ses promesses, resolut enfin d'attaquer la Ville. Il fit la revûe de ses soldats, qui montoient encore au nombre de trois cens; le lendemain, s'étant avancé dans la riviere jusqu'à la vûe des murs, il y jeta l'ancre, après avoir arboré le Pavillon marchand, à la maniere des Chinois, pour s'épargner de nouvelles explications. Cependant le doute du succès lui fit écrire une troisieme Lettre au Mandarin, dans laquelle feignant de n'avoir aucun sujet de plainte, il renouvelloit l'offre d'une grosse somme & d'une amitié perpetuelle. Mais le malheureux Chinois, qu'il avoit employé pour cette deputation, fut déchiré de coups, & renvoyé avec de nouvelles insultes. Alors nous descendimes au rivage; & marchant vers la Ville, sans être effrayés d'une foule de Peuple, qui faisoit voltiger plusieurs étendards sur les murs, & qui paroissoit nous braver par ses cris, nous n'étions qu'à deux cens pas des portes, lorsque nous en vîmes sortir mille ou douze cens hommes à cheval, qui entreprirent d'escarmou-

MENDEZ
PINTO.

Il attaque la
Ville.

» ta lettre, & que ton » que la mer, qui te sou-
 » crime te rend digne du » tient, ne soit pas souil-
 » même sort. Ainsi je te » lée & maudite. Pages
 » commande de faire voi- 282 & 290.
 » le sur le champ, afin

MENDEZ
PINTO.

cher autour de nous, dans l'espérance apparemment de nous causer de l'épouvante. Mais nous voyant avancer d'un air ferme, ils se rassemblèrent dans un corps, entre nous & la Ville. Nos Jonques avoient ordre de faire jouer l'artillerie, au signal que Faria devoit leur donner. Aussi-tôt qu'il vit l'ennemi dans cette posture, il fit tirer, tout-à-la-fois, & ses Mousquetaires & ses Jonques. Le bruit seul fit tomber une partie de cette redoutable Cavalerie. Nous continuâmes de marcher, tandis que les uns fuyoient vers le Pont de la Ville, où leur embarras fut extrême au passage, & que les autres se dispersoient dans les champs voisins. Ceux que nous trouvâmes encore serrés, proche du Pont, essuyèrent une décharge de notre mousqueterie, qui fit mordre la poussière au plus grand nombre, sans qu'un seul eût osé mettre l'épée à la main (53). Nous approchions de la porte, avec un extrême étonnement de la voir si mal défendue; mais nous y rencontrâmes le Mandarin, qui fortoit à la tête de six cens hommes de pied, monté sur un fort beau cheval & revêtu d'une cuirasse. Il nous fit tête

Mort du
Gouverneur.

(53) L'Auteur dit expressement qu'il y en eut trois cens de tués.

avec assez de vigueur, & son exemple MENDEZ
 animoit ses gens; lorsqu'un coup d'ar- PINTO.
 quebuse, tiré par un de nos valets, le
 frappa au milieu de l'estomach. Sa chu-
 te repandit tant de consternation par-
 mi les Chinois, que chacun ne pen-
 sant qu'à fuir, sans avoir la présence
 d'esprit de fermer les portes, nous les
 chassâmes devant nous à grands coups
 de lances, comme une troupe de be-
 stiaux. Ils coururent, dans ce desor-
 dre, le long d'une grande rue, qui
 conduisoit vers une autre porte, par où
 nous les vîmes sortir jusqu'au dernier.
 Faria eut la prudence d'y laisser une Délivrée
des cinq Por-
tugais.
 partie de sa troupe, pour se mettre à
 couvert de toute sorte de surprise; tan-
 dis que se faisant conduire à la prison,
 il alla délivrer de ses propres mains les
 cinq Portugais, qui n'y attendoient que
 la mort. Ensuite, nous ayant tous ras-
 semblés, & jugeant de l'effroi de nos
 ennemis par la tranquillité qui regnoit
 autour des murs, il nous accorda une
 demi-heure pour le pillage. Ce temps
 fut si bien employé, que le moindre
 de nos soldats partit chargé de richesses.
 Quelques-uns emmenèrent de fort bel- La Ville est
pillée & brû-
lée.
 les filles, liées quatre à quatre, avec
 les meches des mousquets (54). Enfin,

(54) On doit s'imaginer, quoique Pinto n'en dise

MENDEZ
PINTO.

l'approche de la nuit pouvant nous ex-
poser à quelque désastre, Faria fit met-
tre le feu à la Ville. Elle étoit bâtie
sapin & d'autre bois si facile à s'embra-
ser, que la flamme s'y étant bien-tôt
rependue, nous nous retirâmes tran-
quillement dans nos Jonques à la faveur
de cette lumière.

Prudence de
Faria.

Après une si glorieuse expedition,
Faria prit deux partis, qui sont autant
d'honneur à sa conduite, que tant d'ex-
ploits doivent en faire à sa valeur.
L'un d'enlever toutes les provisions que
nous pûmes trouver dans les villages
qui bordoient la rivière, parce qu'il
étoit à craindre qu'on ne nous en refusât
dans tous les Ports : l'autre d'aller
passer l'hiver dans une Isle déserte,
nommée *Pulo-Hinhor*, où la rade &
les eaux sont excellentes ; parce que nous
ne pouvions aller droit à Liampo, sans
causer beaucoup de préjudice aux Por-
tugais, qui venoient hiverner paisible-
ment dans ce Port avec leurs marchan-
dises. Le premier de ces deux projets
fut exécuté le jour suivant : mais le
second fut retardé par un obstacle, qui
devint pour nous une nouvelle source
de richesse & de gloire. Nous fûmes

rien, que la plupart des Habitans étoient sortis pendant
le combat.

attaqués entre les Isles de Comolem & la terre, par un Corsaire, nommé *Pre-mata-Gundel*, ennemi juré de notre Nation, qui nous prenant néanmoins pour des Chinois avoit compté sur une victoire facile. Ce combat, où nous enlevames une de ses Jonques, nous valut quatre-vingt mille tael; mais il couta la vie à quantité de nos plus braves gens, & Faria y reçut trois dangereuses blessures. Nous nous retirames dans la petite Isle de *Buncalon* (55), qui n'étoit qu'à trois ou quatre lieues vers l'Ouest, & nous y passames dix huit jours, pendant lesquels tous nos blessés furent heureusement retablis.

MENDEZ
PINTO.

Autre victoire,
sur *Pre-mata-Gundel*.

Nous étions toujours dans la résolution d'aller passer l'hiver à *Pulo-Hinhor*; cependant *Antonio Henriquez*, & *Mem-Taborda*, deux des Portugais de *Liampo*, qui ne nous avoient pas encore quittés depuis que Faria leur avoit restitué leur Jonque, lui proposèrent de se rendre d'abord aux Ports de *Liampo*, qui sont deux Isles vis-à-vis l'une de l'autre, éloignées de la côte d'environ trois lieues. Dans la reconnaissance qu'ils avoient pour leur libérateur, &

Raisons
qui condui-
sent Faria
aux Ports de
Liampo.

MENDEZ
PINTO.

dont ils ne lui repondoient pas moins de la part de tous les Portugais de la même Ville, qui avoient part aux riches marchandises de leur Jonque, ils vouloient tenter quelle seroit la disposition des Chinois, à l'égard d'un brave guerrier, qui leur avoit rendu plus de service par la destruction d'un si grand nombre de Corsaires, qu'il ne leur avoit causé de mal par la ruine de Nauday. D'ailleurs il n'étoit pas impossible que cet événement fût ignoré à Liampo. Henriquez & Taborda se flattoient du-moins qu'avec le credit qu'ils avoient dans cette Ville, ils pourroient menager en faveur de Faria les principaux Mandarins, qui devoient prendre peu d'intérêt à ce qui s'étoit passé dans une Province éloignée d'eux.

Ce que c'est
que ces Ports.

Faria & Quiay - Panjam entrèrent d'autant plus volontiers dans ce projet, qu'ils avoient besoin de divers secours qu'ils ne pouvoient esperer dans une Isle déserte. Ils se déterminèrent à gouverner vers les Ports de Liampo. Six jours d'une heureuse navigation les firent arriver dans le Canal qui est entre ces deux Isles. Sa largeur est d'environ deux portées d'arquebuse. On y trouve vingt cinq brasses de fond, & plusieurs anes où le mouillage est excellent;

avec une belle riviere d'eau douce , qui prenant sa source dans une montagne , traverse des bois fort épais de cedres , de chênes & de sapins. Les mâts , les antennes & les planches n'y content que la peine du travail. Faria n'eut pas plutôt jetté l'ancre , que la Jonque Portugaise le quitta pour sa rendre à la Ville. Il étoit convenu avec Henriquez & Taborda , que si les Portugais de Liam-po n'approuvoient pas son arrivée , il remettrait à la voile aussi-tôt vers Pulo-Hinhor ; & portant la civilité encore plus loin , il leur écrivit pour leur rendre compte du succès de ses courses & pour les consulter sur sa situation.

Leur Nation avoit alors , dans cette Ville , le même établissement qu'elle se fit ensuite à Macao ; c'est - à - dire , qu'ayant obtenu la liberté d'y exercer le commerce , elle y jouissoit d'une parfaite tranquillité sous la protection des loix. On comptoit déjà , dans le quartier Portugais , plus de mille maisons , qui étoient gouvernées par des Echevins , des Auditeurs , des Consuls & des Juges , avec autant de confiance & de sûreté qu'à Lisbonne (56).

Henriquez & Taborda , croyant leur

MÉNDEZ
PINTO

Etat des
Portugais à
Liampo.

(56) L'Auteur attribue aux pechés de sa Nation la ruine de ce bel établissement , p. 301.

M E N D E Z

P I N T O .

Leur re-
connoissance
pour Faria.

honneur intéressé au succès de leur entreprise , assemblèrent les principaux Habitans , au son d'une cloche dans l'Eglise de Notre - Dame de la Conception. - Ils y firent le récit de leur aventure , qui excita une vive admiration pour la générosité de Faria. Dans le premier transport de la reconnoissance publique , on lui fit une réponse , signée de toute l'assemblée ; non seulement pour le remercier d'avoir sauvé à la Colonie une grande partie de ses richesses , & de l'avoir si généreusement restituée , mais pour le presser de venir recevoir , à Liampo , l'éloge & le prix d'une si belle action. A l'égard des craintes qui pouvoient lui rester pour l'expédition de Nouday , on convenoit que cette nouvelle avoit éclaté ;

» mais l'Empire Chinois étoit troublé
 » par tant de guerres intestines , entre
 » plusieurs Princes qui prétendoient à
 » la Couronne , & l'allarme étoit
 » vive du côté des Tartares , qui s'a-
 » vançoient avec une armée de neuf
 » cens mille hommes , qu'il n'avoit rien
 » à redouter du gouvernement , quand
 » il auroit rasé la ville de Canton ;
 » bien moins pour la ruine de Nouday ,
 » qui n'étoit pas plus considérable à la
 » Chine , en comparaison des grandes
 » Villes.

« Villes , qu'Æyras , en Portugal , par ^{MENDEZ}
 « rapport à Lisbonne. » Enfin , lui re- ^{PINTO,}
 pondant de la sureté , aux dépens de
 leurs fortunes & de leur vie , ils le
 prioient de demeurer à l'ancre pendant
 six jours , pour leur donner le temps de
 s'acquitter de leurs obligations. Cette
 Lettre , dont ils chargerent un de leurs
 principaux Officiers , fut accompagnée
 de toutes sortes de rafraîchissemens ,
 & de deux Lantées , qui devoient ame-
 ner à terre les blessés & les mala-
 des (57).

Quoique la modestie de Faria lui ^{Reception}
 fit attacher beaucoup moins de prix ^{qu'ils lui font}
 à ses services , il parut fort sensible à ^{à Liampo,}
 l'estime de sa nation , sur-tout lorsque
 pendant les six jours qu'on lui avoit de-
 mandés , il vit arriver sur la Flotte tout
 ce qu'il y avoit de Portugais distingués
 dans la Ville , avec des presens consi-
 dérables , & les mêmes témoignages
 de respect qu'ils auroient pû rendre à
 leur propre Roi. Ses malades furent lo-
 gés dans les maisons les plus riches ,
 & magnifiquement traités. Mais ce n'é-
 toit que le prélude des honneurs qu'on
 lui destinoit. Le sixième jour , qu'il n'a-
 voit pas attendu sans impatience , parce

(57) Pages 305 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

qu'il ignoroit le motif de ce retardement, une Flotte galante, composée de Barques tendues d'étoffes précieuses, vint le prendre au bruit des instrumens & le conduisit comme en triomphe au Port de la Ville. Il y fut reçu avec une pompe qui surprit les Chinois; & cette fête dura plusieurs jours (58). Après les avoir passés dans la joie & l'admiration, son dessein étoit de retourner à bord; mais on le força d'accepter une des plus belles maisons de la Ville, où pendant cinq mois entiers il fut traité avec la même considération (59).

(58) L'Auteur emploie douze ou quinze pages à la décrire. Mais on croit remarquer qu'avec le dessein de témoigner leur reconnaissance à Faria, les Portugais de Liampo avoient celui de faire prendre aux Chinois une haute idée de la grandeur de leur Nation. » Les Marchands Chinois, dit Pinto, étoient si surpris, qu'ils nous demandoient si cet homme, à qui l'on faisoit tant d'honneur & une si belle réception, étoit frere ou parent de notre Roi. Nous leur répondions que son pere ferroit les chevaux que le Roi de Portugal mon-

» toit; que cette raison nous faisoit rendre tous ces honneurs au fils; & que tous autant que nous étions à Liampo nous ne savions si nous pouvions être ses valets, ou lui servir même d'esclaves. Sur quoi, prenant ces paroles pour de pures vérités, il se regardoient les uns les autres avec étonnement & s'entredisoient: Sans mentir, il y a de grands Rois au monde, dont nos Historiens n'ont pu mais eu connoissance, & celui de Portugal sans doute le plus grand.

Pages 307 & 308.
(59) Page 318.

*Expédition singulière de l'Isle de
Calempluy.*

L'EXPÉDITION des mines de Quanja- Mort de
 paru n'ayant pas cessé de l'occuper, Quiay Pan-
 nous avons employé ce temps aux pré- jam.
 paratifs, & la saison commençoit à
 presser notre départ, lorsqu'une mala-
 die mit en peu de jours Quiay-Panjam
 au tombeau. Faria parut regretter beau-
 coup un homme qu'il avoit jugé digne
 de son amitié. Cette perte lui fit prêter
 l'oreille aux conseils des principaux
 Portugais, qui le dégouterent de l'en-
 treprise des mines. On publioit que ce
 pays étoit desolé par les guerres des
 Rois de Chamnay & de Champa. Il y
 avoit peu d'esperance que les thresors
 qu'il se proposoit d'enlever eussent été
 respectés. Un Corsaire nommé Similau, Faria for-
 ami des Portugais, que sa qualité de me le dessein
 Chinois n'avoit pas empêché d'exercer d'aller piller
 long-temps ses brigandages sur sa pro- les tombeaux
 pre Nation, & qui étoit venu jouir de des Rois de la
 sa fortune à Liampo, lui raconta des Chine.
 merveilles d'une Isle nommée Calem-
 pluy, où il l'assura que dix sept Rois
 de la Chine étoient ensevelis dans des

MENDEZ
PINTO.

Il prend
pour Pilote
un Corsaire.

tombeaux d'or. Il lui fit une si belle peinture des Idoles du même métal, & d'une infinité d'autres thresors, que les Monarques Chinois avoient rassemblés dans cette Isle (60) que s'étant offert à lui servir de Pilote, il le détermina facilement à tenter une si grande aventure. En vain ses meilleurs amis lui en représenterent le danger. La guerre qui occupoit les Chinois, lui parut un temps favorable. Similau lui conseilla d'abandonner ses Jonques, qui étoient de trop haut bord, & trop découvertes pour résister aux courans du Golfe de Nanquin: d'ailleurs ce Corsaire ne vouloit, ni beaucoup de Vaisseaux, ni beaucoup d'hommes, dans la crainte de se rendre suspect, ou d'être reconnu sur des rivières très fréquentées. Il lui fit prendre deux *Panoures*, qui sont une espece de galiotes, mais un peu plus élevées. L'équipage fut borné à cinquante six Portugais, quarante huit Matelots, & quarante deux Esclaves (61).

Son départ
pour l'Isle de
Calempluy.

Au premier vent que Similau jugea favorable, nous quittâmes le Port de

(60) L'Auteur déclare qu'il passe légèrement sur ces richesses, parce qu'il craint que son récit ne paroisse pas vraisemblable.

Page 320.

(61) On se pourvut au d'un Prêtre, pour dire Messe. Page 321.

Liampo (62). Le reste du jour & la nuit suivante furent employés à sortir des Isles d'*Angitur* ; & nous entrâmes dans des mers où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Le vent continua de nous favoriser jusqu'à l'anse des Pêcheries de Nanquin. De-là, nous traversâmes un Golfe de quarante lieues, & nous découvrîmes une haute montagne, qui se nomme *Nangaso*, vers laquelle tirant au Nord, nous avançâmes encore pendant plusieurs jours. Les marées qui étoient fort grosses, & le changement du vent, obligerent Similau d'entrer dans une petite rivière, dont les bords étoient habités par des hommes fort blancs & de belle taille, qui avoient les yeux petits comme les Chinois, mais qui leur ressembloient peu par l'habillement & le langage. Nous ne pûmes les engager dans aucune communication. Ils s'avançoient en grand nombre sur le bord de la rivière, d'où ils sembloient nous menacer par d'affreux hurlemens. Le temps & la mer nous permettant de remettre à la voile, Similau, dont toutes les décisions étoient respectées, leva l'ancre aussi-tôt, pour gouverner à l'Est-Nord-

(62) Un Lundi 14 de Mai 1541, page 322.

MENDEZ
PINTO.

Petils de la
route.

Raisonne-
ment du Pi-
lote.

Est. Nous ne perdimes point la terre de vue pendant sept jours. Ensuite, traversant un autre Golfe à l'Est, nous entrâmes dans un détroit large de dix lieues, qui se nomme *Sileupaquin*, après lequel nous avançâmes encore l'espace de cinq jours, sans cesser de voir un grand nombre de Villes & de Bourgs. Ces parages nous présentoient aussi quantité de Vaisseaux. Faria commençant à craindre d'être découvert, paroissoit incertain s'il devoit suivre une si dangereuse route. Similau, qui remarqua son inquiétude, lui représenta qu'il n'avoit pas du former un dessein de cette importance, sans en avoir pesé les dangers; qu'il les connoissoit lui-même, & que les plus grands le menaçoient, lui qui étoit Chinois & Pilote: d'où nous devions conclure qu'indépendamment de son inclination, il étoit forcé de nous être fidele; qu'à la verité, nous pouvions prendre une route plus sûre, mais beaucoup plus longue; qu'il nous en abandonnoit la décision, & qu'au moindre signe, il ne feroit pas même difficulté de retourner à Liampo. Faria lui sçut bon gré de cette franchise. Il l'embrassa plusieurs fois, & le faisant expliquer sur cette route qu'il nommoit la plus

longue , il apprit de lui que cent soixante lieues plus loin , vers le Nord , nous pourrions trouver une riviere assez large , qui se nommoit *Sum hepadano* , sur laquelle il n'y avoit rien à redouter , parce qu'elle étoit peu fréquentée ; mais que ce détour nous retarderoit d'un mois entier. Nous délibérâmes sur cette ouverture. Faria parut disposé le premier à preferer les longueurs au peril , & Similau reçut ordre de chercher la riviere qu'il connoissoit au Nord.

MENDEZ
PINTO.

Nous sortîmes du Golfe de Nankin ; & pendant cinq jours , nous rangeâmes une côté assez deserte. Le sixième jour , nous découvrîmes à l'Est , une montagne fort haute , dont Similau nous dit que le nom étoit *Fanjus*. L'ayant abordée de fort près , nous entrâmes dans un beau Port , qui s'étendant en forme de croissant , peut contenir deux mille Vaisseaux à couvert de toutes sortes d'orages. Faria descendit au rivage , avec dix ou douze soldats ; mais il ne trouva personne qui pût lui donner les moindres lumieres sur sa route. Son inquietude renaissant avec ses doutes , il fit de nouvelles questions à Similau , sur une entreprise que nous commençons à traiter d'imprudente. » Seigneur

Doutes de
Faria.

Le Pilote les
dissipe.

MENDEZ
PINTO.

» Capitaine, lui dit cet audacieux Cor-
» faire, si j'avois quelque chose de plus
» précieux que ma tête, je vous l'enga-
» gerois volontiers. Le voyage que je
» m'applaudis de vous avoir fait entre-
» prendre est si certain pour moi, que
» je n'aurois pas balancé à vous donner
» mes propres enfans, si vous aviez
» exigé cette caution. Cependant je
» vous déclare encore que si les discours
» de vos gens sont capables de vous
» inspirer quelque défiance, je suis prêt
» à suivre vos ordres. Mais après avoir
» formé un si beau dessein, seroit-il
» digne de vous d'y renoncer; & si l'es-
» fet ne repondoit pas à mes promesses,
» ma punition n'est elle pas entre vos
» mains (63) ?

Ce langage étoit si propre à faire im-
pression sur Faria, que promettant de
s'abandonner à la conduite du Corsaire,
il menaça de punir ceux qui le trouble-
roient par leurs murmures. Nous nous
remimes en mer. Treize jours d'une
navigation assez paisible, pendant les-

(63) Page 325. Comme
c'est en particulier sur ces
harangues de l'Auteur
qu'on a fondé quelques
doutes de sa bonne foi,
on en laisse ici quelques-
unes, pour avoir occasion
de remarquer qu'elles n'ont

rien qui blesse la vraisem-
blance. Il n'est pas neces-
saire de supposer qu'il en
ait voulu rapporter les
propres termes. C'en est le
fond, qu'il peut avoir re-
trouvé facilement dans sa
memoire.

quels nous ne perdimes point la terre de vûe, nous firent arriver dans un Port nommé *Buxipalem*, à quarante neuf degrés de hauteur. Ce climat nous parut un peu froid. Nous y vîmes des poissons & des serpens d'une si étrange forme, que ce souvenir me cause encore de la frayeur. Similau, qui avoit déjà parcouru tous ces lieux, nous fit des peintures incroyables de ce qu'il y avoit vû & de ce qu'il y avoit entendu pendant la nuit, sur-tout aux pleines lunes de Novembre, Decembre & Janvier, qui sont les temps des grandes tempêtes; & nous verifiâmes par nos propres yeux une partie des merveilles qu'il nous avoit racontées. Nous vîmes, dans cette mer, des raies auxquelles nous donnâmes le nom de *peixes mantas*, qui avoient plus de quatre brasses de tour, & le museau d'un bœuf. Nous en vîmes d'autres qui ressembloient à de grands lezards; moins grosses & moins longues que les autres, mais tachetées de verd & de noir, avec trois rangs d'épines fort pointues sur le dos, de la grosseur d'une fleche. Elles se herissent quelquefois comme des porc-épis; & leur museau qui est fort pointu, est armé d'une sorte de crocs d'environ deux pans de longueur, que les Chi-

MENDEZ
PINTO.

Port de Buxipalem.

Poissons
d'une forme
monstrueuse.

MENDEZ
PINTO.

Riviere des
Serpens.

Baye de Ca-
lindamo & ses
rivieres.

nois nomment *Puchissucoens*, & qui ressembloit aux deffenses d'un sanglier. D'autres poissons, que nous aperçûmes, ont le corps tout-à-fait noir & d'une prodigieuse grandeur. Pendant deux nuits que nous passâmes à l'ancre, nous fûmes continuellement effrayés par la vûe des baleines & des serpens qui se présentoient autour de nous, & par les hennissemens d'un infinité de chevaux marins dont le rivage étoit couvert. Nous nommâmes ce lieu la riviere des serpens. Quinze lieux plus loin, Similau nous fit entrer dans une baye, beaucoup plus belle & plus profonde qui se nomme *Calindamo*, environnée de montagnes fort hautes & d'épaisses forêts, au travers desquelles on voit descendre quantité de ruisseaux, dans quatre grandes rivieres qui entrent dans la Baye. Similau nous apprit que suivant les Histories Chinoises deux de ces rivieres tirent leur source d'un grand Lac, nommé *Moscombia*, & les deux autres, d'une Province qui se nomme *Alimania*, où les montagnes sont toujours couvertes de nege.

C'étoit dans une de ces rivieres, que nous devions entrer. Elle se nomme *Paatebenam*. Il falloit dresser notre route à l'Est, pour retourner vers le Port de

Nanquin, que nous avions laissé derrière nous à deux cens soixante lieues; parce que dans cette distance nous avions multiplié notre hauteur fort au-delà de l'Isle que nous cherchions. Similau, qui s'aperçut de notre chagrin, nous fit souvenir que ce détour nous avoit paru nécessaire à notre sûreté. On lui demanda combien il employeroit de temps à retourner jusqu'à l'anse de Nanquin par cette riviere. Il repondit que nous n'avions pas besoin de plus de quatorze ou quinze jours; & que cinq jours après, il nous promettoit de nous faire aborder dans l'Isle de Calempluy, où nous trouverions enfin le prix de nos peines (64).

A l'entrée d'une nouvelle route, qui nous engageoit fort loin dans des terres inconnues, Faria fit disposer l'artillerie & tout ce qu'il jugea convenable (65) à

MENDEZ
PINTO.

Faria s'engage dans la riviere de Pattebenam.

(64) Page 319 & precedentes.

(65) Il fit faire un sermon, par Diego-Laboto, Prêtre de l'Equipage, pour exciter le courage de ses gens. On chanta fort devotement le *Salve*, devant une image de la Sainte Vierge; & tous les soldats promirent de faire le voyage, sans la confiance qu'ils avoient au Ciel & à

leur chef. L'Auteur repete souvent qu'ils étoient fort épouvantés: mais l'espérance du vol & la pieté eurent la force de les soutenir. Ils invoquoient, les larmes aux yeux & du fond du cœur, l'assistance de ce souverain Seigneur, qui est assis à la droite de son Pere éternel. Page 330.

MENDEZ
PINTO.

Montagnes
remplies de
bêtes farou-
ches.

Pays des Gi-
gohos, & des
belles fourru-
res.

notre défense. Ensuite nous entrâmes dans l'embouchure de la rivière, avec le secours des rames & des voiles. Le lendemain, nous arrivâmes au pied d'une fort haute montagne, nommée *Botinafau*, d'où couloient plusieurs ruisseaux d'eau douce. Pendant six jours, que nous employâmes à la cotoyer, nous eûmes le spectacle d'un grand nombre de bêtes farouches, qui ne paroïssent pas effrayées de nos cris. Cette montagne n'a pas moins de quarante ou cinquante lieues de longueur. Elle est suivie d'une autre, qui se nomme *Gangitanou*, & qui ne nous parut pas moins sauvage. Tout ce Pays est couvert de Forêts si épaisses, que le soleil n'y peut communiquer ses rayons ni sa chaleur. Similau nous assura néanmoins qu'il étoit habité par des peuples difformes nommés *Gigohos*, qui ne se nourrissoient que de leur chasse, & du riz que les Marchands Chinois leur apportent en échange pour leurs fourrures. Il ajouta qu'on tiroit d'eux chaque année plus de deux cens mille peaux, pour lesquelles on payoit des droits considérables aux douanes de *Pocasser* & de *Lantau*, sans compter celles que les *Gigohos* employent eux-mêmes à se couvrir & à tapisser leurs

maisons. Faria , qui ne perdoit pas une seule occasion de vérifier les recits de Similau , pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit de sa bonne foi , le pressa de lui faire voir quelques-uns de ces difformes habitans , dont il exagéroit la laideur. Cette proposition parut l'embarasser. Cependant , après avoir répondu à ceux qui traitoient ses discours de fables , que son inquiétude ne venoit que du naturel farouche de ces barbares ; il promit à Faria de satisfaire sa curiosité , à condition qu'il ne descendroit point à terre , comme il y étoit souvent porté par son courage. L'intérêt du Corsaire étoit aussi vif pour la conservation de Faria , que celui de Faria pour la sienne. Ils se croyoient nécessaires l'un à l'autre , l'un pour éviter les mauvais traitemens de l'équipage , qui l'accusoit de nous avoir exposés à des dangers insurmontables ; l'autre , pour se conduire dans une entreprise incertaine , où toute sa confiance étoit dans son guide.

Nous ne cessions pas d'avancer à voiles & à rames , entre des montagnes fort rudes & des arbres fort épais , souvent étourdis par le bruit d'un si grand nombre de Loups , de Renards , de Sangliers , de Cerfs & d'autres animaux ,

MENDEZ
PINTO.

Faria veut
voir un Gigo-
goho.

Il s'en pres-
sente un sous
le rivage.

MENDEZ
PINTO.

Habits & fi-
gures de Gi-
gohos.

que nous avions peine à nous entendre. Enfin, derriere une pointe qui coupoit le cours de l'eau, nous vîmes paroître un jeune garçon, qui chassoit devant lui six ou sept vaches. On lui fit quelques signes, auxquels il ne fit pas difficulté de s'arrêter. Nous nous approchames de la rive, en lui montrant une piece de taffetas verd, par le conseil de Similau, qui connoissoit le goût des Gigohos pour cette couleur. On lui demanda, par d'autres signes, s'il vouloit l'acheter. Il entendoit aussi peu le Chinois que le Portugais. Faria lui fit donner quelques aunes de la même piece, & six petits vases de porcelaine, dont il parut si content qu'il sans marquer d'inquiétude pour ses vaches, il prit aussi-tôt sa course vers le bois. Un quart d'heure après, il revint d'un air libre, portant sur ses épaules un cerf en vie. Huit hommes & cinq femmes, dont il étoit accompagné, amenoient trois vaches liées, & marchaient en dansant, au son d'un tambour, sur lequel ils frapportoient cinq coups par intervalle. Leur habillement étoit différentes peaux, qui leur laissoient les bras & les pieds nus, avec cette seule différence pour les femmes, qu'elles portoient au milieu du bras de gros brace-

lets d'étain, & qu'elles avoient les che-
 veux beaucoup plus longs que les hom-
 mes. Ceux-ci étoient armés de gros
 batons brûlés par le bout, & garnis,
 jusqu'au milieu, des mêmes peaux dont
 ils étoient couverts. Ils avoient tous le
 visage farouche, les levres grosses, le
 nez plat, les narines larges, & la taille
 haute. Faria leur fit divers presens,
 pour lesquels ils nous laisserent trois
 vaches & leur cerf (66). Nous quitta-
 mes la rive; mais ils nous suivirent
 pendant cinq jours sur le bord de l'eau.

MENDEZ
PINTO.

Après avoir fait environ quarante
 lieues dans ce pays barbare, nous pouf-
 sâmes notre navigation pendant seize
 jours, sans découvrir aucune autre mar-
 que d'habitation que des feux, que
 nous appercevions quelquefois pendant
 la nuit. Enfin, nous arrivâmes dans
 l'anse de Nanquin, moins promptement
 à la vérité que Similau ne l'avoit pro-
 mis, mais avec la même esperance de
 nous voir dans peu de jours au terme
 de nos desirs. Il fit comprendre à tous

Anse de
Nanquin.

(66) Il faut supposer, dans quelqu'un des canaux
 pour trouver quelque vrai- de communication, qui
 semblance dans ce récit, sont en fort grand nombre
 que de la rivière de Pau- à la Chine. Voyez la de-
 tébam, Similau fit passer scription de cet Empire aux
 les deux bâtimens dans Tomes 21, 22, 23, 24,
 quelque autre rivière, ou 27, & 28.

MENDEZ
PINTO.

Hardieffe
avec laquelle
Similau fait
passer les Por-
tugais.

Il entre dans
la riviere.

Comment il
se procure des
vivres.

les Portugais la nécessité de ne pas se montrer aux Chinois, qui n'avoient jamais vû d'Etrangers dans ces lieux.

Nous suivimes un conseil dont nous sentimes l'importance; tandis qu'avec les Matelots de sa Nation, il se tenoit prêt à donner les explications qu'on pourroit lui demander. Il proposa aussi de gouverner par le milieu de l'anse, plutôt que de suivre les côtes, où nous découvrions un grand nombre de Lantées. On se conforma pendant six jours à ses intentions. Le septieme, nous découvrimes devant nous une grande Ville, nommée *Sileupemor*, dont nous devions traverser le Havre, pour entrer dans la riviere. Similau, nous ayant recommandé plus que jamais de nous tenir couverts, y jetta l'ancre à deux heures après minuit. Vers la pointe du jour, il en sortit paisiblement, au travers d'un nombre infini de Vaisseaux, qui nous laisserent passer sans défiance; & traversant la riviere, qui n'avoit plus que six ou sept lieues de largeur, nous eumes la vûe d'une grande plaine, que nous ne cessames point de cotoyer jusqu'au soir.

Cependant les vivres commençoient à nous manquer; & Similau, qui paroïssoit quelquefois effrayé de sa propre

hardiesse, ne jugeoit point à propos M E N D E Z
d'aborder au hasard, pour renouveler P I N T O.
nos provisions. Nous fumes réduits,
pendant treize jours, à quelques bou-
chées de riz cuit dans l'eau, qui nous
étoient mesurées avec une extrême ri-
gueur. L'éloignement de nos esperan-
ces, qui paroissoient reculer de jour en
jour, & le tourment de la faim, nous
auroient portés à quelque résolution
violente, si notre fureur n'eût été com-
battue par d'autres craintes. Le Cor-
saire, qui les remarquoit dans nos yeux,
nous fit débarquer, pendant les tene-
bres, près de quelques vieux édifices,
qui se nommoient *Tanamadel*, & nous
conseilla de fondre sur une maison qui
lui parut éloignée des autres. Nous y
trouvâmes beaucoup de riz & de petites
feves, de grands pots pleins de miel,
des oyes salées, des oignons, des aulx
& des cannes de sucre, dont nous fîmes
une abondante provision. C'étoit le
magasin d'un Hôpital voisin, & ce
religieux dépôt n'étoit défendu que
par la piété publique. Quelques Chi-
nois nous apprirent, dans la suite,
qu'il étoit destiné à la subsistance des
Pelerins qui visitoient les tombeaux
de leurs Rois : mais ce n'est pas à ce
titre que nous rendîmes grâces au Ciel

MENDEZ de nous y avoir conduits.

PINTO.

Un secours, qu'il sembloit nous avoir menagé dans sa bonté, retablit un peu le calme & l'espoir sur les deux Vaisseaux. Nous continuâmes encore d'avancer pendant sept jours. Quelle différence néanmoins entre le terme que Similau nous avoit fixé, & cette prolongation qui ne finissoit pas ! La patience de Faria n'avoit pas eu peu de force pour soutenir la nôtre. Mais il commençoit lui-même à se défier de tant de longueurs & d'incertitudes.

Impatience
de Faria.

Quoique son courage l'eût disposé à tous les événemens, il confessa publiquement qu'il regrettoit d'avoir entrepris le voyage. Son chagrin croissant d'autant plus qu'il s'efforçoit de le cacher, un jour qu'il avoit demandé au Corsaire dans quel lieu il croyoit être, il en reçut une réponse si mal conçue, qu'il le soupçonna d'avoir perdu le jugement, ou d'ignorer le chemin dans lequel il nous avoit engagés. Cette idée

Il veut tuer
son Pilote
qui prend le
parti de l'abandonner.

le rendit furieux. Il l'auroit tué, d'un poignard qu'il avoit toujours à sa ceinture, si quelques amis communs n'eussent arrêté son bras, en lui représentant que la mort de ce malheureux assureroit notre ruine. Il modéra sa colère ; mais elle fut encore assez vive pour le

faire jurer *sur sa barbe* (67), que si dans trois jours le Corsaire ne levoit tous ses doutes, il le poignarderoit de sa propre main. Cette menace causa tant de frayeur à Similau, que la nuit suivante, tandis qu'on s'étoit approché de la terre, il se laissa couler du Vaisseau dans la riviere; & son adresse lui ayant fait éviter la vûe des sentinelles, on ne s'apperçut de son évasion qu'en renouvelant la garde (68).

Un si cruel événement mit Faria comme hors de lui-même. Il s'en fallut peu que les deux sentinelles ne payassent leur négligence de leur vie. A l'instant, il descendit au rivage avec la plus grande partie des Portugais; & toute la nuit fut employée à chercher Similau. Mais il nous fut impossible de découvrir ses traces: & notre embarras devint encore plus affreux, lorsqu'étant retournés à bord, nous trouvâmes que de quarante six Matelots Chinois, qui étoient sur les deux Vaisseaux, trente quatre avoient pris la fuite, pour se dérober apparemment aux malheurs dont ils nous croyoient menacés. Nous tombâmes dans un étonnement qui

MENDES
PINTO.

Embarras de
Faria & des
Portugais.

(67) Serment fort en usage alors. Voyez celui de Castro, au second Tome de ce Recueil.

(68) Pages 339 & suivantes.

MENDEZ
PINTO.

Resolution
qu'ils pren-
nent de con-
vert.

nous fit lever les mains & les yeux au Ciel, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Cependant, comme il étoit question de délibérer sur une situation si terrible, on tint conseil; mais avec une variété de sentimens, qui retarda long-temps la conclusion. Enfin, nous résolûmes, à la pluralité des voix, de ne pas abandonner un dessein pour lequel nous avions déjà bravé tant de dangers. Mais consultant aussi la prudence, nous pensâmes à nous saisir de quelque Habitant du Pays, de qui nous pussions sçavoir ce qui nous restoit de chemin jusqu'à l'Isle de Calempluy. Si nos informations nous apprennoient qu'il fût aussi facile de l'attaquer que Similau nous en avoit flattés, nous promîmes au Ciel d'achever notre entreprise : ou, si les difficultés nous paroïssent invincibles, nous devions nous abandonner au fil de l'eau, qui ne pouvoit nous conduire qu'à la mer, où son cours la portoit naturellement.

Eclaircisse-
mens qu'ils
reçoivent.

L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup de crainte & de confusion; & la diminution de nos Matelots ne nous permit pas d'avancer beaucoup, le jour suivant. Mais ayant mouillé le soir assez près de la rive, on dé-

couvrit , à la fin de la premiere garde , une barque à l'ancre , au milieu de la riviere. Nous nous en approchames avec de justes précautions , & nous y primes six hommes , que nous trouvames endormis. Faria les interrogea séparément , pour s'assurer de leur bonne foi par la conformité de leurs réponses. Ils s'accorderent à lui dire que le Pays où nous étions se nommoit *Temquilem* , & que l'Isle de Calempluy n'étoit éloignée que de dix lieues. On leur fit d'autres questions , auxquelles ils ne répondirent pas moins fidèlement. Faria les retint prisonniers , pour le service des rames. Mais la satisfaction qu'il reçut de leurs éclaircissmens ne l'empêcha pas de regretter Similau , sans lequel il n'esperoit plus de recueillir tout le fruit qu'il s'étoit promis d'une si grande entreprise. Deux jours après , nous doublames une pointe de terre , nommée *Quinai Taraon* , après laquelle nous découvrimes enfin cette Isle que nous cherchions depuis quatre-vingt jours , & qui nous avoit paru fuir sans cesse devant nous (69).

C'est une belle plaine , située à deux lieues de cette pointe , au milieu d'une riviere. Nous jugeames qu'elle n'avoit

MENDE
PINTO.

Arrivée de
Faria dans
l'Isle de Ca-
lempuy. Si-
tuation de cette
Isle.

MENDEZ pas plus d'une lieue de circuit. La joie
PINTO. que nous ressentimes à cette vue fut
 mêlée d'une juste crainte, en conside-
 rant à quels perils nous allions nous ex-
 poser sans les avoir reconnus. Vers trois
 heures de nuit, Faria fit jeter l'ancre
 assez près de l'Isle. Il y regnoit un pro-
 fond silence. Cependant comme il n'é-
 toit pas vraisemblable qu'un lieu tel
 que Similau nous l'avoit représenté fût
 sans défense & sans garde, on résolut
 d'attendre la lumière, pour en faire le
 tour & pour juger des obstacles.

A la pointe du jour, nous nous ap-
 prochâmes fort près de la terre, & com-
 mençant à tourner, nous observâmes
 soigneusement tout ce qui se presentoit
 à nos yeux. L'Isle étoit environnée d'un
 mur de marbre, d'environ douze pieds
 de hauteur, dont toutes les pierres
 étoient jointes avec tant d'art, qu'elles
 paroissoient d'une seule piece. Il avoit
 douze autres pieds, depuis le fond de
 la riviere jusqu'à fleur d'eau. Au tour
 du sommet regnoit un gros cordon en
 faillie, qui joint à l'épaisseur du mur,
 formoit une galerie assez large. Elle
 étoit bordée d'une balustrade de laiton,
 qui de six en six brasses se joignoit à des
 colonnes du même metal, sur chacune
 desquelles on voyoit une figure de fem-

Faria en fait
 le tour. Ses
 observations.

me, avec une boule à la main. Le dedans de la galerie offroit une chaîne de monstres, ou de figures monstrueuses de fonte, qui se tenant par la main, sembloient former une danse autour de l'Isle. Entre ce rang d'idoles, s'élevoit un autre rang d'arcades, ouvrage somptueux & composé de pieces de diverses couleurs. Les ouvertures laissant un passage libre à la vue, on découvroit dans l'intérieur de l'Isle un bois d'orangers, au milieu duquel étoient bâtis trois cens soixante cinq Hermitages, dédiés aux Dieux de l'année. Un peu plus loin à l'Est, sur une petite élévation, la seule qui fût dans l'Isle, on voyoit plusieurs grands édifices separés les uns des autres, & sept façades assez semblables à celles de nos Eglises. Tous ces bâtimens, qui paroissoient dorés, avoient des tours fort hautes, que nous primes pour autant de clochers. Ils étoient entourés de deux grandes rues, dont les maisons avoient aussi beaucoup d'éclat. Un spectacle si magnifique nous fit prendre une haute idée de cet établissement & des thresors qui devoient être renfermés dans un lieu dont les murs étoient si riches (70).

MENDEZ

PINTO.

Il descend
dans l'Isle.

Nous avions reconnu, avec le même soin, les avenues & les entrées. Pendant une partie du jour, que nous avions donnée à ces observations, il ne s'étoit présenté personne dont la rencontre eût pû nous allarmer. Nous commençames à nous persuader ce que nous avions eu peine à croire sur le témoignage de Similau & de nos prisonniers Chinois; c'est-à-dire, que l'Isle n'étoit habitée que par des Bonzes, & qu'elle n'avoit pour défense que l'opinion établie de sa sainteté. Quoique l'après-midi fût assez avancé, Faria prit la résolution de descendre par une des huit avenues que nous avions observées, pour prendre langue dans les Hermitages, & regler notre conduite sur ses informations. Il se fit accompagner de trente soldats & de vingt esclaves. J'étois de cette escorte. Nous entrâmes dans l'Isle, avec le même silence qui ne cessoit pas d'y regner (71), & traversant le petit bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du premier Hermitage. Il n'étoit qu'à deux portées de mousquet, du lieu où nous étions descendus. Faria marchoit le sabre à la main. N'appercevant personne, il heurta

(71) L'Auteur ajoute; Avec le nom de Jesus au cœur & dans la bouche, Page 345.

deux ou trois fois pour se faire ouvrir. MENDEZ
PINTO.
On lui repondit enfin » que celui qui
» frappoit à la porte devoit faire le tour
» de l'édifice, & qu'il trouveroit une
» autre entrée. « Un Chinois, que
nous avions amené pour nous servir
d'interprete & de guide, après lui a-
voir imposé des loix redoutables, fit
aussi-tôt le tour de l'Hermitage & vint
nous ouvrir la porte où il nous avoit
laissés.

Faria, sans autre explication, entra Ce qu'il
trouve dans
un Hermita-
ge.
brusquement, & nous ordonna de le
suivre. Nous trouvames un vieillard
qui paroissoit âgé de plus de cent ans,
& que la goutte retenoit assis. Il étoit
vêtu d'une longue robe de damas vio-
let. La vue de tant de gens armés lui
causa un transport de frayeur, qui le
fit tomber presque sans connoissance.
Il remua quelque temps les pieds & les
mains, sans pouvoir prononcer un seul
mot. Mais ayant retrouvé l'usage de
ses sens, & nous regardant d'un air
plus tranquille, il nous demanda qui
nous étions & ce que nous desirions de
lui. L'interprete lui repondit, suivant
l'ordre de Faria, que nous étions des
marchands Etrangers ; que naviguant
dans une Jonque fort riche, pour nous
rendre au Port de Liampo, nous avions

MENDEZ
PINTO.

eu le malheur de faire naufrage ; qu'un miracle nous avoit sauvés des flots , & que notre reconnoissance pour cette faveur du Ciel nous avoit fait promettre de venir en pelerinage dans la sainte Isle de Calempluy ; que nous y étions arrivés pour accomplir notre vœu ; que notre seule intention , en le troublant dans sa solitude , étoit de lui demander particulièrement quelque aumône , comme un soulagement nécessaire à notre pauvreté ; & que nous nous engageions à lui rendre , dans trois ans , le double de ce qu'il nous permettroit d'enlever (72).

Il fait piller les tombeaux Chi-nois.

L'Hermite parut mediter un moment sur ce qu'il venoit d'entendre. Ensuite regardant Faria , qu'il crut reconnoître pour notre chef , il eut l'audace de le traiter de voleur & de lui reprocher sa criminelle entreprise. Ce ne fut pas néanmoins sans joindre , à ses injures , des prieres & des exhortations. Faria loua sa piété , & feignit même d'entrer dans ses vûes. Mais après l'avoir supplié de moderer son ressentiment , parce que nous n'avions pas d'autre ressource dans notre misere , il n'en ordonna pas moins à ses gens de visiter l'hermitage & d'enlever tout ce qu'il se

y trouveroient de précieux (73). Nous parcourumes toutes les parties de cette espece de temple, qui étoit rempli de tombeaux, & nous en brisâmes un grand nombre, où nous trouvâmes de l'argent mêlé parmi les os des morts. L'Hermite tomba deux fois évanoui, pendant que Faria s'efforçoit de le consoler. Nous portâmes à bord toutes les richesses que nous avions pû découvrir. La nuit, qui s'approchoit, nous ôta la hardiesse de pénétrer plus loin dans un lieu que nous connoissions si peu : mais comme l'occasion seule nous avoit déterminés à profiter sur le champ de ce qui s'étoit offert, nous emportâmes l'esperance de parvenir le lendemain à d'autres sources de richesses (74). Faria ne quitta pas l'Hermite, sans l'avoir forcé de lui apprendre quels ennemis nous avions à redouter dans l'Isle. Son récit augmenta notre confiance. Le nombre des Solitaires, qu'il nommoit *Talagrepos*, étoit de trois cens soixante cinq dans les hermitages, mais tous d'un âge fort avancé. Ils avoient quarante valets, nommé *Menigrepos*, pour

(73) L'Auteur prête ici au Bonze un langage très vertueux, & des railleries fort indécentes aux Portugais. Pages 348 & suivantes.

(74) Pinto ne dit pas à quoi montoit le pillage des tombeaux.

MENDEZ
PINTO.

leur fournir les secours nécessaires, où pour les assister dans leurs maladies. Le reste des édifices, qui étoit éloigné d'un quart de lieue, n'étoit peuplé que de Bonzes, non seulement sans armes, mais sans barques pour sortir de l'Isle, où toutes leurs provisions leur étoient apportées des Villes voisines. L'aria conclut qu'en y retournant à la pointe du jour, après avoir fait une garde exacte pendant la nuit, nous pouvions espérer qu'il n'échapperoit rien à nos recherches; & que six ou sept cens Moines Chinois, qui devoient être à peu près le nombre des Bonzes, n'entreprendroient pas de se défendre contre des soldats armés.

Imprudence
qui sauve l'Is-
le & les Tem-
ples.

Quelque témérité qu'il y eût dans ce dessein, peut-être n'auroit il pas manqué de vraisemblance, si nous avions eu la précaution de nous défaire de l'Hermite, ou de l'emmener sur nos Vaisseaux. Il pouvoit arriver que les Menigrepos laissassent passer cette nuit sans visiter son hermitage, & nous serions descendus le lendemain avec l'avantage de surprendre tous les autres Bonzes. Mais il ne tomba dans l'esprit à personne, que notre première expectation pût être ignorée jusqu'au jour suivant, & chacun se reposa sur la fa-

cilité qu'on se promettoit à reduire une troupe de Moines sans courage & sans armes.

MENDEZ
PINTO.

Faria donna ses ordres pour la nuit. Ils consistoient principalement à veiller autour de l'Isle, pour observer toutes les barques qui pouvoient en approcher. Mais, vers minuit, nos sentinelles découvrirent quantité de feux sur les temples & sur les murs. Nos Chinois furent les premiers à nous avertir que c'étoit sans doute un signal qui nous menaçoit. Faria dormoit d'un profond sommeil. Il ne fut pas plutôt éveillé, qu'au lieu de suivre le conseil des plus timides, qui le pressoient de faire voile aussi-tôt, il se fit conduire à rames droit à l'Isle. Un bruit effroyable de cloches & de bassins confirma bientôt l'avis des Chinois. Cependant Faria ne revint à bord que pour nous déclarer qu'il ne prendroit pas la fuite, sans avoir approfondi la cause de ce mouvement. Il se flattoit encore que les feux & le bruit pouvoient venir de quelque fête, suivant l'usage commun des Bonzes. Mais, avant que de rien entreprendre, il nous fit jurer sur l'Evangile que nous attendrions son retour. Ensuite, repassant dans l'Isle, avec quelques-uns de ses plus braves sol-

Signal des
Bonzes pour
se procurer du
secours.

Courage de
Faria.

MENDEZ
PINTO.

Il suivit le son d'une cloche, qui le conduisit dans un hermitage différent du premier. Là, deux Hermites (75), dont il se saisit & que ses menaces forcèrent de parler, lui apprirent que le vieillard auquel nous avions fait grace de la vie, avoit trouvé la force de se rendre aux grands édifices; que sur le recit de sa disgrâce, l'allarme s'étoit répandue parmi tous les Bonzes; que dans la crainte du même sort, pour leurs maisons & pour leurs temples, ils avoient pris le seul parti qui convenoit à leur profession, c'est-à-dire, celui d'avertir les cantons voisins par des feux & par le bruit des cloches; & qu'ils esperoient un prompt secours du zèle & de la piété des habitans. Les gens de Faria profiterent du temps, pour enlever sur l'Autel une Idole d'argent, qui avoit une couronne d'or sur la tête & une roue dans la main. Ils prirent aussi trois chandeliers d'argent, avec leurs chaînes, qui étoient fort grosses & fort longues. Faria, se repentant trop tard du menagement qu'il avoit eu pour le premier Hermite, emmena ceux qui lui parloient, & les fit embarquer avec lui (76). Il mit aussi-

(75) Page 336.

(76) Vétus en Religieux, avec de gros chapeliers. P. 337.

tôt à la voile, en s'arrachant la barbe, MENDEZ
PINTO.
& se reprochant d'avoir perdu par son imprudence une occasion qu'il desespéroit de retrouver.

Son retour, jusqu'à la mer, fut aussi prompt que le cours d'une rivière fort Retour de
Faria vers la
mer.
rapide, aidé du travail des rames & de la faveur du vent. Après sept jours de navigation, il s'arrêta dans un village, nommé *Susequerim*, où ne craignant plus que le bruit de son entreprise eût pû le suivre, il se pourvut de vivres, qui recommençoient à lui manquer. Cependant il n'y passa que deux heures, pendant lesquelles il prit aussi quelques informations sur sa route, qui servirent à nous faire sortir de la rivière par un détroit beaucoup moins fréquenté que celui de Sileupamor, par lequel nous y étions entrés. Là, nous fîmes cent quarante lieues, pendant neuf jours; & rentrant ensuite dans l'anse de Nanquin, qui n'avoit dans ce lieu que dix ou douze lieues de largeur, nous nous laissâmes conduire, pendant treize jours, par le vent d'Ouest, jusqu'à la vûe des monts de *Conxina-cou* (77).

Cette chaîne de montagnes stériles,

(77) A quarante-un degrés quarante minutes de hauteur.

MENDEZ
PINTO.
Son nau-
frage.

qui forme une perspective effrayante , l'ennui d'une si longue route , la diminution de nos vivres , & sur - tout le regret d'avoir manqué nos plus belles esperances , jetterent dans les deux bords un air de tristesse , qui fut comme le présage de l'infortune dont nous étions menacés. Il s'éleva tout d'un coup un de ces vents du Sud , que les Chinois nomment Typhons (78), avec une impetuosité si surprenante que nous ne pûmes le regarder comme un événement naturel (79). Nos Panoures étoient des Bâtimens de rames , bas de bord , foibles & presque sans Matelots. Un instant rendit notre situation si triste , que desespérant de pouvoir nous sauver , nous nous laissâmes deriver vers la côte , où le courant de l'eau nous portoit. Notre imagination nous offroit plus de ressource , en nous brisant entre les rochers , qu'en nous laissant abîmer au milieu des flots. Mais ce projet desespéré ne put nous réussir. Le vent , qui se changea bien - tôt en

(78) Les Chinois les nomment *Tufans* , dont les Européens ont fait Typhons. de son recit , font assez connoître que malgré toutes ses affectations de piété il ne regardoit pas le pillage des Temples de Ca-

(79) Cette reflexion qui paroît échapper à l'Auteur , & quelques autres endroits lemploy comme une action fort innocente.

Nord-Ouest, eleva des vagues furieuses, qui nous rejetterent malgré nous vers la haute mer. Alors, nous commençames à soulager nos Vaisseaux de tout ce qui pouvoit les appesantir, sans épargner nos caisses d'or & d'argent. Nos mâts furent coupés, & nous nous abandonnâmes à la fortune pendant le reste du jour. Vers minuit, nous entendîmes, dans le Vaisseau de Faria, les derniers cris de desespoir. On y répondit du nôtre par d'affreux gemissemens. Ensuite, n'entendant plus d'autre bruit que celui des vents & des vagues, nous demeurâmes persuadés que notre genereux Chef & tous nos amis étoient ensevelis dans l'abîme (80). Cette idée nous jeta dans une si profonde consternation, que pendant plus d'une heure nous demeurâmes tous muets. Quelle nuit la douleur & la crainte nous firent passer ! Une heure avant le jour, notre Vaisseau s'ouvrit par la contrequille, & se trouva bien-tôt si plein d'eau, que le courage nous manqua pour travailler à la pompe. Enfin nous allâmes choquer contre la côte ; & déjà presque noyés comme nous l'étions, les vagues nous roulerent jusqu'à la pointe d'un écueil,

(80) Pages 361 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

qui acheva de nous mettre en pieces. De vingt cinq Portugais , quatorze se sauverent. Le reste , avec dix huit esclaves Chretiens & sept Matelots Chinois , perit miserablement à nos yeux (81).

L'Auteur
se sauve avec
treize autres
Portugais.

Nous nous rassemblames sur le rivage , où pendant tout le jour & la nuit suivante , nous ne cessames point de pleurer notre infortune. Le Pays étoit rude & montagneux. Il y avoit peu d'apparence qu'il fût habité dans les parties voisines. Cependant , le lendemain au matin , nous fimes six ou sept lieues au travers des rochers , dans la triste esperance de rencontrer quelque habitant qui voulût nous recevoir en qualité d'esclaves , & qui nous donnât à manger pour prix de notre liberté. Mais après une marche si fatigante , nous arrivames à l'entrée d'un immense marécage , au-delà duquel notre vûe ne pouvoit s'étendre , & dont le fond étoit si humide , qu'il nous fut impossible d'y entrer. Il fallut retourner sur nos traces , parce qu'il ne se présentoit pas d'autre passage. Nous nous retrouvames , le jour suivant , dans le lieu où notre Vaisseau s'étoit perdu ; & décou-

Leur embar-
ras & leur misere.

(81) Pages 362 & précédentes. L'Auteur ne s'explique pas plus clairement sur le sort de Faria.

vrant , sur le rivage , les corps que la mer y avoit jettés , nous recommençames nos plaintes & nos gemissemens. Après avoir employé le troisieme jour à les ensevelir dans le sable , sans autres instrumens que nos mains , nous primes notre chemin vers le Nord , par des précipices & des bois , que nous avions une peine extrême à penetrer. Cependant nous descendimes enfin sur le bord d'une riviere , que nous resolumes de traverser à la nage. Mais les trois premiers , qui tenterent le passage , furent emportés par la force du courant (82). Comme ils étoient les plus vigoureux , nous desesperames d'un meilleur sort. Nous primes le parti de retourner à l'Est , en suivant le bord de l'eau , sur lequel nous passames une nuit fort obscure , aussi tourmentés par la faim que par le froid & la pluie. Le lendemain , avant le jour , nous apperçumes un grand feu , vers lequel nous nous remimes à marcher : mais le perdant de vue , au lever du Soleil , nous continuames jusqu'au soir de suivre la riviere. Le pays commençoit

MENDEZ
PINTO.

(82) Trois hommes fort honorables , dit Pinto , deux desquels étoient freres. Ils se nommoient Melchior & Gaspard Barbosa. Le nom du troisieme étoit François Borges Cacayor. Ils étoient tous trois de Ponte-lima , Ville de Portugal.

MENDEZ

PINTO.

Ilstrouvent
cinq hommes
dans un bois.

à s'ouvrir. Notre espérance étoit de rencontrer quelque habitation sur la rive. D'ailleurs, nous ne pouvions nous éloigner d'une route, où l'eau, qui étoit excellente, servoit du moins à soutenir nos forces. Le soir, nous arrivâmes dans un bois où nous trouvâmes cinq hommes, qui travailloient à faire du charbon (83).

Un long commerce, avec leur Nation, nous avoit rendu leur langue assez familière. Nous nous approchâmes d'eux. Nous nous jettâmes à leurs pieds, pour diminuer l'effroi qu'ils avoient pû ressentir à la vue d'onze étrangers. Nous les priâmes au nom du Ciel, dont la puissance est respectée de tous les peuples du monde, de nous adresser dans quelque lieu où nous pussions trouver du remède au plus pressant de nos maux. Ils nous regarderent d'un œil de pitié. » Si votre unique mal étoit la » faim, nous dit l'un d'entr'eux, il » nous seroit aisé d'y remédier; mais » vous avez tant de playes, que tous » nos sacs ne suffiroient pas pour les » couvrir » En effet les ronces, au travers desquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avoient déchiré le visage & les mains; & ces plaies,

que l'excès de notre misère nous empê-
choit de sentir, étoient déjà tournées
en pourriture.

MÉNDEZ
PINTO.

Les cinq Chinois nous offrirent un
peu de riz & d'eau chaude, qui ne pou-
voit suffire pour nous rassasier. Mais,
en nous laissant la liberté de passer la
nuit avec eux, ils nous conseillèrent de
nous rendre dans un hameau voisin,
où nous trouvions un Hôpital qui ser-
voit à loger les pauvres voyageurs.

Ce qu'ils
ont à souffrir
de la faim.

Nous primes aussi-tôt le chemin qu'ils
eurent l'humanité de nous montrer. Il
étoit une heure de nuit, lorsque nous
frappâmes à la porte de l'Hôpital. Qua-
tre hommes, qui en avoient la direc-
tion, nous reçurent avec bonté. Mais
s'étant réduits à nous donner le cou-
vert, ils attendirent le lendemain pour
nous demander qui nous étions. Un de
nous lui répondit que nous étions des
Marchands de Siam, à qui la fortune
avoit fait perdre leur Vaisseau par un
nauffrage. Ils voulurent sçavoir où nous
avions dessein d'aller. Notre intention,
leur dîmes-nous, étoit de nous rendre
à Nanquin, où nous esperions de nous
embarquer sur les premières Lantées,
qui partiroient pour Canton. Ils nous
démanderent pourquoi nous préferions
Canton à d'autres Ports. Nous leur di-

Lenteur des
Chinois qui
les désespère.

MENDES
PINTO.

mes que c'étoit dans la confiance d'y trouver des Marchands de notre Nation, à qui l'Empereur permettoit d'exercer le commerce. Soit prudence ou curiosité, ils continuerent de nous faire un grand nombre de questions, qui lassèrent notre patience. La faim nous pressoit si vivement, que malgré la commodité du lieu où nous avions passé la nuit, il nous avoit été impossible de fermer les yeux. Nous leur représentâmes que c'étoit le plus pressant de nos besoins, & que depuis six jours nous avions manqué de nourriture. „ Il „ est juste, nous dirent-ils, avec au- „ tant de douceur que de gravité, de „ vous accorder un secours que vous „ demandez avec tant d'instance & de „ larmes. Mais cette maison étant fort „ pauvre, c'est un obstacle qui ne nous „ permet pas de satisfaire pleinement „ ce devoir „. Alors, ils commencerent à nous raconter par quels accidens leur Hôpital s'étoit appauvri après avoir été fort riche. Les plus affamés d'entre nous, ne pouvant résister à leur indignation, nous proposerent, en Portugais, de ne pas souffrir plus long-temps qu'on se fît un jeu de notre misère, & d'employer l'avantage que nous avions par la supériorité du nombre. Christo-

phe Boralho , dont j'ai déjà loué la modération naturelle , nous fit comprendre les suites de cette violence ; mais interrompant les Chinois , il les conjura d'abandonner un instant tout autre soin , pour soulager la faim qui nous devoit. Une priere si vive ne parut pas les offenser. Au contraire ils se jetterent dans des excuses qui traînerent encore en longueur , & qui aboutirent à nous prier de sortir avec eux pour solliciter la charité des Habitans. Le hameau étoit composé de quarante ou cinquante pauvres maisons dispersées , que nous fumes obligés de parcourir , pour tirer en aumône un demi-sac de riz , un peu de farine , des fèves , des oignons , & quelques méchants habits qui servirent à la réparation des nôtres. Les Directeurs de l'Hôpital nous donnerent deux tael en argent. Nous leur demandames la liberté de passer quelques jours dans leur maison. Ils nous repondirent qu'à l'exception des malades & des femmes enceintes , les pauvres n'y demeuroient pas si long-temps ; & qu'on ne pouvoit violer en notre faveur une loi établie par de sçavans & religieux personnages ; mais qu'à trois lieues du village de *Catihotan* où nous étions , nous trouverions dans la grande

MENDE
PINTO,

Secours
qu'ils en re-
çoivent.

MENDEZ
PINTO.

Ville de *Siley-Jacau*, un Hôpital fort riche, où tous les pauvres étoient reçus. Ils nous offrirent une lettre de recommandation, que nous acceptâmes. Elle étoit conçue en des termes si pressans & si tendres, qu'en nous plaignant de leurs Loix & de leurs usages, nous fumes forcés de rendre justice à leurs intentions.

Ils apprennent à connoître le caractère des Chinois.

Nous arrivâmes le soir à *Siley-Jacau*, où nous apprîmes à connoître encore mieux le caractère des Chinois. On nous y reçut avec une charité digne du Christianisme; mais il fallut essuyer de longues & incommodes formalités, & protester que notre dessein étoit de quitter la Chine après notre guérison (84).

§ I V.

Disgraces de Pinto, à la Chine & dans la Tartarie.

Route qu'ils prennent pour se rendre à Nanquin.

DIX huit jours, que nous passâmes dans le repos & l'abondance, rétablirent parfaitement notre santé. Nous partîmes, dans l'intention réelle de nous rendre à Nanquin, dont nous étions éloignés de cent quarante lieues,

& de nous y embarquer pour Liampo ou pour Canton. Le soir du même jour, nous arrivâmes à la vue d'un bourg nommé *Suzoanganu*, où la fatigue nous força de nous asseoir sur le bord d'une fontaine. Quelques Habitans qui venoient y puiser de l'eau, surpris de remarquer dans nos visages une figure qui ne ressembloit point à celles du pays, s'en retournoient avec des marques de frayeur ou d'admiration qui attirèrent bien-tôt au tour de nous une partie des Habitans. Après nous avoir regardés long-temps, sans oser s'approcher, ils nous firent demander ce qui nous amenoit dans leur pays. Nous nous donnâmes, comme nous l'avions déjà fait, pour des Marchands Siamois, qui se rendoient à Nanquin. Cette réponse leur parut si peu suspecte, qu'ils nous laissèrent la liberté de nous reposer; mais ils avoient eu le temps de faire avertir un de leurs Prêtres, qui sortant du bourg, vêtu d'une longue robe de damas rouge, vint à nous jusqu'à la Fontaine, avec une poignée d'épis de bled dans la main. Il nous ordonna de mettre les mains sur ces épis. Nous le satisfîmes volontiers, dans la vue de nous concilier son affection & celle des Habitans,

M ENDEZ

PINTO.

Serment

qu'on exige

d'eux pour

les recevoir

dans un

bourg.

» Par ce serment , nous dit-il , que
 » vous faites en ma présence sur ces
 » deux substances d'eau & de pain que
 » le Ciel a formées pour la conserva-
 » tion de tout ce qui existe au monde ,
 » il faut que vous me confessiez s'il est
 » vrai que vous soyiez des Marchands
 » étrangers qui vont à Nanquin. A cer-
 » te condition nous vous accorderons
 » la liberté de passer la nuit dans ce
 » lieu , conformément à la charité que
 » nous devons aux pauvres. Au contrai-
 » re si vous n'êtes pas tels que vous
 » l'avez dit , je vous commande de la
 » part du Ciel de vous éloigner sur le
 » champ , sous peine d'être mordus &
 » dévorés par les dents du serpent qui
 » fait sa demeure au fond de l'abîme
 » enfumé (85) ». Nous confirmâmes
 notre récit sans balancer. Aussi-tôt , se
 tournant vers le peuple qui l'accompa-
 gnoit , il déclara qu'on pouvoit nous
 traiter avec indulgence , & qu'il en
 accordoit la permission. Nous fûmes
 conduits dans le village , & logés sous
 le portail du Temple , où nous reçûmes
 en abondance tout ce qui étoit neces-
 saire à nos besoins.

(85) Page 373. On rap-
 porte ce discours dans les
 termes de l'Auteur , pour
 faire observer encore qu'il

ne s'écarte pas de la vrai-
 semblance , lorsqu'il ne les
 fait pas plus longs.

Ces exemples d'humanité nous rassurèrent beaucoup sur les dangers d'une longue route. Nous quittâmes *Suzoanganu*, pour nous rendre à *Chiangulay*, qui n'en est qu'à deux lieues. Mais nous eumes bien-tôt l'occasion de nous défier du jugement favorable que nous avions porté des Chinois. En approchant du lieu où nous comptions de passer la nuit, nous nous reposâmes sous un arbre, où notre malheur nous fit trouver trois hommes qui gardoient un grand nombre de vaches, & ne virent pas onze étrangers, sans être allarmés pour leur troupeau. Ils se mirent à pousser des cris qui firent sortir tous les Habitans, armés de bâtons & de pierres. Dans leurs premiers transports, nous fumes blessés de plusieurs coups; & cette chaleur n'ayant fait qu'augmenter à notre vue, parmi des furieux qui ne reconnoissoient point les traits du pays sur notre visage, ils nous lièrent les mains derrière le dos & nous menerent prisonniers dans le bourg. Nous faillîmes d'y être assommés. On nous plongea dans une citerne d'eau pourrie, qui étoit remplie de sangsues. Nous y étions jusqu'à la ceinture; & pendant deux jours, nous y demeurâmes sans aucune sorte d'alimens. Enfin, le Ciel amena,

M I N D E Z

P I N T O.

Ils sont

maltraités à

Chiangulay.

MENDEZ
PINTO.

de Suzoanganu , un Habitant qui nous y avoit vûs. Il apprit notre disgrâce. Il fit honte à nos ennemis de nous avoir pris pour des voleurs ; & sur son témoignage on nous delivra de notre prison , tout sanglans de la morsure des sangsues. Nous partimes fort irrités , sans vouloir entendre les excuses par lesquelles on s'efforça de nous consoler.

Faveurs
qu'ils reçoivent
d'un Seigneur
Chinois.

Le lendemain , après avoir passé la nuit sur un peu de fumier , nous découvrimes du haut d'une colline , dans une grande plaine remplie d'arbres , une fort belle maison , qui nous parut environnée de plusieurs tours , & surmontée d'un grand nombre de girouettes dorées. Nous nous en approchâmes avec une sorte de respect. Bien-tôt , nous vîmes arriver à cheval , un jeune homme de seize ou dix sept ans , accompagné de quatre valets de pied , qui portoient des oiseaux de proie sur le poing , & qui conduisoient une meute de chiens. Il s'arrêta , pour nous demander qui nous étions. Nous satisfîmes sa curiosité par le recit de notre naufrage. Il parut sensible à nos infortunes ; & nous recommandant d'attendre dans la première cour du Château , il entra dans la seconde. Bien-tôt , une vieille femme , en robe fort longue ,

avec un chapelet pendu au cou, vint nous avertir que le fils du Seigneur nous faisoit appeller. Nous passâmes dans la seconde cour, qui étoit environné d'un beau peristyle. Le Frontispice étoit une grande arcade, ornée de riches gravures, au milieu desquelles s'offroit un écusson d'armes, suspendu par une chaîne d'argent. On nous fit monter un escalier fort large, qui nous conduisit dans une grande salle, où nos premiers regards tomberent sur une femme d'environ cinquante ans, qui étoit assise sur un riche tapis. Elle avoit à ses côtés deux fort belles filles, & sous ses yeux un vénérable vieillard, couché sur un petit lit, qu'une des deux filles rafraîchissoit d'un éventail. Près de lui, étoit le jeune Gentilhomme qui nous avoit fait appeller; & plus loin, sur un autre tapis, neuf jeunes filles, vêtues de damas blanc cramoisi, qui s'occupoient d'un travail convenable à leur sexe. Nous nous mimes à genoux devant le vieillard, pour lui exposer notre situation. Il ordonna que nous fussions bien traités; & prenant occasion de nos disgraces pour instruire son fils, il lui fit un discours fort touchant sur les miseres humaines, & sur le bonheur qu'il avoit d'en être à couvert par

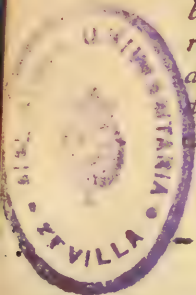
M E N D E Z
P I N T O ,

MENDEZ
PINTO.

sa naissance & sa fortune. Ensuite, nous ayant fait donner trois piéces de toile de lin & quatre tael en argent, il nous proposa de passer la nuit dans sa maison, parce que le jour étoit trop avancé pour nous remettre en chemin. Nous acceptâmes ses offres, avec autant d'admiration que de reconnoissance pour une générosité dont les exemples sont rares en Europe.

Remarques
sur diverses
parties de cer-
te Relation,
qu'on suppri-
me.

Après d'autres expériences de l'humanité des Chinois, l'Auteur fait entendre que la douceur qu'il y a pour des misérables à trouver du secours dans la charité d'autrui, joint à l'ignorance des chemins, & sur-tout à la crainte de passer dans les grandes Villes, où les Loix ne sont pas favorables aux Etrangers, lui fit prendre de longs détours, avec ses Compagnons, & les fit voyager, dit-il, de pays en pays. Mais n'ayant pû éviter une Ville nommée Taypol, ils y furent apperçus par un de ces Intendans de Justice que la Cour envoie quelquefois dans les Provinces, & saisis, par son ordre, comme des vagabonds qui pouvoient troubler la tranquillité publique. Il étoit arrivé, dans ce canton, quelques désordres dont ils furent accusés. Leur sort fut d'être enfermés dans une étroite prison, où pendant vingt six jours, ils éprouve-



rent les plus rigoureux tourmens. Cependant , comme le droit des Sentences capitales n'appartient point aux Tribunaux inferieurs , ils furent conduits par differens degres , jusqu'à la Ville Imperiale , & condamnés enfin , suivant les usages du Pays , à servir l'Etat en qualité d'Esclaves , pendant l'espace d'un an. Cette severité fut toujours accompagnée d'un mélange de douceur. Lorsqu'ils avoient été déchirés à coups de fouet, dans leur prison, on les faisoit passer dans des chambres plus commodes , où diverses personnes associées pour les exercices de charité , venoient panser leurs blessures, & ne leur refusoient aucune sorte de soulagement. Mais les charitimens n'en étoient pas moins recommandés après leur guérison ; & d'onze qu'ils étoient encore , deux moururent dans cette alternative de caresses & de tourmens.

L'Auteur , toujours ardent pour s'instruire , étoit consolé de ses peines par l'occasion qu'il avoit de connoître le pays en passant par les Villes ; sur-tout lorsqu'ayant trouvé plus de faveur à Nankin , il se vit moins observé de ses Gardes & beaucoup moins maltraité. Il seroit inutile de le suivre dans toutes ses Observations (86) , qui ne seroient que remet-

(86) L'étude que j'ai dû de la Chine , pour en donner une longue description faire des usages & des loix

MENDEZ
PINTO.

tre devant les yeux du Lecteur, une partie de ce qu'il a lû dans les relations précédentes. Mais rien ne me dispense d'en détacher ce qui est propre à Pinto, & ce qui peut avoir ici le mérite de la nouveauté.

Observations de Pinto sur Nanquin.

Les autres Voyageurs, ayant eû rarement la liberté de s'arrêter à Nanquin, se sont moins étendus sur la description de cette grande Ville, que sur celle de Pequin, où la plupart ont fait leur principale résidence. Pinto s'y procura des lumières qui ne se trouvent que dans sa Relation. » Nanquin, dit-il, est situé (87) sur la rivière, de Batampina, » qui signifie *fleur de poisson*. Cette rivière, suivant le témoignage des habitants, que j'ai vérifié depuis par mes yeux, vient d'un Lac de Tartar-

dans les 21, 22, 23, 24, 27 & 28^e Tomes de ce Recueil, me met en état d'assurer avec Figuero son apologiste, qu'il s'accorde avec nos Voyageurs les plus estimés. J'ai reconnu deux principales raisons, qui ont servi long-temps à le décrediter. 1^o. Il est le premier qui ait publié avec quelque détail les merveilles de l'Empire Chinois; & jusqu'à ce qu'elles aient été confirmées par le témoignage des Missionnaires, auxquels on n'a pu

refuser la confiance qu'ils méritent, ses recits ont paru peu vraisemblables. 2^o. Il s'est attaché particulièrement à ce qui semble le plus éloigné de nos idées, apparemment parce qu'il en avoit été plus frappé que des choses communes.

(87) A trente neuf degrés quarante minutes, suivant l'Auteur, quoique nos Geographes la mettent à trente neuf degrés quarante six minutes.

rie,

rie, nommé *Famfir*, à neuf lieues
 de la Ville de *Langame*, où le Kham
 des Tartares tient ordinairement sa
 Cour. De ce même Lac, qui a vingt
 huit lieues de long & douze de lar-
 ge, prennent leur source les plus gran-
 des rivières que j'aie vûes. La pre-
 mière, est celle de *Batampina* (88),
 qui traversant la Chine pendant trois
 cens soixante lieues, se jette dans la
 mer par l'anse de *Nanquin* (89). La
 seconde, nommée *Lechune*, pousse
 impetueusement ses eaux le long des
 montagnes de *Pancruum*, qui sepa-
 rent la *Cochinchine* & l'Etat de *Ca-*
tabenan, borné par le Royaume de
Champa. La troisième se nomme *Tau-*
quiday, c'est-à-dire, mere des eaux.
 Elle a son cours au Nord-Ouest, &
 traversant le Royaume de *Nacataos*,
 elle va se décharger dans le *Sor-*
nau (90) par l'embouchure de *Cuy*,
 cent trente lieues au-dessous de *Pa-*
tane. La quatrième, nommée *Bato-*
basoy, descend de la Province de *San-*

M E N D E Z
P I N T O.(88) A trente cinq de-
grés.

(89) A seize degrés.

(90) Noms que les Por-
tugais donnent à plusieurs
Royaumes qui compo-
soient autrefois la Mo-narchie de Siam. Remar-
quez que toutes ces rivie-
res portent d'autres noms
dans d'autres Voyagers,
& que cette difference
vient de celle des langues
Tartare & Chinoise.

MENDEZ
PINTO.

» *sim*, qui fut submergée en 1556, &
 » se rend dans la mer par l'embouchure
 » de *Cosmim*, au Royaume de Pegu.
 » La cinquieme, dont le nom est *Ley-*
 » *sacotay*, traverse les terres du côté
 » de l'Est, jusqu'à l'Archipel de Chin-
 » chipou, qui touche à la Moscovie,
 » & se rend dans l'Océan Septentrio-
 » nal.

» Nanquin est sur une élévation, qui
 » commande les plaines dont il est en-
 » vironné. Son climat est un peu froid,
 » mais fort sain. Il n'a pas moins de
 » huit lieues de circuit, c'est-à-dire,
 » environ trois de large sur une de long.
 » Les maisons y sont de deux étages,
 » la plupart de bois. Mais celles des
 » Mandarins sont de terre & de pierre
 » de taille, environnées de murs & de
 » fossés, avec des ponts de pierre & de
 » riches arcades; ce qui leur donne une
 » apparence fort majestueuse. Celles
 » des Seigneurs du premier ordre, qui
 » ont gouverné des Royaumes & des
 » Provinces, ont des tours fort hautes,
 » de six ou sept étages.

» Plusieurs Chinois nous assurèrent
 » que suivant les dénombremens pu-
 » blics, Nanquin contenoit huit cens
 » mille feux, vingt quatre mille mai-
 » sons de Mandarins; soixante deux

grands marchés ; cent trente bouche-
ries , chacune de quatre-vingt bouti-
ques , & huit mille rues , dont six
cens d'une grandeur & d'une beauté
distinguées , & la plûpart bordées de
balustrades de laiton. On y comptoit
deux mille trois cens Pagodes , dont
mille étoient de somptueux Monaste-
ornés de tours fort hautes , qui conte-
noient un si grand nombre de grosses
cloches de fonte , que nous ne les
entendions pas sonner sans effroi ;
trente prisons grandes & fortes ; dix
mille Manufactures de soie ; un ma-
gnifique Hôtel de Charité pour les
pauvres , avec des édifices particu-
liers pour les Avocats & les Procu-
reurs qui sont chargés de leur defen-
se. A l'entrée des principales rues ,
on trouve des arcades & de grandes
portes , qui se ferment chaque nuit
pour la sûreté publique. Il y a peu de
rues qui n'offrent de belles fontaines
d'une excellente eau. La Ville est en-
vironnée d'une forte muraille de pier-
re de taille , & l'on y compte cent
trente portes. Elle est défendue d'ail-
leurs par douze Citadelles , qui ne
ressemblent pas mal aux nôtres , &
quantité de tours & de boulevards ,
mais sans une seule piece d'artillerie.

MENDEZ
PINTO.

» Nanquin rapporte chaque jour à l'Em-
» pereur deux mille tael's d'argent , qui
» montent à la somme de trois mille
» ducats.

De Nanquin , les neuf Portugais fu-
rent conduits en quatre jours dans une
Ville assez considerable , que l'Auteur
nomme *Pocassar* , où leur Officier , pour
épargner les frais de leur nourriture ,
les pressa de chercher leur subsistance
dans la Ville. Ils furent menés dans un
Temple , dont la description a toujours
passé pour fabuleuse dans le recit de
Pinto , quoiqu'elle n'ait rien de plus
surprenant que celles qu'on a lûes dans
les relations des Missionnaires. Il avoit
été bâti dans une maison , où l'Impe-
ratrice mere étoit morte en mettant au
monde un Prince qui ne lui avoit pas
survécu. Elle avoit souhaité , en expi-
rant , d'être ensevelie dans la même
chambre où elle avoit perdu le jour ,
& les Chinois avoient donné l'essor à
leur imagination pour son apotheo-
se (91).

(91) Comme c'est la seu-
le description de ce genre
à laquelle on ait dessein
de s'arrêter , on croit de-
voir la donner dans le style
du Traducteur , pour n'y
rien affaiblir.

» On avoit dédié ce Tem-

» ple à l'invocation de
» Tauhinaret , qui est une
» des principales Sectes
» des Payens de la Chine.
» Tous les bâtimens , en-
» semble tous les jardins
» & parterres qui en dé-
» pendent , & tous les

A Xinligau , Ville considerable où les Portugais arriverent le jour sui-

MENDES
PINTO.
Monument
de vengeance
à Xinligau.

» Logis qui se ferment à
» la clef , sont suspendus
» en l'air sur trois cens
» soixante piliers , chacun
» desquels est d'une pierre
» entiere , presque de la
» grosseur d'un muid , &
» de vingt sept peds de
» hauteur. Ces trois cens
» soixante piliers sont ap-
» pellés des noms des trois
» cens soixante jours de
» l'année Chinoise , & en
» chacun d'eux il se fait
» une fête particuliere ,
» avec quantité d'aumô-
» nes & de sacrifices san-
» glans , le tout accompa-
» gné de musique , de
» danses & d'autres lêtes.
» Or au principal pilier ,
» qui porte le nom de l'I-
» dole , elle est enchassée
» elle même fort riche-
» ment , dans une chas-
» se , au-devant de laquelle
» est toujours allumée une
» lampe d'argent. Entre
» les piliers , se voient huit
» fort belles rues , enco-
» ses , de part & d'autre ,
» de grilles de laiton ,
» avec des portes pour le
» passage des Pelerins &
» des autres qui viennent
» continuellement à cette
» fête pour y gagner une
» maniere de Jubilé. La
» chambre d'enhaut , où
» est le tombeau de l'Im-
» peratrice , est faite en
» façon de Chapelle , tou-
» te ronde ; & , depuis le
» haut jusqu'en bas , gar-
» nie d'argent , de plus
» grand coût en la façon
» qu'en la matiere même ;
» ce qui paroïssoit aisé-
» ment par la diversité des
» ouvrages. Au milieu se
» voyoit une maniere de
» Tribunal , fait en rond ,
» comme la chambre , de
» la hauteur de quinze de-
» grés , clos tout à l'en-
» tour de six grilles d'ai-
» gent , avec les pommes
» dorées. Au plus haut ,
» étoit une grosse boule ,
» sur laquelle il y avoit
» un lion d'argent , qui
» soutenoit sur sa tête une
» chas- de fin or , de trois
» palmes en quatré , où
» l'on disoit qu'étoient les
» ossemens de cette Reine ,
» que ces aveugles & igno-
» rans reveroient comme
» une grande relique. Au-
» dessous de ce Tribunal ,
» en la même portion ,
» étoient quatre barres
» d'argent qui traver-
» soient la chambre , où
» pendoient quarante trois
» lampes de même metal ,
» en memoire des qua-
» rante trois ans que cette
» Imperatrice avoit vécu ;
» & sept lampes d'or , en
» memoire de sept enfans
» mâles qu'on disoit qu'el-
» le avoit eus. Davantage ,
» à l'entrée de cette Cha-

MENDEZ vant, ils virent des ponts-levis suspen-
PINTO.

» pelle, vis-à-vis une croi-
» sée qui la fermoit, se
» voyoient huit autres bar-
» res d'argent ; où pen-
» doient encore un fort
» grand nombre de lampes
» d'argent, fort grandes
» & riches, qui avoient
» été offertes par les fem-
» mes des plus grands Sei-
» gneurs de l'Empire, qui
» avoient assisté à la mort
» de la Reine. Hors les
» portes de tout le Tem-
» ple, qui est aussi grand
» que l'Eglise des Jaco-
» bins de Lisbonne, étoit,
» en six rangs de balu-
» stres qui le fermoient
» tout à l'entour, un grand
» nombre de statues de
» Geans, de la hauteur de
» quinze pieds, faits de
» bronze, tous bien pro-
» portionnés, & re-
» nant en main des halle-
» bardes & des massues,
» quelques-unes des ha-
» ches sur l'épaule ; tou-
» tes lesquelles statues re-
» presentoient ensemble
» quelque chose de grand
» & de majestueux. Parmi
» ce nombre de statues,
» qui se montoit à douze
» cens, il y avoit vingt
» quatre serpens de bron-
» ze, & fort grands ; au-
» dessus de chacun des-
» quels étoit assise une
» femme, avec une épée à
» la main, & une cou-
» ronne d'argent sur la tête.
» On donnoit à ces

» vingt quatre femmes le
» titre de Reines, pour
» plus grand honneur de
» leurs descendans ; parce
» qu'elles s'étoient sacrifi-
» fiées lors de la mort de
» cette Imperatrice, afin
» que leurs ames servis-
» sent la sienne en l'autre
» vie ; chose que leur fa-
» mille tenoit à grand hon-
» neur. Au dehors de ces
» rangs de Geans, il y en
» avoit un autre qui les
» enfermoit, & qui con-
» sistoit en plusieurs arcs
» de triomphe tous dorés,
» où étoient pendues plu-
» sieurs cloches d'argent
» avec des chaînes de mê-
» me metal, lesquelles
» sonnant sans cesse par
» le mouvement qu'elles
» recevoient de l'air, fai-
» soient un si grand bruit
» qu'on ne pouvoit s'en-
» tendre parler. Au de-
» hors de ces arcades, il
» y avoit encore en même
» proportion deux rangs
» de grilles de laiton qui
» enfermoient tout ce
» grand ouvrage, où se
» voyoient en certains en-
» droits des colonnes de
» même metal ; & au des-
» sus, des lions rampans,
» montés sur des boules,
» lesquels sont les armées
» de la Chine. Aux coins
» des carrefours, il y a-
» voit quatre monstres de
» bronze, d'une hauteur
» si étrange, si démesurée,

lus en l'air par de grosses chaînes de M E N D E Z
P I N T O .

» & d'une figure si diffor-
 » me, qu'il n'est pas pos-
 » ble de se l'imaginer.
 » Un de ces monstres, qui
 » est à main droite, à l'en-
 » trée du carrefour, que
 » les Chinois appellent le
 » serpent glouton de la
 » creüse maison de la fu-
 » mée, & qui, suivant
 » leurs histoires, est tenu
 » pour être Lucifer, s'y
 » voit sous la figure d'un
 » serpent de hauteur ex-
 » cessive, avec des cou-
 » leuvres fort différentes
 » & monstrueuses, qui
 » lui sortent de l'esto-
 » mach, toutes couvertes
 » d'écailles vertes & noi-
 » res, où se voient enco-
 » re force épines qui ont
 » plus d'un pied de lon-
 » gueur. Chacune de ces
 » couleuvres avoit une
 » femme au travers de la
 » gueule, avec les che-
 » veux pendans en arrie-
 » re, comme grandement
 » effrayée. Le monstre
 » portoit aussi, dans sa
 » gueule, qui étoit fort
 » démesurée, un lesard,
 » qui lui sortoit de plus
 » de trente pieds de lon-
 » gueur, & de la gros-
 » seur d'un tonneau, avec
 » les narines & les ma-
 » choires si pleines de sang,
 » que tout le reste du corps
 » en étoit aussi ensanglan-
 » té. Entre ses pattes, ce
 » lesard entraînoit un
 » grand éléphant, qui

» sembloit être si oppres-
 » sé, que les boyaux lui
 » sortoient hors de la
 » gueule; & tout ceci
 » étoit fait avec tant de
 » proportion & de natu-
 » rel, qu'il n'y avoit per-
 » sonne qui ne tremblât
 » de voir une figure si dif-
 » formée. Le replis de sa
 » queue, qui pouvoit être
 » de plus de vingt brasses,
 » étoit entortillé à un au-
 » tre semblable monstre,
 » qui étoit le second des
 » quatre Geans du cartè-
 » four, de plus de cent
 » pieds de hauteur. Outre
 » qu'il est fort laid, il
 » avoit ses deux mains
 » dans sa gueule, qui la
 » lui faisoient de la lar-
 » geur d'une grande por-
 » te, avec une rangée de
 » dents horribles, & une
 » langue fort noire, qui
 » en sortoit de la lon-
 » gueur de deux brasses.
 » Quant aux deux au-
 » tres monstres, l'un étoit
 » une figure de femme,
 » nommée des Chinois,
 » Nadelgan, de dix sept
 » brasses de hauteur, &
 » six de grosseur. Celui ci
 » avoit, au milieu de sa
 » ceinture, un visage fait
 » en proportion de son
 » corps & de plus de deux
 » brasses, qui par les na-
 » rines vomissoit de gros
 » tourbillons de fumée, &
 » par la gueule quantité de
 » feu, non artificiel, mais

MENDEZ
PINTO.

fer (92). Deux jours après, dans une autre Ville, nommée Junquileu, ils admirerent un tombeau de pierre, entouré de grilles de fer, peintes de verd & de rouge; & par-dessus, un clocher de porcelaine très fine, dressé sur quatre colonnes. Au sommet, on voyoit sept globes, dont deux étoient de fer fondu; & sur un côté de ce beau monument, on lisoit en lettres d'or cette inscription Chinoise: » Ci gît *Trannocem Mude-*
» *liar*, oncle du Roi de Malaca, qui
» eut le malheur de sortir du monde
» avant que de s'être vengé d'Alfonse
» D'Albuquerque, Lion des voleurs de
» la mer. Les Portugais surpris de reconnoître le nom d'un de leurs plus

» veritable, parce qu'au
» haut de la tête on faisoit
» un feu continuel, qui
» venoit à sortir par la
» gueule de cette face effroyable qu'il avoit au
» milieu de la ceinture.
» Le quatrieme monstre
» étoit un homme accroupi, qui souffloit à toutes forces, avec des joues
» si grandes & si enflées,
» qu'on les auroit prises
» pour une voile de navire. Ce monstre étoit aussi
» d'une hauteur demesurée, & d'un visage si
» affreux & si difforme,
» que ceux qui le regar-

» doient en pouvoient à
» peine supporter la vue.

Si l'on compare ce récit à diverses peintures sur lesquelles on a passé sans gêne, par le respect qu'on a cru devoir au nom de leurs Auteurs, on n'y trouvera pas d'autre différence que celle de l'imagination de Pinto, qui lui fait peindre les mêmes objets avec plus de chaleur & de force.

(92) Voyez ci-dessus les Relations des Missionnaires. On supprime ici tout ce qui n'en seroit qu'une répétition.

grands hommes, s'informerent du fond de cet événement. On leur apprit qu'il y avoit environ quarante ans, qu'un Ambassadeur du Roi de Malaca étant venu demander du secours à l'Empereur de la Chine contre des Etrangers qui étoient arrivés par mer, de l'extrémité du monde, & qui lui avoient enlevé ses Erats, la mort l'avoit-surpris dans le cours de sa negociation, & qu'emportant le regret de n'avoir pû satisfaire sa vengeance, il avoit employé tout ce qu'il possédoit pour laisser un témoignage de son desespoir à la posterité (93).

MENDEZ
PINTO.

Dans une Ville nommée Sempitay, où les neuf Portugais eurent la liberté de demander l'aumône, enchaînés comme ils étoient ; une femme qui s'arrêta pour les regarder, entre un grand nombre de spectateurs, parut fort touchée du recit de leur infortune. Elle leur fit quelques liberalités, » en leur recommandant de ne plus entreprendre de » si longs voyages, puisque le Ciel a » rendu notre vie si courte. Ensuite les ayant tirés à l'écart, elle déboutonna une de ses manches, & leur fit voir sur son bras gauche l'empreinte d'une Croix. Quelqu'un de vous, leur dit-elle, con-

Rencontre
d'une Chrétienne à Sempitay.

MENDEZ
PINTO.

noît - il ce signe ? Les Portugais fléchirent le genou avec beaucoup de respect, & lui repondirent, les larmes aux yeux que c'étoit le signe sacré de leur salut. Alors, levant les mains de joie & d'admiration, elle prononça les premiers mots de l'Oraison Dominicale en langue Portugaise. Elle n'en sçavoit pas davantage; mais s'étant fait confirmer en Chinois qu'ils étoient Chrétiens; » Venez, s'écria t-elle, Chrétiens du » bout du monde, avec celle qui est » votre sœur en Jesus - Christ, & qui » appartient peut-être par le sang à » quelqu'un de vous, puisque vous êtes » tous Portugais. Elle voulut nous mener à sa maison. Mais nos Gardes s'y étant opposés, parce que la moitié des aumônes étoit pour eux, elle fut obligée d'en acheter la permission de l'Officier, qui consentit, pour une somme d'argent, à nous laisser chez elle pendant cinq jours qu'il se proposoit de passer dans cette Ville.

Histoire de
cette Chrétienne, & de
Tomé Pirez.

Là, nous ayant traités avec beaucoup d'affection, elle nous montra un Oratoire, dont les ornemens étoient une Croix de bois doré, quelques chandeliers, & une lampe d'argent. Elle nous dit que son nom étoit *Inez de Leyria* & que son pere avoit accompagné To-

mé Pirez , (94) , qui étoit venu de M E N D E Z
P I N T O .

Lisbonne à la Chine , avec la qualité d'Ambassadeur du Roi de Portugal. Quelques mouvemens suspects que les Portugais avoient faits sur la côte, ayant fait prendre Pirez pour un espion, il avoit été traité avec beaucoup de rigueur. Cinq de ses gens avoient souffert une cruelle question , qui leur avoit fait perdre la vie dans les tourmens. Il ne restoit de cette malheureuse Ambassade qu'un seul Portugais , nommé *Vasco-Calvo* , qui s'étoit établi dans une autre Ville de la Chine. De-Leyria , son pere , ayant été banni à Sempitay , s'y étoit marié avec une Chinoise qui lui avoit donné quelque bien , & dont il avoit fait une Chrétienne. Dans l'espace de vingt ans , pendant lesquels ils avoient mené ensemble une vie tranquille , ils avoient converti à la Foi quantité de Payens , dont le nombre montoit encore à plus de trois cens , qui s'assembloient le Dimanche dans sa maison , pour y faire leurs prières & baiser la Croix.

Elle ajouta que son pere lui avoit laissé par écrit plusieurs Oraisons en Portugais , que les Chinois lui avoient

Service que
l'Auteur & les
Compagnons
rendent aux
Chrêtiens de
Sempitay.

(94) Voyez l'Histoire de Pirez , au second Tome de ce Recueil. C'est ce rapport qui rend le recit de Pinto très intéressant.

MENDES
PINTO.

dérobés ; & que de l'Oraison Dominicale, il n'étoit resté dans sa memoire que les cinq ou six mots qu'elle avoit prononcés. Christophe Boralho se fit un devoir d'écrire les principales prieres du Christianisme , & d'y joindre les Commandemens de Dieu. Il en forma un petit Livre , pour l'usage de cette Eglise ; & pendant le séjour que les Portugais firent à Sempitay , tous les Chrétiens de la Ville s'assemblerent sept fois chez Inez De-Leyria , pour y recevoir leurs instructions. Ils leur firent une aumône considerable , à laquelle Inez joignit d'autres presens ; & ce secours , que la Providence leur avoit menagé , servit dans la suite à les garantir d'un grand nombre de maux (95).

Information
de l'Auteur
sur l'origine
de l'Empire
Chinois & de
la grande mu-
raille.

De Sempitay , ils descendirent à Le-
guinpau , Ville celebre par une mine
d'argent qui n'en est qu'à cinq lieues ,
où plus de mille hommes sont employés
continuellement. Le lendemain , ils ar-
riverent par la riviere entre deux peti-
tes Villes , nommées Pacano & Nacau ,
qui occupent les deux rives. Ici l'Auteur
eut occasion de s'informer de l'origine
& de la fondation de l'Empire Chinois
qu'il rapporte fidèlement , dit-il , sur

le témoignage de la premiere des quatre-vingt Chroniques de la Chine (96). M E N D E M
P I N T O .

(96) Il raconte l'Histoire d'une Princeſſe nommée *Nanca*, qui ſortit par diverses aventures, avec trois Princes ſes enfans, ſix cens trente neuf ans après le déluge, d'un pays qu'il nomme *Guantipcean*, ſitué, dit-il, autant qu'on en peut juger par la hauteur du climat, qui eſt ſoixante deux degres du Nord, derriere notre Allemagne. Le fils ainé de cette Princeſſe fonda *Pequin*. Elle jetta elle même les fondemens de *Nanquin*, & lui donna ſon nom. Mais ſans entreprendre de ſuivre *Pinto* dans ſes recherches hiſtoriques, on croit devoir rapporter d'après lui l'origine de la grande muraille qui diviſe la Chine & la Tartarie, telle qu'il pretend l'avoir tirée du cinquieme Livre d'un Ouvrage Chinois, qui traite de la ſituation de tous les lieux remarquables de l'Empire. On laiſſe au Lecteur le ſoin de comparer cet article avec l'opinion des Miſſionnaires ſur le même monument. Voyez ci-devant *Tomes 21 & 27*.

» On lit dans ce cin-
» quieme Livre, qu'un
» Empereur, nommé *Criſ-*
» *nagol Dicotay*, qui, ſui-
» vant la ſupputation de
» l'Auteur & la maniere
» de compter du pays,
» regnoit en l'année du
» Seigneur cinq cens vingt
» huit, eut une guerre
» avec le Tartare pour
» quelque diſſerend ſur
» l'état de *Chenchinapan*,
» qui ſe borne au Royaume
» de *Lanhoſ*, & le dé-
» fit dans une bataille. Le
» Tartare rasſembla de
» nouvelles forces, par le
» moyen d'une ligue & de
» diverses alliances, &
» ſ'en vint fondre, huit
» ans après, ſur la Chine,
» où il prit trente deux
» Villes conſiderables,
» dont la principale fut
» celle de *Panquilor*. Alors
» la crainte porta l'Empe-
» reur Chinois à conclure
» un Traité, par lequel il
» ſe deſiſta des droits con-
» teſtés, & paya deux
» mille picots à l'ennemi,
» pour la paye des étran-
» gers qui compoſoient
» une partie de ſon armée.
» La paix continua cin-
» quante deux ans, dont
» l'Empereur qui regnoit
» alors à la Chine ſcut
» profiter pour la ſurſé-
» de ſes Etats. Il reſolut
» de faire une barriere, en
» forme de muraille, qui
» pût ſervir de frontiere
» aux deux Empires. Ses
» Etats Generaux, auſſi-
» quels il déclara ſon deſ-
» ſein, lui donnerent dix

MÉNDEZ

PINTO.

Observation
sur le recit de
Pinto.L'Auteur continue de raconter ce qui
frappa sa curiosité jusqu'à Peking. Au-

» mille picots d'argent ,
 » qui valent à notre com-
 » pte quinze millions.
 » d'or , à raison de quin-
 » ze cens ducats chaque
 » picot , joint qu'outre
 » cela ils lui entretenoient
 » 240000 hommes pour
 » y travailler , dont il y
 » en avoit trente mille dé-
 » putés comme Officiers ,
 » & les autres tous gens
 » de service. Après qu'on
 » eut donc mis ordre à
 » tout ce qui étoit neces-
 » saire pour un si prodigieux
 » chef d'œuvre , on
 » commença d'y mettre
 » la main ; si bien qu'au
 » rapport de l'Histoire ,
 » en vingt sept ans on
 » acheva d'un bout à l'autre
 » toute cette grande
 » muraille , laquelle , s'il
 » en faut croire à cette
 » même chronique , a de
 » longueur septante *Jao* ,
 » c'est à dire , trois cens
 » quatorze lieues , à raison
 » de quatre lieues &
 » demi par *Jao*. En quoi
 » ce qu'il y eut d'émervail-
 » lable , & qui semble
 » excéder la croyance des
 » hommes , fut , que sept
 » cens cinquante mille
 » hommes travaillèrent
 » sans cesse à ce grand
 » ouvrage , dont le Peuple
 » , comme j'ai déjà
 » dit , fournit la troisième
 » partie , les Prêtres & les
 » Isles d'Ainan un second
 » tiers , & l'Empereur ,
 » assisté des Princes & des
 » Seigneurs du Royaume ,
 » tout le reste. J'ai vu
 » quelquefois & mesuré
 » cette muraille , qui a
 » six brasses de hauteur ,
 » & quarante palmes de
 » largeur dans le plus
 » épais. Elle a , par le bas ,
 » un talon en forme de
 » Terre - plain , bâti à
 » chaud & à sable , &
 » enduit par le dehors
 » d'une manière de bitu-
 » me ; ce qui le rend si
 » fort que nuls canons ne
 » pourroient le démolir.
 » Au lieu de tours & de
 » boulevards , elle a des
 » guérites de deux étages ,
 » flanquées sur des arc-
 » boutans de charpente-
 » rie , d'un certain bois
 » noir qu'ils appellent
 » *Caubesi* , c'est à dire ,
 » Bois de fer , parce qu'il
 » est extrêmement fort ;
 » joint que chaque *Etape*
 » son est de la grosseur
 » d'une pipe , & très haut ,
 » tellement que ces gué-
 » rites sont beaucoup plus
 » fortes qu'elles ne se-
 » roient de pierre & de
 » chaud. Or cette murail-
 » le , qu'ils appellent *Cheir*
 » *facam* , c'est à dire ,
 » forte résistance , s'étend
 » en hauteur égale jusqu'à
 » des montagnes qu'elle

tant qu'on croit devoir d'admiration à son recit, parce qu'il étale en effet une scène continuelle de merveilles, autant paroît-il étrange qu'on ait soupçonné la bonne foi, lorsqu'il ne cesse pas de s'accorder avec nos Voyageurs les plus graves, qui n'auroient pas trouvé, peut-

MENDES
PINTO.

va joindre, qui pour servir elles-mêmes de muraille, sont escarpées à pointe de pic; ce qui rend toute cette grande machine plus forte que la muraille même. Il est à remarquer que dans toute cette longueur de trois cens quinze lieues, il n'est pas davantage que cinq entrées, par où passent les rivières de Tartarie formées des impétueux torrens qui descendent de ces montagnes, & qui faisant plus de cinq cens lieues dans la pays, se vont rendre dans les mers de la Chine & de la Cochinchine. Or en toutes ces avenues, l'Empereur de la Chine tient une garnison, & celui de Tartarie une autre; (*) en chacune desquelles le Chinois entretient sept mille hommes, & leur donne

il y a six mille hommes de cheval, & les autres sont gens de pied. La plupart de ces hommes de guerre sont étrangers, comme Mogols, Pancrus, Champas, Coraques, Gizares de Perse & autres Nations différentes, qui touchent à cet Empire, & que cette grandeur de leurs gages porte à servir les Chinois, qui, pour en dire le vrai, sont peu courageux, pour n'être pas accoutumés à la guerre; joint qu'ils n'ont pas beaucoup d'armes ni d'artillerie. En toute cette longueur de muraille, il y a trois cens vingt Compagnies, chacune de cinq cens soldats; ce qui fait en tout cent soixante mille hommes, sans y comprendre les Officiers.

Pages 437 & précédentes.

(*) Il faut faire attention que le recit de Pinto précède la conquête des Tartares.

M EN D E
P I N T O.

zêtre, plus de disposition à se faire croire, s'ils avoient écrit les premiers, ou si leur profession n'avoit beaucoup servi à leur attirer de la confiance. Il fait une description de Pekin, qui ne peut sembler incroyable qu'à ceux qui n'ont pas lu celle des plus celebres Jesuites. Il relève la charité des Chinois, avec des traits, dans lesquels on remarque sans cesse qu'il l'avoit éprouvée. Ce qu'il dit de leurs Villes flottantes, des formalités de leur Justice, de la magnificence de leurs monumens publics, de la grandeur de leur Capitale & du nombre de ses habitans, de la diversité des Tribunaux de Justice & des Sectes de Religion, de l'ordre admirable qui regne dans cette variété, de la majesté de l'Empereur & de la sagesse du Gouvernement, ne differe du recit des Missionnaires, que par de légères circonstances qui ne changent rien à la conformité du fond, & qui ne meritent pas même d'être relevées.

Il est mené à Quansy, en qualité d'esclave. Il avoit passé deux mois & demi à Pekin, lorsqu'un Samedi, 13 de Janvier 1544, en vertu d'une Sentence du Tribunal suprême, il fut conduit, avec ses Compagnons, dans la Ville de Quansy, pour y servir pendant le temps auquel ils étoient condamnés. Il paroît

qu'après avoir été justifiés des principales accusations, le seul crime qui leur attiroit ce châtiment, étoit d'avoir pénétré dans l'intérieur de l'Empire sans une permission de la Cour. En arrivant à Quansy, un Prince Tartare, qui faisoit sa résidence dans cette Ville, souhaita qu'ils lui fussent présentés; & leur ayant fait diverses questions, il les mit au nombre de quatre-vingt Hallebardiers que l'Empereur lui accordoit pour sa garde. C'étoit une faveur du Ciel; parce que cet office n'étoit pas pénible, & qu'outre la douceur de leur condition, ils étoient sûrs de la liberté à l'expiration du terme. Mais tandis qu'ils attendoient paisiblement une meilleure fortune, & qu'ils vivoient entr'eux avec une intelligence fraternelle, l'Enfer, que l'Auteur accuse toujours de ses disgrâces, comme il fait honneur au Ciel de toutes ses prospérités, leur fit trouver dans eux-mêmes la source d'une infinité de nouveaux malheurs. Deux des neuf Portugais prirent querelle sur l'extraction des *Madureyras* & des *Fonssecas*, deux illustres Maisons de Portugal, auxquelles ils étoient fort éloignés d'appartenir: & sans autre intérêt que celui de la dispute, ils s'échauffèrent si vivement sur la prééminence de

M E N D E Z
P I N T O.

Querelle entre les neuf Portugais.

MENDEZ
PINTO.

ces deux noms , qu'après s'être emportés à quelques injures , l'un donna un soufflet à l'autre , qui lui répondit d'un coup de sabre dont il lui abbatit la moitié de la joue. Le blessé prit une hallebarde , avec laquelle il perça le bras de son adversaire. Les autres , prenant parti suivant leur affection , dans un si ridicule démêlé , en vinrent aux mains à leur tour ; & de neuf , sept furent dangereusement blessés. Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de Spectateurs , entre lesquels le Prince Tartare accourut lui-même. Il fit saisir tous les Portugais ; & leur ayant fait donner sur le champ trente coups de fouet , qui furent plus sanglans que toutes leurs blessures , il ordonna qu'ils fussent enfermés dans un cachot souterrain , où ils demeurèrent chargés de chaînes , l'espace de quarante six jours. Rien ne leur fut plus sensible que les reproches qu'on leur fit essuyer. On leur reprochoit continuellement ,

Repro-
ches inju-
rieux qu'ils
essuyent.

» qu'ils étoient sans crainte & sans con-
» noissance du Ciel ; pires que des bêtes
» feroces , & sans doute d'un Pays & d'une
» Nation barbares , puisqu'avec un mê-
» me langage & les mêmes usages ils
» avoient été capables de se blesser &
» de s'entretuer sans raison : qu'ils me-

"ritoient d'être bannis du commerce MENDEZ
 "des hommes, comme les plus dan- PINTO.
 "gereux serpens ; & qu'ils devoient
 "s'attendre d'être confinés dans les mi-
 "nes de *Chabaquai*, de *Sumbor*, ou de
 "Lamau, lieux faits pour des monstres
 "de leur espece, & dans lesquels ils
 "auroient le plaisir d'heurler avec les
 "animaux qui n'étoient pas plus farou-
 "ches & plus vils qu'eux.

Ils parurent ensuite devant un Tri- Leur puni-
 bunal fort majestueux, qui leur fit tion.
 donner encore trente coups de fouet,
 mais qui les renvoya dans une prison
 plus douce, où ils passerent deux mois
 entiers. Enfin, dans une Fête publique
 où l'usage du Pays est de faire beaucoup
 d'aumônes pour les Morts, le Prince se
 souvint d'eux avec quelques sentimens
 de pitié. Il leur fit grace de la vie, en
 faveur de leur misere & de leur qualité
 d'Etrangers ; mais ce ne fut que pour
 être conduits dans une forge de fer,
 & pour y être employés aux ouvrages
 les plus penibles. Ils y passerent six
 mois, nuds, & presque sans nourriture.
 Une maladie dont ils furent tous
 attaqués, & dont on craignit la conta-
 gion, leur fit obtenir la liberté de for-
 tir pour se faire traiter, & celle de men-
 dier les nécessités de la vie jusqu'à leur

MENDEZ
PINTO.
Ordre qu'ils
mettent en-
tre'eux.

guérison. Dans cette extrémité, ils promirent entr'eux par un serment solennel, de vivre en bonne intelligence, & de reconnoître pour leur chef un des neuf, qui seroit choisi chaque mois par les huit autres, avec le pouvoir de regler leur conduite. Cet ordre se soutint constamment, & servit beaucoup à soulager leur misere. Ce choix étant tombé sur Christophe Boralho, sa prudence lui fit distribuer les offices qui se rapportoient au bien commun. Deux furent chargés de mendier dans la ville. Deux autres d'aller à l'eau, & d'apprêter les alimens. Le reste devoit s'employer à couper du bois dans une Forêt voisine, non seulement pour l'usage domestique, mais pour tirer quelque profit de ce qu'on pourroit vendre.

Rencontre
qui effraye
Pinto.

Pinto, qui étoit de ce dernier nombre, revenoit un jour du lieu du travail avec son fardeau sur le dos. Il rencontra un vieillard, vêtu d'une robe de damas noir, doublée d'une fourrure blanche. Cet air de propreté lui parut suspect, dans un homme sans suite, & dans un chemin détourné; sur-tout lorsque l'Inconnu se retirant un peu à l'écart, l'eût appelé d'un signe de main. Il le prit pour un voleur, qui n'étoit pas sans quelques associés de la même

profession, & qui vouloit lui ôter sa charge de bois. Dans cette idée, il prit le parti de jeter son fardeau à terre; & tenant en main le bâton sur lequel il s'appuyoit, il marcha lentement vers le vieillard, qui se mit alors à marcher lui-même pour l'attirer à sa suite. Pinto, surpris de ce spectacle, se confirma dans l'opinion que c'étoit quelque voleur, & prit le parti de retourner sur ses traces, pour gagner promptement le grand chemin qui conduisoit à la Ville. Mais cette homme, jugeant de son intention, se mit aussi-tôt à crier. Pinto tourna la tête, & remarqua que s'étant jetté à genoux, il lui montrait de loin une petite croix d'argent, avec des gestes soumis, par lesquels il sembloit implorer sa pitié.

Alors ne balançant point à le rejoindre, quoiqu'il continuât de le prendre pour un Chinois, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire, avec autant de larmes que de sanglots, " Benî soit la miséricorde du Ciel, qui m'a fait la grace, après un si long exil, de voir un Chrétien, un homme qui fait profession de la Loi de mon Dieu crucifié. Je te conjure, lui repondit Pinto dans sa premiere surprise, au nom de Notre Seigneur Jesus-Christ,

MENDES
PINTO.

Il trouve
Vasco Calvo.

MENDEZ » de me dire promptement qui tu es.
 PINTO. » Mon frere, repliqua l'autre, je suis
 » un pauvre Chrétien, Portugais de
 » Nation, & je me nomme Vasco Cal-
 » vo, frere de Diego Calvo, qui fut
 » autrefois Capitaine du Navire de Dom
 » Nuno Manuel. Je suis natif d'Alco-
 » chete; tombé ici dans l'esclavage, il y
 » a vingt sept ans, avec Tomé Perez, qui
 » avoit été envoyé dans ce Pays pour
 » Ambassadeur, & qui perit misérable-
 » ment par l'imprudence d'un Capitaine
 » Portugais (97).

Comment Vasco Calvo traite les neuz Portugais. Pinto reconnoissant alors le même Vasco Calvo, dont Inez. De-Leyria lui avoit raconté l'infortune à Sempitay, l'embrassa comme un frere, & versa long-temps des larmes avec lui. Ils se racontèrent mutuellement leurs malheurs. Tout le reste du jour fut employé à ce recit. Vers le soir, ayant repris le chemin de la Ville, Calvo montra sa demeure à Pinto (98), & le pressa de lui amener sur le champ tous ses Compagnons. Il se hâta de leur porter une si douce nouvelle; & les ayant trouvés dans le miserable logement qu'ils occupoient, ils se rendirent ensemble

(97) Pages 551 & précédentes.

(98) L'Auteur n'expli-

que pas comment Calvo l'avoit reconnu pour un Portugais.

dans une maison fort commode, où ils furent reçus avec des transports de joie. M E N D E Z
P I N T O.

Vasco, qui connoissoit leur misere, avoit déjà fait couvrir une table. Il commença par leur présenter sa femme, & quatre enfans qu'il avoit d'elle. Ensuite ils passerent à table une parti de la nuit. Cette Dame, qui étoit Chinoise, mais Chrétienne, quoique la crainte lui fît déguiser sa religion aux yeux du Public, leur ouvrit après le souper un oratoire secret, qui contenoit un petit autel, avec une croix d'argent, une lampe & deux chandeliers. Là, s'étant mis à genoux avec ses quatre enfans, elle prononça quelques prieres fort touchantes en langue Portugaise. Toute l'assemblée y joignit les siennes, avec la même ferveur; & l'Auteur peint cette tendre scene, comme le plus grand bonheur qu'il eût goûté depuis longtemps (99).

La generosité de Calvo, qui jouissoit d'une fortune honnête, fit trouver aux neuf Portugais, beaucoup moins de rigueur dans leur esclavage. Ils étoient, à Quansy, depuis plus de huit mois, lorsqu'un Mercredi, troisieme jour de Juillet 1544, un peu après mi- Revolution
causée par les
Tartares.

MÉNDEZ
PINTO.

„ nuit , il se repandit dans la Ville un
„ bruit & des mouvemens si terribles ,
„ qu'on auroit crû le monde au dernier
„ moment de sa ruine.

Les Portugais , n'osant prendre confiance à personne , se rendirent chez Vasco Calvo , pour lui demander la cause de ce tumulte ; mais ils ne le trouverent pas plus tranquille que les autres habitans. Il leur apprit , la larme à l'œil , qu'on étoit informé , par des voies certaines , que le Kham de Tartarie venoit fondre sur Pekin , avec la plus nombreuse armée qu'on eût jamais vûe depuis que les hommes s'entredéchirent par des guerres (1) ; & qu'un

(1) Ici , ceux qui trouveront peu de vraisemblance dans le recit de Pinto , doivent compter qu'il parle sur le temoignage de Calvo , & Calvo sur le bruit commun. Cependant ces prodigieuses armées ne sont pas sans exemple , en Tartarie , où l'on sçait que les Hordes entieres marchent à l'ordre des Souveraines. Voyez ci-dessus les conquêtes de Jenghiz-kam au Tome 25. D'ailleurs Pinto confesse que depuis Adam on n'avoit pas vu d'armée semblable. „ Il y „ avoit , dit-il , vingt sept „ Rois , qui tous ensemble „ menoient dix-huit

„ cens mille hommes , dont
„ six cens mille étoient de
„ cheval , venus par terre
„ de Lançame , de Famfir ,
„ & de Mecuy , d'où ils
„ étoient partis avec un
„ prodigieux nombre de
„ Rhinoceros , qui tiroient
„ les chariots du bagage.
„ Quant aux douze cens
„ mille hommes de pied ,
„ on les tenoit arrivés par
„ mer en dix sept mille
„ Vaisseaux , Lantées &
„ langas , aval la rivière
„ de Batampina ; à cause
„ de quoi l'Empereur de la
„ Chine , se sentant trop
„ foible pour de si grandes
„ forces , s'étoit réfugié
„ avec peu de gens dans la
détachement

détachement de soixante dix mille che-
vaux étoit déjà venu se poster dans la
Forêt de Malicataran, éloignée de Quan-
sy d'environ deux lieues, sous la con-
duite du General Tartare, nommé Nau-
ticor, dont le dessein apparemment
étoit d'attaquer la Ville, où l'on pou-
voit arriver dans l'espace de deux ou
trois heures.

Cette nouvelle jetta les Portugais
dans un trouble, qui leur fit oublier
combien de fois ils avoient oublié la
mort, comme le plus heureux terme
de leur misere. Ils consulterent Calvo,
sur les moyens de sauver leur vie. Mais
l'embarras, où il étoit pour lui-même
& pour sa famille, leur fit comprendre
qu'ils ne pouvoient l'importuner de
bonne grace. Il les assura que les murs
de la Ville, étant déjà bordés de trou-
pes, & les portes soigneusement gar-
dées, il avoit tenté inutilement d'en
sortir. Le tumulte ne fit qu'augmenter
pendant le reste de la nuit. Au lever du
soleil, les Ennemis se firent voir avec
une contenance effroyable. Ils étoient
divisés en seize escadrons; leurs dra-

MENDEZ
PINTO.

La Ville de
Quansi est sac-
cagée.

ville de Nanquin. Page 555. Ce grand nombre
de Rhinoceros & les dix
sept mille Vaisseaux
font une autre difficul-

„ té. Mais le fond de l'ex-
„ pédition est verifié par
„ d'autres temoignages.
„ Voyez le Tome 25.

MENDEZ
PINTO.

peaux écartelés de verd. & de blanc, qui sont les couleurs du Kham de Tartarie (2). Dans cet ordre, ils s'approchèrent des murailles, en poussant des cris affreux; ils dressèrent plus de deux mille échelles, qu'ils avoient apportées; & montant de toutes parts avec autant de legereté que de courage, ils commencèrent un assaut si terrible, que toute la résistance des assiégés ne put les arrêter long temps. Les portes furent enfoncées, & toute la Ville fut bien tôt remplie de ces barbares, qui firent main-basse sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura sept jours; après lesquels s'étant contentés d'enlever l'or & l'argent des maisons & des Temples, ils acheverent de les détruire par le feu (3).

L'Auteur
devient esclavé
des Tartar-
es.

L'Auteur n'explique pas nettement par quel bonheur il évira la mort. Mais étant tombé au pouvoir du vainqueur avec ses huit Compagnons, il laisse entendre que la qualité d'Etrangers fit respecter leur vie, tandis que Calvo & sa famille furent ensevelis apparemment dans les ruines de Quansy. Les Tartares se mirent en marche vers Pekin. Deux jours après, s'étant souve-

(2) Page 557.

(3) Page 558.

nus, qu'à la vûe d'un Château nommé *Nixoamcou*, qu'un de leurs partis y avoir été taillé en pieces, dans une embuscade des Chinois, ils résolurent de l'emporter par escalade. On commanda un détachement pour cette expedition, & toutes les mesures furent prises avec beaucoup de sagesse. Cependant les Chinois se défendirent si courageusement, qu'après avoir tué trois mille Tartares dans l'espace de deux heures, ils forcerent leur General de faire sonner la retraite. Cette disgrace lui causa d'autant plus de chagrin, que les fleches Chinoises étoient empoisonnées d'un suc fort subtil, qui rendoit la guerison des blessés presque impossible; sans compter qu'il craignoit la disgrace du Kham, pour avoir sacrifié ses meilleures troupes dans une si legere occasion. Il pensoit à renouveler l'assaut, dans la résolution de laver sa honte ou d'y perir lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le Camp; & les plus braves refuserent de marcher sans une déliberation generale du Conseil. Nauticor (4) ne fut pas fâché de cette ouverture, qui pouvoit servir à le decharger du succès. On s'assembla.

Evenement,
qui met les
Portugais en
faveur.

(4) Il se nommoit aussi Mitaquier. Mais l'un ou l'autre de ces deux noms étoit le titre de son emploi.

MENDEZ
PINTO.

Georges
Mendez pro-
met de pren-
dre le Châ-
teau de Ni-
xoamcou.

L'affaire fut discutée avec une grande variété d'opinions. Pendant qu'on s'agittoit, un Officier de considération, qui avoit la garde des Prisonniers, entendant raisonner les Portugais sur l'entreprise qui occupoit toute l'armée, leur demanda si l'on faisoit la guerre dans leur pays, & s'ils avoient de l'inclination pour les armes. Un d'entreux, nommé Georges Mendez, repondit avec assez de verité, que toute leur vie s'étoit passée dans les combats, & que depuis l'enfance ils n'avoient pas eu d'autre exercice. Si dans une si longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le Château, il n'y a point de faveurs que vous ne puissiez attendre du Général. Alors Georges Mendez, sans considérer à quoi sa présomption pouvoit l'exposer, assura fort hardiment que si Nauticor vouloit s'engager au nom du Kham, par un écrit signé de sa main, à le faire conduire, avec ses compagnons, dans l'Isle d'Aynan, pour retourner de-là dans leur pays, il se croyoit capable de lui faire aisément surmonter toutes les difficultés du siege. Cette offre fut reçue avidement de l'Officier, qui se hâta d'en donner avis au Général.

Il est temps de remettre dans la bouche de l'Auteur la suite de son recit. Pendant qu'on informoit le Conseil du discours de Mendez, nous demeurames si surpris de son audace, qu'appréhendant déjà la vengeance des Tartares, nous lui reprochames amèrement de s'être rendu l'instrument de notre perte, par des promesses que nous n'étions pas capables de remplir. Il nous répondoit avec une confiance qui augmenta notre admiration, qu'il seroit bien étonnant que neuf Portugais, exercés en effet depuis long-temps au métier des armes, & qui devoient trouver dans leur memoire le souvenir d'une infinité d'exploits de leur Nation, ne fussent pas mieux instruits que des barbares : qu'en joignant nos lumieres & nos reflexions, il se promettoit que nous leur ouvririons du moins quelque voie qu'ils ignoroient ; & que peut-être nous suffiroit-il de paroître un peu moins grossiers qu'eux, pour obtenir une considération qui pouvoit nous conduire à la liberté. Il ajouta, pour exciter notre courage, que dans l'excès de misere où nous étions, notre vie ne méritoit d'être conservée qu'autant qu'elle pouvoit servir à nous procurer un meilleur sort.

MENDEZ
PINTO.

MENDEZ

PINTO.

Les deux

gais sont pré-
sentés au Gé-
néral Tartare.

Nous commençâmes à le regarder d'un autre œil ; & sa témérité nous parut une inspiration du Ciel , qui vou-
loit peut-être la rendre utile à notre délivrance. Nauticor n'étant pas satisfait du Conseil , prêta volontiers l'oreille à l'offre qu'on lui fit de nos services ; sur-tout lorsqu'il eut appris que nous étions d'une Nation dont les conquêtes avoient fait du bruit dans les Indes. Il nous fit amener dans sa tente , chargés de chaînes comme nous l'étions encore. Les principaux Officiers du Camp étoient autour de lui , quoique la nuit fût très avancée. Après diverses questions , auxquelles Mendez répondit avec assurance , il nous fit ôter une partie de nos liens ; & s'intéressant déjà pour notre conservation , il nous fit apporter quelques alimens , sur lesquels nous nous jettâmes avec une avidité qui parut le rejouir beaucoup. Un de ses Officiers , jaloux peut-être de lui voir tant de confiance pour notre secours , lui dit , en raillant notre misère » que quand sa bonté ne serviroit » qu'à nous délivrer de la faim , ce n'é- » toit pas l'employer inutilement ; qu'el- » le nous empêcheroit de mourir de » langueur , & qu'elle lui vaudroit au » moins mille taels , qu'il tireroit de

» notre vente à Lançam (5). « Cette plaisanterie, qui fit rire assez long-temps les autres parut peu lui plaire. Il continua de s'entretenir avec Mendez ; & ne dissimulant point qu'il étoit satisfait de ses reponses, il lui promit, non seulement la liberté, mais toutes sortes d'honneurs & de bienfaits, s'il lui faisoit emporter le Château avec peu de perte. Mendez eut la prudence de lui dire qu'il ne pouvoit s'expliquer sans avoir observé la place. Tout le monde loua ce langage ; & ceux qui s'étoient défié de nos offes en prirent une meilleure opinion.

On nous fit passer le reste de la nuit dans une tente voisine, où nos craintes furent aussi vives que nos esperances. Mendez apprenant que le Général avoit commandé trente hommes, pour l'accompagner dans ses observations, demanda que ses Compagnons fussent du nombre. Cette faveur nous fut accordée, mais sans armes & toujours chargés d'une partie de nos chaînes. Après avoir observé la situation du Château, sur laquelle nous tenions conseil en Portugais, pendant notre marche ; nous conçumes qu'étant environné d'un

Ils observent la place.

Leur résolution.

MENDEZ
PINTO.

fossé plein d'eau , qui faisoit sa principale défense & que les Tartares avoient tenté inutilement de passer, nous pouvions le faire combler aisément de fascines, dont ils ne connoissoient pas l'usage; & qu'à l'aide de quelques attaques feintes, qu'on formeroit de divers côtés pour diviser les forces de la garnison, le véritable assaut, qui se feroit par le passage que nous aurions ouvert, ne pouvoit manquer de succès. Cette délibération nous ayant peu coûté, on fut surpris de notre diligence; & plus encore, de nous entendre assurer à Nauticor, que le Château seroit bien-tôt à lui, avec aussi peu de travail que de hasard. Il nous fit ôter aussi-tôt le reste de nos fers, &, dans le mouvement de sa reconnoissance, il jura qu'en arrivant à Pekin, il nous presenteroit au Kham, pour nous faire recueillir les plus glorieux fruits de ses promesses.

Comment ils
l'exécutent.

Mendez fut regardé à l'instant comme un second Général, dont toute l'armée devoit reconnoître les ordres. Il donna un modele de fascines, sur lequel on se hâta d'en faire un prodigieux nombre. Nauticor étant informé seul de notre projet, les Tartares raiso-
noient sur leur usage. Les uns s'ima-

ginoient que nous allions faire, autour du fossé, un feu immense, dont la flamme envelopperoit la place, & consumerait les assiegés. D'autres, qui sentoient l'impossibilité de cette entreprise, se figuroient que nous voulions élever sur les bords du fossé un rempart de bois, à la hauteur du mur, pour accabler les ennemis, à cette distance, par la multitude des fleches & des zagayes. Personne ne comprit que des fascines, dont chacune furnageoit sur l'eau, pussent former par le nombre, un poids capable de remplir le fossé, à l'aide des traverses & de la terre qu'on y mêle. On ne devina pas mieux l'usage des paniers & des hoyaux, que Mendez fit rapporter des villages & des bourgs voisins, d'où la guerre avoit fait fuir les Habitans. Tout le jour fut employé à ces preparatifs. Mendez parut sans cesse à côté de Nauticor, qui le combloit de faveurs. Nous crûmes remarquer, dans sa contenance, un air de fierté, qui s'étendoit jusqu'à nous, & que nous ne pumes souffrir sans murmure. Qui sçait, disions-nous, dans quelles nouvelles disgraces sa rémerité peut nous engager? Si son entreprise réussit mal, nous devons nous attendre à mourir, par la vengeance des

MENDEZ
PINTO.

" Mendez cause de la jalousie à ses Compagnons.

MENDEZ Tartares. S'il a le succès que nous des-
PINTO. sirons, il jouira de toute la faveur du
Kham; & notre plus grand bonheur
sera peut-être de nous voir employés
à le servir (6).

Cependant toutes ses mesures furent
prises avec tant de sagesse, que dès le
matin du jour suivant l'armée fut mise
en ordre de bataille, & divisée en plu-
sieurs corps, qui s'approchèrent des
murs, d'autant de côtés différens. Cha-
que division devoit feindre de com-
mencer son attaque, avec aussi peu de
précaution que celle du premier jour,
tandis que le principal corps, dont
Mendez avoit pris le commande-
ment, jetteroit les fascines, & se hâ-
teroit de passer le fossé, pour commen-
cer brusquement l'escalade. Cette ope-
ration fut achevée avec tant de dili-
gence, que l'Ennemi reconnut à peine
de quel danger il étoit menacé. Men-
dez fut le premier qui planta l'échelle
au pied du mur. Nous y montâmes
avec lui, dans la résolution de perir,
ou de signaler notre valeur. La résistance
des assiégés fut d'abord assez vive : mais
l'effroi dont ils furent bien-tôt saisis,
la vue d'un si grand nombre de Tarta-
res, qui ne cessoient pas de traverser

Le Château
est forcé.

le fossé sur nos traces , leur fit perdre le courage avec l'esperance. Nous plantâmes le premier drapeau sur la muraille. Nauticor & ses principaux Officiers , qui nous regardoient de l'autre bord , se disoient entr'eux , avec autant de joie que d'étonnement : D'où nous vient ce merveilleux secours ? Une armée de tels guerriers seroit capable de conquérir la Chine & la Tartarie (7).

Le decouragement des Chinois n'ayant fait qu'échauffer la furie du vainqueur , on vit presque aussitôt sur les murs , plus de cinq mille Tartares , qui forcèrent l'Ennemi de se retirer ; & le carnage devint si sanglant , qu'en moins d'une demi-heure dix mille Chinois , ou Mogols , perirent dans toutes les parties du Château. Nauticor ne perdit que six vingt hommes. On lui ouvrit les portes avec les acclamations de la victoire. Il se rendit sur la place d'armes , accompagné de tous ses Capitaines. Son premier soin fut d'y brûler les drapeaux Chinois. Ensuite , faisant approcher Mendez , il joignit à l'éloge de sa conduite & de sa valeur , un présent de deux bracelets d'or. Nous reçûmes aussi des témoignages de son

MENDEZ
PINTO.

Nauticor récompense les Portugais.

(7) L'Auteur ne dit pas si c'étoit seulement la Garnison.

MENDEZ
PINTO.

Barbarie du
Général Tar-
tare.

estime, mais la plus haute marque de considération, au jugement des Tartares, fut de nous faire manger tous à sa table, dans le Château même, sur lequel il voulut remporter cette espèce de triomphe. Après le festin, il souilla sa gloire par un excès de barbarie. Non seulement il fit mettre le feu à la Place, avec quantité de cérémonies odieuses; mais ayant fait couper la tête aux Chinois morts, il fit arroser de leur sang tous les lieux que la flamme avoit ravagés. Lorsqu'il fut retourné à sa tente, il donna mille tael à Mendez. Chacun des autres Portugais en recut cent. Cette inégalité devint un nouveau sujet de murmure, pour ceux qui se croyoient au-dessus de lui par la naissance; quoiqu'ils ne pussent desavouer que nous lui devions l'honneur & la liberté (8).

Il se rend
Pekin.

Nauticor leva son camp; & deux jours de marche, pendant lesquels il repandit la désolation sur ses traces, le firent arriver à deux lieux de Pekin. Il trouva, sur le bord d'une rivière, nommée *Palamxitau*, un Prince Tartare, qui venoit le féliciter de ses victoires au nom du Kham, & qui lui amenoit un cheval richement équipé,

du nombre de ceux que le Kham mon-^{MENDRZ}
toit, pour faire son entrée dans la Ca-^{PINTO.}
pitale de l'Empire Chinois. Cette caval-
cade fut relevée par toutes les marques
d'honneur qui pouvoient flatter son
ambition. Il envoya les Portugais, sous
la conduite d'un de ses gens, au quar-
tier qu'il devoit occuper, avec promesse
de les présenter le lendemain au Kham.
Ce Prince, auquel il parla d'eux le mê-
me jour, les jugea dignes de la liberté.
Mais une faveur si juste, que Nauticor
même s'empressa de leur annoncer,
trouva des obstacles de la part d'un Sei-
gneur fort respecté, qui représenta com-
bien il étoit important pour le bien
public, de ne pas laisser sortir du pays,
des Etrangers dont on admiroit le cou-
rage & les lumieres. Il exagéra l'utilité
qu'on pouvoit tirer de leurs services;
& ce qu'on devoit craindre de leur ha-
bileté, si d'autres vûes les faisoient
passer dans le parti des Chinois. Nau-
ticor reconnut la force de ces raisons.
Cependant la fidelité qu'il devoit à sa
parole, & l'honneur du Kham, qu'il
n'en crut pas moins engagé à tenir la
sienne, lui firent refuser d'en faire l'ou-
verture à la Cour. Il nous recommanda
de nous tenir prêts le lendemain à re-
cevoir ses ordres.

Obstacles à
la liberté des
Portugais.

MENDEZ
PINTO.
Ils font con-
duits à la ten-
te du Kham.

Avec quelque distinction qu'on nous eût traités depuis le Château de Ni-xoamcou, nous fumes surpris de voir arriver, à l'heure qu'il nous avoit marquée, neuf chevaux bien équipés, sur lesquels nous fumes invités à monter, pour nous rendre à sa tente. Il se mit dans une litière, autour de laquelle marchoient soixante Hallebardiers pour sa garde, & six Pages de sa livrée, sur des chevaux blancs. Nous marchames après les Pages. Ce cortège étoit fermé par une troupe de Domestiques à pied, avec quantité de Musiciens sur les aîles. En arrivant aux premières tranchées des tentes du Kham (9), Nauticor sortit de sa litière, pour demander au Capitaine des portes la permission d'entrer. Nous descendimes à son exemple. Ensuite, étant rentré dans sa litière, il s'avança, par la première enceinte, jusqu'à l'entrée d'une longue galerie, où il nous ordonna de l'attendre. Nous y passames quelque temps à voir sauter & voltiger des *Bâteleurs*, qui nous causerent peu d'admiration. Enfin Nauticor, reparoissant avec quatre Pages, nous introduisit par divers appartemens

(9) Il se nommoit *Xuviapom*, ou plutôt *Chn-
biapom*.

intérieurs dans la chambre du Kham (10). M E N D E Z
P I N T O.

Après nous être avancés de dix ou

(10) Toutes ces dispositions ne demandent pas d'être supprimées. Celle-ci a non seulement des grâces, dans les termes du Vieux Traducteur, mais représente si vivement la grandeur de ce Kham des Tartares, qu'elle paroît mériter une exception.

„ Nous vîmes sortir, ra-
„ conte Pinto ; le Géné-
„ ral Nauticor, menant
„ avec soi quatre jeunes
„ garçons fort beaux, vé-
„ tus de jupes à la Tur-
„ que, couvertes de ban-
„ des vertes & blanches ;
„ portant, au-dessus de
„ la cheville du pied, de
„ petites bandes d'or en
„ forme de ceps. Les Gen-
„ tilshommes, qui étoient
„ là présents, ne les vi-
„ rent pas plutôt qu'ils se
„ leverent sur pied ; & ti-
„ rant leurs coutelas, ils
„ les mirent par terre avec
„ une cérémonie qui nous
„ sembla fort belle. Cepen-
„ dant, comme nous te-
„ nions la tête panchée
„ vers terre, un de ces
„ jeunes garçons nous dit
„ tout haut de nous re-
„ jouir, parce que l'heure
„ étoit arrivée où notre
„ desir devoit être accom-
„ pli, & que suivant la
„ promesse de Nauticor,
„ leur maître alloit nous
„ délivrer. A ces mots,

„ tout prosternés que nous
„ étions, nous leur fîmes
„ cette réponse, dans le
„ goût de leur pays ; veuil-
„ le le Ciel nous combler
„ de tant de fortune, que
„ son pied foule nos têtes.
„ A quoi ils repliquèrent ;
„ Votre souhait n'est pas petit ; & plaise
„ au Seigneur vous accor-
„ der ce don de richesse.

„ Ils nous conduisirent
„ de-là dans une autre ga-
„ lerie, élevée sur vingt
„ cinq colonnes de bronze,
„ par laquelle nous
„ entrâmes dans une gran-
„ de salle où il y avoit
„ quantité de Gentilshom-
„ mes, & parmi eux,
„ plusieurs étrangers, Mo-
„ gores, Persans, Bardios,
„ Calaminhans, & Bra-
„ maas de Sornam. Après
„ que nous eûmes traversé
„ cette salle, sans nous
„ y arrêter pour aucune
„ cérémonie ; nous entra-
„ mes dans une autre, qui
„ s'appelloit *Tigihipau*, où
„ il avoit quantité d'hom-
„ mes armés, qui se te-
„ noient debout, rangés
„ en cinq files le long de
„ la salle. Ceux-ci avoient
„ sur l'épaule leurs coute-
„ las, garnis de plaques
„ d'or. Ils arrêterent un
„ peu Nauticor, avec de
„ grands complimens,
„ auxquels ils joignirent

M'ENDEZ
PINTO. douze pas dans la salle, nous fimes notre compliment, avec diverses cere-

„ quelques demandes, &
„ reçurent son ferment sur
„ les masses que portoient
„ les jeunes garçons; cho-
„ se qu'il fit à genoux, &
„ baïsa la terre par trois
„ diverses fois. Après ce-
„ la, l'entrée lui fut don-
„ née par une autre porte,
„ qui étoit de front, par
„ où nous arrivâmes en
„ une grande Place faite
„ en quarré, comme un
„ cloître. Là se voyoient
„ quatre rangs de statues
„ de bronze, en façon
„ d'hommes sauvages, avec
„ avec des masses & des
„ couronnes toutes do-
„ rées. Ces Idoles, ou ces
„ Geans, avoient chacun,
„ de hauteur, vingt six
„ emfans, & six de lar-
„ ge, tant sur la poitrine
„ que sur les épaules. Ils
„ avoient la mine assez
„ mauvaise & difforme,
„ & les cheveux crépelus,
„ en façon de Caffres. Le
„ desir que nous eumes de
„ sçavoir ce que signi-
„ fioient ces figures, nous
„ le fit demander aux Tar-
„ tares, qui nous dirent
„ d'abord que c'étoient les
„ trois cens soixante dieux
„ qui avoient fait les jours
„ de l'année, qu'on avoit
„ mis là exprès, afin
„ qu'en leurs effigies un
„ chacun les adorât con-
„ tinuellement, pour avoir

„ créé les fruits de la ter-
„ re: qu'au reste le Khain
„ de Tartarie les avoit fait
„ là transporter d'un grand
„ Temple appelé *Angi-*
„ *camoy*, qu'il avoit pris
„ en la ville de *Xipoton*,
„ en la Chapelle des Rois
„ de la Chine, pour triom-
„ pher d'eux lorsqu'il s'en
„ retourneroit dans son
„ pays, afin qu'il fût con-
„ nu dans le monde qu'en
„ dépit du Roi de la Chi-
„ ne il avoit captivé ses
„ dieux.

„ En cette même place,
„ dans un lieu planté d'o-
„ rangers, environné d'u-
„ ne palissade de lierre, de
„ rosiers, de romarins,
„ & de diverses fleurs que
„ nous n'avons point en
„ Europe, se voyoit une
„ tente faite à plaisir, sur
„ douze balustres de bois
„ de camphre, chacune
„ en quatre tronçons d'ar-
„ gent, en façon de cor-
„ deliere, plus grosse que
„ le bras. Dans cette Tri-
„ bune, il y avoit un
„ trône assez bas, en fa-
„ çon d'Autel, garni de
„ feuillages de fin or, avec
„ son dais au haut, par-
„ fermé d'étoiles d'argent,
„ où se voyoient le Soleil,
„ la Lune, & quelques
„ nuées, les unes blan-
„ ches, d'autres comme
„ celles qui paroissent au

monies, qu'on nous avoit enseignées. M E N D E Z
P I N T O .
Alors le Kham dit à Nauticor : » De-

» temps de pluie ; tou-
» tes émaillées si au na-
» turel , avec tant d'ar-
» tifice , qu'elles trom-
» poient les yeux de ceux
» qui les regardoient , car
» elles sembloient pleu-
» voir véritablement. Au
» milieu de ce trône étoit
» couchée, sur un lit, une
» grande statue d'argent ,
» nommée *Abican Nilan-*
» *cor*, qui signifie *Santé des*
» *Rois* , qu'on avoit en-
» core prise dans le Tem-
» ple d'Angicamoy. Or ,
» tout à l'entour de cette
» même statue, se voyoient
» trente quatre Idoles, de
» la hauteur d'un enfant
» de cinq ou six ans, les-
» quelles étoient rangées
» en deux files, & mises à
» genoux, avec les mains
» haussées, comme pour
» l'adorer. A l'entrée de
» cette même tente, il y
» avoit quatre jeunes Gen-
» tilshommes richement
» vêtus , lesquels avec
» leur encensoir à la main
» faisoient la ronde deux
» à deux ; puis au son d'u-
» ne cloche qu'ils frap-
» poient, se prosternoient
» & s'encensoient les uns
» les autres. A la garde
» de cette tente, étoient
» soixante Hallebardiers,
» qui en étant un peu
» éloignés, l'environnoient
» tout à l'entour. Ils
» étoient vêtus de cuir
» bronzé, & portoient sur
» leurs têtes des morions
» fort bien travaillés ; tou-
» tes lesquelles choses ,
» jointes ensemble, étoient
» des objets fort agréables
» & majestueux.
» Au sortir de cette pla-
» ce, nous entrâmes en un
» autre appartement, où il
» y avoit quatre grandes
» chambres, fort riches &
» bien parées, dans les-
» quelles étoient plusieurs
» Gentilshommes, tant
» étrangers que du pays.
» De-là passant outre, où
» le Nauticor & les jeu-
» nes garçons nous con-
» duisoient, nous arri-
» vâmes à la porte d'une
» grande salle basse, faite
» en façon d'Eglise, où il
» y avoit six Huissiers
» avec leurs masses, les-
» quels, avec un nou-
» veau compliment qu'ils
» firent au Nauticor, nous
» firent tous entrer. En
» cette salle étoit le Kham
» de Tartarie, accompa-
» gné de plusieurs Prin-
» ces, Seigneurs & Capi-
» taines, entre lesquels
» étoient les Rois de Pas-
» na, Mecuy, Capinper,
» Raja-Benam, Anche-
» facoray, & autres Rois,
» au nombre de quatorze,
» lesquels, avec des vête-
» mens fort riches, étoient

MENDEZ PINTO. Questions du Kham & reponse des Portugais.

mande à ces gens du bout du monde, s'ils ont un Roi, & comment se nomme leur Pays; & de combien il est éloigné de la Chine, où je suis à present? Un de nous repondit que notre Pays se nommoit Portugal, que nous avions un Roi fort puissant, & que depuis sa Capitale jusqu'à Peking, le voyage étoit de trois ans. Cette reponse étonna beaucoup le Kham,

„ tous assis au pied de la
 „ Tribune, éloignés de
 „ deux ou trois pas. Un
 „ peu plus à l'écart, se
 „ voyoient trente deux
 „ femmes, fort belles, qui
 „ jouant de divers instru-
 „ mens de musique, fai-
 „ soient un concert fort
 „ doux à l'oreille. Le Roi
 „ étoit assis dans son trô-
 „ ne, sous un riche dais,
 „ & avoit autour de lui
 „ douze enfans, qui se
 „ tenoient à genoux, avec
 „ de petites masses d'or
 „ en façon de sceptres,
 „ qu'ils portoient sur leurs
 „ épaules. Plus en arri-
 „ re, étoit une jeune fil-
 „ le, grandement belle &
 „ fort richement vêtue,
 „ avec un éventail à la
 „ main, dont elle éven-
 „ toit le Kham. Celle ci
 „ étoit sœur de Nauticor,

„ notre Général, & fort
 „ aînée du Kham, qui
 „ étoit âgé d'environ qua-
 „ rante ans, de haute
 „ taille, assez maigre, &
 „ de bonne mine. Il avoit
 „ la barbe fort courte,
 „ les moustaches à la Tur-
 „ que, les yeux à la Chi-
 „ noise, & le regard se-
 „ vere & majestueux.
 „ Quant à son vêtement,
 „ il étoit violet, en fa-
 „ çon de soutane à la
 „ Turque, en broderie de
 „ perles; & à la tête, une
 „ salade de satin de même
 „ couleur, avec une riche
 „ broderie de diamans &
 „ de rubis entremêlés. En
 „ ses pieds, il avoit des
 „ sandales vertes, ouvra-
 „ gées de canetilles d'or,
 „ avec quantité de per-
 „ les (*).

(*) Pages 585 & précédentes. Les Tartares tenoient alors Peking assiégé.

qui ne croyoit pas le monde si vaste. MENDEZ
PINTO.
 Il se frappa trois fois la cuisse, d'une baguette qu'il avoit à la main ; & levant les yeux vers le Ciel, il témoigna son admiration par quelques mots, dans lesquels il nomma les hommes *de misérables fourmies*. Ensuite, nous ayant fait signe d'approcher jusqu'au premier degré du trône, où les quatorze Rois étoient assis, il nous demanda, du même air d'étonnement, *Combien, Combien ?* Nous lui repetames *trois ans*. Il voulut sçavoir pourquoi nous n'étions pas venus par terre, plutôt que par mer, où les dangers étoient continuels ? Nous repondimes, qu'ils étoient encore plus grands par terre, dans une immense étendue de Pays qui étoient peuplés de différentes nations. Que venez-vous donc chercher ici, ajouta le Kham, & pourquoi vous exposez-vous à tant de perils ? Lorsque nous eûmes répondu à cette question (11), il demeura quelque temps en silence. Ensuite, brandissant trois ou quatre fois la tête, il dit à ceux qui étoient près de lui ; » qu'il » y avoit sans doute beaucoup d'ambition & peu de justice dans notre Pays, » puisque nous venions de si loin pour

(11) L'Auteur ne nous apprend pas quelle fut cette réponse.

MENDEZ
PINTO.

» conquérir d'autres terres. « Ce discours, & la reponse d'un vieux Seigneur auquel il étoit particulièrement adressé, exciterent beaucoup d'applaudissemens. Ils furent interrompus par la musique, qui dura quelques momens; & le Kham passa dans une chambre, avec une jeune fille qui le rafraîchissoit par le mouvement d'une sorte d'éventail. Nauricor reçut ordre de demeurer : mais il nous fit dire de retourner à notre tente, & de nous reposer sur les bons offices qu'il nous rendroit auprès du Kham.

Les Tartares
levant le sie-
ge de Pekin.

Cependant il se passa quarante trois jours, sans aucun changement dans notre sort. Le siege étoit poussé avec beaucoup de vigueur; mais les Chinois n'en apportoit pas moins à leur défense. Il s'étoit repandu, dans le Camp, des maladies qui emportoient chaque jour quatre ou cinq mille hommes; & le débordement des deux rivières, dont ce Pays est arrosé, rendoit le transport des vivres extrêmement difficile. D'ailleurs l'hiver approchoit. Il faisoit envisager d'autres obstacles, qui commençoient à decourager les Tartares. On tint un Conseil general, dans lequel on fit sentir au Kham la nécessité de lever le siege pour sauver l'armée. Cette humiliation lui parut

inevitable, lorsqu'il eut appris que depuis six mois & demi qu'il étoit devant la Place, il avoit perdu le tiers de ses troupes (12), & qu'une partie de son Camp étoit inondé. Toute l'Infanterie fut embarquée, avec le reste des munitions; & le Kham se mit en marche à la tête de trois cens mille chevaux, au lieu de six cens mille avec lesquels il étoit entré dans la Chine (13).

Ses ravages continuerent jusqu'à la grand muraille, qu'il repassa sans opposition, à la porte de Singrachirau. De-là, s'étant rendu à *Panquinor*, première Ville de ses Etats, qui n'étoit qu'à trois lieues de la muraille, il arriva le lendemain à *Psipator*, où il congédia ses troupes. Son chagrin éclatoit dans toutes ses résolutions. Il n'avoit gardé que dix ou douze mille hommes, avec lesquels il s'embarqua si mécontent, qu'en arrivant six jours après à Lançame, il y descendit pendant la nuit, après avoir défendu toutes les marques de joie par lesquelles on vou-

M E N D E
P I N T O.

Retour du
Kham à Lan-
çame.

(12.) Il étoit mort de maladie ou par les armes environ quatre cens cinquante mille hommes, & trois cens mille étoient passés dans le parti des Chinois. En deux mois & demi de famine, on avoit

mangé trois cens mille chevaux, & quarante mille *Rhinoceros*. Le siege fut levé, un Lundi, 7 du mois d'Octobre. Pages 589 & 590.

(13.) Pages 590 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

loit celebrer son retour (14).

Il attendit dans cette Ville l'arrivée de son Infanterie, qui employa vingt six jours à rentrer dans ses Etats. Ensuite son inquiétude le conduisit à *Tuy-micau*, autre Ville de son Empire, où il reçut la visite des Princes voisins, & les Ambassadeurs de plusieurs grands Rois fort éloignés (15). Les fêtes, par

(14) Page 591.

(15) On doit retourner au sixieme Tome de ce Recueil, pour se former une juste idée de la grandeur des Tartares pendant ce siecle. Ici, Pinto fait une description des Ambassades, qui mérite d'être remarquée, en faveur de la Geographie du même temps. „ Les prin-
„ pales, furent celle de
„ Cha-tamas, Roi des
„ Perses; celle de Siamon,
„ Empereur des Gucos,
„ dont le pays est limi-
„ trophe à celui de Brama
„ & de Tangu; celle du
„ Calaminham, dont je
„ parlerai dans la suite;
„ celle du Sornau d'Odia,
„ (¶) qui se fait nommer
„ Roi de Siam, dont le
„ Royaume s'avoisine de
„ sept cens lieues de Côte

„ avec celui de Tanasse-
„ rim, & du côté de
„ Champa avec les Ma-
„ lays, les Berdios & les
„ Patanes, & par le cœur
„ du Pays avec Passiolo-
„ que, Capinper & Chiam-
„ may, comme avec
„ les Laos & les Gu-
„ cos, de maniere qu'il
„ compte dix-sept Royau-
„ mes dans ses Etats; celle
„ du Roi des Mogores,
„ dont l'Etat est dans le
„ cœur des terres, près
„ des Corazones, Provin-
„ ce voisine de Perse, &
„ près du Royaume de
„ Dely & de Chitor; enfin
„ celle d'un Empereur
„ nommé Caran, comme
„ nous l'appimes ici, qui
„ a les bornes de sa souve-
„ raineté dans les Monta-
„ gnes de Goncalidau,
„ soixante degrés plus loin,

(¶) Odia est le nom Indien de la Ville même de Siam. On a déjà remarqué que cet Etat avoit été beaucoup plus considerable, sous le nom de Sornau, que nos Voyageurs ne le representent aujourd'hui. Voyez ci-dessus les Relations de Siam.

lesquelles il affecta de faire éclater sa puissance, & celle même qu'il donna pour le mariage de la Princesse *Meica-Vidau*, sa sœur, que l'Empereur *Caran* faisoit demander par son Ambassadeur, ne rendirent pas la paix à son esprit. Il n'étoit occupé que du siège de *Pekin*, qu'il vouloit recommencer à l'entrée de la belle saison. Il assembla les Etats de son Empire. Il forma de nouvelles ligues avec ses voisins. L'honneur qu'il nous faisoit quelquefois de nous consulter, sembloit éloigner de jour en jour nos esperances de liberté. Nous primes le parti de presser Nauti-

MENDEZ
PINTO.

Obstacles à
la liberté des
Portugais.

„ & dont les sujets s'appel-
„ lent *Moscovites*. Nous
„ en vîmes quelques uns
„ en cette Ville, qui
„ étoient blonds, de bel-
„ le taille, & vêtus de
„ haut-de-chausses, de
„ casques & de chapeaux,
„ comme les Flamans &
„ les Suisses. Les plus ho-
„ norables avoient des ro-
„ bes fourrées de peaux, &
„ de martres zibelines. Ils
„ portoient tous de gran-
„ des & larges épées : &
„ nous remarquâmes qu'en
„ leur langage ils usoient
„ de quelques mots latin ;
„ même qu'en baillant
„ ils répétoient trois fois
„ *Dominus, Dominus, Do-*
„ *minus*, ce qui sembloit

„ avoir en eux plus d'ap-
„ parence d'Idolâtrie que
„ de Religion. Ce qu'il y
„ avoit de pire, étoit le
„ détestable péché de So-
„ domie, auquel ils étoient
„ grandement adonnés.
„ Pages 592, 593. L'Au-
„ teur décrit aussi l'entrée
„ de l'Ambassadeur de *Mos-*
„ *covie*, avec autant d'admi-
„ ration que si ce pays & ses
„ Habitans n'eussent pas été
„ connus alors du reste de
„ l'Europe. „ L'équipage de
„ cet Ambassadeur, dit-il,
„ étoit si majestueux & si
„ grand, qu'on jugeoit
„ bien qu'il appartenoit à
„ quelque Prince riche &
„ puissant. *Ibidem.*

MENDEZ
PINTO.

cor, qui s'étoit rendu comme le garant de ses promesses. Il nous fit craindre d'autant de difficulté, que le Kham lui avoit proposé, depuis son retour, de de nous attacher à son service par toutes sortes de bienfaits. Georges Mendez ne s'étoit pas fait presser pour accepter un établissement. On commençoit à se persuader que ses Compagnons oublieroient aussi facilement leur Patrie; & j'avois déjà remarqué que dans cette idée, les Tartares nous traitoient avec plus de confiance & d'affection.

A quoi ils
la doivent.

Cependant Nauticor ne se crut pas moins engagé par sa parole, à nous servir de tout son credit. En nous promettant de parler de nous au Kham, il nous dit que pour le disposer mieux en notre faveur, il lui représenteroit que nous avions en Europe des enfans orphelins, qui ne pouvoient subsister sans notre secours; & qu'il ne doutoit pas que ce motif ne fût capable de l'attendrir. Nous étions fort éloignés d'en attendre cet effet, après tant d'exemples que nous avions eûs de la dureté des Tartares; & nous eûmes occasion d'admirer le mélange de tendresse & de ferocité qui entre dans le caractère humain. Nauticor ayant donné à notre demande le tour qu'il s'étoit proposé, le

le Kham parut l'entendre avec quelques MENDEZ
PINTO. sentimens de pitié. Il lui dit : „ Hé

„ bien, je suis fort aise qu'ils ayent
„ dans leur Pays de si justes raisons d'a-
„ bandonner mon service. Elles me font
„ consentir plus volontiers à leur accor-
„ der ce que tu leur a promis en mon
„ nom. Nous étions derriere Nauticor ,
qui nous avoit ordonné de le suivre. Le
mouvement de notre joie nous fit bai-
ser trois fois la terre , en disant dans le
langage & le style du Pays ; „ Que tes
„ pieds se reposent sur mille généra-
„ tions , afin que tu sois Seigneur de
„ tous ceux qui habitent la terre. Cette
expression parut plaire au Kham. Il dit
aux Seigneurs , dont il étoit environ-
né ; „ Ces gens parlent comme s'ils
„ avoient été nourris parmi nous. Alors,
jettant les yeux sur Mendez , qui étoit Georges
Mendez ac-
meure au
service du
Kham. à côté de Nauticor ; & toi , lui dit-il ,

„ penses-tu aussi à nous quitter ? Mendez
qui s'étoit attendri à cette question ,
repondit : „ Pour moi , Seigneur , qui
„ n'ai point de femme ni d'enfans , à
„ qui mon secours soit nécessaire , ce
„ que je desire uniquement , c'est de ser-
„ vir Votre Majesté ; & je ne donne-
„ rois pas ce bonheur , pour celui d'être
„ Empereur de Pekin pendant mille
„ ans. Le Kham lui marqua sa satisf-

MENDEZ » faction par un sourire.
PINTO.

Nous nous retirâmes avec une vive joie , pour nous préparer au départ. Trois jours après , à la sollicitation de Nauticor , Sa Majesté nous envoya deux mille tael , & nous remit aux Ambassadeurs qu'elle envoyoit à la Cour d'Uzanguay , Capitale de la Cochinchine. Enfin , nous partîmes avec eux. Georges Mendez nous fit présent de mille tael ; libéralité qui ne pouvoit l'appauvrir , parce qu'il en avoit déjà six mille de rente. Il nous accompagna pendant le premier jour de notre voyage , sans pouvoir retenir ses larmes , lorsqu'il envisageoit l'éternel exil auquel il s'étoit condamné volontairement (16).

§ V.

Retour de l'Auteur aux Indes , après son esclavage.

Pinto & ses
Compagnons
quittent la
Tartarie.

ETANT partis de Tuymicam , le 9 de Mai 1545 , nous arrivâmes le soir dans une Ville nommée Guatypamear , celebre par son Université , où nous fumes traités fort civilement sous la protection des Ambassadeurs. Le len-

(16) Pages 602 & précédentes. Les Ambassadeurs s'embarquèrent sur une rivière dont Pinto ne nous apprend pas le nom.

demain, nous allâmes passer la nuit à MENDEZ
PINTO. *Puchanguim*, petite ville, mais défendue par des fossés très larges, & par quantité de tours & de boulevards. Nous Leur route. nous rendîmes le troisième jour, dans une Ville plus considérable, qui se nommoit *Euxellu*.

Cinq jours après, n'ayant pas cessé de suivre la rivière, nous arrivâmes à la porte d'un grand Temple, nommé *Singuasatur*, près duquel on voyoit un enclos de plus d'une lieue de circuit, qui contenoit cent soixante quatre maisons, longues & larges, ou plutôt autant de magasins remplis de têtes de morts. Hors de ces édifices, on avoit formé de si grandes piles d'autres ossements, qu'elles s'élevoient de plusieurs brasses au-dessus des toits. Un petit ter- Temple &
lieu des os-
sements de
morts. tre, qui s'élevoit du côté du Sud, offroit une sorte de plate-forme, où l'on montoit par neuf rangs de degrés de fer, qui conduisoient à quatre portes. La plate-forme servoit comme de piedestal à la plus haute, la plus difforme, & la plus épouvantable statue que l'imagination puisse se représenter, qui étoit debout, mais adossée contre un donjon de forte pierre de taille. Elle étoit de fer fondu. Sa difformité n'empêchoit point qu'on ne remarquât

MENDEZ,
PINTO.

beaucoup de proportion dans tous ses membres, à l'exception de la tête, qui paroïssoit trop petite pour un si grand corps. Ce monstre soutenoit, sur ses deux mains, une prodigieuse boule de fer. Nous demandâmes à l'Ambassadeur de Tartarie l'explication d'un monument si bisarre. Il nous dit que ce personnage, dont nous admirions la grandeur, étoit le gardien des ossemens de tous les hommes, & qu'au dernier jour du monde, où les hommes devoient renaître, il nous rendroit à chacun les mêmes os que nous avions eus pendant notre première vie, parce que les connoissant tous, il sçauroit distinguer à quel corps ils auroient appartenu : mais qu'à ceux qui ne lui rendoient pas d'honneur & qui ne lui faisoient pas d'aumônes sur la terre, il donneroit les os les plus pourris qu'il pourroit trouver, & même quelques os de moins, pour les rendre estropiés ou tortus. Après cette curieuse instruction, l'Ambassadeur nous conseilla de laisser quelque aumône aux Prêtres, & se fit honneur de nous en donner l'exemple. Les fables qu'il nous avoit racontées, excitèrent notre pitié : mais nous eumes plus de foi pour son témoignage, lorsqu'il nous assura que les aumônes qu'on faisoit à

ce Temple, montoient chaque année à plus deux cens mille tael, sans y comprendre ce qui revenoit des Chapelles & d'autres fondations des principaux Seigneurs du Pays. Il ajouta que l'idole étoit servie par un très grand nombre de Prêtres, auxquels on faisoit des présens continuels, en leur demandant leurs prieres pour les morts dont ils conservoient les ossemens; que ces Prêtres ne sortoient jamais de l'enclos sans la permission de leurs Supérieurs, qu'ils nommoient *Chisangues*; qu'il ne leur étoit permis qu'une fois l'an, de violer, dans l'enclos, la chasteté à laquelle ils s'étoient engagés, & qu'il y avoit aussi des femmes destinées à cet office; mais que hors de leurs murs, ils pouvoient se livrer sans crime à tous les plaisirs des sens (17).

MENDEZ
PINTO.

Nous arrivâmes, le jour d'après, dans une fort belle Ville, nommée *Quanginau*, où les Ambassadeurs passerent trois jours entiers, pour assister aux fêtes, que les Habitans celebrent à l'honneur du Goua-Talapicor, c'est-à-dire, de leur Souverain Pontife (18),

(17) Page 605.

(18) Apparemment celui que d'autres Voyageurs nomment le grand Lama, car cette route doit

être supposée entre Tibet & la Chine. Voyez la Description du Tibet. au Tome 25.

MENDEZ qui se rendoit à la Cour du Kham, pour le
PINTO. consoler de sa disgrâce au siege de Pekin.

Tous les Entre diverses faveurs que le Talapi-
Habitans d'un cor accorda aux Tartares de Quangi-
ne ville Tal- nau, pour recompense de leur zele,
tare sont créés il les créa tous Prêtres, avec le pouvoir
Prêtres. d'en exercer les fonctions dans toutes
fortes de lieux, & de recevoir les au-
mônes consacrées à cette profession. Un
Ambassadeur de la Cochinchine, qui re-
tournoit de Tuymicam à sa Cour, avec
celui de Tartarie, ayant donné au Ta-
lapicor quelques témoignages extraor-
dinaires de respect & de zele, en reçut
aussi-tôt le prix, qui fut le pouvoir de
légitimer par de nouvelles parentés ceux
qui acheteroient de lui cette faveur, &
le droit de donner aux Seigneurs de la
Cour des titres & des marques d'hon-
neur. Deux graces de cette importance
enflerent tellement l'Ambassadeur, que
malgré l'avarice qu'on lui avoit repro-
chée jusqu'alors, il donna tout son ar-
gent au Grand-Prêtre, jusqu'à se mettre
dans la nécessité d'emprunter de nous
les deux mille tael's que nous avions
reçus du Kham, & dont il nous paya
l'interêt dans sa Patrie à quinze pour
cent (19).

Nous continuames de descendre la

riviere, l'espace de quatre jours, pen- MENDÉZ-
PINTO.
 dant lesquels nous vîmes sur les deux
 bords, quantité de villes & de grands
 bourgs. Notre premier séjour fut à Le- Lechune,
Capitale de la
Religion Tar-
 chune, Capitale de la Religion Tar-
 tare (20). On y voyoit un Temple
 somptueux, accompagné de divers édi-
 fices, qui contenoient les tombeaux
 de vingt sept Khams, ou Empereurs
 de Tartarie. L'intérieur des Chapelles
 étoit revêtu de lames d'argent, avec
 diverses idoles du même metal. A quel- Etrange
multitude de
Monasteres.
 que distance du Temple vers le Nord,
 on nous fit remarquer un enclos de
 vaste étendue, dans lequel il y avoit
 alors deux cens quatre vingt Monaste-
 res de l'un & de l'autre sexe, dédiés
 au même nombre d'idoles, où l'on nous
 assura qu'on ne comptoit pas moins de
 quarante deux mille personnes consa-
 crées à la vie Religieuse, sans y com-
 prendre les Domestiques qui étoient
 employés à leur service. Nous vîmes,
 entre les édifices, une infinité de co-
 lonnes de bronze; & sur chaque co-
 lonne, une idole dorée. Un de ces
 Monasteres, dédié à *Quiay - Frigau*, Retraite
d'une Reine
de Pafna.
 c'est-à-dire au dieu des atômes du so-
 leil, avoit été fondé par une sœur du

MENDEZ
PINTO.

Kham, veuve d'un Roi de Pafna, que la mort de son mari avoit portée à s'enfermer avec fix milles femmes qui l'avoient suivie. Elle avoit pris par humilité, un nom Tartare, qui signifie *Balay de la maison de Dieu*. Les Ambassadeurs se firent un devoir de lui aller baiser les pieds. Elle reçut ce témoignage de leur respect avec beaucoup de bonté. Mais ayant jetté la vûe sur nous, & s'étant informée qui nous étions, elle parut apprendre avec beaucoup d'étonnement, par le recit des Ambassadeurs, que nous étions venus de l'extrémité du monde, & d'un pays dont les Tartares ne connoissoient pas le nom. Sa curiosité devint si vive, qu'elle nous arrêta long-temps. Ses questions étoient ingénieuses. Elle raisonnoit juste sur nos reponses; & dans la satisfaction qu'elle en reçut, elle déclara « que nous avions été nourris » parmi des Peuples plus éclairés que » les Tartares. Enfin, nous ayant congédiés, avec des remerciemens fort civils, elle nous fit donner cent tael (21).

Son entretien avec les Portugais.

Cinq jours après, nous arrivames

(21) Les conjectures seroient inutiles sur des noms & des Royaumes, dont la plûpart ne subsistent plus. On a vû, aux Tomes 25, 26, 27, 28, les revolutions de la Tartarie & des pays voisins, & le peu de connoissance qui nous en est resté.

dans une grande Ville, nommé *Ren-*^{MENDEZ}
dacalem, située aux derniers confins de ^{PINTO.}
 la Tartarie. De-là, étant entrés dans le
 Royaume de *Chinaygrau*, quatre jours
 de marche nous conduisirent à *Voulem*,
 où les Ambassadeurs furent reçus avec
 beaucoup de caresses, & pourvus de gui-
 des ou de pilotes, qui nous étoient né-
 cessaires pour suivre les rivières par un
 grand nombre de communications. Nous
 continuâmes d'avancer pendant sept
 jours, qui ne nous offrirent rien de re-
 marquable; jusqu'au détroit de *Cate-*
neur, par lequel nos Pilotes jugerent
 à propos de passer, autant pour abré-
 ger la route que pour éviter la rencon-
 tre d'un fameux Corsaire, qui avoit
 ravagé toutes ces contrées. De-là, gou-
 vernant d'abord à l'Est, & variant en-
 suite avec les détours de l'eau, nous
 entrâmes dans le Lac de Singapamor,
 que les habitans du Pays nomment *Cu-*
nebetay, & dont l'étendue, suivant le
 témoignage des Pilotes, est d'environ
 trente six lieues (22). Nous y vîmes
 un prodigieux nombre de toutes sortes
 d'oiseaux. De ce Lac, que la nature a
 placé au centre des terres, sortent qua-
 tre rivières très larges & très profondes.

Lac de Sin-
 gapamor, &
 son étendue.

Quatre-vingt-
 des rivières
 qui en sor-
 tent.

(22) L'Auteur, dans un autre endroit, lui donne
 qu'il a tre-vingt lieues de tour.

MENDEZ
PINTO.

des, dont la premiere, nommée *Ven-
tinau*, traverse droit à l'Ouest tout le
pays de Sornau, & fait son entrée dans
la mer par la barre de Chiantabu, à
vingt six degrés. Le seconde qui se
nomme Iangumaa, coule du Sud au
Sud-Est, & traversant les Royaumes de
Chiamnay, de Laos, des Guers, &
une partie du Dambambiure, arrive à
la mer par la barre de Martaban au
Royaume de Pegu. De l'une à l'autre
embouchure, on compte plus de sept
cens lieues de distance, par les degrés
de ces climats. La troisieme, sous le
nom de Pomphileu, traverse le pays
de Capimper & de Sacotay, arrose en-
suite tout l'Empire de Monginoco, avec
une partie de Meleytay & de Savady,
& va se rendre dans la mer par la barre
de Cosnim, près d'Arrakan. Le nom
de la quatrieme, n'étoit pas connu de
nos Pilotes, ni des Ambassadeurs; mais
il y a beaucoup d'apparence que c'est
le Gange, qui descend au Royaume de
Bengale. Après avoir traversé le Lac,
nous arrivames dans l'espace de sept
jours, à la vûe d'une Ville nommée
Caleyput, dont les habitans nous éloi-
gnerent de leur rive à coups de dards
& de pierres. Comme les vivres com-
mençoient à nous manquer, nous en-

trames bien-tôt, par le conseil de nos Pilotes, dans une riviere plus large, qui nous conduisit en neuf jours à *Ta-rem*, ville considerable, dont le Seigneur se reconnoissant sujet de la Cochinchine, reçut l'Ambassadeur du Roi son Maître avec tous les témoignages possibles de respect & d'amitié (23).

MENDEZ
PINTO.
Les Portu-
gais entrent
dans la Co-
chinchine.

Le lendemain, étant partis au coucher du Soleil, nous continuâmes de descendre la riviere pendant sept jours, à la fin desquels nous mouillâmes au Port de *Xolor*, grande Ville, où se fait la porcelaine émaillée, qu'on transporte à la Chine (24). Les Ambassadeurs s'y arrêterent cinq jours, dont ils employèrent une partie à visiter des mines d'argent fort riches, que le Roi de la Cochinchine avoit fait ouvrir dans ce canton. Nous en vîmes sortir une quantité considerable de mineral; & plus de mille hommes étoient employés à ce travail. Les Ambassadeurs ayant demandé quelle quantité d'argent elles rendoient chaque année, on leur répondit que jusqu'alors elles avoient fourni six mille picots, qui font huit mille quintaux de l'Europe (25).

Xo'or, où se
fait la Porce-
laine émail-
lée.

(23) Pages 615 & précédentes,

(24) *Ibidem*.

(25) *Ibidem*.

MENDEZ
FINTO.
Richesse &
beauté du
pays.

En sortant de Xilor, les deux bords de la rivière nous offrirent, pendant plus de cinq jours, un grand nombre de gros Bourgs & de belles Villes. La terre est excellente dans ce climat ; & de toutes parts, les champs y sont couverts de bled, de riz, de toutes sortes de legumes, & de grandes cannes de sucre, qu'on y voit particulièrement dans une merveilleuse abondance. Aussi le Pays est-il riche & fort peuplé. Les Habitans y sont ordinairement vêtus de soie, & montés sur des chevaux bien équipés. Les femmes sont belles, & d'une extrême blancheur (26).

Ce ne fut pas sans beaucoup de travail & de danger que nous suivîmes dans ce lieu la rivière de Ventinau, parce qu'il y remonte ordinairement quantité de Pirates. Cependant nous descendîmes heureusement jusqu'à Manquileu, Ville située au pied des montagnes de Chomay, qui séparent la Cochinchine de l'Empire Chinois. Nous quittâmes ici nos barques, pour aller coucher le lendemain à Quinancaxi, Domaine d'une tante du Roi, que les Ambassadeurs visiterent. Elle leur apprit que le Roi son neveu étoit revenu

de la guerre de Timochocos , après l'a-^{MENDEZ}
voir heureusement terminée , & qu'il ^{PINTO.}
s'étoit retiré depuis un mois à Fanaugrem , pour y prendre le plaisir de la
chasse , dans le dessein d'aller passer l'hiver à Uzanguay, Capitale de son Empire.
Cet avis leur fit prendre la résolution
d'envoyer des Barques à Uzanguay , tandis qu'avec une suite peu nombreuse ils
iroient rendre leurs premiers devoirs
au Roi. Nous fumes nommés pour les
accompagner.

On employa treize jours à faire quatre-vingt six lieues , au travers de plusieurs montagnes où les chemins étoient
fort difficiles , & d'où nous descendîmes dans un grand village , nommé
Tornadachu , sur le bord d'une riviere.
De-là , nous nous rendîmes le lendemain à *Lindapamo* , dont le Gouverneur , parent de l'Ambassadeur Cochinchinois , étoit arrivé depuis quelques
jours de Fanaugrem , qui n'en est qu'à quinze lieues. Il lui apprit que pendant
le séjour qu'il avoit fait à la Cour du ^{Une fille}
Kham , sa fille , ayant perdu son mari , ^{de l'Ambassadeur Cochinchinois se bûle avec son mari.}
s'étoit jettée dans le bucher qu'on avoit allumé pour lui , & qu'elle y avoit
fini genereusement ses jours. Loin de pleurer sa mort , l'Ambassadeur levant
les yeux au Ciel , » la félicita de son

MENDEZ
PINTO.

» courage , & se félicita lui-même d'a-
» voir une fille au séjour du bonheur &
» & de la sainteté. Il lui promit solem-
» nellement de lui faire bâtir un Tem-
» ple si magnifique , qu'il lui prendroit
» envie de quitter le Ciel pour le venir
» habiter ». Ensuite s'étant prosterné , le
visage contre terre , il attendit dans
cette situation la visite des Religieux
du pays , qui vinrent l'assurer que sa
fille étoit Sainte , & lui accorder la
permission d'élever une statue d'argent
à son honneur. Ces discours le flatte-
rent si sensiblement , qu'il leur temoi-
gna sa reconnoissance par de grandes li-
beralités. Nous assistames aux ceremo-
nies funebres par lesquelles il satisfit sa
tendresse.

Entrée
de l'Ambas-
sadeur Tar-
tare à Fa-
naugrem.

Le lendemain , nous nous rendimes
dans un Monastere nommé *Latiparau* ,
c'est-à-dire , *Remede des Pauvres* , où
les deux Ambassadeurs , qui avoient
deja fait avertir le Roi de leur arrivée ,
se propoisoient d'attendre ses ordres.
Ce Prince leur fit dire de s'avancer jus-
qu'à la ville d'*Agimpur* , qui n'est pas
à plus d'une lieue de Fanaugrem ; &
trois jours après , il envoya au-devant
de l'Ambassadeur Tartare un Prince
nommé *Passilau-vacam* , proche parent
de la Reine. Nous admirames la magni-

ficence de son cortège. Il étoit monté sur un chariot qui avoit trois roues de chaque côté, garni de plaque d'argent, & tiré par quatre chevaux blancs, dont les harnois étoient enrichis d'une épaisse broderie d'or. Soixante valets de pied, qui l'environnoient en deux files, avoient des habits de cuir verd, & des cimenterres dont les fourreaux étoient couverts de plaques d'or. Ces deux files étoient suivies d'une autre troupe, armée de hallebardes & de cimenterres garnis d'argent, & vêtue de soie verte & grise. Quatre-vingt éléphans, richement équipés, suivoient cette garde, avec de petits Châteaux d'argent sur le dos, & plusieurs cloches du même metal qui leur pendoient autour du cou. Ils étoient précédés de plusieurs Officiers à cheval; & suivis de douze chariots, couverts de housses de soie. Les Musiciens, qui étoient mêlés en grand nombre dans cette marche, avoient des tymbales & d'autres instrumens d'argent.

Le Prince, étant arrivé dans cette équipage au logement de l'Ambassadeur Tartare, lui offrit, après quelques complimens, le chariot dans lequel il étoit venu. Ensuite, étant monté à cheval, il se mit à sa droite, &

MENDEZ
PINTO.

Sa réception
dans le Palais
du Roi.

MENDEZ
PINTO.

l'Ambassadeur de la Cochinchine à sa gauche. On marcha dans cet ordre , avec le même cortège & la même pompe , jusqu'à la première cour du Palais du Roi , où toute la Noblesse formoit une brillante assemblée. De-là , les deux Ambassadeurs s'avancèrent à pied jusqu'à la porte du Palais. Un vieux Seigneur , oncle du Roi , s'étant présenté pour les recevoir , ils baisèrent le cimenterre qu'il portoit à sa ceinture ; honneur qu'il leur rendit à son tour , mais auquel il en joignit un autre , qui passe pour une grande distinction à la Cochinchine , ce fut de leur mettre la main sur la tête , tandis qu'ils étoient prosternés devant lui (27). Alors , il se hâta de relever le Tartare ; & le faisant marcher à son côté , il le conduisit , par une salle fort longue , vers la porte qui la terminoit. Il y frappa trois fois. A la troisième , on demanda qui il étoit , comme s'il n'eût point été attendu , & ce qu'il desiroit dans l'appartement du Roi. Il répondit : » Par un ancien usage d'amitié , un Ambassadeur du grand *Chinarau* de Tartarie (28) , est venu pour obtenir au-

(27) On croit devoir conserver cette description , en faveur de sa singularité.

(28) *Chinarau* & *Prechan* sont des titres. Chaque Souverain de l'Orient a le sien.

dience du *Prechau Guimiam*, Seigneur de nos têtes. Aussi-tôt les portes furent ouvertes. L'oncle du Roi passa le premier, tenant l'Ambassadeur de Tartarie par la main. L'Ambassadeur du pays suivit immédiatement, conduit par le Capitaine des Gardes, qui le tenoit de même. Tous les gens de leur suite reçurent ordre de passer trois à trois. Nous entrâmes dans une salle beaucoup plus belle que la première, où nous vîmes soixante quatre statues de bronze & dix neuf d'argent, toutes attachées par le cou à des chaînes de fer. On nous apprit, pour satisfaire notre curiosité, que c'étoient les quatre-vingt trois dieux des Timochocos, que le Roi leur avoit enlevés dans la dernière guerre, & qu'il devoit conduire en triomphe à son entrée dans sa Capitale.

De cette salle, nous passâmes dans une chambre fort spacieuse, où quantité de belles femmes étoient assises; les unes travaillant à divers ouvrages, d'autres chantant, ou jouant de quelques instrumens de musique. Plus loin, à l'entrée de la chambre même du Roi, nous trouvâmes six autres femmes, qui faisoient l'office de nos Huissiers de la Chambre, avec des masses d'argent.

MENDEZ
PINTO.

MENDEZ
PINTO.

Elles nous ouvrirent la porte. Nos yeux tomberent d'abord sur le Roi, & sur quelques vieillards qu'il avoit autour de lui. Il étoit assis sur un thrône de huit degrés, en forme d'Autel, couvert d'un dais soutenu par des colonnes. Le thrône & les colonnes étoient revêtus de plaques d'or. Six petits enfans, à genoux près de lui, tenoient des sceptres d'or à la main. Un peu plus loin, quelques femmes âgées, qui avoient de gros chapelets au cou, rafraîchissoient l'air de leurs éventails. Plusieurs autres femmes, mais plus jeunes, qui étoient repandues dans la chambre, jouoient de certains instrumens, au son desquels elles faisoient chanter de petites filles (29).

Le Roi de la Cochinchine paroissoit âgé d'environ trente cinq ans. Il avoit les yeux grands, la barbe blonde, la physionomie grave & severe, & toutes les apparences d'un grand Monarque. Les ceremonies de l'Audience furent aussi simples, que le prélude avoit été majestueux. Après un compliment fort court, auquel le Roi repondit en peu de mots, la musique recommença jusqu'au départ de l'Ambassadeur; & ce Prince lui dit, en le congédiant,

qu'il liroit la lettre du Chinarau, son frere, pour repondre aux temoignages de son amitié. MENDEZ
PINTO.

Treize jours après, il partit pour Uzanguay. Mais dans une autre Audience, l'Ambassadeur lui parla de nous, suivant ses instructions. Le priere qu'il lui fit au nom du Kham, de nous accorder les moyens de retourner dans notre Patrie, fut reçue avec d'autant plus de bonté, qu'elle ne l'engageoit qu'à nous faire conduire dans quelque Port; où nous eussions l'esperance de trouver un Vaisseau Portugais. Nous fimes, avec lui, le voyage d'Uzanguay. Le premier jour, il alla dîner dans une petite Ville, nommée Benau, où s'étant arrêté jusqu'au soir, il passa la nuit dans un Monastere voisin, qui se nomme *Pomgatur*. Le jour suivant, il se rendit, par une marche fort lente, à *Mecay*; & pendant neuf jours, il continua de passer par un grand nombre de Villes, sans permettre qu'on y fit les moindres frais pour sa reception. « Ces jouissances publiques, disoit-il, » étoient une occasion, pour les Officiers, d'exercer leur tyrannie sur les » pauvres ». Sa suite, composée d'environ trois mille chevaux, observoit une discipline qui repondoit à l'humaine

Départ du
Roi pour
Uzanguay.

Discipline
qu'il fait ob-
server.

MENDEZ
PINTO.

nité de ce principe. Il arriva le neuvième jour à *Lingator*, Ville située sur une large & profonde rivière, où les Vaisseaux se rassemblent en grand nombre. Son amusement dans cette route, étoit la chasse ; sur-tout celle de l'oiseau, que ses Officiers tenoient prête dans les lieux de son passage. Il s'arrêtoit peu ; & souvent il passoit la nuit dans une tente, qu'il se faisoit dresser au milieu des bois. En arrivant à la rivière de *Baguetor*, une des trois qui sortent du Lac de *Famstir*, en Tartarie, il continua le voyage par eau jusqu'à *Natibafoy*, grande Ville, où il descendit sans aucune pompe, pour achever le reste du chemin par terre (30).

Son entrée
militaire dans
sa Capitale.

L'entrée qu'il fit dans sa Capitale n'eut qu'un éclat militaire. On y vit paroître toutes les dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus, dont les principales, ou celle du moins qu'il estimoit le plus, étoient les Idoles que nous avions admirées à *Fanaugrem*. Les Prêtres captifs marchaient enchaînés autour des chariots. Après eux, suivoient quarante autres chariots, traînés chacun par deux Rhinoceros, & remplis d'armes & d'enseignes. Vingt autres, qui venoient à la suite, por-

toient vingt grandes caisses , barrées de fer , dans lesquelles on nous dit qu'il avoit fait renfermer le thresor des Timochocos. Elles étoient suivies de deux cens éléphans qu'il leur avoit enlevés , avec leurs Châteaux & leurs Panoures de guerre , qui sont une sorte d'épées qu'on leur met entre les dents pour combattre. Cette marche étoit fermée par un grand nombre de chevaux , qui portoient dans des sacs les têtes & les ossemens des morts (31).

Pendant un mois entier , que nous passâmes dans cette Ville , nous fumes temoins de quantité de fêtes. Mais ces rejouissances barbares , & les offres par lesquelles on s'efforça de nous retenir au service de la Cour , ne nous firent pas manquer l'occasion d'un Vaisseau qui partoît pour les côtes de la Chine , d'où nous comptons de pouvoir retourner facilement à Malaca. Nous mîmes à la voile le 12 de Janvier 1546 , avec une extrême satisfaction d'être échappés à de si longues infortunes. Le *Necoda* , ou le Capitaine de notre bord , avoit ordre de nous traiter humainement & de favoriser toutes nos vues. Il employa sept jours à sortir de la rivière , qui a plus d'une lieue de largeur ,

M E N D E Z
P I N T O .

L'Auteur &
ses Compagnons obtiennent la liberté de s'embarquer.

MENDEZ
PINTO.
Richeſſes
qu'ils admi-
rent.

& qui s'allonge par un grand nombre de détours. Nous observâmes, sur ces deux rivières, quantité de grands Bourgs & plusieurs belles Villes. La somptuosité des édifices, sur-tout celle des Temples, dont les clochers étoient couverts d'or, & la multitude des Vaisseaux & des Barques, qui paroissoient chargées de toutes sortes de provisions & de marchandises, nous donnerent une haute idée de l'opulence du pays. Dans une grande & belle Ville, nommée *Quangoparu*, où le Necoda fut arrêté douze jours par son commerce, il trouva sur ses perles un profit de quatre pour un : & l'on nous assura que des seules mines d'argent de ce canton, le Roi tiroit un revenu annuel de quinze cens picots, qui montent à quatre mille de nos quintaux. *Quangoparu* n'avoit, pour toutes fortifications, qu'une foible muraille de brique, & un fossé large de six brasses, sans aucune attillerie pour sa défense. Cinq cens Portugais bien résolus auroient fait passer aisément tant de richesses à Lisbonne (32).

Ils arrivent
à l'Isle de San-
ciam.

Nous sortîmes enfin de la rivière ; & treize jours de navigation nous firent

arriver à l'Isle de Sancian , où les Vais-
 feaux de Malaca relâchoient souvent

MENDEZ
 PINTO,

dans leur passage. Mais les derniers
 étoient partis depuis neuf jours. Il nous
 restoit quelque esperance , dans le Port
 de Lampacau , qui n'est que sept lieues
 plus loin. Nous y trouvames en effet
 deux Jonques Malaiennes , l'une de
 Lugor & l'autre de Patane , disposées
 toutes deux à nous prendre à bord :

mais „ nous étions Portugais , c'est-à-

Querelles
 entre les huiz
 Portugais,

„ dire , d'une Nation , dont le vice est

„ d'abonder dans son sens , & d'être

„ obstinée dans ses opinions. Nos avis

„ furent si partagés , lorsqu'il étoit si

„ nécessaire pour nous d'être unis , que

„ dans la chaleur de cette contrariété

„ nous faillimes de nous entretuer. Le

„ détail de notre querelle seroit hon-

„ teux. J'ajouterai seulement que le

„ Necoda d'Uzanguay , frappé de cet

„ excès de barbarie , nous quitta fort

„ indigné , sans vouloir se charger de

„ nos messages ni de nos lettres , & pro-

„ testant qu'il aimoit beaucoup mieux

„ que le Roi lui fît trancher la tête ,

„ que d'offenser le Ciel par le moindre

„ commerce avec nous. Notre mauvai-

„ se intelligence dura neuf jours , pen-

„ dant lesquels les deux Jonques , aussi

„ effrayées que le Necoda , partirent

MENDEZ
PINTO.

» après avoir retracté leurs offres (33). Notre fort fut de demeurer dans un lieu desert, où le sentiment d'une misere presente & la vue d'une infinité de dangers eurent enfin le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux sur notre folie. Dix sept jours, que nous avions deja passés sans secours, commençoient à nous faire regarder cette Isle comme notre tombeau; lorsque la faveur du Ciel y fit aborder un Corsaire, nommé *Samipocheca*, qui cherchoit une retraite après avoir été vaincu par une Flotte Chinoise. D'un grand nombre de Vaisseaux, il ne lui en restoit que deux, avec lesquels il s'étoit échappé. La plupart de ses gens étoient si couverts de blessures, qu'il fut obligé de s'arrêter vingt jours à Lampacau pour les retablir. Une cruelle necessité nous força de prendre parti à son service. Il mit cinq d'entre nous dans de ses Jonques, & trois dans l'autre.

Ils s'engagent avec un Corsaire.

Son intention étoit de se rendre dans le Port de *Lailou*, à sept lieues de Chinchén, & quatre-vingt de Lampacau. Nous commençames cette route avec un fort bon vent, & nous suivimes pendant neuf jours la côte de

Laman. Mais, vers la riviere du Sel, MENDEZ
PINTO.
qui est à cinq lieues de Chabaquay,
nous fumes attaqués par sept Jonques,
qui dans un combat fort opiniâtre brû-
lerent celle des deux nôtres où le Cor-
saire avoit mis cinq Portugais. Nous Cinq des
huit Portu-
gais perissent.
ne dumes notre salut nous-mêmes

qu'au secours de la nuit & du vent.
Ainsi, dans le plus triste état, nous
fimes voile devant nous pendant trois
jours, à la fin desquels un impétueux
orage nous poussa vers l'Isle de Le-
quios. Le Corsaire, qui étoit connu
du Roi & des Habitans, remercia le
Ciel de lui avoir procuré cet asyle.
Cependant il ne lui fut pas possible
d'y aborder, parce qu'il avoit perdu
son Pilote dans le dernier combat.
Après vingt trois jours de travail &
de dangers, nous fumes jettés dans
une anse inconnue, où deux petites
Barques s'approcherent aussi-tôt de no-
tre Jonque. Six hommes, qui les mon-
toient, nous demanderent ce qui nous
avoit amenés dans leur Isle. Samipo-
checa les reconnut à leur langage pour
des Japonois; & se faisant passer pour
un Marchand de la Chine, qui cher-
choit l'occasion du commerce, il ap-
prit d'eux que nous étions dans l'Isle de
Tanixuma.

L'Auteur
est jetté dans
l'Isle de Tami-
xuma.

MENDEZ
PINTO.

Ils nous montrèrent , dans l'éloignement , la grande terre du Japon , dont ils dépendoient. Ils nous promirent un accueil favorable de leur Seigneur , auquel ils donnoient le titre de *Nautakin* ; & remarquant le desordre de notre Jonque , ils nous montrèrent un Port du côté du Sud , sous une grande ville qu'ils nommoient *Miayepima*. Nous étions pressés par tant de besoins , que nous levâmes aussi-tôt l'ancre pour suivre leurs informations. Notre arrivée fut remarquée par quantité d'autres barques , qui nous apportèrent des rafraîchissemens. Le Corsaire ne prit rien sans en compter le prix. Avant la fin du jour , le Nautakin , ou le Prince de l'Isle vint à bord de notre Jonque , avec quantité de Marchands & d'Officiers , qui apportèrent des caisses pleines de lingots d'argent , pour nous proposer des échanges. Ils ne s'approchèrent qu'après s'être assurés de la bonne foi du Capitaine ; mais devenant bien-tôt libres & familiers , ils distinguèrent le visage des Portugais de celui des Chinois ; & le Nautakin demanda curieusement qui nous étions. Samipochecha lui répondit que nous étions d'un Pays qui se nommoit Malaca , où nous étions venus depuis plu-

fleurs années d'un autre pays nommé
 Portugal, dont le Roi, suivant nos re-
 cits, avoit son empire à l'extrémité du
 monde. Ce discours parut causer beau-
 coup d'étonnement au Nautaquin. Il se
 tourna vers ses gens : » Je suis trompé ,
 » leur dit-il , si ces Etrangers ne sont
 » pas les *Chinchicogis* , dont il est écrit
 » dans nos Livres , que volant par-
 » dessus les eaux ils subjuguèrent les
 » Terres où Dieu a créé les richesses
 » du monde. Nous sommes heureux s'ils
 » viennent parmi nous à titre d'amis.
 Là-dessus , il fit demander au Necoda ,
 par une femme de *Lequios* , qui lui ser-
 voit d'Interprete , dans quel lieu il nous
 avoit trouvés , & sous quel titre il nous
 amenoit au Japon ? Le Necoda répon-
 dit que nous étions d'honnêtes Mar-
 chands , qu'il avoit trouvés à Lampe-
 cau , où nous nous étions brisés , &
 que la pitié lui avoit fait prendre sur
 son bord. Ce témoignage parut suffire
 au Nautaquin. Il se fit donner un sie-
 ge , sur lequel il s'assit près le pont ; &
 la curiosité devenant sa passion la plus
 vive , il nous fit quantité de questions ,
 avec beaucoup d'empressement pour
 entendre nos réponses. En nous quit-
 tant , il nous proposa de lui faire quel-
 que relation de ce grand monde où

MENDEZ
 PINTO.

Faveur que
 les Portugais
 trouvent dans
 l'Isle de Tani-
 xuma.

MENDEZ nous avions voyagé ; marchandise , nous
PINTO. dit-il , qu'il acheteroit plus volontiers
 que celles de notre Vaisseau. Le lende-
 main , à la pointe du jour , il nous en-
 voya une petite barque , remplie de
 toutes sortes de rafraîchissemens , pour
 lesquels notre Capitaine lui fit porter
 quelques pieces d'étoffe , avec promesse
 de descendre au rivage & de lui mener
 ses trois Portugais.

Nous nous apperçûmes effective-
 ment que cette aventure nous attiroit
 plus de considération des Chinois , qui
 ne pensoient qu'à profiter de l'occasion
 pour reparer leur vaisseau , & pour se
 defaire avantageusement de leurs mar-
 chandises. Ils nous prièrent d'entrete-
 nir le Nautakin dans l'opinion qu'il
 avoit de nous. Leurs bienfaits devoient
 repondre à nos services. Nous descen-
 dimes avec le Necoda & douze de ses
 gens. L'accueil que nous reçûmes ,
 augmenta beaucoup plus leurs espéran-
 ces. Tandis que les principaux Mar-
 chands du Pays traitoient avec eux pour
 leurs marchandises , le Nautakin nous
 prit dans sa maison , & recommença
 fort curieusement à nous interroger sur
 tout ce que nous avions observé dans
 nos voyages. Nous nous étions pré-
 parés à satisfaire son goût , suivant

Fables qui
 en imposent
 aux Japonois.

le tour de ses demandes, plutôt qu'à nous assujettir fidèlement à la vérité (34).

MENDEZ.
PINTO.

Ainsi , lorsqu'il voulut sçavoir s'il étoit vrai , comme il l'avoit appris des Chinois & des Lequiens , que le Portugal étoit plus riche & plus grand que l'Empire de la Chine , nous lui accordames cette supposition. Lorsqu'il nous demanda si le Roi de Portugal avoit conquis la plus grande partie du monde , comme on l'en avoit assuré , nous le confirmames dans une idée si glorieuse pour notre Nation. Il nous dit aussi que le Roi notre Maître avoit la réputation d'être si riche en or , qu'on lui attribuoit deux mille maisons , qui en étoient remplies jusqu'au toit. A cette folle imagination , nous répondimes que nous ne sçavions pas exactement le nombre des maisons , parce que le Royaume de Portugal étoit si grand , si riche & si peuplé , que le dénombrement de ses trésors & de ses habitans étoit impossible. Après deux heures d'un entretien de cette nature , le Nautakin se tourna vers ses gens , & leur dit avec admiration : » Assurément aucun des Rois que nous con-

» noissons sur la terre ne doit s'estimer

MENDEZ
PINTO.

» heureux, s'il n'est vassal d'un aussi
» grand Monarque que l'Empereur de
» Portugal (35). Ensuite, ayant laissé
au Necoda la liberté de retourner à
bord, il nous pressa de passer quelque
temps dans son Isle. Nous y consen-
tîmes avec la participation des Chi-
nois ; l'ordre fut donné pour nous pré-
parer un logement commode ; & nous
fûmes logés pendant plusieurs jours
chez un riche Marchand, qui n'épar-
gna rien pour seconder les intentions
de son Prince (36).

Le Necoda, n'ayant pas fait difficul-
té de débarquer toutes ses marchand-
ses, profita fort heureusement de no-
tre faveur. Il nous avoua que dans l'es-
pace de peu de jours, un fond d'envi-
ron deux mille cinq cents tael en divers
effets qui lui restoient de sa fortune,
lui en avoit valu trente mille, & que
toutes ses pertes étoient réparées. Com-
me nous étions sans marchandise, &
par conséquent sans occupation, notre
ressource, dans le temps que la curio-
sité du Nautaquin nous laissoit libres,
étoit la chasse ou la pêche. *Diego Zei-*

(35) Page 657.

(36) On s'attache ici à
quelque détail, parce que
l'Auteur s'attribue la gloi-
re d'avoir ouvert l'entrée

du Japon au commerce
Portugais, quoiqu'ils l'eus-
sent découvert dès l'an
1542.

moto, l'un de mes compagnons, étoit le seul des trois qui fût armé d'une arquebuse. Il s'étoit attaché soigneusement à la conserver dans nos malheurs, parce qu'il s'en servoit avec beaucoup d'adresse. Pendant les premiers jours, on y avoit fait d'autant moins d'attention, qu'il en avoit fait peu d'usage, ou qu'il s'écartoit pour la chasse; & ne nous figurant pas que cette arme fût encore inconnue au Japon, il ne nous étoit pas tombé dans l'esprit qu'elle pût nous faire un nouveau mérite aux yeux des Insulaires. Cependant un jour que Zeimoto s'arrêta dans un marais voisin de la Ville, où il avoit remarqué un grand nombre d'oiseaux de mer, & qu'il y eut tué plusieurs canards; quelques habitans, qui ne connoissoient pas cette maniere de tirer, en eurent tant d'étonnement, que leur admiration alla bien-tôt jusqu'au Nautakin. Il s'occupoit alors à faire exercer quelques chevaux. Son impatience le fit courir aussi-tôt vers le marais, d'où il vit revenir Zeimoto, son arquebuse sur l'épaule, accompagné de deux Chinois qui portoient leur charge de gibier. Il avoit eû peine à comprendre les merveilles qu'on lui avoit annoncées; & la vue d'une sorte de bâton qu'il voyoit

MENDÈZ
PINTO.

L'Auteur &
ses Compagnons appren-
nent au Japon l'in-
vention de la
poudre & des
armes à feu.

MENDEZ
PINTO.

Joie extraor-
dinaire à l'oc-
casion de cet-
te découverte.

porter au Portugais, ne suffisoit pas pour l'en éclaircir. Lorsque Zeimoto eût tiré devant lui deux ou trois coups qui firent tomber autant d'oiseaux, il parut d'abord effrayé, & dans sa premiere surprise, il attribua ce prodige à quelque pouvoir surnaturel. Mais après avoir entendu que c'étoit un art de l'Europe, qui dépendoit du secret de la poudre, il tomba dans un excès de joie & d'admiration qui ne peut être représenté que par ses effets. Il embrassa Zeimoto avec transport, il le fit monter en croupe derriere lui; & retournant à la Ville dans cet état, il se fit précéder de quatre Huisriers qui portoient des bâtons ferrés par le bout, & qui crioient par son ordre, au peuple dont la foule étoit infinie: » On fait à » sçavoir que le Nautaquin, Prince de » cette Isle & Seigneur de nos têtes, » vous commande à tous d'honorer ce » Chinchicogis du bout du monde, » parce que dès aujourd'hui & pour l'a- » venir, il le fait son parent, comme » les *Jaccorons* qui sont assis près de sa » personne: & quiconque refusera d'o- » béir à cet ordre, sera condamné à » perdre la tête (37).

Je demeurai assez loin par derrière, MENDEZ
PINTO. avec Christophe Borralho, qui étoit le troisieme Portugais, tous deux dans la surprise d'un événement si singulier. Le Nautaquin, étant arrivé au Palais, prit Zeimoto par la main, le conduisit dans sa chambre, le fit asseoir à sa table; & pour comble d'honneur, il ordonna que la nuit suivante on le fit coucher dans un appartement voisin du sien. Nous participâmes à cette faveur par les caresses & les bienfaits que nous reçûmes aussi du Prince & des Habitans (38).

Zeimoto crut ne pouvoir mieux s'acquitter d'une partie de ces distinctions, qu'en faisant présent de son arquebuse au Nautaquin (39). Il choisit, pour ce témoignage de reconnoissance, un jour qu'il revenoit de la chasse, après avoir tué quantité de colombes & de tourterelles, qu'il lui offrit avec l'instrument qui lui donnoit cet empire sur leur vie. Le Prince lui fit compter sur le champ mille tael; mais il le pria de lui apprendre à faire de la poudre, sans

(38) *Ibidem.*

(39) Il n'est pas trop vraisemblable que les Japonois ignorassent du moins l'invention de la

poudre, qui étoit connue à la Chine, avec laquelle ils n'étoient pas sans commerce.

MENDEZ
PINTO.

Le Roi de
Bungo fait
demander un
Portugais au
Nautaquin.

quoï l'arquebuse n'étoit qu'une pièce
de fer inutile (40).

Nous avions déjà passé vingt trois
jours dans l'Isle de Tanixuma, lors-
qu'on avertit le Nautaquin de l'arrivée
d'un vaisseau du Roi de Bungo, qui
apportoit avec plusieurs Marchands, un
vieillard respectable, auquel il se hâta
de donner audience. Nous étions pré-
sens à cette cérémonie. Le vieillard s'é-
tant mis à genoux devant lui, avec

(40) Les trois Portu-
gais lui apprirent la com-
position de la poudre.
A l'égard de l'arquebu-
se, l'Auteur ajoute un
éclaircissement curieux :
» Comme le Nautaquin,
» dit il, en faisoit tout
» son amusement, ses Su-
» jets cherchant à lui plai-
» re, prirent modèle de
» celle-ci pour en faire
» plusieurs autres, & réus-
» sirent avec tant d'indu-
» strie, qu'à notre dé-
» part, c'est-à-dire, cinq
» mois & demi après, il
» s'en trouva plus de six
» cens dans le pays. Bien
» plus, en l'année 1556,
» lorsque le Viceroi Dom
» Alphonse De Noronha,
» m'envoya au Japon avec
» un présent pour le Roi
» de Bungo, les Japonnois
» m'assurèrent qu'à Fu-
» cheo, Capitale de ce
» Royaume, il y en avoit
» plus de trente mille. Je

» fus étonné que cette in-
» vention pût s'être mul-
» tipliée jusqu'à ce point :
» mais j'apptis de quel-
» ques Marchands, gens
» d'honneur & de qualité,
» que dans toute l'Isle du
» Japon il y en avoit plus
» de trois cens mille, &
» qu'eux mêmes en avoient
» transporté, en marchan-
» dise, au pays des Le-
» quiens, jusqu'au nom-
» bre de vingt cinq mille.
» Ainsi l'arquebuse dont
» Zeimoto fit présent au
» Nautaquin de Tanixu-
» ma en a produit une si
» grande abondance, au
» Japon, qu'il n'y a point
» aujourd'hui de Hameau
» qui n'en ait plus de cent,
» ni de villes qui n'en
» ayent à milliers. On
» peut juger par-là de
» l'industrie de ce Peuple,
» & combien il a de goût
» pour les armes. Pages
» 641 & 642.

quelques discours que nous ne pûmes MENDÉZ
entendre, lui offrit une Lettre & un PINTO.
coutelas garni d'or. La lecture de cette
Lettre parut causer quelque embarras
au Nautakin. Après avoir congédié
celui qui l'avoit apportée, il nous fit
approcher de lui : » Mes bons amis,
» nous dit-il, par la bouche de son In-
» prete, je vous prie d'écouter le con-
» tenu de cette Lettre, que je reçois
» du Roi de Bungo, mon Seigneur &
» mon oncle. Je vous expliquerai en-
» suite ce que je desire de vous. L'In-
terprete nous fit entendre qu'*Orgendo-*
no, Roi de Bungo & de Facata, mar-
quoit à Hiascaran Goxo, Nautakin
de Tanixuma, son gendre & son ne-
veu, qu'ayant appris depuis peu de
jours qu'il avoit dans son Isle trois
Chinchigogis, venus du bout du mon-
de, gens de merite & d'honneur,
qui lui avoient parlé d'un autre monde,
plus grand que celui qu'on connoissoit
au Japon, & peuplé d'une race d'hom-
mes dont ils lui avoient raconté des
choses incroyables, il le prioit très in-
stamment de lui envoyer un de ces
trois Etrangers, pour le consoler dans
les douleurs d'une longue maladie. Il
ajoutoit que si notre inclination ne
nous portoit point à ce voyage, il s'en-

MENDEZ PINTO. gageoit à nous renvoyer en sûreté ; lorsque nous commencerions à nous ennuyer dans sa Cour.

Le choix
tombe sur
l'Auteur.

Le Nautaquin nous dit, après cette explication, que le Roi de Bungo étoit non seulement son oncle maternel, mais son pere même, parce qu'il l'étoit de sa femme, & que dans la passion qu'il avoit de l'obliger, il conjuroit l'un de nous d'entreprendre un voyage court & peu pénible ; mais qu'il ne souhaitoit pas que ce fût Zeimoto, qu'il avoit adopté pour son parent, & dont l'éloignement le chagrinerait beaucoup, avant qu'il eût appris à tirer parfaitement de l'arquebuse. Une invitation si douce & si polie, nous pénétra de reconnaissance, Borralho & moi. Nous lui abandonnâmes le choix de celui des deux qu'il jugeoit le plus convenable à ses vûes. Il ne se déterminâ pas tout d'un coup : mais après quelques momens de reflexion, il me nomma, comme le plus gai, & par conséquent le plus propre au commerce des Japonois, qui ont naturellement l'humeur vive. Borralho, nous dit-il avec la même civilité, plus sérieux & plus tourné par la nature aux affaires graves, entretiendrait la mélancolie du malade au lieu de la dissiper.

Il me donna au vieillard , qui atten-
doit sa reponse. Après lui avoir recom-
mandé dans les termes les plus affec-
tueux , de veiller sans cesse à ma san-
té , il me fit compter deux cens tael ,
pour les besoins particuliers de mon
voyage. Nous nous mimes le vieillard
& moi , dans une barque à rames ,
qui nous fit doubler pendant la nuit
toute l'Isle de Tanixuma. Le matin ,
nous allames mouiller dans un Port
nommé Ihamango , d'où nous nous avan-
çames à Quanquixuma , ville assez con-
siderable. De-là , nous étant rendus le
jour d'après à *Tanora* , nous arrivames
le lendemain à *Minato* , & le lende-
main à *Fiunga*. Enfin nous descendi-
mes dans une Forteresse qui se nomme
Osqui , à six lieux de la Ville. Je n'ap-
pris que dans cette Place le nom de
mon guide , qui s'appelloit Fijandono.
Il s'y arrêta quelques jours , & nous y
laissames notre barque , pour nous ren-
dre par terre à la Cour. Nous y arriva-
mes à midi. Cette heure , qui ne nous
permettoit pas de paroître au Palais ,
obligea Fijandono de descendre dans sa
maison , où je fus traité de sa femme
& de ses enfans , avec toutes sortes de
caresses. Vers le soir , il me conduisit à
l'audience du Roi , qui nous fit rece-

MENDE
PINTO.
Il se rend à
Bungo.

MENDEZ
PINTO.

voir à la porte du Palais par le Prince son fils , âgé de neuf ou dix ans , & précédé de quelques *Huissiers* avec leurs massés. Ce jeune Prince nous fit un compliment , qu'on prit soin de m'expliquer , pour me faire connoître avec quelle impatience j'étois attendu.

Dans quel
état il trouve
le Roi.

Nous trouvâmes le Roi au lit. Fijandono s'étant approché pour lui rendre la Lettre du Nautakin , eut avec lui quelques momens d'entretien , après lequel il me fit signe d'avancer. Le Roi me dit d'un air & d'un ton fort doux :

» Ton arrivée ne m'est pas moins agréa-
» ble que la pluie qui tombe du Ciel
» est utile à nos campagnes semées de

Son embar-
ras.

» riz. On m'expliqua ces termes ; & leur nouveauté m'ayant causé de l'embaras , je demeurai quelques momens sans réponse. Le Roi regardant les Seigneurs qui étoient autour de lui , leur dit : « Qu'il me croyoit effrayé par la
» vûe de sa Cour ; que je n'étois pas
» accoutumé à ce spectacle , & qu'il
» falloit me laisser le temps de m'ap-

Comment il
se repare.

» privoiser. Un excellent Interprete que j'avois reçu du Nautakin , me fit comprendre aussi-tôt le jugement qu'on portoit de moi. Je rappelai toutes les forces de mon esprit pour rassembler un tas de figures Asiatiques , & de com-

paraissions, où tous les animaux fai-^{MENDEZ}
soient leur rôle, depuis l'éléphant jus-^{PINTO.}

qu'à la fourmie. Peut-être mon Inter-
terprere y joignit-il ses propres idées :
mais tous les courtisans marquerent
tant d'admiration pour cette ridicule
harangue, que battant des mains à la
vûe du Roi, ils dirent à ce Prince
" qu'on n'avoit jamais parlé avec une
" éloquence plus noble ; qu'il n'y avoit
" pas d'apparence que je fusse un Mar-
" chand, dont les notions se renfer-
" ment dans les affaires du commerce,
" mais plutôt un Bonze, qui adminis-
" troit les sacrifices au peuple, ou du-
" moins quelque grand Capitaine qui
" avoit couru long-temps les mers. Le
Roi parut si satisfait, qu'en imposant
silence à tout le monde, & déclarant
qu'il vouloit être seul à m'interroger,
il assura qu'il ne sentoit plus aucune
douleur. La Reine & les Princesses ses
filles, qui étoient assises près du lit
royal, se mirent à genoux pour expri-
mer leur satisfaction. Elles remercie-
rent le Ciel, en y levant les mains &
les yeux, des graces qu'il accordoit au
Royaume de Bungo (41).

Alors le Roi m'ayant fait placer plus

(41) Page 649 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

L'Auteur
guérit le Roi
de Bungo de
toutes ses ma-
ladies.

proche de sa tête me pria de ne pas m'ennuyer de cette situation, parce qu'il souhaitoit de me voir & de me parler souvent. Il me demanda si dans mon pays ou dans mes voyages, je n'avois pas appris quelque remède pour sa maladie, sur-tout sur un fâcheux dégoût de toutes sortes de nourriture, qui ne lui avoit pas permis de manger depuis deux mois. Je me souvins que dans la Jonque où j'étois arrivé à Tanixuma, j'avois vû guérir diverses maladies par l'infusion d'un bois de la Chine, dont j'avois admiré la vertu. Ce secours que je lui proposai, & qu'il envoya demander sur le champ au Nautakin, répondit si parfaitement à mes espérances, que dans l'espace de trente jours il fut guéri de tous ses maux, dont le principal étoit une espece de paralysie, qui lui ôtoit depuis deux ans le mouvement des bras. Après un service de cette importance, je me vis presque au même degré de faveur, dans cette Cour, que Zeimoto à celle du Nautakin. Mon seul embarras étoit de répondre à mille questions bisarres qu'on me proposoit continuellement : mais j'étois soulagé par la facilité avec laquelle on se contentoit de mes plus frivoles explications. J'employois le reste du temps

Son adresse
soutient son
crédit.

à m'instruire des usages du Pays, à visiter les édifices, ou à me donner le spectacle des fêtes & des amusemens. Le Naurakin ayant envoyé au Roi quelques arquebuses de la fabrique de son Isle, l'impatience que tout le monde eut bien-tôt d'apprendre à tirer, augmenta beaucoup mon crédit. Sans avoir l'habileté de Zeimoto, je m'attirai de l'admiration en tuant quelques petits oiseaux, & je fis valoir particulièrement mes connoissances pour la composition de la poudre. Les premiers Seigneurs de la Cour prenoient des leçons de moi. J'exagerois la nécessité de mon secours, & je n'accordois de la poudre aux plus pressés qu'avec beaucoup de ménagement. Mais cette conduite, quoiqu'aussi sage en elle-même, qu'utile au soutien de ma fortune, devint l'occasion de ma ruine.

Un des fils du Roi, nommé *Ari-chaudono*, âgé de seize à dix sept ans, m'ayant prié de lui apprendre à tirer, je différois de jour en jour à le satisfaire, dans la seule vue de lui faire attacher plus de prix à mes services; cependant le Roi son pere, auquel il fit quelques plaintes de ce délai, me demanda plus de complaisance pour un fils qu'il aimoit fort tendrement. Mes

MENDEZ
PINTO.

Malheur qui arrive au fils du Roi en tirant de l'arquebuse.

MENDEZ
PINTO.

premieres leçons ne furent remises qu'à l'après-midi du même jour. Mais le jeune Prince, ayant accompagné la Reine sa mere dans un pelerinage qu'elle fit pour la santé du Roi, ne put venir chez moi que le lendemain. Il avoit à sa suite deux jeunes Seigneurs du même âge. Je m'étois endormi sur matras, près des arquebuses & de la poudre. Comme il m'avoit vu tirer plusieurs fois, il se fit un plaisir de me surprendre; & sa hâtant de charger une arquebuse, sans sçavoir quelle quantité de poudre il y falloit mettre, il eut l'imprudence de remplir le canon jusqu'à la moitié de sa hauteur. Il voulut tirer contre un oranger. Un des deux jeunes Seigneurs alluma la meche. Le coup partit, & m'éveilla: mais l'arquebuse ayant crevé par trois endroits, le malheureux Prince fut blessé de deux éclats du fer, dont l'un lui emporta le pouce de la main. Je sortis à l'instant. Il étoit tombé sans connoissance. Les deux Seigneurs prirent la fuite vers le Palais, en criant par les rues que l'arquebuse de l'étranger avoit tué le Prince (42).

Par où la
vie de l'Au-
teur est expo-
sée.

Cette affreuse nouvelle repandit une si vive alarme dans toute la Ville,

que la plûpart des Habitans se précipiterent avec de grands cris vers ma maison. Le Roi même s'y fit apporter, dans une espece de fauteuil, sur les épaules de quatre hommes; & la Reine le suivit à pied, se soutenant sur les bras de deux femmes, & suivie des deux Princesses ses filles, qui marchoient toutes échevelées, avec un grand nombre d'autres Dames. Dans mon premier saisissement, j'avois pris le Prince entre mes bras, & je l'avois porté dans ma chambre, où je m'efforçois d'arrêter son sang & de lui faire rappeler ses esprits. On me trouva occupé de ces deux soins : mais la plûpart des spectateurs, qui me voyoient aussi couvert que lui de son propre sang, conclurent que je l'avois tué; & mille cimeterres, que je vis briller autour de moi, me firent connoître le sort auquel je devois m'attendre. Cependant le Roi suspendit les effets de cette violence, pour se faire expliquer la cause d'un si funeste accident; de peur, ajouta-t-il, que le crime ne fût venu de plus loin, & que je n'eusse été corrompu par les parens des traîtres qu'il avoit condamnés depuis peu au dernier supplice (43). Malheureusement

MENDEZ
PINTO.

Comment il
est traité par
la Justice.

MENDEZ
PINTO.

pour moi , la crainte avoit fait fuir mon Interprète ; & cette circonstance étoit capable d'aggraver les soupçons. On le découvrit néanmoins après de longues recherches. Il fut amené au Roi , chargé de chaînes. Mais on m'avoit déjà livré aux Officiers de la Justice , qui m'avoient fait lier les mains , & qui commençoient à me traiter comme un coupable averé. Le Président étoit assis , les deux bras retroussés jusqu'aux épaules , tenant de la main droite un poignard rougi dans le sang du Prince. J'étois à genoux devant lui , environné des autres Officiers ; & cinq bourreaux , qui étoient debout derrière moi , avec leurs cimenterres nus , sembloient n'attendre qu'un mot ou un signe pour l'exécution (44).

Ces horribles préparatifs s'étoient faits apparemment pour l'interrogation , pendant que mon Interprète avoit été conduit devant le Roi. Il fut amené au Tribunal. Mon épouvante redoubla , lorsque je le vis paroître au milieu d'une troupe de Gardes , les mains liées , aussi pâle , aussi tremblant que moi. On me fit diverses questions , auxquelles

(44) Le supplice le plus ordinaire au Japon , est de mettre les coupables en pièces à coups de sabre.

je ne laissai pas de répondre avec toute M E N D E Z
la force de l'innocence. J'ignore quelle P I N T O.
impression mes réponses firent sur mes
Juges. Mais le Ciel permit que le jeune . A quoi
Prince étant revenu d'un long éva- doit la vie.
nouissement souhaita de me voir ; &
qu'apprenant la rigueur avec laquelle
j'étois traité , l'inquietude de mon sort
alla jusqu'à lui faire protester qu'il ne
recevrait aucun secours , si je n'étois
délivré sur le champ des mains de la
Justice. Un ordre du Roi vint adoucir
aussi-tôt la sévérité d'un inflexible Tri-
bunal. On m'ôta mes chaînes ; & je
fus conduit au Palais , où le Prince me
fit des satisfactions & des excuses , qui
ne laisserent rien à désirer pour ma ju-
stification. Il avoit été pansé par quel-
ques Bonzes , qui font l'office de Mé-
decins & de Chirurgiens au Japon :
mais la blessure étoit si dangereuse ,
qu'ils paroissent douter eux-mêmes
de leur méthode. Une longue expé-
rience , que je n'avois pu manquer d'ac-
querir dans un si grand nombre d'a-
vantures militaires , me fit rappeler la
connoissance de quelques remèdes que
j'avois vus employer avec succès. Je les
proposai avec d'autant plus de confian-
ce , que le jeune Prince paroissoit at-
tendre de moi sa guérison. Le Roi , qui

Il guérit
le Prince de
Bungo.

MENDEZ
PINTO.

croyoit me devoir la vie & la santé, ne balançoit point à me confier le soin de son fils. Je m'armai de courage, & l'ayant prié de faire éloigner tous les Bonzes : » *Je fis sept points à la main droite*, qui me parut la moins dangereuse des deux blessures. Un bon Chirurgien en eut peut-être fait beaucoup moins. A la tête, qui me causoit plus d'embarras, *je n'en fis que cinq*; après quoi, j'y appliquai des étoupes trempées dans des blancs d'œuf, avec de bonnes ligatures, telles que je les avois vu faire en mille occasions. Cinq jours après, je coupai les points, & je continuai de panser les deux plaies. Vingt jours après, le Prince se trouva si parfaitement guéri, qu'il ne lui resta qu'une petite cicatrice au pouce (45).

Recompenses qu'il recevoit.

Après cette dangereuse operation, je reçus du Roi & de toute la Cour, des honneurs & des caresses qu'il me seroit difficile de représenter. La Reine & les Princesses ses filles m'envoyerent quantité d'étoffes de soie. Les Seigneurs me firent present d'un grand nombre de cimeterres. On me compta, de la part du Roi, six cens tael. Enfin, cette dange-

reuse audace me valut plus de quinze
cens ducats (46).

MENDEZ
PINTO.

Cependant mes reflexions sur le peril dont le Ciel m'avoit délivré, & l'avis que je reçus de mes Compagnons, que le Corsaire Samipocheca faisoit ses préparatifs pour retourner à la Chine, me déterminèrent à demander au Roi la permission de le quitter. Il me l'accorda. Son affection se soutint jusqu'au dernier moment. Il me donna une barque, remplie de toutes sortes de provisions ; & pour Capitaine, un homme de qualité, avec lequel étant parti de Fucheo un Samedi matin, j'arrivai le Vendredi suivant au Port de Tani-xuma.

Il quitte le
Roi de Bur-
go.

Quinze jours, que nous passâmes encore dans cette Ville, donnerent le temps au Corsaire d'achever ses préparatifs. Il fit voile enfin pour Liampo. Nous y arrivâmes heureusement. Les principaux habitans nous reconnurent, & nous rendirent ce qu'ils croyoient devoir aux amis d'Antonio Faria. Cependant, paroissant étonnés de notre confiance pour les Chinois, ils nous demanderent d'où nous étions venus, & dans quel lieu nous nous étions embarqués avec eux. Christophe Boralho leur apprit libre-

Les Portu-
gais de Liampo ne con-
noissoient pas
le Japon.

MENDEZ ment nos aventures. L'Isle de Tanixu-
PINTO. ma, le Japon, & toutes les richesses

que nous y avions admirées, furent pour eux autant de nouvelles connoissances, qu'ils reçurent avec étonnement. Dans la joie de cette découverte, ils ordonnerent une procession solennelle, depuis l'Eglise de Notre-Dame de la Conception jusqu'à celle de Saint-Jaques, qui étoit à l'extrémité de la Ville (47). Ensuite la piété fit place à l'ambition. Chacun s'empressa de tirer les premiers fruits de nos lumières. Il se forma divers partis qui mirent l'enchere à toutes les marchandises; & les Marchands Chinois profiterent de cette fermentation pour faire monter le *Picot* de soie jusqu'à cent soi-

Leur avidité à profiter de cette découverte,

xante tael. En moins de quinze jours, neuf Jonques Portugaises, qui se trouvoient au Port de Liampo, furent prêtes à faire voile; quoiqu'en si mauvais ordre, que la plupart n'avoient pas d'autres Pilotes que les Maîtres mêmes, qui n'avoient aucune connoissance de la navigation (48).

Ils font naufrage.

Elles partirent dans cet état, malgré les fâcheuses circonstances de la saison & du vent. L'avidité du gain ne con-

(47) Page 660.

(48) Page 661.

noissoit aucun danger. Je fus moi-même un des malheureux qui se laissèrent engager dans ce fatal voyage. Le premier jour, nous gouvernâmes, comme à tâtons, entre les Isles & la terre ferme. Mais, vers minuit, une affreuse tempête nous ayant livrés à la fureur du vent, nous échouâmes sur les bancs de *Gotom*, où des neuf Jonques, deux seulement eurent le bonheur d'échapper. Les sept autres périrent, avec plus de six cents hommes, entre lesquels on comptoit cent quarante des principaux Portugais de Liampo. Cette perte, en marchandises, fut estimée à plus de trois cents mille ducats (49).

J'avois le bonheur de me trouver dans une des deux autres Jonques. Nous suivîmes la route que nous avions commencée, jusqu'à la vûe de l'Isle de *Lequios*, où nous fûmes battus d'un si furieux vent de Nord-Est, augmenté par la conjonction de la Lune, que nos deux bâtimens furent séparés pour ne se revoir jamais. Dans l'après-midi, le vent s'étant changé à l'Ouest-Nord-Est, les vagues s'élevèrent si furieusement, qu'il devint impossible d'y résister. Notre Capitaine, qui se nom-

(49) A trente huit degrés de latitude du Nord.

MENDEZ
PINTO.

moit Gaspard Mello, voyant la proue entrouverte, & plus de neuf pieds d'eau dans la Jonque, résolut, de concert avec les Officiers, de couper les deux mâts. Mais tous les soins qui furent employés à cette opération n'empêchèrent point que le grand mât, dans sa chute, n'écrasât cinq Portugais; spectacle pitoyable, & qui acheva de nous ôter les forces. La tempête ne faisant qu'augmenter, nous nous vîmes forcés de nous abandonner aux flots jusqu'à l'arrivée des tenebres, où toutes les autres parties de notre bâtiment commencerent à s'ouvrir (50). Nous passâmes la nuit dans cette horrible situation. Vers le jour, nous touchâmes sur un banc, où du premier choc, la Jonque fut mise en pieces, avec des circonstances si déplorables, que soixante-deux hommes y perdirent la vie; les uns noyés, les autres écrasés sous la quille (51).

L'Auteur
se sauve avec
vingt trois
autres.

Entre tant de malheureux, nous demeurâmes sur le sable au nombre de vingt quatre, sans y comprendre quel-

(50) Alors notre Capitaine, & tous autant que nous étions, voyant le misérable état où nos pechés nous avoient réduits, nous eûmes recours à une image de Notre-Dame,

que nous priâmes, à force de larmes & de grands cris, de nous obtenir de son fils la remission de nos pechés.

Page 663.

(51) Ibidem.



ques femmes. Aux premiers rayons du jour, la vûe *des monstres de l'Isle de feu* (52), & de la montagne de *Taydican*, nous fit reconnoître la grande Isle de Lequios. Nous étions blessés, presque tous, par le froissement des coquilles & des cailloux du banc. Après nous être recommandés à Dieu, avec beaucoup de larmes, nous marchâmes dans l'eau jusqu'à l'estomach. En traversant quelques endroits à la nage, nous employâmes cinq jours à nous approcher de la terre sans autre nourriture que les herbes qui nous étoient apportées par les flots. Nous arrivâmes au rivage. Il étoit couvert de bois, où nous trouvâmes d'autres herbes, assez semblables à l'oseille, qui furent notre unique ressource pendant trois jours. Le quatrième, nous fumes apperçus par un Insulaire qui gardoit quelques bestiaux, & qui se mit à courir aussitôt vers une montagne voisine, pour donner l'allarme aux habitans du village, dont nous n'étions éloignés que d'un quart de lieue. Bien-tôt nous vîmes paroître environ deux cens hommes, qui s'étoient rassemblés au bruit des tambours & des cornets. Leurs Chefs

MENDEZ
PINTO.

(52) L'Auteur ne s'explique pas mieux sur ces monstres. Le Mont Taydican est connu.

M E N D E Z

P I N T O .

Comment
ils sont traités
par les insu-
lares de Le-
quios.

étoient à cheval, au nombre de qua-
torze. Ils vinrent droit à nous & quel-
ques-uns se détacherent pour nous ob-
server. Lorsqu'ils nous virent sans ar-
mes, presque nuds, la plupart à ge-
noux, pour invoquer le secours du Ciel,
& deux femmes déjà mortes de mise-
re, ils furent touchés d'une si vive
compassion, qu'étant retournés vers ceux
qui les suivoient, ils les firent arrêter,
avec défense de nous causer aucun mal.
Cependant ils revinrent à nous, accom-
pagnés de six hommes de pied, qui
étoient avec les Officiers de leur Justi-
ce, & nous ayant exhortés à ne rien
craindre, parce que le Roi des Lequiens
étoit un Prince juste & plein de pitié
pour les misérables, ils nous firent lier
trois à trois pour nous conduire à leurs
habitations. Nous étions moins rassu-
rés par leurs discours, qu'effrayés par
un traitement si rigoureux. Il nous re-
stoit trois femmes, qui tomberent pâ-
mées de foiblesse & de crainte. Quel-
ques Insulaires les prirent entre leurs
bras, & les portoient tour à tour; ce
qui n'empêcha point que dans la mar-
che il n'en mourût deux, qui furent
laissées en proie aux bêtes féroces,
dont nous avions vû paroître un grand
nombre. Après avoir marché jusqu'au

soir, nous arrivâmes dans un bourg d'environ cinq cens feux, que nous entendîmes nommer *Cypantor*. Là, nous fumes enfermés dans un grand Temple, dont les murailles étoient fort hautes & sans aucun ornement, sous une garde de cent hommes, qui parmi des cris mêlés au son des tambours, nous veillèrent pendant toute la nuit (53).

Le lendemain, on nous fournit assez abondamment du riz, du poisson, & divers fruits de l'Isle. La charité des Habitans alla même jusqu'à nous donner quelques habits. Mais un Courier du *Broquen*, c'est-à-dire, du premier Officier de l'Etat, apporta vers le soir un ordre de nous conduire à Pungor, ville éloignée de sept lieues. Cette nouvelle causa beaucoup de mouvemens dans le bourg, comme si les Habitans eussent réclamé quelque droit qu'on prétendoit violer. On dressa plusieurs Memoires, qui furent envoyés au *Broquen* par son Courier. Cependant quelques Officiers, & vingt hommes à cheval, qui arriverent le jour suivant, nous enleverent sans opposition. Nous nous arrêta mes le soir, dans une Ville

M E N D E Z
P I N T O.
Ils sont me-
nés à Cypan-
tor.

(53) Pages 667 & précédentes.

MENDEZ nommée *Gondexilau*, où l'on nous fit
 PINTO. à passer la nuit dans un cachot, & nous
 Et de-là à arrivâmes le lendemain à Pungor.

Trois jours après, nous parûmes devant le Broquen, dans une grande salle, où nous le trouvâmes assis sous un dais fort riche, environné de six Huissiers avec leurs masses, & de plusieurs gardes, qui portoient de longues pertuisanes damasquinées d'or & d'argent. Il nous fit diverses questions auxquelles nous répondîmes avec autant de bonne foi que d'humilité (54). Notre infor-

Ils y sont
 interrogés.

(54) Pages 669 & suivantes. Cet interrogatoire donne une idée admirable de la Justice & de la Religion de ces Peuples. Le voici dans les termes du Traducteur: „Après qu'on eut imposé silence aux „assistans, nous nous prosternâmes devant le „Broquen, & nous le suppliâmes, les larmes „aux yeux, par le Dieu „qui a fait le Ciel & la „Terre, de prendre pitié „de notre misère; nous „pauvres Etrangers, que „la mer avoit réduits à „ce déplorable état, & „qui nous trouvions „situés de tous secours, „comme il avoit plu à „Dieu de le permettre „pour nos péchés. A ces „mots, le Broquen re-

„gardant ceux qui étoient „autour de lui, après „avoir fait quelques signes de tête; Que vous „semble de ces gens-là, „leur dit-il? Certes, en „voici un qui parle de „Dieu en homme qui a „connoissance de sa vérité. Il faut bien qu'il y „ait quelque autre grand „monde dont nous n'avons „pas connoissance. Ainsi, puisque ces „hommes connoissent la „source de tout bien; il „est raisonnable qu'on „procède envers eux „comme ils nous le demandent par leurs larmes. Alors se tournant „vers nous, qui étions „encore prosternés par „terre, avec les mains „haussées, comme si nous

tune le toucha si vivement, malgré quel- MENDEZ
ques, apparences de severité, qu'ayant PINTO.

„ eussions adoré Dieu, il
„ nous dit qu'il avoit
„ grande compassion de
„ notre misere & de no-
„ tre douleur, mais que
„ son devoir l'obligeant
„ de remplir sa charge il
„ nous prioit de ne pas
„ nous étonner s'il nous
„ faisoit quelques deman-
„ des necessaires pour le
„ bien de la Justice, &
„ qu'il nous promettoit
„ de nous la rendre, étant
„ assuré que le Roi, son
„ Maître, étoit porté en-
„ vers les pauvres d'u-
„ ne volonté vraiment
„ royale.

„ Il fit incontinent ve-
„ nir devant lui les Gref-
„ fiers & autres Officiers
„ de Justice. Ensuite,
„ s'étant levé avec une
„ mine severe & un cime-
„ terre nud en main, il
„ commença à nous in-
„ terroger d'une voix
„ haute, afin que cha-
„ cun le pût ouïr : Moi,
„ nous dit-il, *Pinaqui-*
„ *la*, Broquen de cer-
„ te Ville de Pungor,
„ par la volonté de celui
„ de qui nous tenons les
„ cheveux de nos têtes,
„ Roi de la Nation de
„ Lequios & de tout ce
„ pays des deux mers,
„ vous avise & vous com-
„ mande par la force de
„ ma parole, que vous

„ ayez à me dire claire-
„ ment & d'un cœur net,
„ quelles gens vous êtes
„ & de quelle nation, en-
„ semble quel est votre
„ pays & comment il s'ap-
„ pelle.

„ Nous repondimes que
„ nous étions Portugais,
„ la plupart natifs de Ma-
„ laca. Voilà qui est bien,
„ reprit-il; mais quelle
„ aventure vous a con-
„ duits dans cette contrée,
„ & où aviez-vous dessein
„ d'aller quand vous avez
„ fait naufrage? Nous lui
„ dimes, conformément
„ à la verité, que nous
„ étant embarqués au
„ Port de Liampo avec
„ nos marchandises pour
„ aller à Tanixuma, une
„ si grande tourmente nous
„ avoit surpris proche l'I-
„ le du feu; que notre
„ Jonque avoit coulé sur
„ le banc de Taydacan,
„ où de nonante deux per-
„ sonnes que nous étions,
„ il s'en étoit noyé soi-
„ xante huit, sans que de
„ ce grand nombre il se
„ fût sauvé que nous au-
„ tres vingt quatre qu'il
„ voyoit devant lui tout
„ couverts de plaies, la-
„ quelle chose nous recon-
„ noissions être advenue
„ par un miracle particu-
„ lier de Dieu.

„ A ces paroles, s'étant

MENDEZ
PINTO.

recueilli toutes nos réponses, il y mêla des réflexions favorables, par lesquelles

» un peu arrêté ; Et sous
» quel titre, repliqua t-il,
» possédiez - vous tant de
» richesses & tant de pie-
» ces de soie qui étoient
» dans votre Jonque ?
» Certes il n'est pas croya-
» ble que vous puissiez
» avoir acquis tant de
» biens autrement que par
» volerie, qui est une
» grande offense contre
» Dieu. Nous lui repli-
» quames à cela qu'assu-
» rément nous étions Mar-
» chands & non pas far-
» reurs, parce que le Dieu
» en qui nous croyions
» nous défendoit par sa
» sainte loi de tuer & de
» dérober. Alors le Bro-
» quen regardant ceux
» qui étoient autour de
» lui ; Sans doute, leur
» dit-il, si ce que ces gens
» affirment est véritable,
» nous pouvons bien dire
» qu'ils sont comme nous,
» & que leur Dieu est très
» bon ; ce qu'il semble
» qu'on peut inferer de
» leurs paroles.

» Cependant, reprenant
» un visage fort sévère &
» l'action d'un homme fâ-
» ché, comme un Juge
» qui exerçoit sa charge
» avec intégrité ; il conti-
» nua de nous faire plu-
» sieurs demandes, & nous
» dit en dernier lieu : Je
» voudrois bien sçavoir

» pourquoi ceux de votre
» Nation, quand ils pri-
» rent autrefois Malacca,
» poussés à cette action
» par une extrême avari-
» ce, tuèrent les nôtres
» avec si peu de pitié ; de
» quoi sont encore foi-
» quelques veuves qui en
» ces contrées ont survécu
» à leurs maris ? Nous ré-
» pondimes que telle cho-
» se étoit arrivée par une
» aventure de guerre, plu-
» tôt que par un désir de
» voler ; ce que nous n'a-
» vions accoutumé de fai-
» re en aucun lieu. Que
» dites-vous ? reprit-il.
» Pouvez - vous nier que
» celui qui conquête ne
» dérobbe point ? Qui for-
» ce ne tue-t-il pas ? Qui
» se montre avare n'est-il
» pas larron ? Qui oppri-
» me ne fait-il pas l'action
» d'un tyran ? Et voilà
» toutes les qualités qu'on
» vous donne & qu'on as-
» sure de vous par la loi
» de toute vérité. Il est
» donc manifeste que si
» Dieu vous abandonne,
» permettant aux vagues
» de la mer de vous en-
» gloutir, c'est plutôt un
» pur effet de sa justice,
» qu'aucune injure qui
» vous soit faite.

» Là-dessus, il com-
» manda aux Officiers de
» nous remener en prison,

il combattit les fausses idées que quelques Chinois avoient fait prendre de nous. Cependant nous continuâmes d'être resserrés pendant deux mois. Le Roi, faisant gloire de son zèle pour la justice envoya secrètement dans notre prison un homme de confiance, qui prenant avec nous la qualité de Marchand étranger, employa beaucoup d'adresse à nous faire confesser notre profession & la vérité de nos desseins. Mais nos explications furent si simples, & les témoignages de notre douleur si naturels, que cet espion en parut attendri jusqu'à nous faire un présent de trente tael & de six sacs de riz. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en avoit reçu l'ordre du Roi; & nous apprîmes du Geolier que ce Prince étoit résolu de nous rendre la liberté.

Nous étions dans cette douce espérance, lorsque l'arrivée d'un Corsaire Chinois, à qui le Roi donnoit une retraite dans son Isle, à condition d'entrer en partage du butin, nous replongea dans un horrible danger. C'étoit un

Mauvais office qu'ils reçoivent d'un Corsaire.

» disant qu'il nous accor-
» deroit une autre audien-
» ce, suivant la grace
» qu'il plairoit au Roi de
» nous faire, de quoi nous

» demeurâmes fort affli-
» gés, & sans aucune es-
» pérance de vie. Pages
» 673 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

des plus grands ennemis de notre Nation, depuis un combat que les Portugais lui avoient livré au Port de Lamau, & dans lequel ils lui avoient brûlé deux Jonques. La faveur dont il jouissoit, non seulement à la Cour de Lequios, mais dans l'Isle entière, où ses brigandages faisoient entrer continuellement de nouvelles richesses, disposa le Roi & ses Sujets à recevoir les inspirations de sa haine. Aussi-tôt qu'il eut appris notre disgrâce, & qu'on pensoit à nous renvoyer absous, il nous chargea des plus noires accusations. Les Portugais étoient des espions qui venoient observer les forces d'un pays, sous le voile du commerce, & qui profitoient de leurs lumières pour faire passer tous les Habitans au fil de l'épée. Ces discours répandus sans ménagement & confirmés avec audace, firent tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'après avoir révoqué les ordres qu'il avoit déjà donnés en notre faveur, il nous condamna sur de nouvelles instructions, au supplice des traîtres, c'est-à-dire, *à nous voir demembrés en quatre quartiers*, qui devoient être exposés dans les places publiques. Cette Sentence qu'il porta sans nous avoir entendus, fut envoyée au Broquen, avec ordre

Ils sont condamnés à la mort.

de l'exécuter dans quatre jours (55). Elle penetra aussi-tôt jusqu'à nous ; & dans la consternation d'un sort si déplorable , nous ne pensâmes qu'à nous disposer à la mort.

MENDES
PINTO.

Si j'ai quelquefois donné le nom de miracle aux secours que j'ai reçus du Ciel dans l'extrémité du danger , c'est ici que je dois faire admirer le plus éclatant de ses bienfaits. De plusieurs Portugaises , qui avoient trouvé la fin de leur misérable vie depuis notre naufrage , il en restoit une , femme d'un Pilote qui étoit prisonnier avec nous , & mere de deux enfans , qu'un malheureuse tendresse lui avoit fait prendre à bord. Un sentiment de pitié , pour elle & pour deux innocents , avoit porté une Dame de la Ville à la loger dans sa maison ; & cet azyle étoit devenu pour nous une source de bienfaits , que nous avions partagés continuellement avec son mari. On leur apprit notre malheur , dans la seule vûe de la consoler. Elle fut si frappée de cette nouvelle , qu'étant tombée sans connoissance , elle demeura long - temps comme insensible. Mais , rappelant ses esprits , elle se déchira si cruellement le visage à belles ongles , que ses joues se

Faveur du
Ciel qui les
sauve.

MENDEZ
PINTO.

couvrirent de sang. *Un spectacle si nouveau* attira toutes les femmes de la Ville, & la compassion devint un sentiment general. Après quelques délibérations, elles convinrent d'écrire une Lettre commune à la Reine mere du Roi, pour lui représenter que nous étions condamnés sans preuves & sur la simple foi d'un Ennemi. Elles lui rendoient compte de notre veritable histoire, & des raisons qui portoient le Corsaire à la vengeance. L'aventure de la Portugaise, sa situation & celle de ses enfans, ne furent pas oubliées. Cette Lettre, signée de cent femmes, les principales de la Ville, fut envoyée par la fille du Mandarin de Comanilau, Gouverneur de l'Isle de Banca, qui est au Sud de Lequios. On fit tomber le choix sur elle, parce qu'elle étoit niece de la premiere Dame d'honneur de la Reine. Elle partit pour *Bintor*, où le Roi faisoit sa résidence, à six lieues de Pungor; accompagnée de deux de ses freres, & de plusieurs Gentilshommes de la premiere distinction (56).

(56) Le détail de cette négociation seroit ennuyeux : mais, pour en conserver quelques traits, la fille du Mandarin ayant trouvé sa tante, qui se

nommoit *Nhay Meicamur*, disposée à protéger l'innocence, la pressa de voir la Reine, & cette Princesse entra dans tous les sentimens qui lui furent inspi-

Nous fumes avertis du secours que la Providence nous avoit envoyé, &

MERDER
PINTO.

tés. Elle se rendit le matin dans la chambre du Roi son Fils, avec sa Dame d'honneur & sa Niece. Après lui avoir lû la lettre des Dames de Pungor, elle lui fit expliquer le fond d'une affaire qui intéressoit également sa conscience & son honneur. L'Auteur apprit ensuite que cette explication avoit été accompagnée de beaucoup de larmes. „ Pendant „ ce temps-là, le Roi regardoit attentivement sa „ mere. Enfin, prenant la „ parole, Madame, lui „ répondit-il, il faut que „ je vous dise en vérité „ ce que j'ai songé cette „ nuit. Il m'a semblé que „ je me voyois devant un „ Juge fort courroucé, „ qui portant la main par „ trois fois sur son visage, „ ge, comme s'il m'avoit „ menacé, Je te promets, „ me disoit-il, que si le „ sang de ces étrangers „ rejaillit jusqu'à moi, „ ou s'il crie vengeance à „ mes oreilles, toi & les „ tiens satisferez à ma justice : ce qui me fait „ croire qu'assurément „ cette vision vient de „ Dieu, pour l'amour „ duquel je fais cette aumône à sa louange, & „ leur donne à tous la vie „ & la liberté, afin qu'ils

„ s'en puissent aller où ils „ voudront : & outre ce- „ la, je veux qu'on leur „ équipe un Vaisseau à „ mes dépens, & qu'on „ les fournisse de tout ce „ qui est nécessaire. La „ Reine remercia son Fils. Les deux Dames remercièrent la Reine. Tous les Officiers de la Justice, qui n'avoient approuvé que par soumission la rigoureuse sentence du Roi, applaudirent à sa clémence. Les lettres d'abolition furent expédiées sur le champ, & signées *Hirapitau - Xinancor-Ambulee*. „ Alors, la Fille du Mandarin n'eut point de repos qu'elle ne fût partie „ d'avec sa Tante, & usa „ d'une si grande diligence, qu'en peu de „ temps elle revint à Pungor, & rendit les lettres au Broquen, qui „ les voyant fit incontinent assembler tous les „ *Peretendas*, *Chumbins*, „ & autres Officiers de „ Justice. Il s'en vint à la prison, où nous étions „ en ce temps-là bien gardés. Comme nous les vîmes entrer, nous nous „ écriâmes tous ensemble, „ Seigneur Dieu, miséricorde : de quoi le Broquen & autres de sa „ suite furent si fort es-

MENDEZ nous ne cessâmes point de prier le Ciel
 PINTO. pour le succès d'un voyage auquel notre vie ou notre mort étoient attachées. Le Roi se laissa fléchir, à l'occasion d'un songe qui l'avoit disposé à recevoir les sollicitations de la Reine mere. Ses Lettres de grace arrivèrent à Pungor, le jour marqué pour notre supplice. Elles nous furent apportées par le Broquen même, qui avoit toujours gemi de l'injustice de notre Sentence, & qui parut presque aussi sensible que nous à cette heureuse révolution. Il nous mena dans son propre Palais, où toutes les Dames de la Ville vinrent se rejouir de leur ouvrage, & s'en crurent bien payées par nos remerciemens. Pendant quarante six jours que nous passâmes encore dans l'Isle, pour attendre l'occasion de la quitter, elles se disputèrent le plaisir de nous traiter dans leurs maisons (57), & nous y reçûmes toutes nos nécessités avec tant d'abondance, que nous emportâmes chacun la valeur de cent ducats. La Portugaise, qui meritoit le premier rang dans notre reconnoissance, en eut plus de

Générosité
 des Femmes
 de Lequios.

„ frayés, qu'il y en eut
 „ parmi eux qui ne purent
 „ rent retenir leurs larmes.
 „ Pages 687 & précédentes.

(57) „ Ce qui est, dit
 „ l'Auteur, un effet du
 „ bon naturel des femmes
 „ de ce pays, qui leur est
 „ ordinaire à toutes.

mille, accompagnés d'une infinité de presens qui dédommagerent son mari de toutes ses pertes. Enfin, le Broquen nous fit obtenir place dans une Jonque Chinoise, qui partoît pour Liampo, après avoir fait donner au Capitaine des cautions pour notre sûreté (58).

MENDEZ
PINTO.

Je ne quitterai point la grande Isle de Lequios, sans avoir fait quelques observations sur ses propriétés (59). Elle n'a pas moins de deux cens lieues de circuit, c'est-à-dire, environ soixante de longueur, & trente dans sa plus grande largeur. Le Pays ressemble beaucoup à celui du Japon; mais dans quelques endroits, il est plus montagneux, quoiqu'au centre il soit plat & fertile. Les campagnes y sont arrosées de plusieurs rivières, qui rendent les terres fort propres à porter du riz & du bled. Aussi ces deux especes de grain y sont-elles en abondance. On trouve, dans les montagnes, quantité de mines de

Observa-
tions sur l'Isle
de Lequios.

(58) Pages 689 & précédentes.

(59) Pinto la place à vingt neuf degrés du Nord. Nos Géographes la mettent vers le ving sept, & lui font couper obliquement le cent quarante cinquieme degré de longitude. L'Auteur s'arrête à cette courte description, „ Afin

„ qu'il plaise à Dieu d'in-
„ spirer à la Nation Por-
„ tugaise de conquérir
„ l'Isle, premierement
„ pour l'exaltation & l'ac-
„ croissement de la Sainte
„ Foi Catholique, & a-
„ près ce'a pour le grand
„ profit qu'on en peut ti-
„ rer“. Ses vœux n'ont
pas été exaucés.

MENDEZ
PINTO.

cuivre, que les Habitans ont l'art de fondre avec des mélanges qui le rendent plus fin, & dont on charge plusieurs Navires pour les Ports de la Chine & du Japon, & pour les Isles du Sud, telles que Sefirau, Gito, Tuxanx, & Pol-lun. Le fer, l'acier, le plomb & l'étain n'y sont pas moins communs. L'Isle est également riche en alun, en sel de nitre, en soufre, en miel & en cire; en sucre, en gingembre, beaucoup meilleur que celui qui vient des Indes. On y fait un grand commerce de belles coquilles, dont les Japonois se servent au lieu de vitres. Elle produit plusieurs sortes d'excellens bois, sur-tout, l'angelin, le chateigner, le buys, le chêne & le cedre, dont les Insulaires font leurs vaisseaux & leurs barques. Du côté de l'Ouest, la grande Isle en a cinq autres, qui sont aussi fort grandes, où l'on trouve des mines d'argent, des perles, de l'ambre, de l'encens, de la soie, de l'ébene & divers bois de teinture, une sorte de bois, nommé Poytau, qui est renommé pour les édifices, & quantité de poix sauvage. A la vérité la soie n'y est pas dans la même abondance qu'à la Chine; mais les Habitans ne laissent pas de se vêtir indifféremment, comme les Chinois, de soie, de lin, de coton,

& de quelques damas qui leur viennent de Nanquin. Ils sont grands mangeurs, livrés en général aux plaisirs des sens, mauvais guerriers, & presque sans armes. En 1656, pendant que j'étois à Malaca, on y vit arriver un Portugais, nommé Pero Gomez d'Almeyda, avec un riche present & des Lettres du Nautaquin de l'Isle de Tanixuma, qui venoit demander de la part de ce Prince un secours de cinq cens hommes de notre Nation, pour conquérir l'Isle de Lequios. Le Nautaquin offroit, pour ce service, de payer au Portugal un tribut annuel de cinq mille quintaux de cuivre, & mille de laiton. Mais cette députation manqua de succès, par le malheur de l'Envoyé, qui perit dans un naufrage avec Manuel De-Souza De-Sepulveda. Plus loin, au Nord de la grande Lequios, on rencontre un grand nombre de petites Isles, d'où l'on tire quantité d'argent, & qui doivent être celles dont Rui Lopez *De-Villalobo* (60), faisoit la description, dans ses Requêtes à Dom Georges De-Castro, qui commandoit alors les Portugais de Ter-

MENDEZ
PINTO.

Secours de-
mandé aux
Portugais
pour con-
querir Le-
quios.

(60) Le même qui reconnut le premier les Isles Philippines en 1539, après
après le fameux Magel-
lan, qui les avoit décou-
vertes, & qui y avoit été
tué en 1521.

MENDEZ
PINTO.

nate. » On peut conclure de mon re-
» cit, que deux mille hommes suffi-
» roient pour s'emparer de toutes ces
» Isles, d'où l'on tireroit beaucoup plus
» de profit que des Indes, avec moins
» de frais. Plusieurs Marchands nous
» assurèrent que le revenu des seules
» Douanes de Lequios étoit d'un mil-
» lion d'or, sans y comprendre le ma-
» cis, ni les mines de métaux (61).

Retour de
l'Auteur à
Liampo & son
départ pour
Malaca.

En arrivant à Liampo, nous trouva-
mes les Portugais de cette Ville dans
l'affliction de leur perte. Nous étions le
maïheureux reste de leur flotte. Cette
consideration nous attira beaucoup de
caresses. Divers Negocians m'offrirent
de l'emploi dans leurs Comptoirs ou
dans leurs Jonques. Mais j'étois rap-
pellé par mes desirs à Malaca, où j'es-
perai que mon experience me tiendrait
lieu de merite & feroit employer mes
services avec plus de distinction. Je m'em-
barquai dans le Navire d'un Portugais,
nommé Tristan De-Gaa. Notre naviga-
tion fut heureuse. Je m'applaudis ex-
trêmement de mon retour, en appre-
nant que Dom Pedro Faria comman-
doit encore à Malaca. Le desir qu'il
avoit toujours eu de contribuer à ma

fortune, échauffé par la memoire du MENDEZ PINTO.
 brave Antonio De-Faria, son parent,
 & par le recit de nos aventures, lui fit
 chercher l'occasion de m'occuper utile-
 ment avant que le terme de son gouver-
 nement fût expiré.

Il me proposa d'entreprendre le voya- Le Gouver-
neur Portu-
gais l'envoie
à Martaban.
 ge de Martaban, d'où l'on tiroit alors
 de grands avantages, dans la Jonque
 d'un Necoda Mahometan, nommé *Mah-
 mud*, qui avoit ses femmes & ses en-
 fans à Malaca. Outre les profits que je Trois com-
missions dont
il est chargé.
 pouvois esperer du commerce, je me
 trouvai chargé de trois commissions im-
 portantes : l'une, de conclure un traité
 d'amitié avec *Chambainha*, Roi de Mar-
 taban, dont nous avions beaucoup d'u-
 tilité à tirer pour les provisions de no-
 tre Forteresse; la seconde de rappeler
Lancerot Guerreira, qui croisoit alors
 avec cent hommes, dans quatre Fustes,
 sur la côte de Tanasserim, & dont le
 secours étoit nécessaire aux Portugais
 de Malaca, qui se croyoient menacés
 par le Roi d'Achem. La troisieme, de
 donner avis de cette crainte aux Navi-
 res de Bengale, pour leur faire hâter
 leur départ & leur navigation. Je m'en-
 gageai volontiers à l'exécution de ces
 trois ordres, & je partis un Mercredi
 9 de Janvier. Le vent nous favorisa

MENDEZ
PINTO.
Nouvelle
course de Pin-
to.

jusqu'à *Pulo-Pracelar*, où le Pilote fut quelque temps arrêté par la difficulté de passer les bancs qui traversent tout ce Canal, jusqu'à l'Isle de Sumatra. Nous n'en sortîmes qu'avec beaucoup de peine, pour nous avancer vers les Isles de *Sambillan*, où je me mis dans une barque fort bien équipée, qui me servit pendant douze jours à visiter toute la côte des Malais, dans l'espace de cent trente lieues jusqu'à *Jonsala*. J'entraî dans les rivières de *Barruhas*, de *Salangar*, de *Panagim*, de *Queda*, de *Parlès*, de *Pandan*, &c. sans y apprendre aucune nouvelle des Ennemis de notre Nation. *Mahmud*, que je rejoignis après cette course, nous fit continuer la même route pendant neuf jours; & le vingt-troisième de notre voyage, il se trouva forcé de mouiller dans la petite isle de *Pisanduray*, pour s'y faire un cable. Nous y descendîmes, dans la seule vûe de hâter cet ouvrage. Son fils m'ayant proposé d'essayer si nous pourrions tuer quelques cerfs, dont le nombre est fort grand dans cette Isle, je pris une arquebuse, & je m'enfonçai dans un bois avec lui. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous découvrîmes plusieurs sangliers, qui fouilloient la terre; & nous en étant

approchés , à la faveur des branches , nous en abbatîmes deux. La joie de cette rencontre nous fit courir vers eux sans précaution. Mais notre horreur fut égale à notre surprise , lorsque dans le lieu même qu'ils avoient fouillé nous apperçûmes douze corps humains, qui avoient été déterrés , & quelques autres à demi mangés.

MENDES
PINTO.

Spectacle ef-
frayant, dans
l'Isle de Pi-
sanduray.

L'excès de la puanteur nous força de nous retirer ; & le jeune More jugea sagement que nous devions avertir son pere , dans la crainte qu'il n'y eût autour de l'Isle quelque Corsaire , qui pouvoit fondre sur nous & nous égorger , sans résistance ; comme il étoit arrivé mille fois à des Marchands, par la négligence des Capitaines. Le vieux Necoda étoit homme prudent. Il envoya faire aussi-tôt la ronde dans toutes les parties de l'Isle. Il fit embarquer les femmes & les enfans , avec le linge à demi lavé ; pendant qu'avec une escorte de quarante hommes, armés d'arquebuses & de lances, il alla droit où nous avions trouvé le corps. La puanteur ne lui permit pas d'en approcher ; mais un sentiment de compassion lui fit ordonner à ses gens d'ouvrir une grande fosse , pour leur donner la sépulture. En leur rendant ce dernier de-

Un Necoda
More en devint
la cause.

MENDES
PINTO.

voir, on apperçut aux uns des poignards garnis d'or, aux autres des brasselets du même metal. Mahmud, penetrant aussi tôt la verité, me conseilla de dépêcher sur le champ ma barque au Gouverneur de Malaca, pour lui apprendre que ces Morts étoient des Achemois, qui avoient été défaits vraisemblablement près de Tanasserim, dans la guerre qu'ils avoient portée au Roi de Siam. Il m'expliqua les raisons qui l'attachoient à cette idée. Ceux, me dit-il, auxquels vous voyez des brasselets d'or sont infailliblement des Officiers d'Achem, dont l'usage est de se faire ensevelir avec tous les ornemens qu'ils avoient dans le combat; & pour ne m'en laisser aucun doute, il fit déterrer jusqu'à trente sept cadavres, auxquels on trouva seize brasselets d'or, douze poignards fort riches, & plusieurs bagues. Nous conclumes qu'après leur défaite, les Achemois étoient venus enterrer leurs Capitaines dans l'Isle de Pisanduray. Ainsi le hasard nous fit trouver un butin de plus de mille ducats dont Mahmud se saisit; sans y comprendre ce que ses gens eurent l'adresse de détourner. A la verité, il le paya fort cher, par les maladies, que l'infection répandit dans son équipage,

Butin qu'il
fait en dé-
terrants des
morts.

& qui lui enleverent quelques-uns de MENDEZ
PINTO. ses plus braves foldats. Pour moi , je me hâtai de faire partir ma barque , pour informer Dom Pedro Faria de la route que j'avois suivie , & des conjectures du Necoda.

Avec ce nouveau motif de confiance , nous remimes plus librement à la voile vers Tanasserim , où j'avois ordre de chercher particulièrement Lancerot Guerreyra. Nous passâmes à la vûe d'une petite Isle, nommée *Pulo-Hinhor*, d'où nous vîmes venir une barque, qui portoit six hommes, pauvrement vêtus. Ils nous saluerent, avec des témoignages d'amitié, auxquels nous répondîmes par les mêmes signes. Ensuite, ils demanderent s'il y avoit quelque Portugais parmi nous. Le Necoda leur ayant répondu qu'il en avoit plusieurs à bord, ils parurent se défier d'un Mahometan, & leur Chef le pria de leur en faire voir un ou deux sur le tillac. Je ne fis pas difficulté de me montrer. Ils n'eurent pas plutôt reconnu l'habit de ma Nation, qu'étant passés dans la Jonque avec des vives marques de joie, ils me présentèrent une Lettre, que le Chef me pria de lire avant toute autre explication. Elle étoit signée de plus de cinquante Portugais, entre lesquels

L'Auteur rétablit un Roi déthrôné.

MENDEZ étoient les noms de Guerreyra, & de
PINTO. trois Capitaines de son Escadre. Ils

A quel ti- affuroient tous les Portugais qui liroient
 tre ce Prince cet Ecrit : » Que l'honorable Prince qui
 implora son » l'avoit obtenu d'eux , étoit Roi de
 secours.

» l'Isle & nouvellement converti à la
 » Foi Chrétienne ; qu'il avoit rendu de
 » de bons offices à tous les Portugais
 » qui avoient relâché sur ses côtes , en
 » les avertissant de la perfidie des Ache-
 » mois , & qu'il avoit servi depuis peu
 » à leur faire remporter , sur ces infi-
 » deles , une victoire considérable , dans
 » laquelle il's leur avoient pris une ga-
 » lere , quatre galiotes & cinq fustes ,
 » après leur avoir tué plus de mille
 » hommes. Ils prioient tous les Capi-
 » taines Chrétiens , *par les playes de*
 » *Notre Seigneur Jesus-Christ & par les*
 » *merites de sa sainte Passion* , d'empê-
 » cher qu'on ne lui fît aucun tort , &
 » de lui donner au contraire toute l'as-
 » sistance qu'il meritoit par ses services
 » & par la conformité de sa foi.

Je fis au Roi d'Hinhor quelques offres
 de ma personne ; car mon pouvoir étoit
 fort borné pour d'autres secours (62).

(62) Il étoit si petit , dit-il , qu'il ne put s'étendre plus loin qu'à lui donner un mauvais dîner , & un bonnet rouge tout usé, qui ne laissoit pas d'être meilleur que le sien.

Cependant ,

Cependant après m'avoir appris qu'un de ses sujets Mahometans l'avoit chassé du trône & réduit à la misère dont j'étois témoin , il me jura que sa disgrâce n'étoit venue que de son attachement pour le Christianisme , & de son affection pour les Portugais. Quelques braves Chrétiens , ajouta - t - il , auroient suffi pour le retablir dans ses petits Etats , sur-tout depuis que le Tyran se croyoit si bien affermi dans son usurpation , qu'il n'avoit pas plus de trente hommes pour sa garde. Ce recit n'ayant pû lui procurer de moi que des vœux impuissans , il réduisit les siens à me prier de le prendre avec moi , dans la seule vûe de mettre du-moins son salut à couvert ; & pour recompense , il m'offrit de me servir le reste de ses jours en qualité d'esclave (63).

Mon cœur ne résista point à ce discours. Je lui recommandai de ne pas faire éclater sa religion devant le Necoda , qui étoit Mahometan comme son Ennemi ; & m'étant informé de toutes les circonstances , qui pouvoient faciliter un dessein que le Ciel m'inspira , je representai si vivement à Mahmud combien il lui seroit glorieux de retablir

MENDEZ
PINTO.

un Prince infortuné, & quel merite il se feroit aux yeux du Gouverneur en servant un ami des Portugais, qu'il ne m'opposa que les difficultés d'une si grande entreprise. J'étois armé contre cette objection. D'ailleurs, son fils, qui avoit été nourri parmi les Portugais de Malaca, s'offrit à verifier par ses yeux les forces de l'usurpateur. Nous disposames Mahmud à faire une descente avec toutes les siennes, qui consistoient en quatre-vingt hommes bien armés.

Expédition
d'Ilhhor.

Nous descendimes au rivage à deux heures après minuit. Le fils du Necoda, conduit par le Prince déthrôné, n'eut pas de peine à se saisir de quelques Insulaires qui confirmerent le recit de leur ancien maître, & qui parurent prêts à nous seconder. Nous recueillimes de leur discours que l'Isle n'étoit habitée que par des Pêcheurs, & nous apprimes que la garde actuelle de leur nouveau maître étoit de cinquante hommes, mais foibles & si mal pourvus d'armes, que la plûpart n'avoient que des bâtons pour leur défense. Un éclaircissement si favorable nous fit négliger les précautions. A la pointe du jour, le fils du Necoda forma l'avant-garde avec quarante hommes,

vingt desquels étoient armés d'arquebuses ; & les autres , de lances & de fleches. Le pere suivit avec trente soldats , & portoit une Enseigne que Pedro De-Faria lui avoit donnée à son départ , sur laquelle étoit peinte une Croix , qui devoit servir à le faire reconnoître des Vaisseaux de notre Nation , pour vassal de la Couronne Portugaise. Nous arrivâmes dans cet ordre , au pied d'une mauvaise enceinte de bambous , qui couvroit quelques cabanes auxquelles on donnoit le nom de Palais ou de Château. Les Ennemis se présentèrent avec de grands cris , qui sembloient nous annoncer une forte résistance. Mais la vûe d'un Fauconneau dont nous nous étions pourvus , & le bruit de quelques coups d'arquebuse leur firent prendre aussi tôt la fuite. Nous les poursuivîmes jusqu'au sommet d'une colline , où nous jugeâmes qu'ils ne s'étoient arrêtés que pour combattre avec plus d'avantage. Leur intention , au contraire , étoit de composer pour leur vie ; mais apprenant qu'ils étoient les principaux Partisans de l'usurpateur , nous les tuâmes à coups d'arquebuses & de lances , sans en excepter plus de trois , qui se firent connoître pour Chrétiens. De - là nous descendîmes

MENDEZ
PINTO.
Pauvreté du
Roi & des
Habitans.

dans un village , composé de cabanes fort basses , & couvertes de chaume , où nous trouvâmes soixante quatre femmes avec leurs enfans , qui se mirent à crier , *Chrétien , Chrétien , Jesus , Jesus , Sainte Marie*. Ces témoignages de Christianisme me firent prier le Necoda de les épargner. Cependant il me fut impossible de sauver leurs cabanes du pillage. Il ne s'y trouva pas la valeur de plus de cinq ducats : car l'Isle étoit si pauvre , que les plus riches de l'un & l'autre sexe n'avoient pas de quoi couvrir leur nudité. Ils ne se nourrissoient que de poissons , qu'ils prenoient à la ligne. Cependant ils étoient si vains , que chacun se nommoit Roi de la piece de terre qui environnoit sa cabane ; & nous comprîmes que tout l'avantage de celui que nous rétablissions sur le Trône , étoit d'avoir quelques champs un peu plus étendus. Nous le remîmes en possession de sa femme & de ses enfans , que son ennemi avoit réduits à l'esclavage (64).

Rencontre
de quelques
Portugais qui
avoient fait
nauffrage.

Cette expédition n'ayant coûté qu'un peu de poudre au Necoda , nous retournâmes dans notre Jonque , pour faire voile vers Tanasserim , où je me pro-

mettois de rencontrer Guerreyra & son MENDES
PINTO. Escadre. Il y avoit déjà cinq jours que nous tenions cette route, lorsque nous découvrîmes un petit bâtiment, que nous prîmes d'abord pour une Barque de Pêcheurs. Il ne s'éloignoit pas, & nous profitâmes de l'avantage du vent pour le joindre. Notre dessein étoit de prendre langue sur les événemens, & de nous assurer de la distance des Ports. Mais nous étant approchés à la portée de la voix, & ne voyant personne qui se présentât pour nous répondre, nous y envoyâmes une chaloupe, avec ordre d'employer la force. Elle n'eut pas de peine à remarquer une très-petite Barque, qui paroïssoit abandonnée aux flots. Nous y trouvâmes cinq Leur triste
aventure. Portugais, deux morts & trois vivans, avec un coffre & trois sacs remplis de tanques & de larins, qui sont des monnoies d'argent du pays, un paquet de tasses & d'aiguières d'argent, & deux grands bassins du même metal. Après avoir pris un état de toutes ces richesses, & les avoir déposées entre les mains du Necoda, je fis passer les trois Portugais dans la Jonque; mais quoi-qu'ils eussent la force de monter à bord, & de recevoir mes bons traitemens, je les gardai deux jours entiers sans en

MENDEZ
PINTO.

pouvoir tirer un seul mot. Enfin , la bonté des alimens les ayant fait sortir de cette espece de stupidité , ils se trouverent en état de m'expliquer la cause de cet accident. L'un étoit Christophe *Doria* , qui fut nommé dans la suite au gouvernemeat de St-Thomé. Un autre se nommoit Louis *Taborda* , & le troisieme , Simon *De-Brito* , tous gens d'honneur & connus par le succès de leur commerce , qui étoient partis de Goa , dans le Vaisseau de George *Manhez* , pour se rendre au Port de Charigam. Ils s'étoient perdus au banc de Rakan , par la négligence de la Garde. De quatre-vingt trois personnes , qui étoient à bord , dix-sept s'étoient jettés dans une petite Barque. Ils avoient continué leur route , le long de la côte , avec l'esperance de s'avancer jusqu'à la riviere de Cosmin , au Royaume de Pegu , & d'y rencontrer le Vaisseau de la Gomme de Laque du Roi , ou quelque Marchand qui retourneroit aux Indes. Mais ils avoient été surpris par un vent d'Ouest , qui dans l'espace d'une nuit leur avoit fait perdre la terre de vue. Ainsi , se trouvant en pleine mer , sans voiles , sans rames , & sans aucune connoissance des vents , ils avoient passé seize jours dans cette si-

tuation , avec le secours de quelques vivres qu'ils avoient sauvés. L'eau leur avoit manqué. Cette privation , d'autant plus dangereuse qu'il leur restoit encore de quoi satisfaire leur faim , en avoit fait perir douze , que les autres avoient jettés successivement dans les flots. Enfin les trois qui étoient demeurés vivans , n'avoient pas eu la force de rendre le même service aux derniers morts.

MENDEZ
PINTO.

Nous continuâmes heureusement notre navigation jusqu'à Tanasserim , d'où nous primes par Touay , Merguim , Juncay , Pullo , Camude & Vagaru , sans y rencontrer les cent Portugais que j'avois ordre de chercher. Cependant j'appris avec joie , dans cette dernière place , qu'ils avoient battu quinze Fustes d'Achem , & je crus les conjectures de Mahmud bien confirmées. Le bruit s'étoit répandu que la Ville de Martaban étoit assiégée par le Roi de Brama , avec une armée de sept cens mille hommes , & que Guerreyra s'étoit engagé au service de Chambayna , avec ses quatre Fustes & tous les Portugais qu'il avoit pû rassembler. Quoique cette nouvelle me parût encore incertaine , je ne balançai point à faire tourner nos voiles vers Martaban , dans

L'Auteur se
rend à Mar-
taban.

MENDEZ
PINTO.

Il trouve
cette ville as-
siégée par une
armée de sept
cens mille
hommes.

l'esperance de recevoir du - moins des informations plus sûres , aux environs de cette Ville. Neuf jours nous firent arriver à la Barre. Il étoit deux heures de nuit. Après avoir jetté l'ancre dans une profonde tranquillité , nous entendimes plusieurs coups d'artillerie qui commencerent à nous causer de l'inquietude. Mahmud fit assembler le Conseil. On conclut qu'il y avoit peu de danger à s'avancer prudemment dans la riviere. Nous doublames à la pointe du jour , le cap de Mounay , d'où nous découvrimus la Ville de Martaban.

Portugais
campés sous
Martaban.

Elle nous parut environnée d'un grand nombre de gens de guerre , & les rives étoient bordées d'une multitude infinie de bâtimens à rames. Nous ne voguames pas moins jusqu'au Port , où nous entrames avec beaucoup de précaution. Le Necoda donna les signes ordinaires de paix & de commerce. Nous vimes bien-tôt venir à nous un Vaifseau fort bien équipé , qui portoit six Portugais , dont la vue nous causa beaucoup de joie. Ils nous apprirent que l'armée du Roi de Brama étoit réellement composée de sept cens mille hommes , qu'il avoit amenés dans une flotte de mille sept cens voiles de rame , entre lesquels on comptoit cent Galeres ;

que les Portugais , après avoir promis MENDEZ
PINTO. leurs services au Roi de Martaban , avoient abandonné ses intérêts par des raisons qui n'étoient connues que de leurs Chefs , & qu'ils avoient pris parti pour le Roi de Brama ; qu'ils étoient au nombre de sept cens , sous les ordres de Jean *Cayero* : qu'entre les principaux Officiers , je trouverois Lancerot Guerreyra & ses trois Capitaines ; & qu'étant chargé des ordres de Dom Pedro Faria , je ne devois attendre d'eux que des civilités & des caresses ; qu'à l'égard des Achemois , dont le Gouverneur de Malaca se croyoit menacé , sa crainte n'étant fondée que sur le départ de cent trente voiles , qui étoient venus d'Achem sous la conduite de *Bijaya Sora* , Roi de Pedir , ils m'assuroient que cette redoutable flotte avoit été défaite par l'armée de Sornau , avec perte de soixante & dix bâtimens , & de six mille hommes , sans compter la ruine de quinze Fustes qui étoient tombées entre les mains de Guerreyra ; que dix ans ne suffisoient pas aux Achemois pour reparer leur disgrâce ; enfin , que Malaca étoit sans danger , & que les troupes Portugaises étoient inutiles au Gouverneur (65).

(65) Pages 718 & précédentes.

MENDEZ

PINTO.

L'Auteur
s'explique a.
vec Cayero
leur Chef.

Je me rendis à terre , pour recevoir les mêmes explications de Cayero. Il étoit retranché à quelque distance de la Ville , sans aucune communication avec les assiégés , mais sans traité avec leurs ennemis ; c'est-à-dire , moins en apparence pour prendre part aux événemens que pour les observer. Je lui présentai l'ordre du Gouverneur. Il me tint le même langage. Je le priai de m'en donner une déclaration par écrit. Les circonstances n'offrant rien qui dût m'arrêter , j'attendis le départ du Necoda , qui profitoit habilement de l'occasion , pour exercer un commerce avantageux dans les deux camps. Son délai , qui dura quarante six jours , me rendit témoin d'une horrible catastrophe.

Histoire du
siège de Martaban , & fin
tragique de la
Maison royale.

Il y avoit déjà plusieurs mois que le siège de Martaban étoit poussé avec beaucoup de vigueur. Les assiégés s'étoient défendus courageusement ; mais ne recevant aucun secours , ils se trouvoient si affoiblis par le fer , par la faim & par les maladies , que de cent trente mille soldats qu'on avoit comptés dans la Ville , & qui faisoient les principales forces du Royaume , il n'en restoit que cinq mille. Le Roi , ne prenant plus conseil que de son desespoir , fit faire successivement trois proposi-

tions à l'ennemi. Il lui offrit d'abord , M E N D I Z
pour l'engager à lever le siège , trente P I N T O .
mille bisles d'argent , qui valoient un
million d'or , & soixante mille ducats
de tribut annuel. Cette tentative ayant
été rejetée , il proposa de sortir de la
Ville , à la seule condition de se retirer
librement dans deux Vaisseaux , avec sa
femme & ses enfans. Le Roi de Brama ,
qui en vouloit non seulement à ses thre-
sors , mais à sa personne , ne parut
pas plus sensible à cette offre. Enfin le
malheureux Chambainha proposa , pour
sa liberté & pour celle de sa famille ,
de lui abandonner sa Couronne & le
thresor du Roi son predecesseur , qu'on
faisoit monter à trois millions d'or.
Cette promesse n'ayant pas été mieux
reçue , il perdit toute esperance de
composition avec un ennemi si cruel.
Les Portugais devinrent son unique
ressource , du - moins pour se garantir
du danger qui le menaçoit personnel-
lement. Il leur dépêcha un homme de
leur Nation , nommé *Paul de Seixas* ,
qui étoit attaché depuis long-temps , à sa
Cour ; avec une lettre pour Cayero (66),

(66) Cette lettre , dont des Portugais , meritent
il paroît que l'Auteur con- également de trouver pla-
serva précieusement une ce dans une Note : » Va-
sopie , & la délibération » leurs & fidelle Capi-

MENDEZ dans laquelle il offroit de soumettre ses
PINTO. Etats au Roi de Portugal & de lui li-

» taine des Portugais par
» la grace du grand Roi
» du bout du monde,
» Lion fort & d'un rugif-
» sement épouvantable,
» avec une Couronne de
» Majesté dans la Maison
» du Soleil : Moi, mal-
» heureux Chamibainha,
» autrefois Prince, & qui
» ne le suis plus, me trou-
» vant assiégé dans cette
» Ville, qui est vraiment
» esclave & misérable, je
» te fais sçavoir par des
» paroles prononcées de
» ma bouche, avec autant
» de fidélité que de certi-
» tude, que je me rends
» dès aujourd'hui & me
» reconnois Vassal du
» grand Roi de Portugal,
» Souverain Seigneur de
» mes enfans & de moi,
» avec reconnoissance
» d'hommage & d'un ri-
» che tribut qu'il m'impo-
» sera suivant sa volonté;
» En cette qualité, je de-
» mande de sa part, qu'aus-
» si tôt que Paul de Sei-
» xas t'aura remis ma let-
» tre, tu viennes prom-
» ptement, avec des Na-
» vires, près du Boule-
» vard de la Pagode, où
» tu me trouveras pour
» t'attendre. Alors, sans
» prendre autre conseil,
» je me livrerai à toi,
» avec tous les thresors
» que j'ai en or & en

» pierreries, dont je don-
» ne très volontiers la
» moitié au Roi de Por-
» tugal, à condition que
» de ce qui me reste il
» permettra que je puisse
» lever, en son Royaume,
» ou aux Fortereſſes qu'il
» a dans les Indes, deux
» mille Portugais, aus-
» quels je promets de don-
» ner une grosse paye, afin
» que par leur moyen je
» puisse me rétablir dans
» un bien, que ma mau-
» vaise fortune m'oblige
» d'abandonner à mes en-
» nemis. Au reste, pour
» toi & tes gens, je te
» promets par la foi de
» ma vérité, que s'ils
» m'assistent à me sauver,
» je partagerai librement
» mon thresor avec eux.
» Comme le temps ne per-
» met pas que je te fasse
» une plus longue lettre,
» Paul De-Seixas, par qui
» je te l'envoie, t'assurera
» de ce qu'il a vu & de ce
» que je lui ai commu-
» niqué.

Cayero fit assembler aus-
si tôt son Conseil. Il y lut
cette promesse, en repre-
sentant combien il étoit
important pour le service
de Dieu & du Roi, d'ac-
cepter de si belles offres.
Ensuite, ayant fait prêter
serment à Paul De-Seixas,
il lui ordonna de déclarer

Vrer la moitié de ses threfors. Mais ,
 » l'envie des principaux Portugais du
 » Conseil , qui s'imaginèrent que Caye-
 » ro profiteroit seul des richesses de ce
 » Prince , sinon en les faisant passer
 » dans ses coffres , du moins en les por-
 » tant seul au Roi de Portugal , qui
 » feroit tomber sur lui toutes ses re-
 » compenses , & qui lui prodigueroit
 » les Comtés & les Marquisats , ou qui
 » croiroit ne pouvoir s'acquitter par-
 » faitement s'il ne le nommoit Viceroi
 » des Indes , fit manquer une si belle
 » occasion d'enrichir Lisbonne des dé-

MENDES
 PINTO.

Les Portu-
 gais refusent
 tous les thre-
 fors de Mar-
 taban.

ce qu'il sçavoit du threfor
 de Chambainha Seixas re-
 pondit qu'il ne connoissoit
 pas certainement toute la
 grandeur de ce threfor ,
 mais qu'il étoit bien assuré
 d'avoir vu cinq fois , de
 ses propres yeux , une mai-
 son en forme d'Eglise ,
 moyennement grande , tou-
 te remplie , jusqu'aux thui-
 lès , de pains & de barres
 d'or ; ce qui pouvoit bien
 faire la charge de deux Na-
 vires : qu'il avoit vu en-
 core vingt six caisses , fer-
 mées & liées de fortes cor-
 dës , qui suivant le temoi-
 gnage de Chambainha ,
 contenoient le threfor de
 Bresagukan , dernier Roi
 de Pegu , & que cette
 quantité d'or , qui étoit de
 cent trente mille bisses ,

dont chacune valoit cinq
 cens ducats , faisoit la
 somme de soixante mil-
 lions d'or. Il ajouta que
 Chambainha lui avoit
 montré la statue d'or d'une
 Idole , qu'il avoit prise à
 Degum , si couverte de
 pierreries , si resplendis-
 sante & si riche , que le
 monde n'avoit rien d'égal.
 Tous ceux qui écoutoient
 Seixas auroient traité son
 discours de fable , s'il ne
 l'eût assuré avec serment.
 On le fit sortir de la tente ,
 pour entrer en délibéra-
 tion sur cette reponse ;
 mais il y eut tant de variété
 dans les opinions qu'on ne
 put rien conclure ; & je
 crois que nos pechés en fu-
 rent cause. Pages 723 &
 précédentes.

MENDEZ
PINTO.
Par quels
motifs.

» pouilles de Martaban. Ces perfides
Conseillers (67) représenterent com-
bien il étoit dangereux d'offenser le
Roi de Brama , qui pourroit employer
tout d'un coup sept cens mille hom-
mes à sa vengeance contre une poignée
de Portugais. » Ils déclarerent même , à
» Cayero , que s'il n'abandonnoit la
» pensée d'assister le Roi de Martaban ,
» ils se croiroient obligés , pour leur
» propre sureté , d'en avertir le vain-
» queur , & de sauver par cette voie les
» meilleures troupes que le Roi de Por-
» tugal eût aux Indes (68).

Désespoir du
Roi de Mar-
taban.

Cayero , forcé de renvoyer Seixas
avec un refus , écrivit une lettre civile
à Chambainha , pour se justifier par de
foibles excuses. Nous apprimes que ce
malheureux Prince , dans la douleur de
perdre une ressource qu'il avoit réservée
pour la dernière , étoit tombé sans con-
naissance après avoir lû cette reponse ,
& qu'en revenant à soi il s'étoit frappé
plusieurs fois le visage , avec les re-
grets les plus touchans de sa misérable
fortune & des plaintes ameres de l'in-
gratitude des Portugais (69). Il eut la
generosité de congédier Seixas , en l'ex-

(67) L'Auteur les appelle *Ministres du Diable*.

(68) Pages 723 & 724.

(69) *Ibidem*.

hortant à chercher un protecteur plus heureux ; & ce ne fut pas sans lui avoir fait de riches presens (70). Il lui laissa aussi la liberté d'emmener une jeune & belle fille de sa Cour , dont il avoit eu deux enfans ; & qu'il épousa depuis à Coromandel. Seixas revint au Camp , cinq jours après , & nous attendrit beaucoup par ce recit (71).

MENDEZ
PINTO.

Chambainha connut qu'il ne lui restoit plus d'esperance aux secours humains. Il assembla tous ses Officiers , & dans ce conseil général , on prit la resolution de donner la mort à tous les Etres vivans qui n'étoient pas capables de combattre , & de faire un sacrifice de ce sang à *Quiay - Nivandel* , Dieu des Batailles. On devoit jeter ensuite dans la mer tous les thresors du Roi , & mettre le feu à la Ville. Après ces trois exécutions , ceux qui se trouvoient en état de porter les armes étoient déterminés à fondre sur les ennemis , pour chercher la mort ou pour s'ouvrir un passage. Mais un des trois Generaux de l'Etat , preferant l'opprobre à cette glorieuse fin , se jetta la nuit suivante ,

Tragiques
resolutions.

(70) Entre lesquels étoient des braslelets que Seixas vendit trente six mille ducats , à trois Lapidaires Portugais , qui les reven-

dirent quatre - vingt mille au Gouverneur de Narisague. Page 726.

(71) *Ibidem*.

MENDEZ
PINTO.

avec quatre mille hommes , dans le Camp des Bramas. Le reste des troupes , qui ne montoit pas à deux mille , parut si découragé par cette desertion , que dans la crainte de voir ouvrir les portes de la Ville , ou d'être livré à l'ennemi , Chambaynha prit enfin le parti de se rendre volontairement.

Le Roi & la Ville de Martaban se livrent aux Bramas.

Le lendemain , à six heures du matin , nous vîmes paroître sur les murs un étendart blanc , qui fut regardé comme le signe de la soumission. Un homme , à cheval , s'approcha des portes. On lui demanda les saufs conduits ordinaires. Ils furent envoyés sur le champ , par deux Officiers Bramas , qui demeurèrent en ôtages dans la Ville. Alors Chambaynha fit porter à son Ennemi , par un Prêtre âgé de quatre-vingt ans , une Lettre écrite de sa propre main. Elle contenoit l'offre de s'abandonner à sa clémence , avec sa femme , ses enfans , son Royaume & tous ses thresors , sans autre condition que la liberté de passer le reste de sa vie dans un Cloître. Le Roi de Brama répondit aussi-tôt par une autre Lettre , qu'il oublioit les offenses passées , & que son dessein étoit d'accorder au Roi de Martaban un Etat & des revenus dont il seroit satisfait. Cette promesse

Mauvaise
foi du Roi de
Brama.

n'étoit qu'une trahison. Cependant elle fut publiée , dans le Camp , avec beaucoup de jouissances (72).

MENDEZ
PINTO.

Dès le lendemain , on y vit briller tous les préparatifs du triomphe. Le Roi fit dresser dans son quartier , quatre-vingt six tentes , d'une richesse admirable , dont chacune fut environné de trente elephans. Toute l'armée fut rangée dans un fort bel ordre ; & les Etrangers ayant été avertis de prendre les postes qui leur seroient assignés , Cayeno ne put se dispenser d'en accepter un avec tous ses Portugais. Il se trouva placé à l'avant-garde , qui n'étoit pas éloigné de la porte par laquelle Cham-baynha devoit sortir. On comptoit plus de quarante Nations , qui étoient rangées successivement depuis ce lieu jusqu'au quartier du Roi , derriere lequel tous les Bramas s'étoient rassemblés pour sa garde (73).

Eclat de son
triomphe.

Un coup de canon qu'on tira vers midi , fut le signal auquel nous vîmes ouvrir les portes de la Ville. Trois cens elephans armés commencerent la marche. Ils étoient suivis d'une partie des détachemens Bramas , qui avoient été envoyés la veille pour prendre possession

Ordre de
la marche des
Captifs.

(72) Page 729.

(73) Page 731.

MENDEZ
PINTO.

sion des principaux postes. Ensuite, venoient tous les Seigneurs qui s'étoient trouvés dans la Ville, & qui partageoient l'infortune de leur maître (74). Huit ou dix pas après eux, on voyoit le Raulin de Mounay, ce même Prêtre qui avoit apporté au Camp la soumission de Chambaynha. Il étoit Chef de tous les autres Prêtres, & Pontife suprême de la Nation. Immédiatement après lui, on portoit dans une litiere *Nhay-Conatou*, fille du Roi de Pegu, que les Bramas avoient dépouillé aussi de ses Etats, & femme de Chambaynha. Elle avoit près d'elle quatre petits enfans, deux garçons & deux filles, dont le plus âgé n'avoit pas plus de sept ans. Sa litiere étoit environnée de trente ou quarante femmes, le visage panché vers la terre & les larmes aux yeux. On voyoit ensuite certains Moines du Pays, qui vont pied nud & la tête découverte. Ils tenoient en main une sorte

(74) Nommons - les, après l'Auteur, pour faire connoître leurs titres. Le Chirka de Malacou, le Bainha Quaindou, Seigneur de Cosmin, le Mongibray Dacosem, le Bainha Braga, le Chaumalacur, le Nhay Vagarvu, le Xemim Anfeda, le Xemim de Catan, le Xemim

Guarem, fils du Roi de Jagoma, le Bainha de Laha, le Raja Savedy, frere du Roi de Berdio, le Bainha Besoy, le Coutalanhameydo, le Moiteo de Negray, le Chirka de Coulaain, & quantité d'autres dont L'Auteur ignoroit les noms.

de chapelet ; & marchant en fort bon MENDEZ
 ordre , ils recitoient dévotement leurs PINTO.
 prieres. Quelques - uns s'employoient
 aussi à consoler les Dames , & leur jet-
 toient de l'eau sur le visage , lorsqu'el-
 les manquoient de force. Ce spectacle ,
 qui se renouvelloit souvent , auroit at-
 tendri des cœurs plus durs que le mien.
 Une garde de gens de pied venoit après
 les Dames & les Moines. Cinq cens Bra-
 mas suivoient à cheval , pour servir de
 gardes à Chambaynha , qui marchoit
 au milieu d'eux sur un petit elephant.

Il avoit demandé le plus petit , comme Figure &
 situation du
 Roi de Mar-
 taban.
 un symbole de son mepris pour le mon-
 de , & de la pauvreté dans laquelle il se
 proposoit de passer le reste de sa vie.
 On ne voyoit aucune pompe autour lui.
 Il étoit vêtu d'une assez longue robe
 de velours noir , pour marquer son deuil.
 Sa barbe , ses cheveux & ses sourcils
 étoient rasés ; & dans le vif sentiment
 de son infortune , il s'étoit fait mettre
 une vieille corde au cou , pour se pré-
 senter au vainqueur avec cette marque
 d'humiliation. Il portoit sur son visage
 l'impression d'une si profonde tristesse ,
 qu'il étoit impossible de le voir sans
 verser des larmes. Son âge étoit d'envi-
 ron soixante deux ans. Il avoit la taille
 haute , l'air grave & severe , & le re-

MENDEZ gard d'un Prince genereux (75).

PINTO.

Douleur de
ses Peuples.

Aussi-tôt qu'il fut entré dans une grande Place, qui étoit devant la porte de la Ville, il s'éleva un si grand cri, des femmes, des enfans & des vieillards, qui s'étoient rassemblés dans ce lieu pour le voir passer, qu'on les auroit crus tous dans les plus douloureux tourmens, ou prêts à recevoir le coup de la mort. Ce bruit funeste recommença six ou sept fois. La plûpart de ces misérables se déchiroient le visage ou se frapportoient à coups de pierre, avec si peu de pitié pour eux-mêmes, qu'ils en étoient tout sanglans. Les Bramas mêmes ne pouvoient retenir leurs pleurs. Ce fut dans cette Place que la Reine s'évanouit deux fois. Chambaynha descendit de son elephant, pour l'encourager; & la voyant sans aucun marque de vie, quoiqu'elle ne cessât point de tenir ses enfans embrassés, il se mit à genoux près d'elle. Là, tournant ses regards vers le Ciel, il passa quelques momens en prieres. Ensuite, soit que les forces lui manquassent à lui même, ou qu'il fût emporté par la violence de sa douleur, il se laissa tomber sur le visage, près de la Reine sa femme. A

Ce qui lui
arrive avec la
Reine sa femme.

ce spectacle , l'assemblée qui étoit sans M E N D E Z
P I N T O.
nombre , recommença tout d'un coup
à pousser un si horrible cri , que toutes
ses expressions ne sont pas capables
de le représenter (76). Chambaynha ,
s'étant relevé , jetta lui-même de l'eau
sur la tête de sa femme , & lui rendit
d'autres soins qui lui firent rappeler
ses sens. L'ayant prise alors entre ses
bras , il employa pour la consoler , des
termes si tendres & si religieux ,
qu'on les auroit admirés dans la bouche
d'un Chrétien.

On lui accorda près d'une demi-
heure pour ce triste office. Il remonta Honte dont
il couvre les
Portugais.
sur son elephant , & la marche conti-
nua dans le même ordre. Lorsqu'étant
sorti de la Ville , il fut arrivé à l'es-
pece de rue qui étoit formée par deux
files de soldats étrangers , ses yeux tom-
berent sur les Portugais , qu'il recon-
nut à leurs colletins de buffe , à leurs
toques garnies de plumes , & sur-tout
à leurs arquebuses sur l'épaule. Il dé-
couvrit au milieu d'eux , Cayero , vêtu
de satin incarnat & tenant en main une
pique dorée , avec laquelle il faisoit
ouvrir le passage. Cette vûe le toucha

(76) Je ne change point
un mot à l'expression de
l'Auteur. On a dû remar-
quer qu'il se donne pour
temoin de tous ces évé-
nemens.

MENDEZ si sensiblement (77), qu'il refusa d'al-
PINTO. ler plus loin, & que le Capitaine de la

(77) Je rejette ce détail dans une Note, & je l'aurois tout-à-fait supprimé, pour l'honneur des Portugais, si l'Auteur étoit de toute autre Nation. Il suffira de la rapporter dans ses propres termes : » Com-
» me il reconnut Cayero, » incontinent il se laissa
» cheoir sur le col de l'é-
» lephant ; & s'arrêtant
» sans vouloir passer ou-
» tre, il dit, les larmes
» aux yeux, à ceux dont
» il étoit environné : Mes
» freres & bons amis, je
» vous proteste que ce
» m'est une moindre dou-
» leur de faire de moi-
» même ce sacrifice, que
» la justice du Ciel permet
» que je fasse aujourd'hui,
» que de voir des hom-
» mes si ingrats & si mé-
» chans que ceux-ci. Qu'on
» me tue donc, ou qu'ils
» se retirent de-là ; ou
» bien je n'irai pas plus
» avant. Cela dit, il se
» tourna trois fois pour
» ne nous point voir, par
» le ressentiment qu'il avoit
» contre nous. Aussi, le tout bien considéré,
» ce ne fut peut-être pas
» sans raison qu'il nous
» traita de cette sorte.
» Durant ce temps-là, le
» Capitaine de la garde
» voyant le retardement
» qu'il faisoit & la cause
» pour laquelle il ne vou-
» loit pas passer outre,
» sans que néanmoins il
» pût s'imaginer pourquoi
» il se plaignoit ainsi des
» Portugais, tourna fort
» à la hâte son éléphant
» vers Cayero, & le re-
» gardant d'un œil de tra-
» vers : Passe prompte-
» ment, lui dit-il, car de
» si méchans hommes que
» vous êtes ne méritent
» pas de marcher sur la
» terre qui porte du fruit ;
» & je prie Dieu qu'il par-
» donne à celui qui a mis
» dans l'esprit du Roi que
» vous lui pouviez être
» utiles à quelque chose.
» C'est pourquoi rasez vos
» barbes pour ne tromper
» le monde comme vous
» faites, & nous aurons
» des femmes, à votre
» place, qui nous servi-
» ront pour notre argent.
» Là-dessus, les Bramas
» de la garde, commen-
» çant déjà de s'irriter
» contre nous, nous jet-
» terent hors de-là avec
» assez d'affront & de
» blâme. Aussi, pour n'en
» point mentir, jamais
» rien ne me fut si sensi-
» ble que cela, pour l'hon-
» neur de mes Compas-
» triotes. Pages 735 &
736.

garde fut obligé de faire quitter leur poste aux Portugais. M E N D E Z
P I N T O.

On ne cessa plus de marcher jusqu'à la tente du Vainqueur, qui attendoit son captif avec une pompe royale. Il se présente au Vainqueur.
Chambaynha, paroissant devant lui, se prosterna d'abord à ses pieds. On s'attendoit à lui entendre prononcer quelque discours convenable à son sort, mais la douleur & la confusion lui lièrent apparemment la langue. Il laissa cet office au Raulin de Mounay, qui ne se contentant pas d'exhorter le vainqueur à la clémence, lui représenta la vicissitude des fortunes humaines, & le rappella même à l'heure de la mort, où la justice du Ciel s'exerce sur tous les hommes. Le Roi de Brama parut touché de son discours. Il ne balança point à faire esperer des graces & des bienfaits. Cependant son cœur avoit peu de part à cette promesse. Chambaynha fut mis sous une garde sûre, & la Reine sa femme ne fut pas gardée moins étroitement (78).

Entre les motifs qui avoient attiré tant d'Etrangers dans l'armée de Brama, on faisoit beaucoup valoir l'esperance du pillage, que le Roi leur avoit Le Roi de Brama trompe les Troupes étrangères.

MENDEZ PINTO. promis sans aucune exception (79)

Cependant sous prétexte de se faire amener tranquillement Chambaynha mais en effet , pour se donner le temps d'enlever ses trésors , il avoit mis de fortes gardes à toutes les portes de la Ville , avec défense , sous peine de la vie , d'en accorder l'entrée sans sa participation. Après le jour du triomphe , il trouva des prétextes pour en laisser passer deux autres , pendant lesquels il mit à couvert les principales richesses de Martaban ; & quatre mille hommes y furent employés. Ensuite , s'étant rendu de grand matin sur une colline qui se nomme *Beidao* , à deux portées de fauconneau de la Ville , il fit lever sa défense aux portes. Alors un coup de canon , qui fut le dernier signal , livra la malheureuse ville de Martaban à l'emportement d'un nombre infini de soldats , qui n'épargnerent pas plus la vie que les richesses des habitans. Le pillage dura trois jours & demi , après lesquels on y mit le feu , qui la consuma jusqu'aux fondemens. On m'assura que le nombre des morts montoit à soixante mille hommes , & celui des

Pillage & ruine de Martaban.

(79) Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit la raison secrète qui avoit fait quitter aux Portugais le parti de Chambaynha.

prisonniers



LE ROY DE BRAMA



prisonniers à quatre-vingt mille.

MENDEZ
PINTO.

Horrible
exécution de
la Reine de
Martaban &
de ses fem-
mes.

Quelques jours après, on vit paroître sur la même colline une multitude de gibets, dont vingt étoient de la même hauteur, & les autres un peu moins élevés. Ils étoient dressés sur des piles de pierre, entourées de grilles, au-dessus desquelles on avoit placé des girouettes dorées. Cent Bramas y faisoient la garde à cheval. Plusieurs tranchées, qui formoient d'autres enceintes, étoient bordées d'enseignes, tachetées de gouttes de sang. Ce nouveau spectacle paroissant annoncer quelque événement qui n'étoit point connu de l'armée, j'eus la curiosité d'y courir avec cinq autres Portugais. Nous entendîmes d'abord un bruit extraordinaire, qui venoit du Camp des Bramas. Tandis que nous en cherchions la cause, nous vîmes sortir du quartier du Roi cent éléphants armés, & quantité de gens de pied, qui furent suivis de quinze cens Bramas à cheval. A cette cavalerie succéda un gros de trois mille hommes d'infanterie, armés d'arquebuses & de lances, au milieu desquels nous découvrîmes cent quarante femmes, liées quatre à quatre, avec un grand nombre de Moines du Pays, qui les consoloient par leurs exhortations.

MÉNDEZ
PINTO.

Toutes ces infortunées étoient femmes ou filles des principaux Capitaines de Chambaynha, & la plupart n'étoient agées que de dix sept. à vingt cinq ans (80). Nous admirâmes leur blancheur & leur beauté ; mais elles étoient si foibles, que plusieursomboient évanouies presque à chaque pas. Derrière elles, nous vîmes paroître douze Huissiers, avec leurs masses d'argent, qui précédèrent Nhay-Canatou, Reine de Martaban. Quatre hommes portoient ses enfans au-tour d'elle. Après cette Princesse, marchèrent deux files de soixante Moines, priant dans leurs livres, la tête baissée & les yeux baignés de larmes. Ils étoient suivis d'une procession de trois ou quatre cens petits enfans, nuds jusqu'à la ceinture, avec des cierges à la main & des cordes au cou, qui faisoient retentir l'air de leurs cris & de leurs gémissemens. On nous dit qu'ils n'étoient pas destinés au supplice, & qu'ils n'accompagnoient la Reine & ses Dames que pour invoquer le

(80) La barbarie du Roi de Brama, qui avoit déjà fait la même exécution au Pagan, & les raisons qu'on tira dans la sentence, n'étoient pas ici les seuls motifs. Pinto fait entendre qu'il étoit livré à des

amours détestables. » Il
» voulut faire sentir, dit
» l'Auteur, les effets de sa
» félonnie, & la haine
» qu'il avoit toujours por-
» tée aux femmes. Page
» 742.

Ciel en leur faveur. Cette marche étoit fermée par une autre garde d'Infanterie , & par cent elephans , armés comme les premiers (81).

Lorsque ces miserables victimes furent entrées dans l'enceinte des échafauts , six Huissiers à cheval publièrent leur Sentence. Elle portoit » qu'étant » fillés ou femmes de peres & de maris » qui avoient tué un grand nombre de » Bramas & qui avoient donné naissance » à cette guerre , le Roi les avoit jugées » dignes de mort. Alors , tous les Exécuteurs de la Justice s'étant mêlés avec les gardes , on n'entendit plus qu'un effroyable bruit. » Entre les cent quarante femmes , celles qui avoient la » force de se soutenir embrassoient » leurs compagnes ; & jettant la vûe » sur Nhay-Canatou , qui étoit assise à » terre , appuyée sur les genoux d'une » vieille femme & déjà presque morte , plusieurs lui firent leurs derniers complimens. Mais elles furent bientôt saisies par les bourreaux , & pendues sept à sept par les pieds , c'est-à-dire la tête en bas. Cet étrange supplice nous fit entendre pendant quelque temps leurs cris & leurs sanglots , qui

MENDEZ
PINTO.

» furent étouffés à la fin par la chute du
» sang (82).

Alors, Nhay-Canatou fut avertie de s'avancer vers l'instrument de sa mort. Le Raulin de Mounay, qui avoit ordre de l'assister particulièrement, lui adressa quelques discours qu'elle parut écouter avec constance. Elle demanda un peu d'eau, qu'on lui apporta; & s'en étant remplie la bouche, elle en arrosa ses enfans qu'elle tenoit entre ses bras. Ensuite jettant les yeux sur le bourreau, qui se faisoit d'eux, elle lui demanda, au nom du Ciel, de lui épargner le spectacle de leur supplice, en la faisant mourir la premiere. Il parut que cette faveur lui étoit accordée; car on lui rendit ses enfans, qu'elle embrassa plusieurs fois pour leur dire le dernier adieu. Mais tout-d'un-coup panchant la tête sur les genoux de la femme qui lui servoit d'appui, elle expira, sans aucune autre apparence de mouvement. Les bourreaux, qui s'en apperçurent aussi-tôt, se hâterent de l'attacher au gibet qui lui étoit destiné. Ils y pendirent en même temps ses quatre enfans; deux à chaque côté, & leur mere au milieu (83).

(82) Page 745.

(83) Page 746.

La nuit suivante, Chambaynha fut jetté dans la mer, une pierre au cou, avec environ soixante des principaux Seigneurs du Royaume de Martaban, qui étoient peres, ou maris, ou freres des cent quarante femmes dont nous avons vû l'exécution (84).

MENDES
PINTO.
Sort de
Chambaynha
Roi de Mar-
taban.

Après cette cruelle vengeance, le Roi de Brama ne passa pas plus de neuf jours à la vûe des murs qu'il avoit détruits : & prenant le chemin du Pegu, avec son armée, il laissa dans le Royaume de Martaban un corps de troupes sous la conduite de *Bainha-Eache*, un de ses principaux Officiers. Cayero le suivit avec les sept cens Portugais. Mais il en resta trois ou quatre, entre lesquels étoit un Gentilhomme nommé *Gonzalo Falcan*, qui ayant quitté Chambaynha pour s'attacher au Vainqueur, avoit obtenu la confiance des Bramas par divers services. Dom Pedro De-Fa-

(84) Une remarque de l'Auteur jette encore ici quelque jour sur les motifs de cette cruauté. Il dit qu'entre ces femmes, il y en avoit trois que leurs Peres avoient refusées en mariage au Roi de Brama, lorsqu'il n'étoit que simple Officier : d'où il semble qu'on peut conclure, non seulement qu'il exerçoit sa vengeance contre les Peres & leurs Filles, mais qu'il avoit usurpé la Couronne de Brama, & qu'il étoit du nombre de ces conquérans, ou de ces fleaux du Ciel, qui ont desolé cent fois les plus belles contrées de l'Asie. De là vient que tous les Voyageurs n'y trouvent que des ruines.

MENDEZ
PINTO.

ria m'avoit chargé d'une Lettre pour lui ; & le trouvant encore à Martaban lorsque j'y étois arrivé , je n'avois pas fait difficulté de l'informer de ma commission. Il étoit passé dans le parti du Roi de Brama , & les suites du siège avoient suspendu sa perfidie. Mais, après le départ de l'armée , le desir apparemment de s'enrichir tout d'un coup par la dépouille de mon Necoda , ou l'espérance de s'établir mieux que jamais dans la faveur des Bramas , lui fit oublier que j'étois Portugais comme lui , & chargé des intérêts de notre Nation. Il apprit au nouveau Gouverneur de Martaban , que j'étois venu de Malaca pour traiter avec Chambaynha & pour lui offrir du secours. Bainha-Chaque , de concert peut-être avec lui , me fit arrêter aussitôt ; & s'étant rendu lui-même à la Jonque qui m'avoit amené , il se saisit de toutes les marchandises. Mahmud , & cent soixante quatre hommes du bord , entre lesquels on pouvoit compter quarante Marchands fort riches , Mahometans ou Gentils , mais tous nés à Malaca , furent jettés dans une profonde prison. Dès le lendemain, ils furent condamnés à la confiscation de leurs biens , & à demeurer prisonniers du Roi , pour avoir été compli-

Trahison
d'un Gentil-
homme Por-
tugais.

Elle expo-
se l'Auteur &
Mahmud à
perdre la vie.

cès d'un projet de trahison contre les ^{MENDEZ} Bramas. De cent soixante quatre, la ^{PINTO} faim, la soif, & la puanteur d'un horrible cachot en firent perir cent dix-neuf dans l'espace d'un mois. Les quarante cinq, qui résisterent à leurs souffrances, furent mis dans une mauvaise Chaloupe, sans voile & sans rames, & livrés au courant de la rivière, qui les entraîna jusqu'à la Barre; d'où le vent les poussa dans une Isle déserte, nommée *Pulo-Cumude*, qui est à vingt-lieues de l'embouchure. Là, ils se fournirent de quelque provision de fruits, qu'ils trouverent dans les bois. Ensuite s'étant fait une voile de leurs habits, & deux rames de quelques branches d'arbre, ils suivirent la côte de Jonsalam, & celles d'après, jusqu'à la rivière de Parlès, au Royaume de Queda, où ils moururent presque tous de certaines apostumes contagieuses qui leur vinrent à la gorge. Enfin, n'étant arrivés que deux à Malaea, ils firent au Gouverneur l'histoire de ce triste voyage; & dans leur récit, ils parlerent de ma mort comme d'un malheur certain (85).

En effet, je n'attendois que l'heure du supplice. Après le bannissement de ^{Nouvel esclavage de} Pinto.

MENDEZ
PINTO.

mes Compagnons , je fus transféré dans une prison plus éloignée , où je passai trente six jours sous le poids de plusieurs chaînes. Gonzalo renouvelloit continuellement ses accusations ; & mon chagrin ou ma fierté ne me permettant pas toujours de répondre avec modération , on me fit un nouveau crime du mépris qu'on me reprocha pour la Justice. Je fus condamné , pour expier cette offense , à recevoir le fouet par la main des Exécuteurs publics ; & mes ennemis firent dégouter dans mes plaies une gomme brûlante , qui me causa de mortelles douleurs. Cependant quelque ami de la Justice ayant représenté au Gouverneur que s'il me faisoit oter la vie , cette nouvelle iroit jusqu'à Pegu , où tous les Portugais ne manqueroient pas d'en faire leurs plaintes au Roi , il se réduisit à confisquer tout ce que je possédois & à me déclarer esclave du Roi. Aussi-tôt que je fus guéri de mes blessures , je fus conduit à Pegu , dans les chaînes que je n'avois pas cessé de porter ; & sur les informations de Baimha-Chaque , je fus livré à la garde du Thresorier du Roi , nommé *Diosoray* , qui étoit déjà chargé de six autres Portugais , pris les armes à la main dans

un Navire de Cananor (86).

Pendant mon esclavage, qui dura l'espace de deux ans & demi, le Roi de Brama, poussant ses conquêtes, attaqua *Prom*, où il exerça les mêmes cruautés qu'à Martaban. il ruina cette Ville & détruisit la famille Royale (87).

MENDEZ
PINTO.

Le Roi de
Brama conti-
nue se con-
quêtes.

(86) Page 752.

(87) L'Auteur donne plusieurs Chapitres au récit de ces guerres, & peint le Roi de Brama comme un monstre de barbarie. On en jugera par quelques traits : Après s'être fait couronner Roi de *Prom*, en présence du Roi qu'il avoit vaincu, & par lequel il prenoit plaisir à se faire baiser les pieds ; Il se mit sur un balcon qui donnoit sur une grande place, où il fit apporter tous les enfans morts, qui avoient été tués le même jour dans le massacre general des Habitans. Il les fit hacher par menus morceaux, & ainsi mêlés parmi du son, du riz & des herbes, il demanda qu'on les fit manger à ses élèves. Ensuite de cela, par une autre sorte de cérémonie bien étrange, & sans doute inventée pour inspirer la terreur, on amena, au son des tambours & des instrumens, plus de cent chevaux, tous chargés

» de quartiers d'hommes
» & de femmes qu'il fit
» couper bien menu, &
» commanda tout incont-
» nent qu'on jettât le
» tout dans un grand feu
» qui fut allumé exprès.
» Comme ces choses fu-
» rent faites, il se fit
» amener la Reine, fille
» du Roi d'Ava, la fit dé-
» pouiller publiquement
» toute nue, & déchirer
» à coups de fouet, jus-
» qu'à ce qu'elle rendît
» l'esprit. Comme elle fut
» morte, il la fit attacher
» avec le Roi, son mari,
» qui étoit encore vivant,
» & ayant commandé
» qu'on leur mît à tous
» deux une pierre au cou,
» il les fit jeter ensemble
» à la rivière. Pour con-
» clusion de ces cruautés,
» le lendemain il fit em-
» paler tous les Gentils-
» hommes qui furent pris
» en vie, & qui étoient
» quelque trois cens de
» nombre, qui furent enco-
» re jettés dans la rivière,
» ainsi embrochés. Pages
765 & 766.

MENDEZ
PINTO.

Melitay, qui fit une plus longue résistance, ne fut pas moins emportée par la violence de cet impetueux torrent. De-là il se proposoit de faire tomber le poids de ses armes sur le Roi d'Ava, qu'il vouloit punir d'avoir pensé à venger le Roi de Prom, son gendre. Mais apprenant que ce Monarque avoit fait de puissans preparatifs, & s'étoit fortifié par l'alliance de l'Empereur de *Pondaleu*, Prince redoutable, auquel on donnoit le titre de *Siamon*, il appréhenda que leurs forces réunies ne fussent capables d'arrêter sa fortune. Dans cette idée, il prit la résolution d'envoyer un Ambassadeur au *Calaminham*, autre puissant Prince, dont l'Empire occupe le centre de cette contrée dans une vaste étendue, pour l'engager par ses presens, & par l'offre de lui céder quelques terres voisines de ses Etats, à déclarer la guerre au Siamon. *Diosoray*, entre les mains de qui j'étois encore avec sept autres Portugais, fut nommé pour cette Ambassade. Il reçut une infinité de faveurs à son départ : mais nous donnâmes ce nom nous-mêmes au present que le Roi lui fit de nous, pour le servir en qualité d'esclaves. Il nous avoit traités jusqu'alors avec affection. L'utilité qu'il se

promit de nos services parut augmenter ce sentiment. Il partit dans une Barque, suivie de douze autres Bâtimens, qui portoient trois cens hommes de corrége. Les richesses, dont il étoit chargé pour le Calaminham, montoient à plus d'un million d'or. Nous fumes vêtus avec beaucoup de propreté; & la generosité de ce nouveau maître pourvut liberalement à tous nos besoins (88).

MENDEZ
PINTO.

Pinto
part avec un
Ambassadeur
pour la Cour
du Calamin-
ham.

Notre voyage & mes observations jusqu'à *Timplam*, Capitale de l'Empire du Calaminham (89), furent une diversion assez agréable à mes peines. Nous partimes d'Ava au mois d'Octobre de l'année 1545, en remontant la riviere de Quetor à l'Ouest - Sud-Est, & dans quelques endroits à l'Est, pour suivre les détours de l'eau. Sept jours de cette route nous firent arriver à l'entrée d'un canal, nommé *Guampano*, par lequel notre *Roban*, ou notre Pilote, nous fit passer suivant l'ordre exprès du Roi, pour éviter les terres du Siamon. Nous nous trouvames bientôt à la vue d'une grande Ville, qui se

Son voyage:

Riviere de
Quetor.

Canal de
Guampano.

(88) Page 774:

(89) *Calaminham* est un titre, qui signifie Seigneur du monde. Il seroit diffi-

cile de rapporter plusieurs de ces noms à la Geographie connue.

MENDEZ
PINTO.
Ville de Ga-
talday.

nomme *Gatalday*, où l'Ambassadeur s'arrêta trois jours. De-là, nous continuâmes d'avancer par le même canal, l'espace de cinq jours, pendant lesquels il ne se presenta sur les bords que de petits villages, dont les maisons étoient couvertes de chaume, & les Habitans fort pauvres. La campagne n'en étoit pas moins remplie de bestiaux, qui sembloient n'avoir pas de maître; car nous en vîmes vingt & trente à la vue de ces Peuples, sans qu'ils en parussent offensés; & souvent ils nous les apportèrent à bord, comme s'ils eussent pris plaisir à nous les avoir vûs tuer. En sortant du canal, nous entrâmes dans une fort grande riviere, dont le

Riviere
d'Angeguma.

nom est *Angeguma*. Elle a plus de trois lieues de large, &, dans certains endroits, plus de vingt brasses de fond, avec des courans si impetueux, qu'ils retardoient souvent notre route. Nous suivîmes ses bords pendant sept jours, après lesquels nous arrivâmes devant

Gumbim.
Son commerce de Benjoin, de Lacq & de Musc.

Gumbim, petite Ville bien fermée, qui appartient au Royaume de *Jangoma*, & qui est environnée, à cinq ou six lieues de distance, de Forêts qui produisent du benjoin, & de plaines d'où l'on tire du lac. Aussi ce commerce y amene-t-il quantité de Vaisseaux,

qui partent chargés pour diverses contrées des Indes, & pour la Mecque, Alcoffer & Gedda. On trouve dans la même Ville quantité de musc, beaucoup meilleur que celui de la Chine, qui se transporte à Martaban & à Pegu, où les Portugais vont le prendre pour Narfingue, Orixá & Masulipatan. Les femmes du pays sont blanches & fort bien faites. Elles portent des robes de soie & de coton, des chaînons d'or & d'argent aux pieds, & de gros carquans au cou. Le terroir est d'une fertilité admirable en bled, en riz, en bestiaux, mais sur-tout en sucre, en miel & en cire. Gumbim, avec le pays d'à-l'entour, qui est d'environ dix lieues de circuit, rend chaque année au Roi de Jangoma soixante mille alcas d'or, qui font sept cens huit mille ducats de notre monnoie (90).

MENDEZ
PINTO.

De-là nous continuâmes de suivre la rive au Sud, l'espace de sept autres jours, & nous arrivâmes devant une grande Ville nommée Catamnas, du Domaine de Raudiva de Finhau, second fils du Calaminham. Le jour d'après, nous rencontrâmes vers le soir une Forteresse, nommée Campalagor, bâtie en forme d'Isle, au milieu de la rivière, &

Ville de Catamnas.

MENDEZ
PINTO.

revêtue de grosses pierres de taille , avec trois boulevards & deux tours de sept étages. On dit à l'Ambassadeur , que ces tours contenoient un des vingt quatre thresors que le Calaminham avoit formés dans divers endroits de ses Etats , la plûpart en lingots d'argent , qu'on faisoit monter à six mille caudins , ou vingt quatre mille quintaux (91). Pendant les treize jours suivans , nous découvrîmes , des deux côtés de la riviere , plusieurs grandes Villes & de fort beaux jardins , des bois de haute futaie , des plaines fertiles , & quantité de bestiaux. La riviere même offroit un grand nombre de barques , où l'on vendoit en abondance toutes les productions de cette riche contrée. Mais , l'Ambassadeur étant tombé malade , on lui conseilla d'interrompre le voyage pour se faire guerir. Quelques Habitans du pays lui parlerent d'un fameux Hôpital , nommé *Tinagogo* , qui n'étoit éloigné que d'environ douze lieues , où les Princes & les Seigneurs alloient se faire traiter de toutes leurs maladies , par la confiance qu'ils avoient à l'habileté des Prêtres. Il prit la resolution de s'y rendre avec une petite partie de sa suite , autant pour satisfaire sa cu-

Riche contrée.

riofité, que pour affurer fa guérifon. MENDEZ

Tinagogo fignifie *Dieu des mille Dieux*. C'étoit moins un Hôpital, PINTO. Pagode de Tinagogo & Hôpital de Chipanocam. qu'une magnifie Pagode, dédiée à la Divinité de ce nom. Mais les Prêtres qui étoient en grand nombre, avoient fous leur direction un Hôpital voifin, nommé *Chipanocam*, & composé de quarante deux corps de bâtimens, où les Grands & le peuple étoient reçus, dans leurs maladies, avec des diftinctions & des foins proportionnés à leur condition. L'Ambaffadeur admira l'ordre & l'abondance qui regnoient dans ce lieu. Il ne manqua rien aux témoignages de refpect qu'il y reçut. La propreté, l'attention au fervice, les parfums, la vaiffelle, le linge & les robes, les viandes exquifes, tout réponoit à l'idée qu'on lui en avoit fait prendre. Il étoit vifité, deux fois le jour, par de fort belles femmes qui chantoient au fon des inftrumens, ou qui repréfentoient devant lui des farces très amufantes. Après y avoir paffé vingt huit jours, il avoua que l'agrément d'un fi beau lieu avoit fervi, à fon reftabliffement, plus que les remèdes.

Pendant qu'il s'occupoit de fa fanté, Description de la Pagode. nous vifitâmes le Temple de l'Idole, qui eft un édifice fort fompueux, fitué

MENDEZ au milieu d'une vaste campagne, sur
PINTO. une colline ronde, d'environ deux
milles de circuit. Cette colline est es-
carpée à pic, par le travail des hom-
mes, à la hauteur de quinze brasses; &
ses bords sont environnés d'un mur de
pierre de taille, haut de dix ou douze
pieds, avec ses boulevards, ses don-
jons & ses tours. Dans l'intérieur, on
voit regner le long du mur cent soixan-
te hospices, dont chacun a trois cens
chambres fort basses, mais extrême-
ment nettes, où sont reçus les Pelerins,
qui viennent sous la conduite d'un chef,
par caravanes plus ou moins nombreu-
ses, suivant l'éloignement de leur pays,
& qui se font reconnoître par les de-
vises qu'ils portent à leurs banieres.
Ces lieux reçoivent l'ombre d'une in-
finité de cedres & de cyprès, dont ils
sont remplis. Au milieu de la colline,
vingt quatre Monasteres de l'un & l'au-
tre sexe, forment une espece de cer-
cle, au milieu duquel est un beau jar-
din, environné de trois balustrades de
laiton, avec des arcades de dix en dix
brasses. C'est au centre de ce jardin
qu'on a placé le Dieu Tinagogo, sous
une espece de dôme, qui est doublé
de plaques d'argent. Nous ne pumes
distinguer si la matiere de cette Idole

est de l'or ou du cuivre doré. Elle est debout, les mains levées vers le Ciel, une riche couronne sur la tête. Plusieurs autres Idoles de moindre grandeur, qui sont à genoux au-tour d'elle, paroissent la regarder avec admiration. Plus bas, sont douze figures gigantesques de bronze, qui passent pour les Dieux de l'année. Hors du dôme, cent quarante autres Geans de fer fondu, rangés en cercle sur deux files, avec des halebardes à la main, sont comme les gardes de cette redoutable Divinité (92).

MENDEZ
PINTO.

Nous fumes temoins de plusieurs Fêtes, qui nous firent admirer tout à la fois l'aveuglement & la pitié de ces Peuples (93). Mais après la guerison

Superstitions
dont Pinto fut
temoin.

(92) Page 783 & précédentes.

(93) „ Ils faisoient tant
„ de bonnes œuvres, dit
„ l'Auteur, & si propres
„ aux Chrétiens plutôt
„ qu'aux Gentils, qu'il
„ me semble que si elles
„ eussent été faites avec la
„ Foi & le Baptême, le
„ Ciel les eût agréées....
„ Dans leurs processions,
„ il y avoit des chariots
„ de quatre & cinq éta-
„ ges, sur lesquels étoient
„ pour le moins deux cens
„ personnes, Idoles, Prê-
„ tres, Gardes, & Enfants.

„ Chacun de ces chariots
„ étoit tiré par plus de
„ trois milles personnes,
„ qui se servoient pour ce-
„ la de cordes longues cou-
„ vertes de soie, & ga-
„ gnoient, par là, remis-
„ sion de leurs péchés.
„ Or, afin que tout le
„ monde participât à cet-
„ te absolution, en tirant
„ les cordes, ils y por-
„ toient la main l'un après
„ l'autre & continuoient
„ jusqu'au bout, telle-
„ ment que toutes les cor-
„ des étoient couvertes de
„ poings fermés sans voir

MENDEZ de l'Ambassadeur, nous l'accompagnâmes au Temple, pour accomplir un

PINTO.

„ autre chose. Page 785.
 „ Cependant que les cha-
 „ riots passaient, avec un
 „ bruit effroyable de tam-
 „ bours & autres instru-
 „ mens, voilà que de cer-
 „ taines cabanes de bois
 „ faites exprès, sortoient
 „ tout-à-coup six, sept,
 „ huit ou dix hommes,
 „ tous couverts de par-
 „ fums & enveloppés de
 „ couvertures de soie,
 „ portant pour ornement
 „ des brasselets d'or. Tout
 „ le Peuple leur faisoit
 „ place aussi-tôt; & lors,
 „ après avoir salué l'Idole
 „ qui étoit au plus haut
 „ du chariot, ils se lais-
 „ soient cheoir par terre,
 „ si bien que les roues
 „ venant à passer sur eux
 „ les écarteloient: & les
 „ assistans se mettoient à
 „ crier ensemble; *Mon*
 „ *ame soit unie à la tienne.*
 „ A l'heure même, les
 „ Prêtres descendoient du
 „ chariot, prenoient ces
 „ bienheureux, ou plutôt
 „ ces misérables, qui ve-
 „ noient de s'immoler
 „ ainsi, & en mettoient
 „ la tête, & les boyaux,
 „ & les autres membres
 „ ainsi froissés, dans de
 „ grandes jattes; & les
 „ monstroient ensuite au
 „ Peuple du haut du cha-
 „ riot, avec des exhorta-
 „ tions à leur manière.
 „ Après ceux-ci suivoient
 „ d'autres Martyrs du Dia-
 „ ble, qu'ils appelloient
 „ *Xipharnas*, qui se décou-
 „ poient si impitoyable-
 „ ment à grands coups de
 „ rasoirs, qu'on ne pou-
 „ voit croire qu'ils ne fus-
 „ sent comme insensibles.
 „ Ils rranchoient de grands
 „ morceaux de leur chair,
 „ & les tenoient en haut,
 „ les montrant au bout
 „ d'une fleche, & disant
 „ qu'ils en faisoient pre-
 „ sent à Dieu pour l'âme
 „ de leur pere, de leur
 „ femme & de leurs en-
 „ fans, ou de la personne
 „ à l'intention de laquelle
 „ ils faisoient cette belle
 „ aumône. Au même lieu
 „ où venoit à cheoir ce
 „ morceau de chair, il y
 „ accouroit tant de gens
 „ pour le prendre, qu'il
 „ y en avoit quelquefois
 „ plusieurs d'étouffés, car
 „ ils tenoient cela pour
 „ une très grande relique.
 „ Ceux qui mouroient,
 „ noyés dans leur sang,
 „ sans nez, sans oreilles
 „ & sans autres membres
 „ qu'ils s'étoient coupés,
 „ les Prêtres leur tran-
 „ choient la tête en dili-
 „ gence & la monstroient
 „ au Peuple, qui se met-
 „ toit à genoux, & prioit
 „ les mains levées, Pages
 „ 777 & 778.

vœu qu'il avoit fait dans sa maladie. C'étoit le troisieme jour d'un Sacrifice, qui se célébroit à la nouvelle Lune de Décembre. Il attendit que la presse fût diminuée, & nous montames avec lui sur la colline. On y voyoit, dans six belles & longues rues une infinité de balances, suspendues à des verges de bronze, où se faisoient peser les devotions pour la remission de leurs pechés; & le contrepoids que chacun mettoit dans la balance, étoit conforme à la qualité de ses fautes. Ainsi ceux qui se reprochoient de la gourmandise, ou d'avoir passé l'année sans aucune abstinence, se pesoient avec du miel, du sucre, des œufs, du beurre. Ceux qui s'étoient livrés aux plaisirs sensuels, se pesoient avec du coton, de la plume, du drap, des parfums & du vin. Ceux qui avoient eu peu de charité pour les pauvres, se pesoient avec des pieces de monnoie; les paresseux, avec du bois, du riz, du charbon, des bestiaux & des fruits; les orgueilleux, avec du poisson sec, des balais, & de la fiente de vache, &c. Ces aumônes, qui tournoient au profit des Prêtres, étoient en si grand nombre, qu'on les voyoit rassemblées en piles. Les pauvres, qui n'avoient rien à donner, offroient leurs

MENDEZ
PINTO.
Pinto visite
le Temple, un
jour de Fête,
avec l'Ambas-
sadeur.

Balances
pour la remis-
sion des pe-
chés.

MENDEZ propres cheveux ; & plus de cent Prêtres étoient assis , avec des ciseaux à la

PINTO. Offrande main , pour les couper. De ces cheveux , dont on voyoit aussi de grands monceaux , plus de mille Prêtres rangés en ordre , faisoient des cordons , des tresses , des bagues & des brasselets , que les devots achetoient , pour les emporter comme de précieux gages de la faveur du Ciel. L'Ambassadeur étonné de tout ce qu'il voyoit dans ce lieu , fit diverses questions , auxquelles on répondit sans aucune marque d'embarras. On l'assura particulièrement que des seuls cheveux des pauvres , on tiroit chaque année plus de cent mille pardains , qui font quatre-vingt dix mille ducats de notre monnoie (94).

Autres
àcompag- Du quartier des balances , nous pas-
nemens du nes successivement dans ceux des sa-
Temple. crifices , des aumônes , des danses , des comedies , des luttes , & des concerts de toutes sortes d'instrumes. Enfin nous arrivames au Temple , après avoir eu beaucoup de peine à percer la foule. Il étoit orné d'une infinité de cierges de cire , à dix ou douze lumignons , dans de grands chandeliers d'argent. On y brûloit , de toutes parts , des parfums d'aloès & de benjoin. L'Idole , que je

n'avois pas encore vûe de si près, étoit M E N D E Z
P I N T O.
dans une riche tribune en forme d'Autel, environnée de plusieurs enfans vêtus de violet, qui ne cessoient pas de l'encenser au son des instrumens. Sa hauteur étoit d'environ douze pieds. Elle avoit le visage fort large, les cheveux d'un Negre, les narines difformes, les levres grosses, & l'air triste ou chagrin. Sa main étoit armée d'une hache à deux têtes. On apportoit continuellement, dans de grands bassins, qui étoient au pied de la tribune, toutes sortes de richesses en aumône; de l'or, de l'argent, des diamans, des perles & des pieces de soie (95).

Après avoir accompli son vœu, l'Ambassadeur se fit conduire aux grottes Grottes des
Hermites, &
leurs différen-
tes Sectes.
des Hermites ou des Penitens, qui étoient au fond d'un bois, à quelque distance de la colline du Temple. Elles étoient taillées dans le roc, à pointe de marteau, & toutes par ordre, avec tant d'habileté qu'elles sembloient l'ouvrage de la nature plutôt que de la main des hommes. Nous en comptames cent quarante deux. Les Hermites qui habitoient les premières avoient de longues robes, à la maniere des Bonzes du Japon, & suivoient la Loi d'une Di-

MENDEZ
PINTQ.

vinité qui ayant passé autrefois par la condition humaine, sous le nom de *Situmpor Michay*, avoit ordonné pendant sa vie, à les Sectateurs, de pratiquer de grandes austerités. On nous dit que leur seule nourriture étoit des herbes cuites & des fruits sauvages. Dans d'autres grottes, nous vîmes des Sectateurs d'*Angemacur*, Divinité plus austere encore, qui ne vivoient que de mouches, de fourmis, de scorpions & d'araignées, assaisonnés d'un jus de certaines herbes. Ils meditent jour & nuit, les yeux vers le Ciel, & les deux poings fermés, pour exprimer le mepris qu'ils portent aux biens du monde. D'autres, passent leur vie à crier nuit & jour, dans les montagnes, *Godomem*, qui est le nom de leur Fondateur, & ne cessent qu'en perdant haleine par la mort. Enfin ceux qui se nomment *Taxilacous*, s'enferment dans des grottes fort petites; & lorsqu'ils croient avoir achevé le temps de leur penitence, ils hâtent leur mort en faisant brûler des chardons verts & des épines, dont la fumée les étouffe (96).

Continua-
tion du voya-
ge.

Après nous être rassasiés de cette variété d'extravagances; nous quittâmes Tinagogo pour rentrer dans nos bar-

ques; & continuant de remonter la MENEZ
PINTO.

riviere pendant neuf jours, nous nous trouvames le dixieme, entre deux grandes Villes, qui bordent les deux rives.

L'une se nomme *Manaveday*, & l'autre *Singilapau*. Dans l'intervalle, la

nature a placé une Isle, ou plutôt un rocher de trente six brasses de hauteur,

sur lequel on a bâti un petit Fort, avec neuf boulevards & cinq tours. Une

chaîne de fer, qui s'étend des deux côtés jusqu'aux deux Villes, ferme le

passage à tous les Vaisseaux. Il fut ouvert avec beaucoup d'appareil pour le

nôtre. Nous approchions de la Capitale du Calaminham; & l'Ambassa-

deur, étant descendu dans la principale des deux Villes, qui est celle de Singi-

lapau, y reçut toutes sortes de civilités du Gouverneur. Il y étoit attendu

par une escorte de vingt barques, chargées de mille soldats, avec lesquels

nous arrivames le lendemain au soir aux Douanes du Royaume, qui sont

deux Châteaux très forts, situés aussi

sur les deux bords de la riviere, & joints dans toute sa largeur par cinq grosses

chaînes de laiton. Un Officier se présentant dans une barque fort legere,

pria l'Ambassadeur de descendre à Cam-

palagro, l'un des deux Châteaux, pour

Approches
de la Capitale.

Douanes
du Royaume.

MENDEZ
PINTO.

Ceremonies
de l'entrée.

faire voir si la Lettre dont il étoit chargé pour le Calaminham étoit conçue dans la forme établie. Il fallut se soumettre à cet usage. L'Ambassadeur fut conduit dans une grande salle, où trois autres Officiers, environnés d'un grand nombre de Gentilshommes, lui firent un accueil fort civil, & lui demandèrent ce qui l'amenoit, comme s'ils l'eussent ignoré. Il leur répondit » qu'il » venoit de la part du Roi de Brama, Seigneur de Tangu, pour communiquer au *Saint* Calaminham des secrets d'une haute importance. Ensuite, leur ayant montré la Lettre, ils y corrigèrent quelques mots, qui n'étoient pas conformes au style ordinaire. Il leur fit voir aussi les présens, dont ils admirèrent la richesse; sur-tout celle d'une chaîne d'or, & d'un harnois d'elephant couvert de pierreries, que les Lapidaires estimoient plus de six mille ducats (97). Ces Officiers mirent, à toutes les pieces, des cordons de soie torse, avec trois cachets de laque, comme un témoignage que la lettre & les présens pouvoient être reçus.

Curiosités
que l'Auteur
visite.

Le même jour, nous vîmes arriver un Député du premier Ministre de l'Etat, qui apportoit à l'Ambassadeur tou-

(97) Pages 800 & précédentes.

tes

tes fortes de rafraîchissemens, & qui venoit le prier de suspendre sa marche pendant neuf jours. C'étoit un intervalle dont les Officiers du Calaminham avoient besoin pour leurs préparatifs. On nous le fit employer à divers amusemens, tels que la chasse & la pêche, qui étoient suivis de grands festins, de concerts de musique & de comedies. Cependant j'obtins de l'Ambassadeur, pour mes Compagnons & pour moi, la permission de visiter plusieurs curiosités du Pays, que les Habitans nous avoient vantées. On nous fit voir, aux environs de la riviere, des bâtimens fort antiques, des temples somptueux, de fort beaux jardins, des Châteaux bien fortifiés, & des maisons d'une structure singuliere. Notre principale admiration fut pour un Hôpital, nommé *Manicaforam*, qui servoit uniquement à loger les Pelerins. Il contenoit plus d'une lieue dans son enceinte. On y voyoit douze rues voutées, dont chacune étoit bordée de deux cens quarante maisons, c'est-à-dire, six vingt de chaque côté; toutes remplies de Pelerins étrangers, qui ne cessoient pas de se succéder pendant le cours de l'année. Ils y étoient non seulement bien logés, mais nourris fort abondamment

MENDEZ
PINTO.

Manicafo-
ram ou prison
des Dieux.

SE ENDEZ
PINTO.

pendant le jour, & servis par quatre mille Prêtres, qui vivoient dans six vingt Monasteres. Manicaforam signifie prison des dieux. Le Temple de cet Hôpital étoit fort grand. Il étoit composé de trois nefs, dont le centre étoit une Chapelle de forme ronde, environnée de trois balustres de laiton; avec deux portes, sur chacune desquelles on remarquoit un gros marteau de même metal. Cette Chapelle renfermoit quatre-vingt Idoles, des deux sexes, sans y comprendre quantité d'autres petites divinités qui étoient prosternées devant les grandes. Celles-ci étoient debout, mais toutes attachées à des chaînes de fer, avec de gros colliers; & quelques-unes, avec des menottes. Les petites, qui étoient presque étendues par terre, étoient attachées six à six, par la ceinture, à d'autres chaînes plus deliées. Au-tour des balustrades, deux cens quarante quatre figures de bronze, rangées en trois files, avec des hallebardes & des massues sur l'épaule, sembloient servir de gardes à tous ces dieux captifs. Les Nefs étoient traversées, aux environs de la Chapelle, de plusieurs verges de fer, sur lesquelles étoient quantité de flambeaux, chacun de dix luminions, vernissés à la maniere des

Indes, comme les murs & tous les autres ornemens du Temple, en témoignage de deuil pour la captivité des dieux (98).

MENDEZ
PINTO.

Dans l'étonnement de ce spectacle, nous en demandâmes l'explication aux Prêtres. Ils nous dirent qu'un Calaminham, nommé *Xixivarom Melitay*, qui avoit régné glorieusement sur cette Monarchie plusieurs siècles auparavant (99), s'étant vu menacé par une ligue de vingt sept Rois, les avoit vaincus dans une sanglante bataille, & leur avoit enlevé tous leurs dieux. » C'étoit
 « cette multitude d'Idoles que nous paroissions admirer. Depuis cette grande guerre, les vingt sept Nations étoient demeurées tributaires des Calaminhams, & leurs dieux portoient des chaînes. Il s'étoit repandu beaucoup de sang dans un si long espace, par les revoltes continuelles de tant de peuples, qui ne pouvoient supporter cette humiliation. Ils ne cessent pas d'en gémir; & chaque année, ils renouveauient le vœu qu'ils avoient fait de ne célébrer aucune fête & de n'allumer aucune lumière

Histoire de
cet établissement.

(98) Page 802.

(99) Il y avoit, suivant l'Auteur, sept mille trois

cens vingt lunes, qui font, dit-il, six cens dix années de la supputation commune.

MENDEZ
PINTO.

» dans leurs Temples , jusqu'à la déli-
 » vrance des objets de leur culte. Cette
 » querelle avoit fait perir plus de trois
 » millions d'hommes. Ce qui n'empê-
 » choit pas que les Calaminhams ne
 » fissent honorer les dieux qu'ils avoient
 » vaincus , & ne permissent à leurs an-
 » ciens adorateurs de venir en peleri-
 » nage dans ce lieu. Nous apprimes
 aussi , des mêmes Prêtres , l'origine du
 culte que les Payens des Indes rendent
 à *Quiay-Nivandel* , dieu des batailles.
 C'étoit dans un champ , nommé Vitau ,
 que le Calaminham , Vainqueur des
 vingt sept Rois , avoit détruit toutes
 leurs forces. Après le combat , ce dieu
 s'étoit présenté à lui , assis dans une chai-
 se de bois , & lui avoit ordonné de
 le faire reconnoître pour le dieu des
 batailles , plus grand que tous les autres
 dieux du Pays. » De-là vient que dans
 » toutes les Indes , lorsqu'on veut per-
 » suader quelque chose qui paroît au-
 » dessus de la foi commune , on jure
 » par le Saint Quiay-Nivandel , dieu
 » des batailles du Champ de Vitau (1).

Temple
d'Urpane-
fendo , &
ses sales sa-
crifices.

De ce Temple , la curiosité nous con-
 duisit dans un autre , nommé *Urpanesen-*
do , qui n'est servi que par des femmes ,
 toutes filles de Princes & des premiers

Seigneurs du Royaume. Elles y sont vouées dès l'enfance , pour y faire le sacrifice de leur honneur à l'Idole ; sans quoi , elles ne trouveroient pas un homme de qualité qui voulût les épouser. Cet impur sacrifice se fait avec une dépense incroyable pour les familles. L'Idole Urpanesendo est d'argent. Elle habite une Chapelle dorée , où elle est assise sur un Autel , environné d'un grand nombre de chandeliers précieux , dont les cierges ont six lumignons. Autour de l'Autel , plusieurs belles statues de femmes paroissent adorer l'Idole , les genoux pliés & les mains levées. On nous dit que c'étoient les saintes ames de quelques jeunes filles , qui avoient fini leurs jours dans le Temple ; honneur qui se repand sur leurs familles & qui passe dans le Pays pour une rare distinction. On nous assura que le revenu annuel de cette Idole montoit à trois cens mille ducats , sans y comprendre les offrandes , & les riches ornemens qui s'y accumulent à l'occasion des sacrifices. Dans la même enceinte , on voit un grand nombre de maisons , où se renferment quantité de vieilles femmes , la plupart fort riches , qui veulent mourir au service de l'Idole , & qui lui donnent souvent tout leur

MENDEZ
PINTO.

Rencontre
d'une femme
Portugaise.

bien. On en comptoit alors plus de cinq mille (2).

Nos guides nous firent voir ensuite plusieurs caravanes, qui venoient chaque jour en pelerinage au Temple de Manicaforam. Ces troupes d'Etrangers étoient de cent, de deux cens, & quelquefois de cinq cens personnes, qui formoient d'abord une espece de camp sur le bord de la riviere. Le hasard nous y fit rencontrer une femme Portugaise. Nous n'avions rien vû qui nous eût causé plus d'étonnement. Elle nous apprit, les larmes aux yeux, » qu'elle étoit » veuve d'un de ces pelerins Indiens, » après avoir été sa femme, l'espace de » vingt trois ans; que la crainte d'être » punie de ce mariage l'avoit empêchée » jusqu'alors de retourner parmi les » Chrétiens; mais qu'elle prioit le Ciel » de la faire arriver, avant sa mort, » dans quelque pays où son repentir » pût expier ses fautes; & que malgré » le pelerinage qu'elle avoit entrepris à » l'honneur du diable, elle ne laissoit » pas d'être toujours Chrétienne. Nous demeurames assez surpris de cette nouveauté; & chacun de nous lui ayant fait de vives exhortations, elle promit de partir avec nous pour Timplam, &

de nous suivre à Pegu , pour faire voile à Coromandel & se retirer à Saint-Thomé. Elle s'y engagea même par un serment ; & nous la quittâmes , dans la persuasion qu'elle ne manqueroit pas d'ardeur pour nous rejoindre. Cependant , nous l'attendîmes en vain , & nous ne fîmes pas des efforts moins inutiles pour la retrouver (3).

MENDEZ
PINTO

Après avoir laissé à l'Ambassadeur le temps de se reposer pendant neuf jours , un des Gouverneurs de Timplam , distingué par le titre de *Campanogrem* , vint le prendre avec une Flotte de quatre-vingt barques , qui se nomment *Seros* & *Laulées* , remplies d'une suite nombreuse & richement vêtue. Nous partîmes au bruit d'une infinité d'instrumens mal accordés , tels que des cloches , des tambours & des cornets. Cette barbare musique ne cessa point jusqu'à la Ville , qui n'étoit éloignée que d'une lieue. Nous y arrivâmes à midi. En abordant au premier Quai , qui se nommoit *Campalarraja* , nous fûmes reçus par une multitude innombrable d'Habitans , & par quelques troupes régulières , soutenues d'un grand nombre d'éléphans , avec leurs chaires & leurs panoures. On offrit , à l'Am-

Entrée
de l'Ambassa-
deur à Timplam.

(3) Page 307.

MENDEZ
PINTO.

bassadeur , un éléphant équipé d'une chaire & d'un harnois d'or. Cinquante ou soixante Bramas & ses neuf Portugais , qu'il choisit pour l'accompagner , monterent sur des chevaux qu'on leur avoit amenés. Ses chariots précédoient , remplis d'une autre partie de ses gens , qui faisoient retentir leurs tymbales & leurs cloches d'argent , au milieu des acclamations du Peuple. On nous conduisit dans cet ordre par différentes rues d'une longueur extraordinaire , dont neuf étoient bordées de balustres de laiton , de riches arcades , de chapiteaux dorés , & de grandes cloches de métal , qui sonnoient les heures du jour (4).

Palais du
Calaminham.

Notre reception , dans la premiere Cour du Palais , eut tout l'éclat que j'ai déjà représenté dans les Fêtes de l'Orient. Mais passant sur tout ce qui ne rappelleroit que des images familières , nous arrivâmes par une seconde Cour à la porte d'une grande salle , où nous fumes reçus par un oncle du Roi , & par un grand nombre de Seigneurs. *Monvagarvu* , c'est le nom que nous entendîmes donner à ce Prince , avoit autour de lui douze enfans , vêtus des plus riches étoffes , qui portoient une

petite masse d'argent sur l'épaule, & des chaînes d'or passées deux ou trois fois sur la poitrine. Après quelques complimens, dans le style oriental, on nous fit monter un grand escalier, qui nous conduisit dans une fort longue salle. Nous la traversâmes, au milieu d'une nombreuse Noblesse, pour entrer dans une autre, où nous remarquâmes quatre Autels & différentes Idoles. De-là, nous passâmes dans une galerie, dont les ornemens n'étoient que des tablettes d'ébène, incrustées d'ivoire, & remplies de têtes humaines, au-dessous desquelles on lisoit les noms de ceux dont elles servoient à rappeler la mémoire. C'étoient les têtes des grands hommes de la Nation. L'extrémité de la galerie offroit un Autel, entouré d'une triple balustrade d'argent, sur lequel on voyoit en même metal, les visages de treize Calaminhams, qui avoient le plus contribué à l'établissement de l'Empire (5).

En sortant de cette galerie, nous passâmes sur un grand pont, bordé de balustres & d'arcades, où rien ne nous parut plus noble & plus majestueux que des écus d'armes semés de devises d'or, qui remplissoient le vuide de

M E N D E Z
P I N T O.

Cérémonies
de la réception de l'Ambassadeur.

MENDEZ
PINTO.

chaque arcade , avec de gros globes d'argent pour tymbres. Ce pont étoit terminé par un grand édifice , dont nous trouvâmes les portes fermées. Nous heurtâmes quatre fois , sans recevoir aucune réponse ; cérémonie à laquelle on paroïssoit attacher beaucoup de grandeur. Enfin , une cloche , qu'on sonna comme à la hâte , fit ouvrir la porte par une femme d'environ cinquante ans , accompagnée de six petites filles en habits fort riches , qui portoient sur leurs épaules de petits boubiers étoilés , & de petits cimenterres tout couverts de plaques d'or. La vieille Dame ayant demandé , à Monvagarvu , pourquoi il avoit sonné , ce Prince lui répondit , avec beaucoup de respect , qu'elle voyoit un Ambassadeur du Roi de Brama , qui venoit pour traiter , avec le Calaminham , de plusieurs affaires importantes. Elle parut faire peu d'attention à cette réponse ; ce qui fut d'autant plus surprenant pour nous , qu'elle devoit connoître l'oncle du Roi. Mais une des six jeunes filles qui l'accompagnoient repliqua pour elle , » qu'on alloit sçavoir si l'heure étoit commode » pour baiser les pieds du Thrône , & » pour avertir le Seigneur du monde de l'arrivée d'un Ambassadeur étranger.

La porte fut aussi-tôt fermée, & demeura quelques momens sans s'ouvrir. Les six petites filles reparurent sans la vieille; mais elles amenoient à sa place, un jeune garçon de neuf à dix ans, qui portoit sur la tête une sorte de mitre, & sur l'épaule une masse d'or en forme de Sceptre. Il parut faire aussi peu d'état que la vieille, de l'oncle du Roi & des Seigneurs du pays. Mais prenant l'Ambassadeur par la main, avec un compliment fort civil, il lui dit que le Calaminham, informé de son arrivée, souhaitoit impatiemment de le voir & de l'entendre. Monvagarvu & quelques autres Seigneurs eurent aussi la liberté d'entrer, pendant que tout le reste du cortège fut laissé dehors. L'Ambassadeur, ne se voyant suivi d'aucun de ses gens, regarda plusieurs fois derrière lui, avec quelques marques de chagrin. Alors Monvagarvu, dont nous reconnûmes au fond que le pouvoir étoit indépendant de toutes ces formalités, donna ordre que la porte fût ouverte aux étrangers. Nous entrâmes aussi-tôt avec les Bramas; mais il se mêla parmi nous quantité d'autres personnes, que les Huissiers, quoiqu'en grand nombre, ne purent arrêter par leurs

MENDEZ menaces & par leurs coups (6).
 PINTO. On nous fit traverser quelques salles,
 Délicieux & passer de-là par le milieu d'un jar-
 Jardin. din, où les richesses de l'art & de la
 nature étoient repandues avec une ad-
 mirable profusion. Les allées étoient
 bordées de balustres d'argent. Tous les
 parfums de l'Orient paroïssent réu-
 nis dans les arbres & les fleurs. Je n'en-
 treprendrai point la description de l'or-
 dre qui regnoit dans ce beau lieu, ni
 celle d'une variété d'objets dont je n'eus
 la vue qu'un moment; mais tout fut
 un enchantement pour mes yeux. Plu-
 sieurs jeunes femmes, aussi éclatantes
 par leur beauté que par la richesse de
 leur parure, s'exerçoient au bord d'une
 fontaine, les unes à danser, d'autres
 à jouer des instrumens, quelques-unes
 à faire des tresses d'or ou d'autres ou-
 vrages (7). Nous passames, trop rapi-
 dement pour ma curiosité, dans une
 vaste antichambre où les premiers Sei-
 gneurs de l'Empire étoient assis, les
 jambes croisées, sur de superbes ta-
 pis. Ils reçurent l'Ambassadeur avec
 beaucoup de cérémonies, quoique sans
 quitter leur place. Au fond de cette an-
 tichambre, six Huissiers, avec leurs

(6) Page 813.

(7) Ibidem.

masses d'argent , nous ouvrirent une M E N D E
P I N T O.
porte dorée , par laquelle on nous introduisit dans une espece de Temple.

C'étoit enfin la chambre du Calaminham. Nos premiers regards tombèrent sur lui. Il étoit assis sur un Trône majestueux , environné de trois balustres d'or. Douze femmes d'une rare beauté, assises sur les degrés du Thrône, jouoient de diverses sortes d'instrumens , qu'elles accordoient au son de leur voix. Sur le plus haut degré, c'est-à-dire , au-tour du Monarque , douze jeunes filles étoient à genoux , avec des Sceptres d'or à la main. Une autre, qui étoit debout, le rafraichissoit d'un éventail. En bas, la chambre étoit bordée par cinquante ou soixante vieillards , qui portoient des mitres d'or sur la tête, & qui se tenoient debout contre le mur. En divers endroits, quantité de belles femmes étoient assises sur de riches tapis. Nous jugeames qu'elles n'étoient pas moins de deux cens (8). Après tant de magnifiques spectacles que j'avois vus dans l'Asie , la merveilleuse structure de cette chambre , & la majesté de tout ce qui s'y presentoit , ne laissa pas de me causer un veritable étonnement. L'Ambassadeur , discours-

Salle du
Thrône.

MENDEZ
PINTO.

rant ensuite avec nous des merveilles de sa reception, nous dit qu'il se garderoit bien de parler au Roi son maître de la magnificence qui environnoit la personne du Calaminham, dans la crainte de l'affliger, en diminuant l'idée qu'il avoit de sa propre grandeur (9).

Comedie,
jouée devant
le Calamin-
ham & l'Am-
bassadeur.

Les cérémonies de la salutation, & celles du compliment & de la reponse, ne m'offrirent rien dont je n'eusse déjà vu des exemples; mais il me parut tout-à-fait nouveau, qu'après une harangue de cinq ou six lignes, & une reponse encore plus courte, tout le reste de l'Audience fût employé en danses, en concerts, & en comedies. Après quelque prélude des instrumens, cette fête commença par une danse de six femmes âgées avec de jeunes garçons, qui fut suivie d'une autre danse de six vieillards avec six petites filles; bisarrerie que je ne trouvai pas sans agrément. Ensuite, on joua plusieurs comedies (10), qui

(9) *Ibidem.*

(10) L'Auteur, ayant été fort attentif à la premiere Comedie, en conserva le sujet dans sa memoire, & le rapporte comme un essai du goût des Indiens. » Elle fut » jouée, dit-il, par douze

» femmes grandement belles. Parut sur le théâtre » un grand monstre de » mer, tenant en sa gueule » le la fille d'un Roi, qu'il » engloutit publiquement : » ce que voyant les douze » femmes, les larmes leur » en vinrent aux yeux, &

furent représentées avec un appareil si riche & tant de perfection, qu'on ne

MENDEZ
PINTO.

» s'en allerent en diligen-
 » ce en un Hermitage qui
 » étoit au pied d'une mon-
 » tagne, d'où elles retour-
 » nerent avec l'Hermite,
 » lequel faisoit à sa mode
 » de grandes prieres à
 » *Quiay-Paturen*, Dieu de
 » la mer, à ce qu'il eût à
 » jeter ce monstre en la
 » plage, afin d'ensevelir
 » cette Demoiselle selon
 » que sa qualité le requie-
 » roit. Il lui fut répondu
 » par le dieu, que les dou-
 » ze femmes qui étoient-
 » là eussent à changer
 » leurs gemissemens &
 » leurs plaintes en con-
 » certs de musique, qui
 » fussent agréables à ses
 » oreilles, & qu'il com-
 » manderoit à la mer
 » qu'elle jettât incontu-
 » nent le poisson sur le
 » rivage, qu'il leur livre-
 » roit mort entre les
 » mains. Alors vinrent sur
 » le théâtre, par maniere
 » d'intermede, six petits
 » enfans avec des aîles &
 » des couronnes d'or sur
 » la tête, de même façon
 » que nous avons accou-
 » tumé de peindre les An-
 » ges, & tout nus par le
 » corps, qui s'étant mis
 » à genoux devant elles
 » leur donnerent trois har-
 » pes & trois violes, &
 » leur dirent que *Quiay-*
 » *Paturen* leur envoyoit

» du Ciel de la lune ces
 » instrumens, afin de s'en
 » servir à endormir le
 » poisson de la mer. Ces
 » douze femmes prirent
 » incontinent ces instru-
 » mens avec de grandes
 » cérémonies, & com-
 » mencerent d'en jouer
 » avec un ton si lamenta-
 » ble & si triste & une si
 » grande abondance de lar-
 » mes, que quelques Sei-
 » gneurs de ceux qui é-
 » toient dans la chambre
 » en repandirent aussi.
 » Là-dessus, comme el-
 » les eurent continué leur
 » musique environ un de-
 » mi-quart d'heure, elles
 » virent sortir de dessous
 » la mer le poisson qui
 » avoit mangé la fille du
 » Roi, lequel, comme
 » s'il eût été étourdi, s'en
 » s'en vint peu à peu ren-
 » dre sur la rive où étoient
 » ces douze belles musi-
 » ciennes; ce qui fut fait
 » si proprement & si au-
 » naturel, que pas un des
 » assistans ne pouvoit s'i-
 » maginer que ce fût une
 » fable, mais bien une ve-
 » rité. A même-temps,
 » une des douze portant
 » la main sur un poignard
 » qu'elle avoit à son côté,
 » en éventa le poisson,
 » & hors de son corps
 » elle en tira l'Infante
 » toute vive, qui se mit

MENDEZ PINTO. peut rien s'imaginer de plus agréable. Vers la fin du jour, le Calaminham se retira dans ses appartemens intérieurs, accompagné seulement de ses femmes. Monvagarvu conduisit l'Ambassadeur jusqu'à la dernière salle, & le remit entre les mains du Campanogrem & des autres Officiers.

Observations de l'Auteur à Tim-
plam. Notre séjour à Timplam dura trente deux jours, pendant lesquels nous fûmes traités avec autant de civilité que d'abondance. Le temps que mes Compagnons donnoient à leurs amusemens, je l'employois avec une satisfaction extrême à visiter de somptueux édifices, & des Temples qui me ravissoient d'admiration (11). Je n'en vis pas de plus magnifique que celui de Quiay-Pimpo-
cau, Dieu des malades; & j'ai déjà fait remarquer que la piété de ces Peuples se porte en particulier au soulagement des infirmités humaines. Là servent continuellement des milliers de Prêtres, vêtus de robes grises, avec

» à danser au son des in-
» strumens. Puis elle s'en
» alla baiser la main au
» Calaminham, qui la
» reçut avec beaucoup
» d'honnêteté & la fit seoir
» près de lui. Or, on di-
» soit que cette jeune fille
» étoit sa niece, fille d'un

» sien frere. Pour le re-
» gard des douze autres,
» elles étoient toutes filles
» de Princes & des plus
» grands Seigneurs du
» pays, dont les peres &
» les freres étoient là pre-
» sents. Pages 819 & 820.
(11) Page 821.

une sorte d'étole de damas rouge, qui se retrouffe sous le bras. Cet habillement est commun à tous les Prêtres de leur Secte ; mais ceux du Temple de Pimpocau, passant pour les plus éclairés de l'Empire, sont distingués par des cordons jaunes qui leur servent de ceinture, & par le titre de *Sigiputons*, qui signifie *Hommes parfaits*. L'Ambassadeur les visita cinq ou six fois, autant pour s'instruire de leur doctrine, que pour admirer l'ordre & la beauté de leur Monastere. Il porta, au Pegu, un gros volume de leur religion, dont le Roi de Brama fut si satisfait, qu'il la fit prêcher dans tous les Temples de ses Etats, où elle s'observe encore aujourd'hui (12).

(12) „ De ce Livre ,
„ dit l'Auteur , j'en ap-
„ portai une version en ce
„ Royaume de Portugal ,
„ qu'un Florentin emprun-
„ ta de moi ; & depuis ,
„ comme je le voulus r'a-
„ voir, il me dit qu'il étoit
„ perdu. Toutefois , à ce
„ que j'ai sçu depuis , il
„ l'emporta à Florence &
„ le presenta au Duc de
„ Toscane, qui comman-
„ da qu'il fût imprimé
„ sous ce titre, *Nouvelle*
„ *croiance des Payens du*
„ *bout du monde.* Page 322.
Cet Ouvrage de l'Auteur

a sans doute été publié en Italien. On apprend ici que la Religion des Sigiputons étoit à peu près celle des Juifs ; c'est-à-dire, qu'à l'exception de quelque mélange fabuleux, ils admettoient la création, depuis quatre-vingt deux mille lunes, le Paradis terrestre, le peché originel, le déluge, & toute la doctrine de l'ancien Testament. Ils racontotent qu'anciennement, un homme, qui se nommoit *Tomé Modeliar*, avoit été mis à mort dans une autre Ré-

MENDEZ
PINTO.

A l'égard du Calaminham & de son Empire, je donnerai d'autant moins d'étendue à mes observations, que je veux les resserrer dans les bornes de mes lumieres.

Idées des
Etats du Calaminham.

Le Royaume de Pegu, qui n'a pas plus de cent quarante lieues de circuit, est environné par le haut (13) d'une grande chaîne de montagnes, nommées *Pangacirau*, qui sont habitées par la Nation des Bramas, dont le pays a quatre-vingt lieues de largeur sur environ deux cens de longueur. C'est au-delà de ces montagnes, qu'il s'est formé deux grandes Monarchies; celle du Siamon, & celle du Calaminham. On donne à la seconde plus de trois cens lieues, dans les deux dimensions de la longueur & de la largeur; & l'on prétend qu'elle est composée de vingt sept Royaumes, dont tous les Habitans n'ont qu'un même langage. Nous y vîmes plusieurs belles Villes, & le pays nous parut extrêmement fertile. La Capita-

gion des Indes, pour avoir prêché que Dieu s'étoit fait homme, & qu'il avoit souffert le dernier supplice pour le genre humain; que cette doctrine n'avoit pas laissé de se faire un Parti dans les Etats du Calaminham; mais qu'en,

suite elle avoit été reprouvée, parce qu'elle faisoit mourir Dieu sur une croix. *Ibidem.* Pages 826 & 827.

(13) Page 840. L'Auteur le met à seize degrés du Sud.

le, qui est la residence ordinaire du MENDEZ
PINTO
Calaminham, porte aux Indes le nom
de Timplam. Elle est située sur une
grande riviere, nommée *Bituy*. Ses for-
tifications consistent dans un fossé très
large, qui baigne le pied d'un mur de
pierre de taille, avec un Château & de
hautes tours à chaque porte. Quelques
Marchands nous assurerent que le nom-
bre des maisons est d'environ quatre
cens mille, mais la plûpart d'un ou de
deux étages; quoique fort bien bâties,
sur-tout celles de la Noblesse & des
Marchands. Celles des Seigneurs sont
separées par de vastes enclos, qui con-
tiennent des jardins, des vergers, de
grands étangs, & tout ce qui peut ser-
vir aux délices de la vie. On comptoit
dans la Ville & dans lieux voisins, à la
distance d'une lieue, deux mille six
cens Pagodes, dont quelques-unes sont
riches & somptueuses. Les autres, à la
verité, ne sont que des petites maisons
ou des Hermitages. On y distingue jus-
qu'à vingt quatre sortes de Prêtres, qui
sont attachés à différentes doctrines,
sur-tout dans les sacrifices & les céré-
monies (14).

(14) Lorsqu'ils éter- me nous, en disant dans
nuent, dit l'Auteur, ils leur langue, *Le Dieu de la*
font le signe de croix com- verité est trois & un : d'où

MENDEZ
PINTO.
Commerce
de Timplan.

Le Commerce est considerable, à Timplan, & s'exerce avec beaucoup de liberté pendant les Foires. Elles attirent quantité d'Etrangers, qui apportent leurs richesses en échange pour celles du Pays; & cette communication y fait trouver toutes sortes de marchandises. On n'y voit point de monnoie d'or ni d'argent. Tout se vend ou s'achete au poids des catis, des tael, des mazes & des conderins (15).

Forces & revenus du Calaminham.

La Cour est fastueuse. La Noblesse, qui est riche & polie, se fait honneur de contribuer par sa dépense à la grandeur du Monarque. On y voit toujours plusieurs Capitaines étrangers, que le Calaminham s'attache par de grosses pensions. Il n'a jamais moins de soixante mille chevaux & de dix mille elephans au-tour de sa personne. Les vingt sept Royaumes, dont l'Etat est composé, sont gardés par un prodigieux nombre d'autres troupes, divisées en sept cens Compagnies, dont chacune doit être formée, suivant leur institution, de deux mille hommes de pied, de cinq cens chevaux & de quatre-vingt elephans. Le revenu imperial

l'on peut conclure que ces Peuples ont eu quelque connoissance du Christianisme. Page 835.
(15) Page 833.

monte à vingt millions d'or, sans y comprendre les presens annuels des Princes & des Seigneurs. L'abondance est repandue dans toutes les conditions. Les Gentilshommes sont servis en vaisselle d'argent, & quelquefois d'or. Celle du Peuple est de Porcelaine ou de laiton. Tout le monde est vêtu, en Été, de satin, de damas, & de taffetas rayés, qui viennent de Perse. En Hyver, ce sont des robes doublées de belles peaux. Les femmes sont fort blanches, & d'un excellent naturel. En general, le caractère des Habitans est si doux, qu'ils connoissent peu les querelles & les procès. Tous leurs différends sont terminés par les Chefs de quartier; ou, s'il s'en élève dans les conditions supérieures, on s'en remet au jugement de quelques Religieux, qui s'assemblent pour former une espece de Tribunal, d'où l'unique appel est au *Queitor*, Intendant suprême de la Justice. Le gouvernement n'est pas moins simple dans les Provinces. Elles sont commandées par des Officiers de la Cour, dont chacun jouit d'une égale autorité dans son département, & juge sans appel tous les différends du Peuple (16).

(16) *Ibidem*, & pages précédentes.

MENDEZ

PINTO.

Retour &
route de l'Ambassadeur de
Brama.Ville de
Pavel. Recits
étranges de
l'Auteur.

L'Ambassadeur, après avoir reçu des Lettres & des presens pour le Roi son Maître, partit de cette Cour le 3 de Novembre 1546, accompagné de quelques Seigneurs, qui avoient ordre de le conduire jusqu'à *Pridor*. Ils prirent congé de lui dans un grand festin. Dès le même jour, ayant quitté cette ville, pour nous embarquer sur la grande rivière de *Bituy*, nous allames passer la nuit dans un Monastere de *Quiay-Jarem*, *Dieu des Mariés*, qui est situé sur la rive au milieu d'une belle plaine, où l'on découvre quantité de riches édifices. De-là, continuant de descendre pendant sept jours, nous arrivames dans une Ville, nommée *Pavel*. L'Ambassadeur y fut arrêté trois jours par la richesse du commerce, qui lui donna occasion d'acheter diverses curiosités, qu'on y apporte par caravanes, de certaines contrées fort éloignées (17).

(17) Ici Pinto raconte des choses si extraordinaires, qu'elles justifieroient ses Censeurs, s'il n'avertissoit qu'il parle sur le temoignage d'autrui. Cependant comme j'ai entrepris, dans cet extrait, de faire connoître le caractère d'un si fameux Voyageur, je me crois obligé de donner place dans une Note à

quelques traits de son recit, pour éviter le soupçon de l'avoir traité avec trop de faveur.

„ Quelques Marchands,
„ dit-il, nous assurerent
„ qu'ils venoient d'une
„ Province nommée *Friou-*
„ *caranja*, & qu'au-de-là
„ d'icelle il y avoit cer-
„ tains Peuples qu'ils ap-
„ pelloient *Calogens* &c

De Pavel, nous descendimes, en deux jours, au village de *Luncor*, ce-

MENDEZ
PANTO

„ *Funcaos*, hommes ba-
 „ sanés & grands archers,
 „ qui ont les pieds tout
 „ ronds comme des bœufs,
 „ mais les mains comme
 „ les autres hommes, si
 „ ce n'est qu'ils les ont fort
 „ velues. Ils sont d'un na-
 „ turel enclin à la cruau-
 „ té; & tout aubas de l'é-
 „ pine du dos, ils ont une
 „ louppe de la grosseur
 „ des deux poings. Leur
 „ demeure est en des mon-
 „ tagnes fort hautes & ru-
 „ des, dans lesquelles il
 „ y a de profondes fos-
 „ ses, où durant les nuits
 „ d'hiver on entend quel-
 „ quefois de cris & des
 „ gemissemens effroya-
 „ bles. On nous dit encore
 „ que non loin de ces Peu-
 „ ples, il y en avoit d'au-
 „ tres, nommés *Caloushos*,
 „ *Timpatez*, & *Bugem*,
 „ & d'autres aussi plus
 „ éloignés, qui se nom-
 „ moient *Oqueus* & *Ma-*
 „ *gores*, lesquels se nour-
 „ rissent de la chasse qu'ils
 „ font des bêtes sauvages,
 „ qu'ils mangent crues;
 „ ensemble de toutes sortes
 „ d'animaux venimeux,
 „ comme lézards, serpens,
 „ & couleuvres; laquel-
 „ le chasse ils font ordi-
 „ nairement, montés sur
 „ des animaux aussi grands
 „ que des chevaux, qui
 „ ont trois cornes ou

„ pointes au milieu de la
 „ tête, les pieds gros &
 „ courts, & au milieu du
 „ dos un rang d'épines,
 „ ou d'arrettes, dont ils
 „ piquent quand ils s'ir-
 „ ritent; & tout le reste
 „ du corps est celui d'un
 „ grand lézard: joint qu'ils
 „ ont sur le col, en lieu
 „ de crin, d'autres épines
 „ beaucoup plus longues
 „ & plus grosses que cel-
 „ les du dos, & dans les
 „ jointures des épaules,
 „ des ailes courtes, en fa-
 „ çon de nageoires de
 „ poisson, dont ils volent
 „ comme en sautant de la
 „ longueur de vingt cinq
 „ & trente pas. Ces ani-
 „ maux s'appellent *Bana-*
 „ *ras*, sur lesquels ces
 „ Peuples sauvages se don-
 „ nent entrée dans les ter-
 „ res de leurs ennemis,
 „ avec qui ils ont conti-
 „ nuelle guerre. Quelques-
 „ uns leurs payent tribut
 „ de sel, qui est ce qu'ils
 „ estiment le plus, à cause
 „ de la nécessité qu'ils en
 „ ont, pour être fort éloi-
 „ gnés de la mer.

„ Nous parlames enco-
 „ re à d'autres Marchands,
 „ nommés *Bumioens*, qui
 „ habitent en de hautes
 „ montagnes, où il y a
 „ des mines d'aun, &
 „ quantité de pastel. De
 „ cette Nation, nous en

MENDIZ lebre par son benjoin, qui se transporte
PINTO. aux Royaumes de Pegu & de Siam. En-

» vimes une troupe qui
» conduisoit plus de deux
» mille bœufs, sur les-
» quels ils avoient des bâts
» à notre maniere, & s'en
» servoient à porter leurs
» marchandises. Ces hom-
» mes étoient fort grands,
» & avoient les yeux la
» barbe à la Chinoise.
» Nous en vimes d'autres
» aussi qui avoient d'assez
» longues barbes, le vi-
» sage semé de lentilles,
» les oreilles & les narines
» percées; & dans les
» trous, de petits fils d'or,
» faits en agrafes. Ceux-ci
» s'appelloient *Gynopha-*
» *ges*. & leur Province,
» *Surobosoy*, lesquels, par
» dedans les montagnes
» de Lanhos, sont bornés
» du Lac de Chiamnay: &
» de ceux-ci, les uns sont
» vêtus de peaux velues,
» & les autres de cuir
» bronzé. Ils vont ordi-
» nairement pieds nuds &
» la tête découverte. On
» nous dit qu'ils avoient
» de grandes richesses, &
» que tout leur trafic étoit
» en argent, dont ils
» avoient quantité. Nous
» parlames encore à une
» autre sorte de Mar-
» chands, appelés *Tupa-*
» *roens*, qui sont bazané,
» grands mangeurs, & fort
» addonnés aux voluptés
» de la chair. Ils nous fi-

» rent une reception bien
» meilleure que tous les
» autres, & nous traite-
» rent en festin: & parce
» qu'un des nôtres, nom-
» mé *François Temudez*,
» leur fit un défi à boire,
» tenant cela pour un
» grand affront, ils firent
» durer le festin plus long-
» temps, pour recouvrer
» leur honneur. Mais le
» Portugais les attaqua si
» vertement, vingt qu'ils
» étoient, qu'il les ren-
» versa, & lui demeura
» fort sain. Comme ils su-
» rent desenyvrés, leur
» Capitaine, en la mai-
» son duquel s'étoit fait
» le festin, appella tous
» les siens, qui étoient
» plus de trois cens, &
» malgré qu'en eût le Por-
» tugais, il le fit monter
» sur un éléphant, &
» promener par la Ville,
» accompagné de gens qui
» le suivoient au son des
» instrumens & chan-
» toient ses louanges.
» Ayant fait une quère
» pour lui, ils amasse-
» rent plus de deux cens
» tael en lingots d'ar-
» gent, qu'ils lui donne-
» rent.

» Ensuite de ceux-ci
» nous vimes d'autres
» Marchands fort blancs,
» nommés *Pavilans*,
» grands archers & bons

suivants.

faire, après neuf jours de navigation, pendant lesquels nous vîmes sur les deux rives quantité de belles Villes, nous entrâmes dans une autre rivière, nommée *Ventrau*, sur laquelle nous continuâmes notre voyage jusqu'à *Penanchim*, premier bourg du Royaume de *Janguma*. De-là, nous arrivâmes le soir aux *Rauditens*, deux fortes Places du Prince de *Poncanor*. Cinq jours après, nous abordâmes au Port d'une grande Ville, nommée *Magdaleu*, d'où nous passâmes dans le détroit de *Madur*; & cinq jours de plus nous firent arriver à

M E N D E Z
P I N T O .

„ hommes de cheval.
 „ Ceux-ci nous dirent que
 „ leur pays se nommoit
 „ *Binagorem*, & qu'il
 „ étoit éloigné de *Pavel*
 „ environ deux cens lieues
 „ en remontant la rivie-
 „ re. Ils avoient beaucoup
 „ d'or en poudre, d'a-
 „ loes, d'étain, de cui-
 „ vre, de soie, & de ci-
 „ re, qu'ils donnoient en
 „ échange pour du poi-
 „ vre, du gingembre, du
 „ sel & du riz. Comme
 „ nous leur demandâmes
 „ quelle étoit leur loi, &
 „ quelle divinité ils ado-
 „ roient, ils nous répon-
 „ dirent que leurs dieux,
 „ c'étoient le Soleil, le
 „ Ciel & les Etoiles, parce
 „ que ces beaux astres
 „ produisoient tous les
 „ biens de la terre; &
 „ qu'au reste, l'ame de
 „ l'homme n'étoit qu'un
 „ souffle qui finissoit par
 „ la mort du corps, &
 „ qui voltigeant ensuite
 „ dans l'air se mêloit avec
 „ les nues, jusqu'à ce que
 „ venant à se resoudre en
 „ eau, il mouroit de re-
 „ chef, comme avoit fait
 „ le corps auparavant.
 „ Ainsi, de la diversité
 „ de ces Nations incon-
 „ nues que nous vîmes à
 „ *Pavel*, il est aisé d'infé-
 „ rer qu'il y a plusieurs
 „ pays au monde qui ne
 „ sont point encore dé-
 „ couverts, & dont nous
 „ n'avons point de con-
 „ noissance. *Ibidem*. Pa-
 „ ges 840 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

Mouchel, premiere place du Royaume de Pegu (18).

L'Ambassadeur est dépouillé par un Corfaire.

Mais, si près du terme, & dans un lieu de la dépendance du Roi de Brama, nous étions attendus par un malheur dont nous ne pouvions nous croire menacés. Un Corfaire, nommé *Chalagonim*, qui observoit peut-être notre retour, avec trente Seros bien équipés, nous attaqua pendant la nuit, & nous traita si mal jusqu'au jour, qu'après nous avoir tué cent quatre-vingt dix hommes, entre lesquels étoient deux Portugais, il enleva cinq de nos douze barques. L'Ambassadeur même eut le bras gauche coupé, dans ce combat, & reçut deux coups de fleches qui firent long-temps désespérer de sa vie. Nous fumes blessés aussi, presque tous; & le present du Calaminham fut enlevé dans les cinq barques, avec quantité de précieuses marchandises. Dans ce triste état, nous arrivames, trois jours après, à Martaban. L'Ambassadeur écrivit au Roi, pour lui rendre compte de son voyage & de son infortune. Ce Prince fit partir aussi-tôt une armée de six vingt Seros, qui rencontra le Corfaire, & qui le fit prisonnier, après avoir ruiné sa flotte. Cent Portugais, qui avoient

été nommés pour cette expédition, re-
vinrent chargés de richesses. On comptoit
alors, au service du Roi de Brama, mille
hommes de notre Nation, commandés
par Antonio De-Ferreira, né à Bragan-
ce, qui recevoit du Roi douze mille
ducats d'appointement.

MENDEZ
PINTO.

Ce fut dans cet intervalle qu'Aixen-
dono, Raulin de Mounay, & comme
souverain Pontife de toutes ces regions,
mourut dans une vieillesse fort avan-
cée (19). On lui fit de magnifiques fu-
nerailles, qui furent suivies de l'élec-

Mort du
Raulin de
Mounay, &
politique du
Roi de Bra-
ma.

(19) » L'opinion qu'on
» avoit eue de sa sainteté
» fit cesser en un instant
» toutes les jouissances
» publiques. Le Roi mê-
» me se retira. Les portes
» & les fenêtres des mai-
» sons furent fermées. On
» ne vit dans les Temples
» qu'une foule de peni-
» tens, qui ne cessant de
» repandre des larmes,
» exercerent des mortifi-
» cations si rigoureuses,
» que plusieurs en mou-
» rurent. Page 844. Pinto
donne plusieurs Chapitres
à la description de la fête
funebre & des ceremonies
de l'éléction. Il en coura au
Roi la valeur d'un million
de notre monnoie. Les
Frères, qui assisterent au
convoi du Raulin, étoient
au nombre de trente mille.
Six jeunes Gentilshommes
se sacrifierent volontaire-
ment à l'honneur du mort,
en buvant, dans un vase
d'or, une liqueur jaune,
qui les fit tomber sans vie
avant qu'ils eussent achevé
de l'avaller. Un Prêtre,
oncle du Roi, ayant été
choisi pour prêcher dans
cette occasion, fit un dis-
cours si touchant, que le
Roi pénétré de compen-
sation, jura publiquement
sur les cendres d'Aixendo-
no, que pendant tout son
regne, il ne chargeroit
point ses Sujets de nou-
veaux impôts, & qu'il
leur rendroit une exacte
justice. Page 852. L'Isle de
Mounay étoit un Domaine
des Prêtres, & comme le
centre de la Religion.
Voyez ci-dessus, la situa-
tion, dans la description
d'Arrakan.

MENDEZ
PINTO.

tion d'un successeur. Toutes ces ceremonies furent honorées de la présence du Roi, qui ne regardoit pas comme un objet peu important d'établir le respect pour la Religion dans ses nouvelles conquêtes.

Malheureu-
se expédition
des Bramas.

Les lettres qu'il avoit reçues du Calaminham lui promettant un Ambassadeur, qui devoit être chargé de la conclusion du Traité, il cessa de compter, pour le Printemps prochain, sur la diversion qu'il avoit esperée, & la conquête d'Ava fut renvoyée à d'autres temps. Mais il fit partir le Chaumigrem, son frere, avec une armée de cent cinquante mille hommes, pour faire le siege de *Savadi*, Capitale d'un petit Royaume, à cent trente lieues de Pegu vers le Nord. J'étois de cette expédition, à la suite du grand Thésorier, avec les six Portugais qui me restoient encore pour compagnons d'esclavage. Elle fut si malheureuse, qu'après avoir été repoussé plusieurs fois, le Chaumigrem, découragé par ses disgraces, résolut de porter la guerre dans les autres parties de l'Etat. Diosoray, dont nous étions les esclaves, reçut ordre d'attaquer, avec cinq mille hommes, un bourg, nommé *Valenty*, qui avoit fourni des vivres à la Ville assié-

gée. Cette entreprise n'eut pas plus de succès. Nous rencontrâmes, en chemin, un corps de Savadis beaucoup plus nombreux, qui taillèrent nos Bramas en pièces.

MENDEZ
PINTO.

Dans cette affreuse déroute, j'eus le bonheur d'éviter la mort avec mes compagnons. Nous primes la fuite à la faveur des tenebres, mais avec si peu de connoissance des chemins, que pendant trois jours & demi nous traversâmes au hasard des montagnes fort désertes. De-là nous entrâmes dans une plaine marécageuse, où toutes nos recherches ne nous firent pas découvrir d'autres traces que celles des tigres, des serpens, & d'autres animaux sauvages. Cependant, vers la nuit, nous aperçûmes un feu, du côté de l'Est. Cette lumière nous servit de guide jusqu'au bord du grand Lac. Quelques pauvres cabanes, que nous ne pûmes distinguer avant le jour, nous inspirèrent peu de confiance pour les Habitans. Ainsi, n'osant nous en approcher, nous demeurâmes cachés jusqu'au soir dans des herbes fort hautes, où nous fumes la proie des sangsues. La nuit nous rendit le courage de marcher jusqu'au lendemain. Nous arrivâmes au bord d'une grande rivière, que nous suivîmes l'es-

L'Auteur
& ses Compagnons prennent la fuite après un combat.

Embarras de
leur route jusqu'à la mer.

MENDEZ
PINTO.

pace de cinq jours. Enfin, nous trouvâmes, sur la rive, une sorte de petit Temple, ou d'Hermitage, dans lequel nous fumes reçus avec beaucoup d'humanité. On nous y apprit que nous étions encore sur les terres de Savady. Deux jours de repos ayant réparé nos forces, nous continuâmes de suivre la rivière, comme le chemin le plus sûr pour nous avancer vers les côtes maritimes. Le jour d'après, nous découvrîmes le village de *Pomiseray*, dont les Hermites nous avoient appris le nom : mais la crainte nous retint dans un bois fort épais, où nous ne pouvions être apperçus des passans. A minuit, nous en sortîmes pour retourner au bord de l'eau. Ce triste & pénible voyage dura dix sept jours (20), pendant lesquels nous fumes réduits pour toute nourriture à quelques provisions que nous avions obtenues des Hermites. Enfin, dans l'obscurité d'une nuit fort pluvieuse, nous découvrîmes devant nous un feu, qui ne paroissoit éloigné que de la portée d'un fauconneau. Nous nous crûmes près de quelque ville, & cette idée nous jetta dans de nouvel-

(20) On auroit supprimé ce petit détail, si les noms & les distances des

lieux ne méritoient d'être conservés. C'est une méthode qu'on a toujours suivie.



les allarmes. Mais, avec plus d'atten-
 tion, le mouvement de ce feu nous fit
 juger qu'il devoit être sur quelque vais-
 seau qui cedioit à l'agitation des flots.
 En effet, nous étant avancés avec beau-
 coup de précaution, nous apperçûmes
 une grande barque, & neuf hommes
 qui en étoient sortis pour se retirer
 sous quelques arbres, où ils préparoient
 tranquillement leur souper. Quoiqu'ils
 ne fussent pas fort éloignés de la rive,
 où la barque étoit amarrée, nous com-
 primes que la lumière qu'ils avoient
 près d'eux & qui nous les faisoit dé-
 couvrir, ne se repandant pas sur nous
 dans les tenebres, il ne nous étoit pas
 impossible d'entrer dans la barque & de
 nous en saisir, avant qu'ils pussent en-
 treprendre de s'y opposer. Ce dessein
 ne fut pas exécuté moins promptement
 qu'il n'avoit été conçu. Nous nous ap-
 prochâmes doucement de la barque,
 qui étoit attachée au tronc d'un arbre
 & fort enfoncée dans la vase. Nous la
 mîmes à nage avec nos épaules; & nous
 y étant embarqués sans perdre un mo-
 ment, nous commençâmes à ramer de
 toutes nos forces. Le courant de l'eau
 & la faveur du vent nous porterent,
 devant le jour, à plus de dix lieues.
 Quelques provisions, que nous avions

MENDEZ
PINTO.

Ils se saisit-
sent adroite-
ment d'une
Barque.

MENDEZ
PINTO.

Secours
qu'ils trou-
vent dans u-
ne Pagode.

trouvées dans la barque, ne pouvoient nous suffire pour une longue route; & nous n'en étions pas moins résolus d'éviter tous les lieux habités. Mais une Pagode, qui s'offrit le matin sur la rive, nous inspira plus de confiance. Elle se nommoit *Hinare*. Nous n'y trouvâmes qu'un seul homme & trente sept Religieuses, la plupart fort âgées, qui nous reçurent avec de grandes apparences de charité. Cependant nous la primes pour l'effet de leur crainte; surtout lorsque leur ayant fait diverses questions, elles s'obstinèrent à nous répondre qu'elles étoient de pauvres femmes, qui avoient renoncé aux affaires du monde, par un vœu solennel, & qui n'avoient pas d'autre occupation que de demander à *Quiay-Ponveday*, de l'eau pour la fertilité des terres. Nous ne laissâmes pas de tirer d'elles, du riz, du sucre, des fèves, des oignons, & de la chair fumée, dont elles étoient fort bien pourvûes. Les ayant quittées le soir, nous nous abandonnâmes au cours de la rivière; & pendant sept jours entiers, nous passâmes heureusement entre un grand nombre d'habitations, qui se présentoient sur les deux bords (21).

Mais il plut au Ciel , après nous avoir conduits parmi tant de dangers , de retirer tout-d'un-coup la main qui nous avoit soutenus. Le huitieme jour , en traversant l'embouchure d'un canal , nous nous vîmes attaqués par trois barques , d'où l'on fit pleuvoir sur nous une si furieuse quantité de dards , que deux de nos compagnons furent tués des premiers coups. Nous ne restions que cinq. Il n'étoit pas douteux que nos ennemis ne fussent des Corsaires , avec qui la soumission étoit inutile pour nous sauver de la mort ou de l'esclavage. Nous primes le parti de nous précipiter dans l'eau , ensanglantés comme nous l'étions de nos blessures. Le desir naturel de la vie soutint nos forces jusqu'à terre , où nous eumes encore le courage de faire quelque chemin pour nous cacher dans les bois. Mais considérant bien-tôt combien il y avoit peu d'apparence de pouvoir résister à notre situation , nous regretames de n'avoir pas fini nos malheurs dans les flots. Deux de nos compagnons étoient mortellement blessés. Loin de pouvoir les secourir , le plus vigoureux d'entre nous étoit à peine capable de marcher. Après avoir pleuré long - temps notre sort , nous nous trainames sur le bord de la

MENDEZ
PINTO.
Ils perdent
leur Barque
& se sauvent
à la nage.

MENDEZ
PINTO.

riviere ; & ne connoissant plus le danger ni la crainte , nous resolumes d'y attendre du hazard les secours que nous ne pouvions plus esperer de nous mêmes.

Rencontre
à laquelle ils
doivent la vie.

Nos ennemis avoient disparu. Mais le lieu qu'ils avoient choisi pour nous attaquer étoit tout-à-fait desert. Vers la fin du jour , nous vimes d'assez loin un bâtiment qui descendoit avec le cours de l'eau. Comme notre ressource n'étoit plus que dans l'humanité de ceux qui le conduisoient , nous ne formames pas d'autre dessein que d'exciter leur compassion par nos cris. Ils s'approchèrent. Dans la confusion des mouvemens , par lesquels nous nous efforçames de les attendrir , un de nous fit quelques signes de croix , qui venoient peut-être moins de sa piété que de sa douleur. Aussi-tôt , une femme , qui nous regardoit attentivement , s'écria d'un ton qui parvint jusqu'à nous : » Jesus ! voilà » des Chrétiens qui se rencontrent de- » vant mes yeux ; & pressant les Matelots d'aborder près de nous , elle fut la premiere qui descendit avec son mari. C'étoit une *Pegouane* , qui avoit embrassé le Christianisme , quoique femme d'un Payen , dont elle étoit aimée tendrement. Ils avoient chargé ce Vais-

seau de coton, pour l'aller vendre à ^{MENDEZ} Cosmin. Nous reçûmes d'eux tous les ^{PINTO.} bons offices de la charité chrétienne. Cinq jours après, étant arrivés à Cosmin, Port maritime du Pegu, ils nous accorderent un logement dans leur maison. Nos blessures y furent pansées soigneusement; & dans l'espace de quelques semaines, nous nous trouvâmes assez retablis pour nous embarquer sur un Vaisseau Portugais, qui partoît pour le Bengale.

Eu arrivant au Port de Chatigam, ^{L'Auteur se rend à Goa.} où le commerce de notre Nation étoit bien établi, je profitai du départ d'une Fuste marchande qui faisoit voile à Goa. Notre navigation fut heureuse. Je trou- ^{Il est re-} vai, dans cette Ville, Dom Pedro-De- ^{compensé par} Faria, mon ancien protecteur, qui avoit ^{Dom Pedro,} fini le terme de son administration à ^{De-Faria.} Malaca. Son affection fut reveillée par le recit de mes infortunes. Il se fit un devoir de conscience & d'honneur, de me rendre une partie des biens que j'avois perdus à son service (22).



*Suite des Aventures de Pinto & son
retour à Lisbonne.*

Motifs qui
l'engagent
dans de nou-
velles cour-
ses.

Il arrive à
Bantam.

LA générosité de Dom Pedro n'ayant point assez retabli mes affaires pour m'inspirer le goût du repos, je cherchai l'occasion de faire un nouveau Voyage à la Chine, & de tenter encore une fois la fortune dans un pays où je n'avois éprouvé que son inconstance. Je m'embarquai à Goa, dans une Jonque de mon Bienfaicteur, qui alloit charger du poivre dans les Ports de la Sonde. Nous arrivâmes à Malaca le jour qu'on y donnoit la sépulture à Ruy-Vaz-Pereyra, Gouverneur de cette Ville; & remettant bien-tôt à la voile, nous mouillâmes, dix sept jours après, dans la rade de Bantam, où le commerce des Portugais étoit florissant. Mais le poivre, que nous avions espéré d'y trouver en abondance, étoit si rare depuis quelques mois, que nous fumes obligés d'y passer l'hiver pour attendre une plus heureuse recolte. Ce délai nous rendit témoins de plusieurs grands événemens.

Nous vîmes arriver, à la Cour, un

femme veuve, nommée *Pombaya*, âgée d'environ soixante ans, qui venoit avec la qualité d'Ambassadrice, de la part du Pangaram, Empereur des Isles de Java, d'Angenie, de Baly & de Madure, pour avertir *Tagaril*, Roi de Bantam, & Vassal du Pangaram, comme tous les autres Rois de cette Monarchie (23), de se rendre, dans le terme

MENDES
PINTO.
Ambassade
exercée par
une femme.

(23) Voyez ci-dessus, dans la Description de l'Isle de Java, & dans plusieurs Relations, les changemens qui firent perdre au Pangaram toute son autorité. Ici Pinto fait une observation qui ne se trouve dans aucun autre Voyageur : „ C'étoit l'usage, „ dit-il, des Rois de cette Isle, de traiter toutes les affaires d'importance par l'entremise des femmes. La raison qu'en apportent les Habitans, c'est que Dieu a donné aux femmes plus de douceur, plus d'inclination à la paix, & même plus d'autorité qu'aux hommes, qui sont d'humeur plus severe, & par conséquent moins agréables à ceux vers lesquels ils sont envoyés. Or, c'est leur opinion que chacune de ces femmes, que les Rois emploient en matieres de conséquence, doit avoir certaines

„ qualités pour bien faire „ une Ambassade : ils disent premierement qu'il ne faut pas qu'elle soit fille, de peur que l'étant elle ne vienne à perdre l'honneur en sortant de sa maison, & parce que tout ainsi qu'elle consent un chacun par sa beauté, elle pourroit être aussi un motif de discorde & d'inquietude aux choses où l'union est requise. Ils ajoutent à cela, qu'il faut qu'elle soit mariée, ou du moins veuve, après un légitime mariage ; que si elle a eu des enfans de son mari, il faut qu'elle les ait allaités de sa propre mammelle, alleguant là-dessus, que celle qui a des enfans & ne les nourrit si elle peut, est plutôt une mere charnelle, voluptueuse, & deshonnête, que non pas une veritable mere, &c.
„ Page 878.

MENDEZ PINTO. de six semaines, à Japara, où ce Prince faisoit de grands préparatifs pour la conquête du Royaume de Passarvan. Nhay Pombaya n'eut pas plutôt fait déclarer son arrivée, que le Roi l'étant allé recevoir jusques sur son Vaisseau, la conduisit au Palais avec une pompe extraordinaire, & lui ceda son propre appartement. Elle passa peu de jours à Bantam. Le Roi s'étant hâté de donner ses ordres équipa une Flotte de quarante Vaisseaux, sur laquelle il embarqua sept mille combattans.

Pinto assiste
au siège de
Passarvan.

La plupart des Portugais le suivirent dans cette expédition; moins conduits par la gloire ou par l'avidité du butin, que par l'esperance de se procurer à l'avenir des conditions plus avantageuses pour leur commerce. Je me laissai entraîner par l'exemple. Le siège de Passarvan fut entrepris avec beaucoup de vigueur: mais la valeur des assiégés fit repentir leurs ennemis d'avoir commencé la guerre. Après un grand nombre de furieuses sorties, qui diminuèrent beaucoup l'armée du Pangaram, ce Prince ne paroissoit obstiné à pousser son entreprise que par le desespoir de ses pertes; lorsqu'il perdit la vie, à nos yeux, par un accident fort tragique.

Il avoit toujours près de lui , suivant l'usage des Indes , un Page qui lui portoit du betel dans une boete d'or. Un jour que se trouvant échauffé par les disputes du Conseil , il demanda cette espece de rafraichissement , le Page , qui étoit derriere à quelque distance , l'entendit si peu , qu'il se fit repeter plusieurs fois le même ordre. Enfin , s'étant approché avec respect , il se mit à genoux pour implorer le pardon de son Maître , autant que pour remplir son office. Le Pangaram , sans aucune marque de colere , lui donna de la main un coup leger sur la tête , & badina même de sa lenteur , en lui demandant agréablement s'il étoit sourd ? Ce jeune homme , qui n'avoit pas plus de douze ou treize ans , & qui étoit fils d'un des principaux Seigneurs de la Cour , se crut deshonoré par une aventure qu'il devoit regarder comme une faveur. Après avoir passé quelques momens à gémir , il prit la resolution de se venger ; & s'avancant vers son Maître , dont personne n'étoit surpris de le voir approcher librement , il le frappa au cœur , d'un petit couteau qu'il portoit à sa ceinture. Le coup fut plus prompt , que notre zele pour l'arrêter. Nous ne le fumes pas même assez pour

MENDEZ
PINTO.
Mort funeste
du Pangaram
de Java.

MENDEZ
PINTO.

Comment
elle est ven-
gée.

soutenir le Pangoram, qui tomba pres-
que mort à nos pieds. Tous les secours
ne purent lui conserver plus de deux
heures de vie. On se saisit du Page,
qui fut mis aussi-tôt à la question :
mais il répondit avec une fermeté sur-
prenante, » qu'il n'avoit rien fait qu'a-
» vec délibération, & pour se venger
» du coup que le Roi lui avoit donné
» sur la tête, sans considérer qu'il étoit
» fils de *Pate Pondan*, Prince de Sur-
» baya. Il fut empalé vif, & cet af-
freux châtement n'eut pas le pouvoir
de lui faire jeter un soupir. Son sup-
plice parut juste ; mais on ne porta pas
le même jugement du malheur de son
pere, de ses trois freres, & de soixante-
deux de ses parens, qui furent condam-
nés au même genre de mort. Une Sen-
tence si rigoureuse donna naissance à
quantité de troubles. (24).

Embarras
sur sa sépul-
ture, dont les
Portugais ti-
rent avanta-
ge.

Cette fatale catastrophe d'un des plus
grands Monarques de l'Asie, devint
utile, non seulement au Roi de Pas-
sarvan, qu'elle délivra du siege, mais
à tous les Portugais qui avoient accom-
pagné le Roi de Bantam, par l'occa-
sion qu'elle leur donna de rendre, aux
Seigneurs du pays, un service qui
leur parut important. Il étoit question

du corps du Pangoram, dont la sépulture cauſoit beaucoup d'embarras au Conseil. L'enſevelir dans la camp, c'étoit l'expoſer aux outrages de l'ennemi. Il n'étoit pas poſſible de le transporter à *Dema*, Capitale de ſon Empire & tombeau de ſes ancêtres, ſans l'expoſer à la corruption; & ſuivant la loi de Mahomet, qui étoit celle des Seigneurs Javans, l'ame d'un corps corrompu ne pouvoit prétendre aux félicités de l'autre vie. Cette difficulté ayant fait naître de vives conteſtations, nous propoſames aux Seigneurs de mettre le corps dans une caſſe de chaux & de camphre, & de transporter cette eſpece de cercueil dans une Jonque remplie de terre (25). Notre Conseil fut applaudi, & nous valut plus de dix mille ducats, comme une juſte recompense du ſervice que nous rendions à l'Empire.

Nous primes peu d'intérêt aux cruelles diviſions qui précéderent l'élection d'un nouveau Pangoram. Le temps de la navigation ne fut pas plutôt arrivé, qu'ayant obtenu du Roi de Bantam la

MENDEZ
PINTO.

(25) Pinto ſe rend juſtice en ajoutant: » Encore » que la choſe ne fût pas » ſi étonnante d'elle; » même », ſi ne laiſſait-elle pas de nous être » avantageuſe, Page 899.

MENDEZ
PINTO.

Un Portu-
gais abandon-
ne la Religion
des Bramines,
qu'il avoit
suivie pen-
dant vingt
trois ans.

liberté de remettre à la voile, nous partîmes pour la Chine, comblés des bienfaits de ce Prince. Il joignit, à l'exception des droits pour nos marchandises, un présent considérable, qui nous produisit à chacun cent ducats, & trois cens aux héritiers de quatorze des nôtres, qui avoient perdu la vie au siège de Passarvan. Il nous permit aussi d'emmener un Portugais, nommé Jean Rodriguez, natif de *Penamocor*, que diverses aventures avoient jetté dans son Ile, & qui ayant embrassé depuis vingt trois ans la Religion des Bramines, se sentit disposé à nous suivre, pour rentrer dans l'Eglise Chrétienne. Ce Penitent se rendit ensuite à Malaca, où sa conversion parut d'autant plus sincère, qu'il ne fit pas difficulté de se soumettre à la loi qui lui fut imposée, de servir l'espace d'un an dans l'Hôpital des malades incurables; & sa mort, qui arriva précisément à la fin de ce terme, sembla marquer que le Ciel étoit satisfait de son repentir (26).

L'Auteur
se rend à la
Chine.

Quatre Vaisseaux Indiens, qui entreprirent avec nous le voyage de la Chine, nous formerent comme une escorte, avec laquelle nous arrivâmes heureusement au Port de Chinchou. Mais

quoique les Portugais y exerçassent librement leur commerce , nous y passâmes 3 mois & demi dans de continuels dangers. On n'y parloit que de revoltes & de guerre. Les Corsaires profitoient de ce desordre , pour attaquer les Vaisseaux marchands jusqu'au milieu des Ports. La crainte nous fit quitter Chincheu , pour nous rendre à Chabaquay. C'étoit nous précipiter dans les malheurs dont nous esperions de nous garantir. Six vingt Jonques , que nous y trouvâmes à l'ancre , nous enleverent trois de nos cinq Vaisseaux. Le nôtre s'en garantit , par un bonheur qui me causa de l'admiration. Mais les vents d'Est , qui commençoient à s'élever , nous ôtant l'esperance d'aborder dans d'autres Ports , nous nous vîmes forcés de reprendre la haute mer , où nous tinmes une route incertaine , pendant vingt deux jours. La barre de Camboja , que nous reconnûmes le vingt-troisième au matin , ranima notre courage , & nous nous en approchions , dans le dessein de jeter l'ancre ; lorsqu'une furieuse tempête , qui nous surprit à l'Ouest-Sud-Ouest , ouvrit notre quille de poupe. Les plus habiles Matelots ne virent pas d'autre ressource que de couper les deux mâts & de jeter

MENDEZ
PINTO.

Nouveaux
malheurs qui
lui survien-
nent.

Affreux
naufrage.

MENDEZ
PINTO.

toutes nos marchandises à la mer. Ce soulagement, & quelque apparence de tranquillité qui commençoit à renaître sur les flots, nous donnoient l'esperance d'avancer jusqu'à la barre. Mais la nuit, qui survint, nous ayant obligés de nous abandonner, sans mâts & sans voiles, aux vents qui souffloient encore avec un reste de fureur, nous allâmes échouer sur un écueil, où le premier choc nous fit perdre dans l'obscurité soixante deux personnes (27).

Ce malheur nous jetta dans une étrange consternation, que de tous les Portugais, il n'y en eut pas un seul à qui la force du danger fit faire le moindre mouvement pour se sauver. Nos Matelots Chinois, plus industrieux ou moins timides, employerent le reste de la nuit à rassembler des planches & des poutres, dont ils composèrent un radeau, qui se trouva fini à la pointe du jour. Ils l'avoient fait si grand & si solide, qu'il pouvoit contenir facilement quarante hommes; & tel étoit à peu près leur nombre. Martin *Estevez*, Capitaine du Vaisseau, à qui la lumière du jour apprenoit qu'il ne restoit plus d'autre esperance, pria instamment

Etrange effet
du desespoir.

(27) On ne conserve du recit de ce naufrage que ce qui paroît remarquable par sa singularité.

ses propres valets, qui s'étoient déjà retirés dans cet asyle, de le recevoir avec eux. Ils eurent l'audace de répondre qu'ils ne le pouvoient sans danger pour leur sûreté. Un Portugais, nommé *Ruy De-Moura*, qui entendit ce discours, sentit renaître son courage avec sa colere; & se levant, quoiqu'assez blessé, il nous représenta si vivement combien il étoit important pour notre vie de nous saisir du radeau, qu'au nombre de vingt huit, comme nous étions, nous entreprimes de l'ôter aux Chinois. Ils nous opposerent les haches de fer qu'ils avoient à la main. Mais nous fîmes une exécution si terrible avec nos épées, que dans l'espace de trois ou quatre minutes, tous nos ennemis furent abbattus à nos pieds. Cependant nous perdîmes seize Portugais dans ce combat; sans compter douze blessés, dont quatre moururent le jour d'après. Un si triste spectacle me fit faire de reflexions sur les miseres de la vie humaine: il n'y avoit pas douze heures que nous nous étions tous embrassés dans le Navire, & que nous regardant comme des freres, nous étions disposés à mourir l'un pour l'autre (28).

(28) Page 911. Il faut supposer que le Vaisseau s'étant brisé, tous ceux qui n'avoient pas péri s'é-

toient rassemblés sur l'écueil, & que le Radeau avoit été composé des débris.

MENDEZ

PINTO.

L'Auteur se
sauve sur un
Radeau.

Aussi-tôt que nous fumes en possession du radeau, qui nous avoit coûté tant de sang, chacun s'empressa de s'y placer, dans l'ordre qu'Estevez jugea nécessaire pour nous soutenir contre l'agitation des vagues. Nous étions encore trente huit, en y comprenant nos valets & quelques enfans. Le radeau ne fut pas plutôt à flot, que s'enfonçant sous le poids, nous nous trouvâmes dans l'eau jusqu'au cou, sans être obligés de nous attacher à quelque solive que nous tenions embrassée. Une vieille courte - pointe nous servoit de voile. Mais, étant sans boussole, nous flottâmes quatre jours entiers dans cette misérable situation. La faim, le froid, la crainte, & toutes les horreurs de notre sort, faisoient périr à chaque moment quelqu'un de nos compagnons. Plusieurs se nourrirent, pendant deux jours, du corps d'un Negre, qui étoit mort près d'eux. Nous fumes jettés enfin vers la terre; & cette vûe nous causa tant de joie, que de quinze, à qui le Ciel conservoit encore la vie, quatre la perdirent subitement. Ainsi nous ne nous trouvâmes qu'au nombre d'onze, sept Portugais & quatre Indiens, en abordant la terre dans une plage où notre radeau glissa heureusement sur le sable.

Les premiers mouvemens de notre reconnoissance se tournerent vers le Ciel, qui nous avoit délivrés des perils de la mer : mais ce ne fut pas sans frémir de ceux auxquels nous demeurions exposés. Le Pays étoit desert ; & nous vîmes quelques tigres, que nous mîmes en fuite par nos cris. Les elephans, qui se présentoient en grand nombre, nous parurent moins dangereux ; ils ne nous empêcherent pas de rassasier notre faim, avec des huitres & d'autres coquillages. Nous en primes notre charge, pour traverser les bois qui bordoient la côte ; & dans notre marche, nous eumes recours aux cris, pour éloigner les bêtes féroces. Après avoir fait quelques lieues dans un bois fort couvert, nous arrivâmes au bord d'une riviere d'eau douce, qui nous servit à satisfaire un de nos plus pressans besoins. Mais nous nous crûmes à la fin de nos maux, en voyant paroître une barque plate, chargée de bois de charpente. Elle étoit conduite par huit ou neuf Negres, dont la figure nous effraya peu lorsque nous eûmes considéré qu'un pays où l'on bâtissoit des édifices réguliers ne pouvoit être habité par des Barbares. Ils s'approcherent effectivement de la terre, pour nous faire diverses

M E N D E Z

P I N T O.

Ce qui lui
arrive à terre.

M E N D R Z
P I N T O .

questions. Cependant , après avoir paru satisfaits de nos reponses , ils nous déclarerent que pour être reçus à bord , il falloit commencer par leur abandonner nos épées. La nécessité nous força de les jeter dans leur barque. Alors , ils nous exhorterent à nous y rendre à la nage , parce qu'ils ne pouvoient s'avancer jusqu'à terre. Nous nous disposames encore à leur obéir. Un Portugais & deux jeunes Indiens se jetterent dans l'eau , pour saisir une corde qu'on nous avoit jettée de la barque : mais à peine eurent-ils commencé à nager , qu'ils furent dévorés par trois crocodiles , sans qu'il parût d'autre reste de leur corps que des traces de sang , dont l'eau fut teinte en divers endroits.

Trois de ses
Compagnons
sont dévorés
par des Cro-
codiles.

J'étois déjà jusqu'aux genoux dans la vase, avec mes sept autres Compagnons. Nous demeurames si troublés de ce funeste accident , qu'ayant à peine la force de nous soutenir , les Negres , qui nous virent dans cet état , sauterent à terre , nous lierent par le milieu du corps , & nous mirent dans leur barque. Ce fut pour nous y accabler d'injures & de mauvais traitemens. Ensuite ils nous menerent , à douze lieues de là , dans une Ville nommée *Cherbom* , où nous apprimes que nous étions dans
le

le pays des *Papuas*. Nous y fûmes vendus à un Marchand de l'Île de Celebes, sous le pouvoir duquel nous demeurâmes près d'un mois. Il ne nous laissa manquer ni de vêtemens, ni de nourriture; mais, sans faire connoître ses motifs, il nous revendit au Roi de *Calapa*, Prince ami des Portugais, qui nous renvoya genereusement au détroit de la Sonde (29).

MENDEZ
PINTO.

Il est vendu à un Marchand de Celebes, & délivré par le Roi de Calapa.

Je me trouvois plus pauvre que je ne l'avois été de ma vie, & forcé, par conséquent, de m'engager dans de nouvelles aventures. Nous fumes reçus, au Port de Bantam, par Dom Jérôme Gomez Sarmento, qui commandoit trois Vaisseaux de guerre, avec lesquels il devoit faire voile à la Chine. Il nous offrit de l'emploi: mais quelle fortune pouvois-je espérer dans les armes? Deux Marchands Portugais, qui parloient pour Siam avec leurs marchandises, ayant conçu quelque affection pour moi sur le seul récit de mes infortunes, me proposerent de monter dans leur Jonque. Ils s'engageoient, non seulement à faire les frais de mon voyage, mais à me prêter même une somme d'argent, pour importuner cette inexo-

Nouvelles
courtes dans
lesquelles il
s'engage.

(29) Pages 916 & précédentes.

MENDEZ
PINTO.

Il se rend à
Odia, Capitale
du Royaume
de Siam.

nable fortune, qui sembloit se faire un jeu de me tromper ou de me fuir. Je n'avois rien de plus favorable à desirer dans ma pauvreté. Nous partîmes ; & dans l'espace de vingt six jours, nous arrivâmes à Odia, Capitale de l'Empire de Sornau, que les Européens ont nommé Siam. Les Portugais y étoient si bien établis, que j'eus peu de peine à mettre dans le Commerce environ cinq cens ducats que mes deux amis m'avoient prêtés.

Guerre où
les Portugais
sont engagés.

Mais il n'y avoit pas plus d'un mois que j'étois dans cette Ville, lorsqu'on y reçut avis que le Roi des Tinocohos, des Laos & des Gueos, Peuples qui formoient un Etat puissant vers le Nord, au-dessus de Capinper & de Passiloco, étoit entré sur les terres de Siam avec une armée redoutable, & qu'il avoit déjà formé le siege de *Quitirvam*. Cette nouvelle causa tant d'alarme à la Cour, que le Roi fit publier, dans sa Capitale & dans tout l'Empire, un ordre à tous ses Sujets, sans autre exception que les vieillards & les estropiés de partir pour la guerre, sous peine d'être brûlés vifs, avec infamie pour leurs descendants & confiscation de tous leurs biens. Les Etrangers mêmes ne furent pas dispensés de prendre les armes, & n'ob-

tinrent pour alternative que la liberté de quitter l'armée de Siam dans l'espace de trois jours. Notre nation, qui jouissoit d'un si grand nombre de privilèges, fut invitée particulièrement à s'armer pour la défense de l'Etat, avec de grandes promesses de faveur, & surtout d'une permission de prêcher l'Evangile & de bâtir des Eglises Chrétiennes. On ajouta que le dessein du Roi étoit de nous confier la garde de sa personne, & de prendre nos conseils dans toutes ses entreprises (30).

MENDEZ
PINTO.

Nous étions au nombre de cent trente. Des offres si glorieuses en déterminèrent six vingt à suspendre les affaires de leur commerce, pour embrasser la querelle d'autrui. La réputation de mes aventures m'obligea d'être un des plus ardens. Nous joignîmes l'armée, qui se trouva composée de quatre cens mille Sujets de l'Empire, & de soixante dix mille étrangers.

Cette guerre dura plusieurs mois, avec une grande variété de succès. Enfin la fortune s'étant déclarée pour nous, dans une sanglante bataille, le Roi de Siam poussa ses avantages jusqu'à soumettre par les armes un Royaume

Moi fumes
sic du Roi de
Siam.

MENDEZ
PINTO.

voisin (31), qui avoit accordé le passage à ses ennemis. Il revint triomphant dans sa Capitale. Mais après des fêtes somptueuses, qui durèrent quatorze jours, suivant les loix du pays (32), il trouva, dans son Palais, des perils plus redoutables que ceux qu'il avoit surmontés. La Reine sa femme avoit entretenu, pendant son absence, un commerce d'amour, avec un pourvoyeur de sa maison, nommé *Ukom-chenira*. Elle se trouvoit enceinte de quatre mois. La crainte du châtiment & l'esperance de cacher sa honte, lui firent prendre la resolution de se défaire du Roi, son mari. Un poison mortel, qu'elle lui fit avaler dans une tasse de lait, le mit au tombeau cinq jours après son triomphe. En mourant, il ordonna » que les cent vingt Portugais, » qui lui avoient servi de gardes, re- » çussent, pour prix de leurs services, » une demi-année du tribut que la Couronne de Siam tiroit du Royaume de » *Tybem*; que pendant l'espace de trois » ans leurs marchandises fussent exemptes de toutes sortes de droits, & que » leurs Prêtres eussent la liberté de

(31) Le Royaume de *Gnibem*. Il prit douze belles Villes, fortifiées à la maniere de l'Europe,

(32) Page 223.

» prêcher un Dieu fait homme pour le ^{MÉNDEZ}
 » salut du monde (33). Dans le pre- ^{PINTO.}
 mier mouvement de la douleur publi-
 que, l'article qui regardoit le tribut de
 Tybem fut executé si fidèlement, que
 nous crûmes nos fatigues bien recom-
 pensées. Mais il s'éleva presqu'aussi-tôt
 des guerres sanglantes (34), qui chan-
 gerent la face de l'Erat, & qui nous
 mirent dans la nécessité de chercher
 un autre asyle. Chacun ayant pris le
 parti qui convenoit à ses esperances,
 je m'embarquai avec vingt six de mes
 Compagnons, pour faire voile à Ma-
 laca (35).

* *

PINTO se lie dans une Ville avec
 Georges Alvarez, riche Marchand
 Portugais, & forme avec lui le dessein
 d'un voyage de commerce. Ils vont
 sembler au Japon, d'où les troubles du

(33) Page 924.

(34) La Reine de Siam
 fit perir les enfans qu'elle
 avoit eus de son mari, &
 parvint à mettre son amant
 sur le Thrône. Ensuite elle
 fut assassinée avec lui dans
 un festin. L'Auteur rap-
 porte tous ces événemens,
 mais sans en avoir été te-
 moin. Il y joint l'Histoire

des revolutions du Pegu,
 & la mort du Roi de Bra-
 ma, qui fut tué par un
 parti de rebelles. Ce récit,
 n'ayant point de rapport à
 ses propres aventures, ne
 demande point un extrait;
 quoiqu'il compose une
 grande partie de son ou-
 vrage.

(35) Page 1029.

MENDEZ
PINTO.

pays ne les empêchent pas de revenir avec un profit considérable (36). Dans leur retour ils relâchent à Hyamongo, Port de la Baye de Canguexuma, où ils sont témoins de la perte d'un prodigieux nombre de Jonques Chinoises, qu'une tempête, sans exemple, fait couler à fond dans le Port. Il y perit aussi plus de vingt Bâtimens Portugais. Celui des deux Associés a le bonheur d'échapper avec dix ou douze autres: mais, ayant été poussé contre un rocher, il ne doit sa conversation qu'au secours du Ciel (37).

Service important que Pinto rend à la Religion.

Tandis qu'on s'occupoit à reparer le désordre, il arriva un de ces événemens dans lesquels on est forcé de reconnoître une disposition sensible de la Providence, & qui paroît capable de donner seul un juste poids, à tous les recits d'un Voyageur qu'elle avoit choisi pour rendre un important service au Christianisme. C'est à lui même qu'il faut laisser faire, dans une Note (38), le

(36) L'Auteur rapporte ces troubles avec beaucoup d'étendue. Pages 1022 & suivantes.

(37) Le dommage des Portugais fut estimé à huit cens mille ducats, & celui des Chinois à plus de deux millions d'or. Page 1033.

(38) » Comme nous
» étions au travail, nous
» vîmes descendre, à la
» hâte, du haut du ro-
» cher, deux hommes à
» cheval, qui nous firent
» signe avec un mouchoir,
» & crièrent que nous eus-
» sions à les prendre. La

recit d'une aventure qui donna un Apôtre aux Indes, & un Martyr à l'Eglise.

MENDEZ
PINTO.

» nouveauté de ce fait fit
 » naître en nous un desir
 » de sçavoir ce que c'é-
 » toit, & nous envoya-
 » mes incontinent à ter-
 » re une chaloupe bien é-
 » quippée. Mais d'autant
 » que cette même nuit un
 » mien garçon s'en étoit
 » fui avec trois autres, je
 » priai Georges Alvarez
 » qu'il me permit de me
 » mettre dans la Chalou-
 » pe, ce qu'il m'accorda
 » aussi-tôt; de sorte que
 » j'y entrai moi troisième.
 » Alors comme nous fu-
 » mes à la rade, l'un des
 » deux hommes, qui sem-
 » bloit être le plus hono-
 » rable, s'adressant à moi;
 » Seigneur, me dit-il,
 » pour ce que je t'uis pres-
 » sé du temps, & que
 » j'apprends d'être joint
 » par ceux qui me sui-
 » vent, je te supplie, par
 » la bonté de ton Dieu,
 » que sans appréhender
 » qu'il t'en arrive aucun
 » mal tu me prennes avec
 » toi. J'avoue que je me
 » trouvai d'abord si em-
 » barrassé par ce discours,
 » que je ne sçus me resou-
 » dre à ce qu'il falloit
 » faire. Néanmoins, me
 » ressouvenant d'avoir vu
 » par deux fois à Hia-
 » mango, en la compa-
 » gnie de quelques Mar-
 » chands, ce même hom-
 » me qui parloit à moi,
 » cela m'émut à le pren-
 » dre, & son compagnon
 » aussi. Mais je les eus mis
 » à peine dans la Chalou-
 » pe, que je vis paroître
 » quatorze hommes à che-
 » val, qui venoient après;
 » lesquels abordant la ra-
 » de avec de grands cris,
 » *Donne-nous ces traitres;*
 » disoient-ils, *ou bien tu*
 » *es mort.* Ensuite de ceux-
 » ci, il en vint inconti-
 » nent autres neuf; si bien
 » qu'ils se trouverent
 » vingt trois de nombre,
 » sans qu'il y eût aucun
 » homme de pied. Cepen-
 » dant l'appréhension que
 » j'en eus fit que je m'é-
 » loignai de la mer, de la
 » portée d'une arbalète, &
 » que je demandai à ces
 » hommes ce qu'ils vou-
 » loient: sur quoi, un
 » d'eux prenant la paro-
 » le, Si tu enmene ce
 » pongois, me dit-il sans
 » parler de celui qui l'ac-
 » compagne, sçache que
 » mille têtes comme la
 » tienne porteront la pei-
 » ne de ce que tu fais. A
 » ces paroles, je ne vou-
 » lus pas leur faire de re-
 » ponse; & me voyant
 » avec les deux hommes à
 » bord de notre Vaisseau,
 » je les fis monter dedans,
 » quoiqu'avec assez de
 » peine. Tous deux furent

M E N D E N
P I N T O .L'esprit de pieté qui ne l'abandonne
jamais , semble croître dans la suite ,

» assez bien pourvus , tant
 » par le Capitaine que par
 » les Portugais , de tout
 » ce qui leur étoit neces-
 » faire pour un long
 » voyage.
 » Comme nous fumes
 » partis de cette Baye de
 » Canguexuma , le sixie-
 » me jour de Janvier de
 » l'année 1647 , nous ar-
 » rivames en quatorze
 » jours à *Chincheu* , un des
 » plus celebres & riches
 » Ports de la Chine. Mais
 » la crainte des Corsaires ,
 » qui tenoient la riviere
 » assiegée , nous fit aller
 » à *Lamau* , pour faire
 » provision de quelques
 » vivres , & nous en eu-
 » mes suffisance jusqu'à
 » *Malaca*. Là , nous trou-
 » vames le Reverend Pere
 » Maître *François Xavier* ,
 » Recteur universel de la
 » Compagnie de Jesus ,
 » dans ces contrées des In-
 » des , qui depuis peu de
 » jours étoit arrivé des
 » Moluques , avec une
 » grande reputation de
 » saint homme ; titre que
 » tous les Peuples lui don-
 » noient pour les grands
 » miracles qu'on lui voy-
 » oit faire. Si-tôt que ce
 » saint personnage eut sçu
 » que nous avions ces Ja-
 » ponois avec nous , il
 » nous vint chercher ,
 » Georges Alvarez & moi ,
 » dans la maison d'un cer-
 » tain Côme Rodriguez ,
 » qui étoit là marié. Après
 » qu'il eut passé une par-
 » tie du jour avec nous , à
 » nous faire plusieurs de-
 » mandes fort curieuses ,
 » toutes fondées sur l'ar-
 » dent zele qu'il avoit
 » pour l'honneur de Dieu ,
 » & que nous eumes satisf-
 » fait à son desir , nous
 » lui dimes , sans sçavoir
 » qu'il en eût déjà con-
 » noissance , que nous
 » avions avec nous deux
 » hommes du Japon , l'un
 » desquels , qui paroissoit
 » être de qualité , étoit
 » fort secret , & grande-
 » ment bien versé aux loix
 » & coutumes de tout le
 » pays ; ajoutant à cela
 » que sa Reverence seroit
 » bien aise de l'ouïr. Alors
 » il nous temoigna qu'il
 » s'en rejouissoit ; si bien
 » que nous allames incon-
 » tinent à notre Navire ;
 » & amenames cet hon-
 » nête homme du Japon ,
 » au pere , qui n'avoit pas
 » d'autre maison que l'Hô-
 » pital. L'ayant vû , d'a-
 » bord il le prit avec lui ,
 » & l'emmena aux Indes ,
 » où pour lors il étoit prêt
 » de s'en aller. Comme il
 » fut arrivé à Goa , il le fit
 » Chrétien , & lui donna
 » le nom de Paul de sain-
 » te-Foi. Là , en bien peu

lorsqu'arrivant à Malaca, il y rencontre le Pere François Xavier, & qu'il prend, dans son entretien, de nou-

M E N D E Z

P I N T O.

Ses liaisons
avec St François
Xavier.

» de temps, il apprit à lire
» & écrire, ensemble toute la doctrine Chrétienne, conformément à l'intention de ce bienheureux Pere, qui étoit qu'aussi-tôt que la saison d'Avril seroit venue, il s'en iroit en cette Isle du Japon, prêcher à ces Infideles, Jesus - Christ Fils de Dieu vivant, attaché en Croix pour les pecheurs; paroles qu'il avoit ordinairement à la bouche. Par même moyen, il faisoit dessein de mener avec lui cet étranger, pour s'en servir d'interprete en ce pays-là: comme en effet il l'y mena depuis, ensemble son compagnon, que le Pere fit encore Chrétien, & lui donna le nom de Jean. Depuis ils furent grandement fideles en ce qui touchoit le service de Dieu, pour l'amour duquel Paul de sainte Foi fut banni à la Chine, & mis à mort par des voleurs, comme j'espère déclarer ci-après, quand je parlerai de ces saints hommes. Pages 1035 & suivantes.

Il est surprenant que

Pinto n'explique pas mieux quelle aventure avoit forcé les deux Japonois de venir lui demander un asyle dans son Vaisseau. Mais Paul de Sainte-Foi, qui se nommoit *Engiro*, avant sa conversion, étant celebre, dans l'Histoire Ecclesiastique des Indes, par le zele avec lequel il seconda les travaux de Saint François Xavier, & par son martyre, c'est sans doute à l'Auteur, que la Religion est redevable de cet homme Apostolique. Elle lui doit aussi quantité de secours qu'il donna dans la suite à Saint Xavier même, pendant plusieurs voyages qu'il fit avec lui, & le recit d'une partie de ses miracles & de ses vertus; auquel il a joint les circonstances de sa mort, dans l'Isle de Sancian, celles de sa Translation à Goa. Le Pere Bouhours, & les autres Historiens de sa vie, n'ont pas cru prendre leurs memoires dans une mauvaise source, lorsqu'ils ont emprunté de Pinto une partie de ses recits, sur-tout à l'occasion des disputes de l'Apôtre des Indes, avec les Bonzes du Japon.

ME NDEZ veaux principes de Religion & de zele.

PINTO. Il se jette dans le recit de ses grandes actions. Il le represente superieur à tous les Heros profanes. Ensuite, se retrouvant avec lui, dans un quatrieme voyage qu'il fait au Japon, il raconte plusieurs merveilles de sa vie, dont il est temoin à la Cour de Bungo, & dans quelques navigations qu'il fait sur le même Vaisseau. Cette longue narration le conduit jusqu'à sa mort. Mais, comme elle appartient moins à l'Histoire des Voyages qu'à celle du Christianisme, il suffit d'avoir fait connoître au Lecteur le sujet de cent vingt pages que je supprime. Le mien me ramene à la dernière course de Pinto, pour le conduire ensuite jusqu'à Lisbonne. Reprenons la methode que j'ai crue la plus propre à soutenir l'attention du Lecteur, dans une si grande suite d'évenemens.

* *

Dernier
Voyage de
Pinto.

J E me trouvois à Goa en 1554, à l'arrivée du corps de l'Apôtre des Indes, qui fut celebrée avec une magnificence digne de ses vertus. Le dernier jour de cette fête, Antonio *Ferreira*, Marchand Portugais, que le Commerce avoit ramené du Japon, remit au

Viceroi un present fort riche, de la part du Roi de Bungo (39), avec une Lettre de ce Prince, où se plaignant de n'avoir pas revû dans ses Etats le Pere François Xavier, qui lui avoit promis d'y retourner plus promptement, il prioit les Officiers du Roi de Portugal de lui faire hâter son départ. Dom Alphonse De-Noronha, qui étoit revêtu alors de la dignité suprême, communiqua cette Lettre aux Jesuites. Le Pere Belquior, Recteur du College de Goa, s'offrit avec beaucoup de zele, pour suppléer au Saint Apôtre. Je reçus ordre de l'accompagner, & la commission de conclure un traité d'amitié & de commerce avec le Roi de Bungo, qui promettoit, dans la même Lettre, d'obéir au Roi de Portugal comme à son frere aîné (40).

MENDEZ
PINTO.

Il est envoyé
au Japon par
le Viceroi des
Indes, avec un
Missionnaire
Jesuite.

Quatorze jours après, c'est-à-dire, le 16 d'Avril, nous fîmes voile à Malaca, où divers obstacles nous retinrent l'espace d'un an. Enfin, nous étant embarqués, le 1 d'Avril 1555, nous arrivâmes avec beaucoup de peine & de danger au Port de Patane, d'où nous suivîmes la côte de Lugor & de Siam, Leur route.

(39) Ce n'étoit plus celui que Pinto avoit vu dans son premier Voyage, & qu'il avoit laissé fort infirme.

MENDEZ
PANTO.

pour nous rendre à Pulo-Cambin, & de-là aux Isles de Canton, dans le dessein d'attendre la nouvelle Lune. Mais nous fumes surpris par les vents Ouest-Sud-Ouest, qui regnent une partie de l'année sur cette côte. Ils nous firent, après diverses agitations, de nous jeter dans une Isle, nommée *Pulo-Timan*, où la barbarie des Habitans nous reduisit à passer cinq jours sans eau douce & sans vivres. Nous n'étions point en état de nous faire respecter par la force. Cet embarras n'auroit fait qu'augmenter, si le Ciel n'avoit amené dans la même Isle trois Navires de notre nation, qui venoient de Bantam. Nous primes l'avis des Capitaines. Ils nous conseillerent de renvoyer notre caravelle à Malaca, parce qu'elle ne leur parut pas propre à soutenir un aussi long voyage que celui du Japon. Nous restâmes, le Pere Belquior & moi, sur le bord de François Toscaue, riche & genereux Negociant, qui se fit honneur de pourvoir à tous nos besoins. De Pulo-Timan, que nous quittâmes un Vendredi 7 de Juin, nous fîmes voile vers le Royaume de Champa; & suivant la côte, avec des vents que nos Matelots nomment *Galernes*, nous allâmes mouiller, en douze jours, sous l'Isle de Cham-

peilo , dans l'anse de la Cochinchine.

MENDEZ
PINTO.

L'eau nous manquoit. Nous en trouvâmes d'excellente , dans une rivière qui descendoit d'une haute montagne. Mais , en nous écartant un peu de côté du Sud , nous eûmes deux spectacles fort surprenans. Le premier fut une fort belle croix , gravée sur une grande pierre de taille , avec les quatre lettres du titre Chrétien (41). Plus bas on lisoit , *Duart Coelho* 1518. Plus loin , à deux cens pas de la rivière , nous vîmes soixante deux hommes pendus à divers arbres , sans en compter plusieurs autres , qui étoient étendus par terre , à demi mangés. Il ne paroissoit pas que cette exécution eût été faite depuis plus

Ce qu'ils
voyent dans
l'Isle de
Champeilo.

six ou sept jours. Sur un autre arbre , s'offroit un grand étendart , sur lequel on lisoit en caracteres Chinois : » Que
» tout Navire ou toute Jonque , qui
» abordera dans ce lieu , se hâte d'y
» prendre de l'eau & de se retirer , sous
» peine de recevoir le même traitement
» que ces misérables , qui ont été ter-
» rassés par la puissante colere du fils du
» Soleil. Nous jugeâmes , par de simples conjectures , qu'une flotte Chinoise avoit rencontré dans cette Isle quelque

(41) Apparemment I. N. R. I.

MENDEZ
PINTO.

Isle de Sanciam. Honneurs rendus à la sépulture de St François Xavier.

Vaisseau Corfaire, & qu'elle en avoit traité l'équipage avec cette rigueur (42). Le vent nous devint si favorable, que de Champeilo, nous arrivâmes en cinq jours à l'Isle de Sanciam, où le Reverend Pere Xavier avoit reçu la sépulture. Malgré l'ardeur qui nous portoit tous à visiter ce saint lieu, nous attendîmes jusqu'au matin, pour nous y rendre avec plus de décence. Le Pere Belquior ordonna une procession solennelle. Il ne fut pas aisé de reconnoître la place du tombeau, qui étoit déjà couvert de buissons, & qu'on ne put distinguer qu'à la pointe de plusieurs croix dont il étoit environné. Mais, il fut nettoyé aussi-tôt, avec tout l'empressement d'une vive piété. Nous l'entourâmes d'une balustrade de bois, & d'une autre palissade, à laquelle nous ajoutâmes une large tranchée pour troi-
sème enceinte. Au centre, le Pere Belquior plaça une grande & belle croix. Il célébra la Messe, sur un Autel orné de brocard, de chandeliers & de lampes d'argent. Ensuite il fit un Sermon fort touchant sur les vertus de l'Apôtre des Indes, sur le zèle dont il avoit brûlé pour la gloire de Dieu & pour le salut des âmes, & sur la sainte passion qu'il

avoit eûe d'entrer dans l'Empire de la Chine, à la vûe duquel le Ciel avoit voulu qu'il eut recueilli le fruit de ses travaux.

MENDEZ
PINTO.

Ce seul devoir nous ayant fait relâcher à Sanciam, l'ancre fut levée dès le jour suivant; & nous arrivâmes le soir à Lampacau, Isle plus éloignée de six lieues vers le Nord, où les Portugais faisoient leur commerce avec les Chinois, depuis qu'ils avoient perdu leurs établissemens de Liampo & de Chinchou (43). Ils étoient encore dans le regret de cette perte, qu'ils avoient raison de croire inestimable. J'ajouterai à l'idée que j'ai déjà fait prendre de la Colonie Portugaise de Liampo, qu'elle étoit composée de trois mille hommes, dont plus de douze cens étoient Portugais, & les autres, des Chrétiens & des esclaves de diverses Nations. Plusieurs Negocians bien informés m'assurèrent que son commerce annuel alloit au-delà de trois millions d'or, & que les deux dernières années, la plus grande partie d'un si riche trafic se faisoit en lingots d'argent, qu'elle tiroit des Japonois pour

Isle de Lampacau, nouvel établissement des Portugais.

(43) Ils n'obtinent qu'en 1557 le Port de Macao, à la requête des Mandarins de Cantou. Macao étoit une Isle deserte, dont ils firent bien tôt un bel & riche établissement. Voyez ci-dessus, Tome 12 & 21.

M E N D E Z
P I N T O .

ses marchandises (44). Les Portugais avoient, à Liampo, un Gouverneur de leur Nation, & tous les offices d'une Republique bien ordonnée (45). Les emplois les plus simples s'y vendoient jusqu'à trois mille ducats. On y comptoit environ trois cens hommes mariés à des femmes Portugaises ou Mulâtres. J'y avois admiré trois Hôpitaux, où la dépense annuelle montoit à trente mille ducats, & la Maison de Ville en avoit six mille de rente. Malgré la jalousie des Chinois, il ne s'y faisoit point d'acte qui ne fût datté dans ces termes : *En cette très noble & toujours fidelle ville de Liampo, pour le Roi notre souverain Seigneur.* En un mot, c'étoit la plus riche & la plus celebre de tous nos Colonies des Indes (46).

Ruine des
Portugais de
Liampo.

Je raconterai, en peu de mots, la cause de sa ruine, dont on doit me re d'autant mieux informé que j'eus

(44) On a fait remarquer que Pinto s'attribue l'honneur d'avoir appris le chemin du Japon aux Portugais de Liampo.

(45) Un Auditeur, dit Pinto, des Juges, des Echevins; un Proviseur des morts & des orphelins; des Commissaires de Police; un Greffier de la Maison de Ville, des Quarte-

niers, quatre Notaires & six Greffiers.

(46) Goa même n'étoit pas encore au degré de splendeur où elle parvint à la fin du même siècle, & dont on la vit jouir jusqu'à la décadence de l'Empire Portugais dans les Indes. Elle étoit encore sans Archevêque en 1552.

la douleur d'y être présent (47). Un ^{MENDEZ} ^{PINTO.} ~~Un~~ ^{MENDEZ} ^{PINTO.} ~~Negociant~~ ^{MENDEZ} ^{PINTO.} de quelque distinction, nommée *Lancerot Pereyra*, natif de Pont-Lyma, Ville de Portugal, avoit prêté une somme considerable à quelques Chinois, qui négligerent leurs affaires jusqu'à se trouver dans l'impuissance de la restituer. Le chagrin de cette perte excita Lancerot à rassembler quinze ou vingt Portugais, aussi deregles dans leurs mœurs que dans leur fortune, avec lesquels il prit le temps de la nuit pour se jeter dans le village de *Chipaton*, à deux lieues de la Ville. Ils y pillerent les maisons de dix ou douze Laboureurs; & s'étant saisis de leurs femmes & de leurs enfans, ils tuerent dans ce tumulte, treize Chinois qui ne les avoient jamais offensés. L'alarme fut aussi-tôt repandue dans la Province, & tous les Habitans firent retentir leurs plaintes. Le Mandarin prit des informations dans toutes les formes de la Justice. Elles furent envoyées à la Cour. Un ordre, plus prompt que toutes les mesures par lesquelles on s'étoit flatté de l'arrêter, amena au Port de Liampo

(47) Page 1160. C'étoit apparemment dans son troisième voyage. Il ajoute que Martin Alphonse De-Souza étoit alors Vice-roi des Indes, & Ruy-Vaz-Pereyra, Gouverneur de Malaca.

M ENDEZ
PINTO.

trois cens Jonques, montées d'environ
soixante mille hommes, qui fondirent
sur notre malheureuse Colonie. » Je
» fus témoin que dans l'espace de cinq
» heures ces cruels ennemis n'y laissè-
» rent pas la moindre chose à laquelle
» on pût donner un nom. Tout fut brû-
» lé ou démoli. Les Habitans ayant pris
» le parti de se réfugier dans les Navires
» & les Jonques qu'ils avoient à l'an-
» cre, y furent poursuivis, & la plûpart
» consumés par les flammes, au nombre
» de deux mille Chrétiens, entre les-
» quels on comptoit huit cens Portugais.
» Notre perte fut estimée à deux mil-
» lions d'or. Mais ce desastre en produi-
» sit un beaucoup plus grand, qui fut la
» perte entière de notre réputation &
» de notre crédit à la Chine (48).

Ils se ré-
tablissent à
Chincheu
mais ils
font bientôt
chasser.

Cependant quelques Portugais, écha-
pés à la fureur des Chinois, ayant con-
servé l'espérance de se relever de leur rui-
ne, entreprirent deux ans après, de
former un nouvel établissement dans le
Port de Chincheu, qui n'est qu'à cinq
lieues de Liampo. Ils furent secondés
par les Marchands du Pays, qui tiroient
de grands avantages de notre commer-
ce. Les Mandarins, engagés par de ri-
ches presens, promirent du-moins de

fermer les yeux. Cette apparence de MENDIZ PINTO. reconciliation dura l'espace d'environ deux ans & demi , jusqu'à l'arrivée d'*Ayrez-Botelho*, qui fut envoyé à Chincheu , par Dom Simon De-Mello , Gouverneur de Malaca , avec la double qualité de Commandant & de Proviseur des Morts (49). L'avarice de ce nouvel Officier ne respectant rien , elle lui fit mettre dans ses coffres une somme de douze mille ducats , qu'un Marchand Chrétien d'Armenie , mort parmi les Portugais , avoit laissés pour les faire passer à sa famille ; & sous le même prétexte , il enleva sur un Vaisseau Portugais toutes les marchandises de deux Chinois , qui devoient quelque chose à cette succession. Une injustice , qui bleissoit les Sujets de l'Empire , attira bien-tôt la vengeance des Mandarins sur la nouvelle Colonie. Cent vingt grandes Jonques brûlerent treize Navires que nous avions dans le Port ; & de cinq cens Portugais , il n'en échappa pas plus de trente , qui se crurent trop heureux d'acheter la vie aux depens de leur fortune.

(49) Cet emploi étoit multitude de leurs voyages , il en mouroit un grand nombre hors de leur Patrie.

MENDEZ

PINTO.

L'Auteur

s'arrête près

d'un an à

Lampacau.

C'étoit depuis ces deux tristes événemens, que les Marchands de notre Nation s'étoient établis dans l'Isle de Lampacau. Nous y étions arrivés avec les trois Navires qui nous avoient reçus à Pulo-Timan; & cinq autres vaisseaux Portugais y aborderent après nous, dans le dessein de faire aussi le voyage du Japon. Mais le temps de la navigation étoit passé sur ces mers. Nous fumes contraints de suspendre notre départ jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, c'est à-dire, de passer dix mois entiers dans ce Port.

Le Pere Belquior, & quelques autres Missionnaires qu'il avoit à sa suite, craignirent peu l'ennui de l'oïseté dans un lieu où leur zele pouvoit s'exercer. Pour moi, qui n'avois aucune occasion de m'employer pendant toute la durée du jour, je passai le temps dans une langueur insupportable. Il y avoit déjà six mois & demi que je m'ennuyois de ma situation, lorsque je fus reveillé de cette léthargie, par les affreuses nouvelles qui nous vinrent de Canton. Le 17 du mois d'Avril 1556, nous apprîmes que la Province de Chanfy avoit été abîmée presque entièrement, avec des circonstances dont le seul recit nous fit pâlir d'effroi. Le premier jour du

La Province
de Chanfy est
abîmée.

même mois, la terre y avoit commencé à trembler vers onze heures du soir, avec beaucoup de violence, & ce mouvement avoit duré deux heures entières. Il s'étoit renouvelé, la nuit suivante, depuis minuit jusqu'à deux heures; & la troisième nuit, depuis une heure jusqu'à trois. Pendant que la terre trembloit, l'agitation du Ciel n'étoit pas moins terrible, par le dechainement de tous les vents, par le tonnerre, la pluie & tous les fleaux de la nature. Enfin le troisième tremblement avoit ouvert une infinité de passages à des torrens d'eau, qui sortoient à gros bouillons du sein de la terre, avec tant d'impetuosité dans leurs ravages, qu'en peu de momens un espace de soixante lieues de tour, avoit été englouti, sans que d'une multitude infinie d'Habitans, il se fût sauvé d'autres créatures vivantes qu'un enfant de sept ans, qui fut présenté à l'Empereur comme une merveille du sort. Nous nous desflames d'abord de la vérité de ce desastre, & plusieurs d'entre nous le crurent impossible. Cependant, comme il étoit confirmé par toutes les Lettres de Canton, quatorze Portugais résolurent de passer au Continent, pour s'en assurer par leurs propres yeux. Ils se rendirent,

MENDEZ
PINTO.

Affreuses
circonstances
de cet événement.

M E N D E Z

P I N T O .

Attestation
de plusieurs
temoins ocu-
laires.

avec la permission des Mandarins ; dans la Province de Chanfy , où la vûe d'une révolution si recente ne put les tromper. Leur temoignage ne laissant plus aucun doute , on tira d'eux , à leur retour , une attestation qui fut envoyée depuis , par François Toscani Capitaine de notre Vaisseau , au Roi Dom Jean De-Portugal : & pour derniere confirmation , elle fut portée à la Cour de Lisbonne , par un Prêtre , nommé *Diego Reinel* , qui avoit été du nombre des quatorze temoins (50). On nous raconta dans la suite , mais avec moins de certitude , quoique ce fût l'opinion commune , que pendant les trois jours du tremblement de terre , il avoit plû du sang dans la ville de Pekin. Au moins ne pumes-nous douter que l'Empereur & la plupart des Habitans n'en fussent sortis pour se refugier à Nankin , & que ce Monarque , après avoir fait six cens mille ducats d'aumônes pour appaiser la colere du Ciel , n'eût élevé un Temple somptueux , sous le nom d'*Hypaticau* , qui signifie *Amour de Dieu*. Cinq Portugais , qui furent dé livrés , à cette occasion , de la prison de Pocasser , où ils languissoient depuis vingt ans , nous donnerent ces infor-

mations avant notre départ (51).

La saison nous permettant de remettre à la voile, nous partîmes de Lam-pacau le 7 de Mai 1556, dans un Navire commandé par Dom François Mascarenhas (52). Quatorze jours d'une heureuse navigation nous firent découvrir les premières Isles du Japon, à l'Ouest-Nord-Ouest de Tanixuma. Le Pilote, qui connoissoit les dangers de cette route, tourna au Sud-Ouest, pour y chercher la pointe de *Minato*. Nous passâmes devant Tanora, dans le dessein de suivre la côte jusqu'au Port de Fiunga. Mais les vents qui *nordestent* beaucoup dans ces parages, & le courant qui étoit au Nord, nous portèrent plus de soixante lieues au-delà de ce Port. Il fallut employer quinze jours à combattre le vent, pour retourner sur nos traces. Enfin, nous entrâmes dans la Baye de Fucheo, Capitale du Royaume de Bûngo, & nous mouillâmes tranquillement au pied des murs.

On nous informa aussi-tôt que le Roi & la famille royale étoient dans la Forteresse d'Osqui. Mascarenhas & le Pere Belquior, qui n'ignoroient pas que j'avois fait plusieurs fois ce voyage, me

M E N D E Z

P I N T O.

L'Auteur

arrive au Ja-
pon.

Il se rend à

la Forteresse

d'Osqui où se

tenoit la Cour.

(51) Page 1171.

(52) Surnommé *La-Paille*.

MENDEZ
PINTO.

proposerent de me rendre à la Cour ; avec les presens du Viceroi & ceux du Capitaine , pour reconnoître les dispositions du Monarque & leur ouvrir les voyes. Je descendis au rivage , accompagné de quatre Portugais , & je me rendis d'abord au Palais de Cassiandono , Amiral du Royaume & Gouverneur de Canafama , qui me reçut avec de grands témoignages d'amitié (53). Il m'offrit des chevaux & quelques Japonois , pour me conduire à Osqui. J'acceptai ses offres ; & m'étant mis en chemin le jour d'après , j'arrivai dans un lieu , qui se nomme *Fingau* , à la distance d'un quart de lieue de la Forteresse ; & de-là je députai un de mes Japonois , pour avertir Osquindono , Gouverneur de cette Place , que j'étois venu des Indes avec la qualité d'Ambassadeur. Le Seigneur me fit dire , par son fils , que le Roi étoit dans l'Isle de Xequay , occupé à la pêche d'un poisson monstrueux , qui n'étoit pas connu au Japon , & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il revînt avant la nuit ; mais que cette Isle n'étant qu'à deux lieues d'Osqui , il alloit l'informer de mon arri-

(53) Il paroît qu'il en fut reconnu , quoiqu'il ne le dise nulle part ; & qu'il ne s'explique pas plus sur la personne du Roi ni sur ses anciennes liaisons.

vée. Je fus conduit dans une Pagode voisine, nommée *Amindanxo*, où les Bonzes me firent un festin magnifique. Mais le Roi n'eut pas plutôt reçu l'avis d'Osquindono, qu'il m'envoya trois barques à rames, sous la conduite d'Orerandono, son Chambellan & son favori, avec une Lettre, par laquelle il me pressoit de me rendre dans l'Isle de Xequay.

MENDES
PINTO.

Nous y arrivâmes en moins d'une heure, dans le temps que ce Prince, à la tête d'environ deux cens hommes armés de dards, poursuivoit une prodigieuse Baleine, qui étoit entrée dans un canal avec quantité d'autres poissons. La vue d'un grand nombre de petits bateaux qu'il employoit à cette pêche, & l'ardeur des Japonois à se saisir d'un monstre auquel ils n'avoient jamais rien vu de semblable (54), m'offrirent un spectacle fort amusant. Le Roi même y prit tant de plaisir, qu'après avoir tué la Baleine & l'avoir admirée long temps sur la rive, il distribua des récompenses à ceux qui lui avoient donné cet amusement. Tous les Pêcheurs furent exemptés du tribut. Quelques Gentilshommes reçurent de

Prise d'une
Baleine.

Cet animal
étoit inconnu
aux Japonois.

(54) On a peine à comprendre que les Baleines fussent inconnues au Japon.

MENDEZ
PINTO.

Vanité des
Portugais.

nouveaux titres de Noblesse. D'autres obtinrent des pensions; & les Pages, une somme de mille tael (55). Pour moi, je fus reçu de ce bon Prince avec un visage riant. Il me fit l'honneur de m'appeller *son cher ami*, & de se féliciter de mon retour. Son empressement fut extrême à me faire diverses questions, & je satisfis sa curiosité par mes reponses. » *Mais, pour soutenir la réputation des Portugais, j'y ajoutai tous jours quelque chose du mien.* Nous étions alors dans une haute estime au Japon; & tous les Habitans étoient persuadés, que par l'étendue de ses terres, par ses forces, & par la grandeur de ses thresors, le Roi de Portugal étoit le seul Prince qui pût prendre la qualité de Monarque du monde. C'est à cette opinion que nous étions redevables du cas qu'ils faisoient de notre amitié (56).

Scier du
Roi avec la
Reine & les
Princesses.

On retourna le soir à la Forteresse d'Osqui, où le Roi fut reçu avec autant de rejouissances & d'applaudissemens, pour avoir tué la Baleine, que s'il eût agrandi ses Etats par des conquêtes. Après avoir congedié toute sa suite, il se retira dans un appartement inté-

(55) Page 1175.

(56) *Ibidem.*

rieur , pour y souper avec la Reine & les Pricesses ses Filles. Ce festin se fai-
 sant aux dépens de la Reine , il n'y

MENDEZ
PINTO.

devoit être servi que par des femmes. On me logea chez le Thresorier de la Couronne , où j'étois deja fort bien établi , lorsque je reçus ordre de me rendre au Château , avec les quatre Portugais qui m'avoient accompagné. Nous fumes conduits dans la salle , où le Roi étoit à table avec sa famille. Il nous dit que pour faire plaisir à la Reine , il nous prioit de manger devant elle avec les doigts , suivant l'usage de notre Patrie (57). On couvrit aussi-tôt une autre table , assez près de la sienne. Plusieurs belles femmes nous servirent des viandes fort bien apprêtées ; & nous mangeames , à la maniere de l'Europe , tout ce qui nous fut offert. L'usage étant au Japon comme à la Chine , de manger avec deux petits bâtons , c'est une extrême incivilité d'y porter la main sur les viandes. Les femmes qui nous servoient exercèrent leur esprit par quantité de plaisanteries & de bons mots , qui rejouirent beaucoup le Roi & la Reine.

Pinto y est
appellé. Rail-
lerie qu'il y
essuie.

Vers la fin du souper , une des Prin-

(57) Il faut supposer que les Portugais n'apportoient pas de fourchettes avec eux.

MENDÈZ

D'INTO.

Comédie

dont il est le

celles , dont nous avons admiré la beauté , & qui n'avoit pas plus de quatorze ou quinze ans , demanda la permission , à la Reine sa mere , de représenter , avec quelques-unes de ses compagnes , une Comédie qu'elle avoit composée depuis peu. Cette faveur lui fut accordée. Elle sortit de la salle , pour ordonner ses préparatifs ; car c'étoit à l'occasion de notre souper , qu'elle avoit conçu cette idée , & nous devions être nous-mêmes le sujet du spectacle ; mais il fut exécuté avec tant d'agrément , que notre vanité , quoiqu'un peu mortifiée , ne nous empêcha pas d'applaudir sincèrement (58).

(58) Il seroit difficile , en faisant entrer ce récit dans le texte , de lui conserver toutes les grâces de sa naïveté. Mais il peut poser une Note , d'autant plus curieuse , qu'elle fera connoître la vivacité d'esprit & d'invention des Japonois. Faites attention que c'est l'in-promptu d'une Princesse de quinze ans.

Comme nous défrayions la compagnie de rire & faisons la meilleure mine qu'il nous étoit possible parmi ces railleries , nous vîmes entrer dans la chambre la jeune Princesse , déguisée en Marchand ,

ayant à son côté un cimetière , tout couvert de plaques d'or , & le reste de ses habits conforme au sujet qu'elle représentoit. En cet équipage , s'étant mise à genoux devant le Roi son pere : » Puissant » Roi & Seigneur , lui dit-elle à peu près en ces termes , encore que cette mienne hardiesse soit digne d'un grand châ- » timent , pour l'inégalité » que Dieu a voulu mettre entre Votre Grandeur & ma bassesse , » néanmoins la nécessité » où je me trouve réduit me fait fermer les yeux » à l'accident qui me

Le lendemain , je fus rappelé au
Château , pour rendre compte au Roi

MENDI &
PINTO.

Retour de
l'Auteur à Fu-
cheo.

» pourroit arriver. Car
» étant déjà vieux, comme
» je suis , & chargé de
» quantité d'enfans , que
» j'ai eus de plusieurs fem-
» mes avec lesquelles j'ai
» été marié , mon extrême
» pauvreté & le desir que
» j'ai , comme Pere , de
» ne les point laisser de-
» stitués de biens de fortune,
» ne, m'ont fait recourir
» à mes amis , pour les
» prier de m'aider de leurs
» moyens ; ce qu'ils m'ont
» accordé : si bien qu'ayant
» employé ces deniers en
» une certaine marchan-
» dise que je n'ai pu ven-
» dre en tout le Japon ,
» j'ai résolu de la donner
» en échange pour quelque
» chose que ce soit ; de
» sorte que m'étant plaint
» de ceci à quelques amis
» que j'ai à Meaco , ils
» m'ont assuré que Votre
» Majesté me pourroit fai-
» re quelque bien. C'est
» pourquoi, Seigneur, je
» la prie qu'en considéra-
» tion de ce poil blanc ,
» & de cette foible vieil-
» lesse , ensemble de ce
» que j'ai beaucoup d'en-
» fans & de pauvreté, il
» lui plaise m'assister en
» mon besoin , pour ce
» que ce sera une aumône
» très bien employée , &
» fort agréable aux Chin-
» chicois qui viennent

» d'arriver dans leur Na-
» vire : car cette mienne
» marchandise les accom-
» modera mieux que per-
» sonne , à cause de la
» grande disette où ils se
» voient continuellement.

Durant que ce discours
se fit, le Roi & la Reine
ne purent s'empêcher de
rire , voyant que ce vieux
Marchand , qui avoit tant
d'enfans & tant d'incom-
modités , étoit la Princesse
leur fille , fort jeune &
grandement belle. Cepen-
dant le Roi lui répondit ,
avec beaucoup de gravité ,
qu'il eût à montrer des
échantillons de la mar-
chandise qu'il avoit , &
que si c'étoit chose qui
nous accommodât, il nous
prierait de l'acheter. À
ces mots le prétendu Mar-
chand , ayant fait une
grande révérence , se retira
de la chambre. Pour nous,
nous étions si fort embar-
rassés , que ne scavions
que penser , ni quel seroit
l'événement. Alors les
femmes qui étoient dans la
chambre , au nombre de
plus de soixante, sans qu'il
y eût pas un homme que
nous autres cinq , se mi-
rent toutes à se plaindre &
à se pousser du coude, sans
pouvoir s'empêcher de fai-
re du bruit , & de rire
sourdement entr'elles. En

MENDEZ
PINTO.

de l'arrivée des Missionnaires, & des intentions du Viceroy des Indes. Cette

même-temps, voilà qu'on vit rentrer dans la chambre le Marchand qui s'en étoit retiré, amenant avec lui six belles jeunes filles & richement vêtues, déguisées aussi en Marchands, qui portoient les échantillons de la marchandise qu'il falloit vendre. Elles avoient, à leur côté, des dagues & des cimenterres dorés, le visage grave & la mine relevée, comme toutes filles des plus grands Seigneurs qu'elles étoient. Chacune avoit sur les épaules un paquet de taffetas verd; & toutes ensemble, feignant d'être fils de quelque Marchand, dansoient un ballet au son de deux harpes & d'une viole: & de temps en temps, elles disoient en vers, avec une voix fort douce & fort agréable, des paroles qui signifioient en substance; „ Haut & Puissant Seigneur, par les „ richesses que tu possèdes, souviens-toi de „ notre pauvreté; nous „ misérables en ce pays „ étranger, & méprisés des „ Habitans pour être comme orphelins; ce qui „ nous expose à de grands „ affronts. Et partant, Seigneur, souviens-toi de „ notre pauvreté.

Après que tous ces jeu-

nes Marchands eurent achevé leur danse & leur concert de musique, ils se mirent tous à genoux devant le Roi; & alors le plus vieil d'entr'eux l'ayant remercié en termes pleins de fort beaux complimens, de la faveur dont il les obligeoit en lui faisant vendre cette marchandise, ils développèrent tous les paquets qu'ils avoient, & laissèrent choir emmy la chambre une grande quantité de bras de bois, tels que ceux qu'on a accoutumé d'offrir à Saint-Amand; le vieux Marchand disant, avec beaucoup de grace, „ que puisque la nature „ avoit assujetti les Chinois, „ chigogis à une si vilaine „ misère qu'il falloit nécessairement que nos „ mains sentissent tous „ jours le poisson ou la „ chair, ou le surplus de „ ce qu'ils avoient mangé „ avec elles, cette marchandise nous accommodoit grandement; „ afin que tandis que nous „ nous servirions d'une „ sorte de mains, on lavât „ les autres“. Le Roi & la Reine trouverent fort bonne cette harangue, dont ils se mirent à rire; cependant que nous autres cinq étions si honteux, que le Roi s'en appercevant nous

conference dura quatre heures , après lesquelles je reçus ordre de retourner à Fucheo , où ce Prince vouloit m'honorer d'une reception solennelle , & se faire lire la Lettre du Viceroy avec les formalités établies , avant que d'accorder audience au Pere Belquior. Une partie de ses Sujets s'étoient soulevés contre lui & contre les Habitans de sa Capitale , depuis qu'ils avoient marqué de l'inclination pour le Christianisme (39) ; & divers embarras , qui subsistoient encore , l'obligeoient de garder des ménagemens. Cependant, comme il avoit résolu de donner à ma commission le nom d'affaire d'Etat , il ne fut pas plutôt à Fucheo , qu'après m'a-

MENDEZ
PINTO.

Il obtient
des honneurs
publics.

pria de l'en excuser. A quoi nous lui fîmes réponse , qu'il plût à notre Dieu payer pour nous à sa Majesté cet honneur & cette grâce qu'elle nous faisoit , que nous confessions être fort grande ; & que nous le publierions ainsi par tout le monde , tant que nous vivrions : de quoi le Roi & la Reine , & la Princesse encore déguisée en Marchand , nous sçurent fort bon gré , & nous en remercièrent. Même la Princesse nous dit alors : „ Si „ votre Dieu me vouloit „ prendre pour sa servante , je lui ferois bien

„ d'autres farces , encore „ meilleures , & qui lui „ seroient plus agréables „ que celle-ci : mais j'espère „ que qu'il ne m'oubliera „ point. A ces paroles , tous prosternés à genoux devant elle , & lui baisant le bord de sa robe , nous lui répondîmes , „ que „ nous esperions cela „ d'elle ; & qu'en cas qu'elle „ le se fit Chrétienne , nous „ la verrions Reine de „ Portugal : sur quoi le Roi & la Reine , & elle aussi , se mirent fort à rire.

Pages 1180 & précédentes.

(39) Page 1172.

MENDEZ
PINTO.

voir averti de son dessein, il m'envoya prendre par *Quansio Nafama*, Gouverneur de la Ville, avec un cortège des principaux Seigneurs de la Cour. Quarante Portugais, que j'avois fait descendre du Vaisseau, se mirent en marche devant moi. Les rues, par lesquelles on me fit passer, étoient fort ornées, & remplies d'une si grande foule de Peuple, que les *Nautarons*, ou les Huissiers, avec leurs bâtons ferrés, avoient beaucoup de peine à m'ouvrir le passage. J'étois à pied, suivant l'usage du pays; mais trois Portugais à cheval portoient les presens derrière moi; suivis de deux beaux *Genets* d'Espagne, avec des housses fort riches, & des armes telles qu'on les porte aux Tournois (60).

Audience é-
clatante qu'il
reçoit.

En arrivant dans la première cour du Palais, j'y trouvai le Roi, sur une estrade qui avoit été dressée pour cette fête, accompagné de tous les Seigneurs du Royaume, entre lesquels on me fit remarquer trois Ambassadeurs étrangers; celui du Roi des Lequios, & ceux du Roi de Cachem & de l'Empereur de Meaco (61). Au-tour de lui, dans toute la largeur de la cour, on décou-

(60) Page 1182.

(61) *Ibidem*.

vroit plus de mille soldats armés d'arquebuses, & quatre cens cavaliers bien montés, au milieu d'une multitude innombrable d'habitans de tous les ordres. Je m'avançai vers le Roi, avec toutes les ceremonies d'usage, & je lui présentai la Lettre du Viceroi des Indes, qu'il ne voulut recevoir que debout. Ensuite, l'ayant remise entre les mains d'un Secrétaire, il se la fit lire à voix haute devant toute l'assemblée. Alors, il m'ordonna d'approcher, entre les Ambassadeurs & les Princes, pour me faire diverses questions sur l'état de l'Europe. Il me demanda particulièrement combien d'hommes, équipés d'armes telles qu'il les voyoit en parade à ma suite, & montés sur des chevaux aussi-bien caparaçonnés que les miens, le Roi de Portugal pouvoit mettre en campagne ? J'avoue que dans la crainte de me trahir par ma rougeur, je n'eus pas l'effronterie de hasarder un mensonge. Mais un de mes compagnons, qui étoit près de moi, répondit avec plus d'assurance, qu'il en pouvoit mettre cent ou six vingt mille. Le Roi parut surpris, & je ne le fus pas moins (62). Les merveilleuses réponses, que le même Portugais continua de faire à d'au-

MENDES
PINTO.

Hidalgos
d'un Portu-
gais.

FERNANDEZ
PINTO.

tres questions, remplirent ce Monarque d'une admiration si vive, que se tournant vers les Princes de sa Cour, il leur dit » que pour vivre content le reste de » ses jours, il n'auroit désiré que de » voir un si puissant Monarque, dont » il avoit entendu vanter tant de fois » les thresors & les forces (63). Après l'Audience, il me fit connoître que le Pere Belquior & les Peres de sa Compagnie étoient libres de venir au Palais.

Le Pere Bel-
quior se rend
au Palais.

Je me hâtai de leur rendre compte d'une si favorable disposition, & je les exhortai même à saisir l'occasion où les Portugais étoient rassemblés, & dans leurs habits de fête. Ils suivirent ce conseil. Ainsi leur cortege fut composé, comme le mien, de quarante Portugais, tous richement vêtus, leurs colliers au cou, & leurs chaînes d'or en écharpe; auxquels ils ajouterent quelques petits orphelins du Vaisseau, avec des soutanes & des chapeaux de taffetas blanc, & des croix de soie sur la poitrine (64). Comme la bienfaisance ne me permettoit pas de retourner si-tôt à la Cour, ils prirent Jean Fernandez pour leur servir d'Interprete. Quelques Seigneurs, qui les attendoient dans la pre-

(63) Pages 1184.

(64) *Ibidem*.

miere Cour du Palais, s'empresserent MENDEZ
PINTO.
fort civilement de les conduire à la

Chambre du Roi. Ce Prince prit le Pere Belquior par la main, & lui dit avec les marques d'une vive satisfaction :

» Crois-moi, Pere étranger, ce jour Son entre-
tien avec le
Roi.
» est le seul de ma vie que je puis nom-
» mer veritablement heureux ; par le
» plaisir que je prends à te voir devant
» mes yeux. Je crois voir le Pere Fran-
» çois, à qui je voulois autant de bien
» qu'à moi-même (65). Ensuite, l'ayant
fait asseoir près de lui, il lui laissa le
temps d'expliquer les motifs de son
voyage, & l'esperance qu'il avoit d'a-
chever l'entreprise que le Pere François
Xavier avoit heureusement commen-
cée (66).

L'ardent Missionnaire en prit occasion
de faire une sainte harangue, qu'il
avoit préparée (67). Elle fut écoutée
avec attention : mais, après de nou-
velles assurances de la joie qu'on ressen-
toit de son arrivée, on lui repondit ;
» que dans la situation des affaires de
» l'Etat, on ne pouvoit s'engager à rien ;
» qu'on l'exhortoit à se reposer des fa-
» tiges auxquelles il s'étoit exposé

(65) Pages 1185.

(66) Dans le voyage que Pinto y avoit fait avec lui.

(67) page 1185.

MENDE,
PINTO.

» pour le service du Ciel ; qu'on ne
 » retractoit point ce qu'on avoit écrit au
 » Viceroi des Indes, par Antonio Fer-
 » reyra, mais qu'on apprehendoit la
 » malignité des Bonzes & l'inconstance
 » du peuple ; qu'on ne faisoit que for-
 » tir des plus dangereux troubles, &
 » qu'on s'étoit vû forcés de faire exé-
 » cuter, dans un même jour, treize
 » des principaux Seigneurs du Royau-
 » me, avec seize mille coupables de
 » leur faction : mais que si l'on obte-
 » noit jamais du Ciel ce qu'on lui de-
 » mandoit pour unique grace, on se
 » conformeroit volontiers aux desirs du
 » Viceroi. Le Pere Belquior témoigna
 beaucoup de satisfaction de ce qu'il ve-
 noit d'entendre. Cependant il pria le
 Roi de se souvenir que les hommes
 sont mortels : » & l'heure de leur mort
 » n'étant point entre leurs mains, que
 » deviedroit l'ame d'un si bon Prince,
 » s'il mouroit sans avoir exécuté ses
 » propres desirs ? *Dieu le sçait*, dit le
 » Roi en souriant (68).

Il ne se de-
 couvrir sur
 ses disposi-
 tion.

C'étoit faire trop entendre qu'il ne
 falloit esperer de lui que de vains dis-
 cours. Le Missionnaire dissimula ses
 sentimens ; & faisant tomber l'entre-
 tien sur un sujet plus agreable, il passa

une partie de la nuit à satisfaire sa curiosité, qui étoit beaucoup plus vive que sa Religion. Deux mois de séjour à Fucheo mirent si peu de changement dans nos esperances, que Mascarenhas ayant eu le temps de se defaire des marchandises, nous primes la résolution de retourner à Goa. Je demandai reponse à la Lettre que j'avois apportée. Elle étoit prête, & le Roi l'avoit écrite de sa propre main. Il y faisoit un hommage formel au Roi de Portugal (69) ; mais sans parler du Pere Belquior, ni du Christianisme. Ainsi ce voyage, dont nous avions esperé tant de fruit pour la propagation de l'Evangile, n'eut pas d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle porte au commerce, & de procurer au Viceroi des Indes quelques armes fort riches, que je reçus en échange pour ses presens. Notre Navire étoit à l'ancre au Port de Xequay. Le Pere Belquior, qui étoit rappelé dans d'autres lieux par son zele, s'étant deja rendu à bord avec tous ses compagnons, j'y retournai aussi, le 13 de Novembre 1556, & le lendemain nous remîmes à la voile.

Les vents du Nord nous étoient favorables dans cette saison. Nous arri-

MENDEZ
PINTO.

Retour de
Pinto en Por-
tugal,

(69) L'Auteur rapporte cette Lettre.

MENDEZ
PINTO.

vames le 4 de Decembre, au port de Lampacau, d'où la crainte de perdre le temps de la navigation nous fit partir le 26 ; & nous mouillames à Goa le 17 de Fevrier. François Baratto, qui avoit succédé, dans cet intervalle, au Gouvernement general des Indes, parut moins sensible à l'interêt de la Religion qu'au plaisir de recevoir une Lettre & des presens, par lesquels il se flatta de faire avantageusement sa cour au Roi de Portugal. » J'estime ce que vous » m'apportez, me dit - il en les recevant, plus que l'emploi dont je suis » revêtu ; & j'espere que ce present & » cette Lettre serviront à me garantir » de l'écueil de Lisbonne, où la plûpart » de ceux qui ont gouverné les Indes » ne vont mettre pied à terre que pour » se perdre (70).

Mesures
qu'il prend
pour s'affir-
des res- m-
penses,

Dans la reconnoissance qu'il eut pour un service, qui me coutoit une partie de mon bien, il me fit des offres que d'autres vûes ne me permirent pas d'accepter. Ma fortune, quoique fort éloignée de l'opulence, commençoit à borner mes desirs ; & l'ennui du travail s'étant fortifié dans mon cœur à mesure que j'avois acquis le pouvoir d'y renoncer, je n'avois plus d'impatience que pour

aller jouir , dans ma patrie , d'un repos que j'avois acheté si cher. Cependant je profitai de la disposition du Viceroi pour verifier devant lui , par des attestations & des actes , combien de fois j'étois tombé dans l'esclavage pour le service du Roi ou de la Nation , & combien de fois j'avois été dépouillé de mes marchandises. Je m'imaginois qu'avec cette précaution , les recompenses ne pouvoient me manquer à Lisbonne. Dom François Baretto joignit à toutes ces pieces une Lettre au Roi , dans laquelle il rendoit un témoignage fort honorable de ma conduite & de mes services. Enfin , je m'embarquai pour l'Europe , si content de mes papiers , que je les regardois comme une meilleure partie de mon bien (71).

MENDES
PINTO.

Une heureuse navigation me fit arriver à Lisbonne le 22 de Septembre 1558 , dans un temps où le Royaume jouissoit d'une profonde paix sous le Gouvernement de la Reine Catherine. Après avoir remis , à Sa Majesté , la Lettre du Viceroi , j'eus l'honneur de lui expliquer tout ce qu'une longue experience m'avoit fait recueillir d'important pour l'utilité de ses affaires , & je n'oubliai pas de lui représenter les

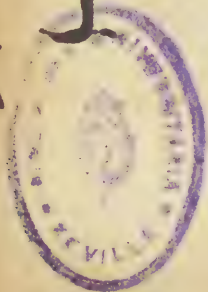
Il arrive à
Lisbonne.

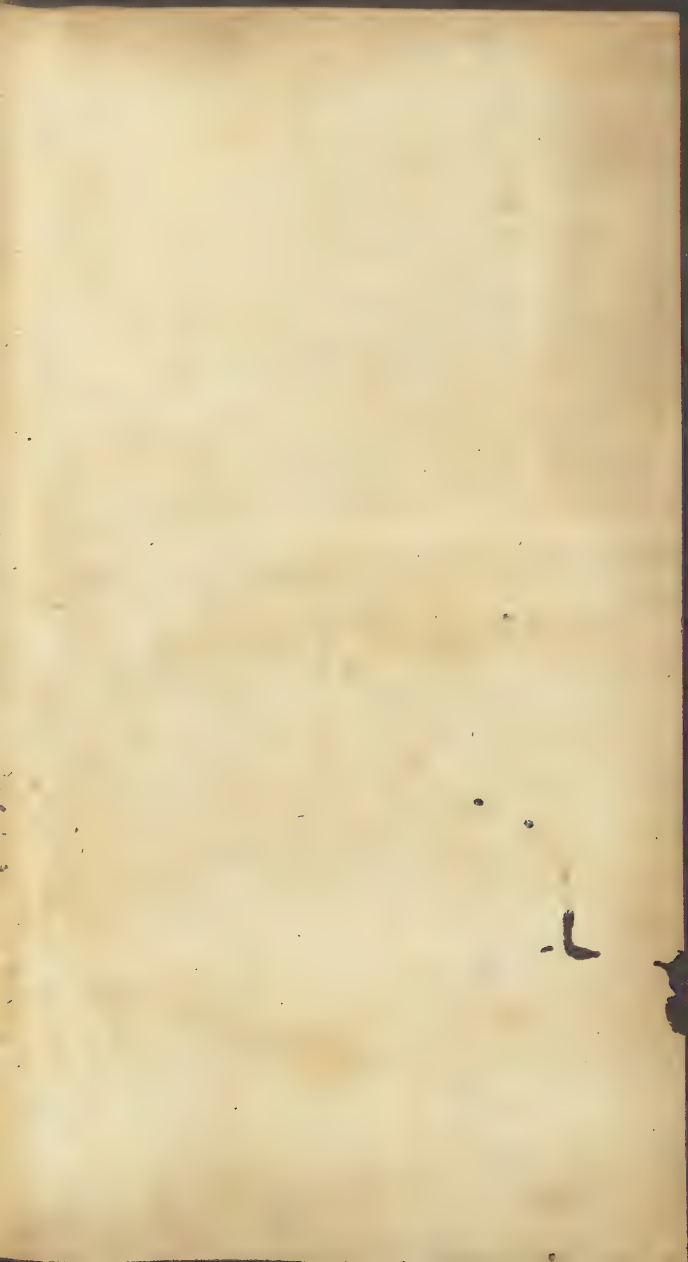
MENDEZ
PINTO.

miennes. Elle me renvoya au Ministre , qui me donna les plus hautes esperances. Mais , oubliant aussi-tôt ses promesses , il garda mes papiers l'espace de quatre ou cinq ans , à la fin desquels je n'en tirai pas d'autre fruit que l'en-nui d'un nouveau genre de servitude , dans mon assiduité continuelle à la Cour , & dans une infinité de vaines sollicitations , qui me devinrent plus insupportables que toutes mes anciennes fatigues. Enfin , je pris le parti d'abandonner ce procès à la Justice divine , & de me reduire à la petite fortune que j'avois apportée des Indes , & dont je n'avois obligation qu'à moi-même (72).

(72) Page 1193. L'Auteur finit avec autant de Noblesse que de Religion :
 „ Si je n'ai pas été mieux
 „ recompensé de vingt &
 „ un ans de services , pendant lesquels j'ai été treize fois esclave , & vendu seize fois , je ne l'attribue qu'à la Justice divine , qui ne peut fail-
 „ lir , & qui dispose de
 „ tout pour le mieux. C'est
 „ pourquoi je rends une
 „ infinité de graces au Roi
 „ du Ciel , dont la volonté
 „ s'est accomplie par cette
 „ voie , & ne me plains
 „ pas des Rois de la terre ,
 „ puisque mes pechés
 „ m'ont rendu indigne d'en
 „ obtenir davantage. *Ibid.*

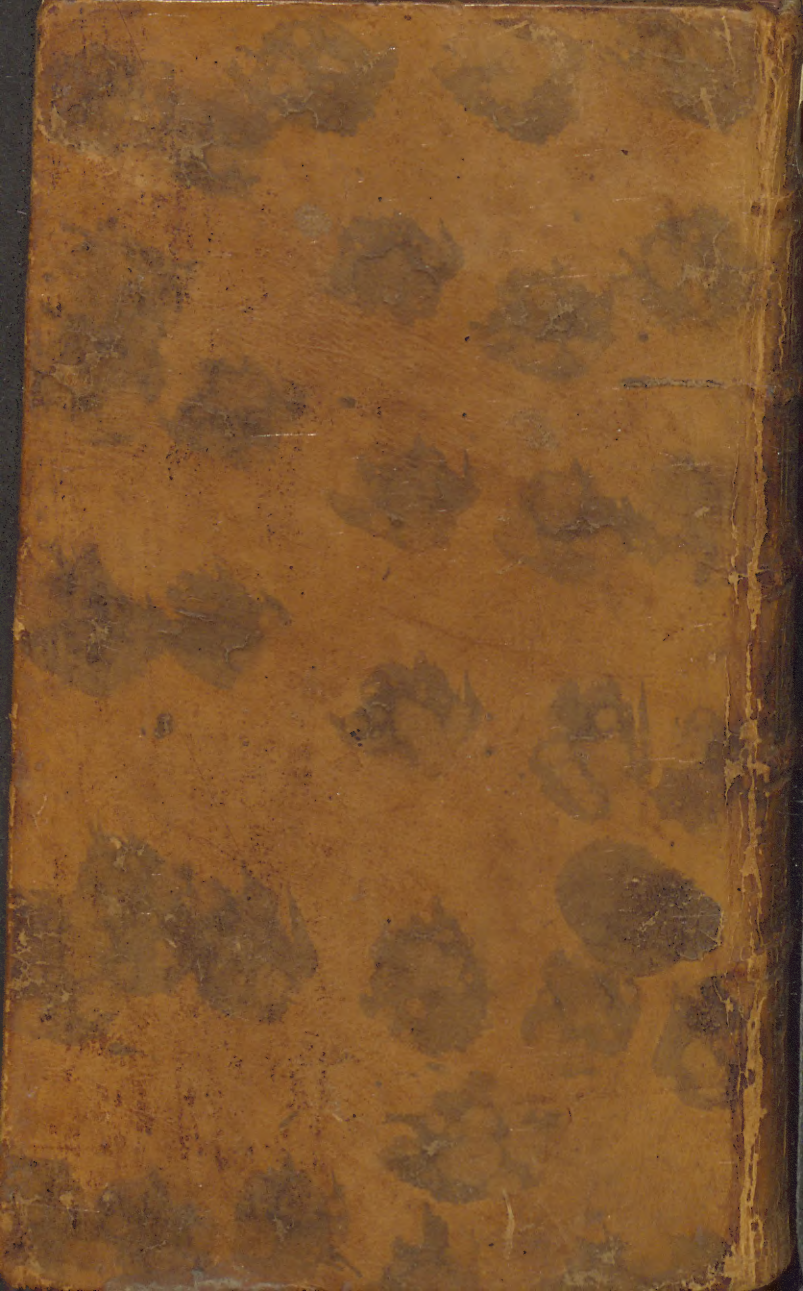
Fin du XXXV^e Volume.











215

HISTOIRE
DES
VOYAGES



50



colorchecker classic



calibrite